



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

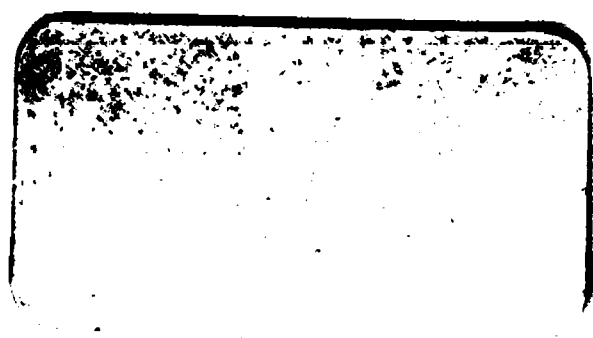
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

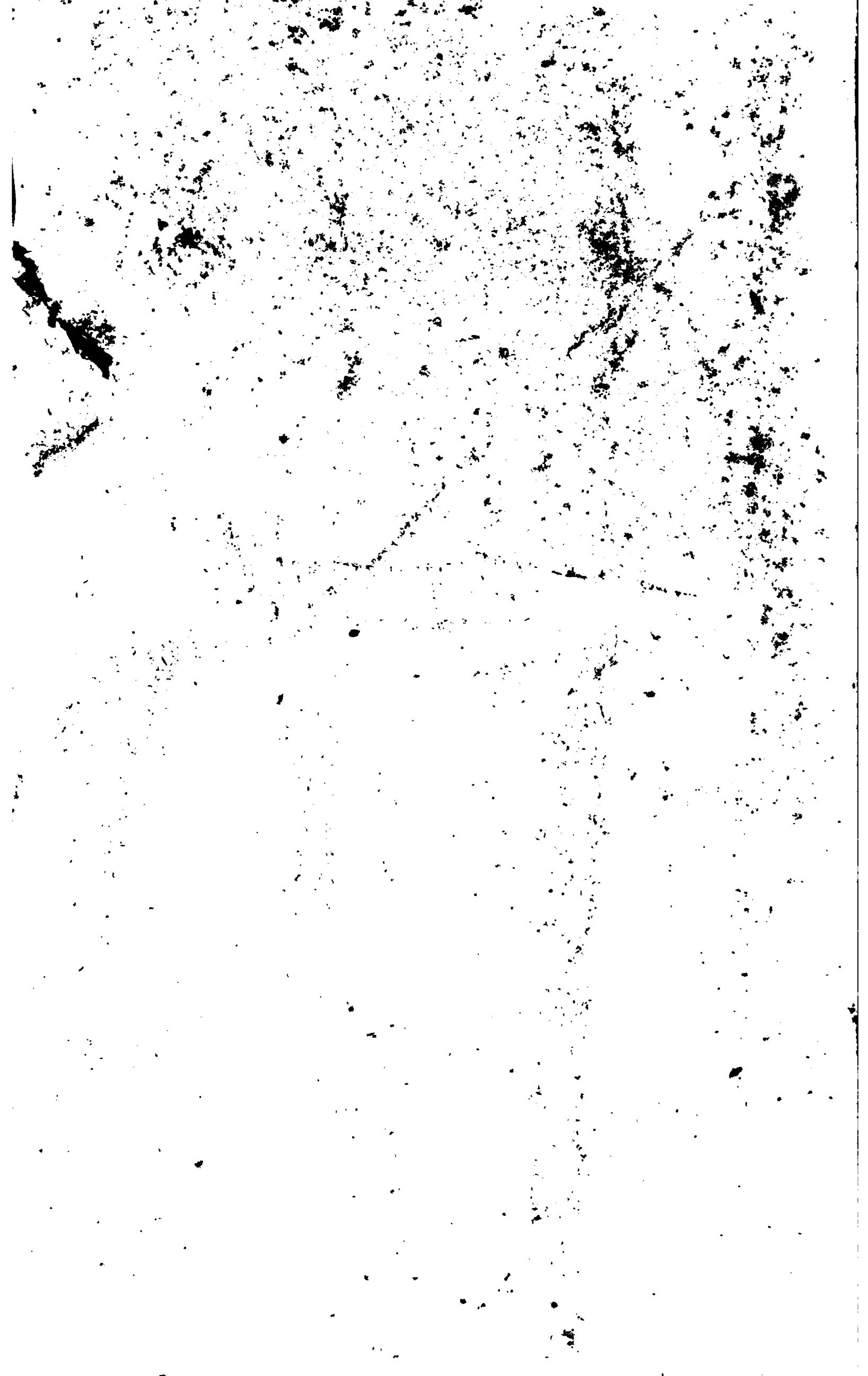
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





ESCRITOS VARIOS

DE

ENRIQUE CORTES

ANTIGUO DIRECTOR GENERAL DE INSTRUCCION PUBLICA
DE LA REPUBLICA DE COLOMBIA

TOMO II

PARIS :

IMPRENTA SUDAMERICANA

36, RUE DU COLISÉE, 36

—
1896

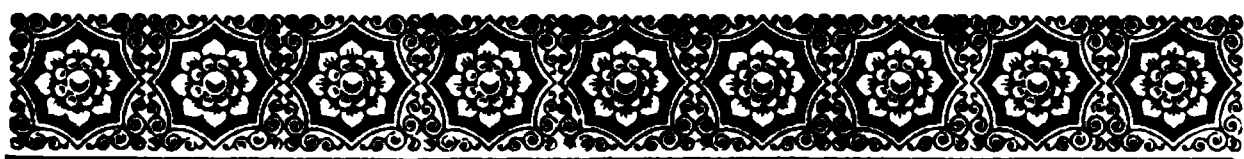
HARVARD UNIVERSITY
LIBRARY

JAN 22 2002

La propiedad de este libro está asegurada al tenor de la
Ley colombiana de 26 de Octubre de 1886.

041753

POLONIA



POLONIA*

I

La cuestión polaca, hoy al orden del día dondequiera que haya corazones amantes de toda noble causa, y simpáticos á toda gran desgracia, tiene para los americanos del sur un doble interés. En primer lugar es la causa de la libertad; en segundo lugar, es la causa de las nacionalidades, hoy atacada en nuestra raza. Tenemos como los polacos uniformidad de creencia, tal vez mañana tendremos uniformidad de desgracia. El torrente que se ha abierto paso por Santo Domingo y Méjico, puede envolvernos

* Este escrito apareció en 1863, cuando la insurrección de Polonia y la invasión de Méjico por el imperio francés daban interés palpitante al sentimiento de nacionalidad.

bien pronto: nada más natural ni más interesante para nosotros, pues, que estudiar, seguir, comprender, y sobre todo, imitar la guerra de un pueblo que sabe luchar por su independencia.

En 1815 el Congreso de Viena escribió en sus protocolos la reorganización del reino de Polonia. Una vez disuelto el Congreso, y durante la vida del zar Alejandro I, algo semejante á existencia política hubo para Polonia; pero muerto este Monarca, carácter elevado y generoso, su sucesor, Nicolás, cambió totalmente de política. Prusia, Rusia y Austria, apoderadas cada una de ellas de un jirón, se resolvieron á ahogar hasta el más ligero germen de vida política, y lentamente despojaron á las poblaciones de la sombra de nacionalidad que les quedaba. La guerra fué tenaz á todo lo que recordaba la perdida nación: el lenguaje, el traje, el corte de la barba, todo se cambió por ukases y decretos de los Gobiernos. Pero Rusia, dueño del centro y de lo más rico del reino, así como también la más violenta y tiránica, absorbe casi exclusivamente el odio que inspiran los verdugos de tan noble tierra. Rusia ha sido más sistemática que Prusia en su guerra á la nacionalidad; y así, contra ella fué contra quien se estrelló la heroica pero infortunada rebelión de 1830.

Los pobres polacos han tenido siempre sobre sus cabezas las dos grandes y originales armas con que el Emperador los ha mantenido sujetos; estas son, los castigos corporales y la deportación á Siberia. No carecerá de interés el detenernos sobre ambas cosas algunos momentos.

Los principales castigos son tres, el knout, la marca y la flagelación. Veamos como los des-

cribe M. Juliano Kalaczko en la interesante relación que hace de su destierro á Siberia, y su milagrosa evasión. “El *knout*, dice, es una correa angosta cocinada en una especie de esencia, y embadurnada de limaduras de hierro. Preparada así, adquiere una dureza y un peso enormes; pero antes de que se haya endurecido, se cuida de plegar un poco los bordes, que á propósito se han adelgazado, formando así una concavidad en toda su longitud, excepto un extremo que se mantiene blando, de modo que pueda el ejecutor envolverse en la mano; en el otro extremo lleva un pequeño garfio de hierro. El *knout* cae sobre las espaldas desnudas de la víctima por su lado cóncavo, de modo que los bordes penetran en la carne como dos cuchillos; una vez incrustada la correa, el ejecutor no la levanta, sino que la atrae hacia sí, arrancando por medio del garfio, la piel cortada por los bordes. Si el verdugo llena concienzudamente su misión, la víctima pierde el sentido al tercer golpe, y con frecuencia expira al quinto. La *marca*, consiste en las letras *wor* (ladrón) talladas en puntas de hierro sobre una plancha, que el verdugo aplica en la frente y en las mejillas del condenado. Mientras corre la sangre, se unta la parte de una sustancia negra, que una vez curada la herida, toma un tinte azulado que dura toda la vida. En otro tiempo, después de la marca se arrancaba la nariz con unas tenazas de hierro; pero Alejandro I prohibió este recargo de crueldad. He visto muchos en Siberia mutilados así, y es incalculable el número de los que llevan la triple marca *wor*.”

La flagelación se llama *desfile*, porque se aplica con varas delgadas en medio de dos

filas de soldados; la víctima, con las manos atadas hacia adelante sobre un fusil, es conducida lentamente, recibiendo un golpe de cada soldado. Un ukase de Pedro el Grande fija el máximo en 12,000 golpes, pero rara vez se aplican más de 2,000.

He aquí cómo explica el mismo autor este castigo, cuando se aplicó al Abate Sierosinsky, notable revolucionario en 1830, que, deportado á Siberia, tramó una conspiración con todos sus compañeros, y fué descubierto.

“Tengo estos detalles de la lúgubre escena, dice, de testigos oculares, de modo que puedo garantizar su exactitud.....

“La sentencia de Nicolás contra el Abate y seis de sus cómplices, los condenaba, (así estaba escrito con todas sus letras), á siete mil golpes sin misericordia. En las cercanías de Omsk, en 1837, al rayar el día, formaban dos batallones, el uno para los seis principales condenados y el otro para los inferiores. Me detendré únicamente en los seis primeros. Traídos al lugar de la ejecución, se les leyó la sentencia, y el desfile comenzó. Los golpes se aplicaron según la letra del decreto, sin misericordia, y los gritos de las víctimas se elevaban á los cielos. Ninguno de ellos recibió el número de golpes prescrito; todos, ejecutados uno en pos de otro, después de haber recorrido las filas dos ó tres veces, cayeron sobre la nieve, tinta en su sangre, y expiraron. Llegado el turno del Abate Sierosinsky, á quien se había hecho presenciar la ejecución de todos sus compañeros, cuando le hubieron quitado los vestidos y atado las manos al fusil, el médico del batallón se acercó para ofrecerle, como á los demás, un frasco con gotas for-

tificantes; pero el rehusó diciendo “bebed mi sangre pronto: yo no quiero remedios.” Se dió la señal de marcha, y entonces el antiguo superior del convento entonó con clara y firme voz: *Miserere mei Deus, secundum magnam misericordiam tuam*. El General Galafeiev, que mandaba le ejecución, gritaba: “más fuerté, más fuerte” (*pok repche*) “y así se oyó por algunos minutos el canto del fraile, entrecortado por el silbido de las varas y el grito de *pok repche* del General.... Sierosinsky había pasado apenas una vez por entre las filas del batallón, es decir, que no había recibido sino 1,000 azotes, cuando rodó exámine sobre la nieve, bañado en su sangre. En vano se quiso hacerle permanecer de pie, se le colocó en una carreta preparada de antemano, atado á un poste, de modo que presentara la espalda á los golpes, y el carro desfiló de nuevo por el medio del batallón. Al principio de esta marcha, el paciente hacía oír algunos gemidos y gritos que se debilitaban más y más; sin embargo, no expiró sino al cuarto paseo; los últimos 3,000 azotes los recibió un cadáver.”

La deportación á Siberia es el terrible, el espantoso, el increíble tormento de los amigos de la libertad en Polonia.

A más de tres mil millas de Varsovia, hacia el noroeste, al otro lado de las montañas del Ural, lindando con los mares del polo ártico, hay una inmensa región de terreno cubierta, á parches, de bosques espesos, ó de llanuras estériles perfectamente desiertas; en estas comarcas el frío es tan intenso, que el azogue se congela dos y tres meses en el año; las poblaciones son mineras, ásperas, salvajes, como las hordas de que descienden. Para llegar allí es necesario andar dos

meses y aun más: ésta es Siberia. El deportado hace el viaje á pie y con esposas en las manos. Se cuentan y se conocen los nombres de los que han vuelto de Siberia: allí se hacinan los más criminales malhechores, los grandes dignatarios caídos en desgracia, y sobre todo los polacos que han amado á su país. Ir á Siberia es perderlo todo; es enterrarse vivo y renunciar á los afectos todos del corazón; es ser esclavo de mil amos; y para colmo de infortunio, las poblaciones detestan á los desterrados: los creen grandes malvados, y al menor síntoma de evasión, los aldeanos corren á denunciarlos á la autoridad, como si se tratase del más endurecido malhechor.

Oigamos aun á M. Kalaczko.

“Esta palabra Siberia comprende una infinidad de situaciones, de miserias y pruebas, que la nomenclatura, bastante rica por cierto, del Código penal ruso, está lejos de definir ó de especificar. Las dos principales categorías, deportación (*possilenié*) y trabajos forzados (*katorga*), no indican por decirlo así, sino las grandes líneas exteriores de un inmenso vacío que colma únicamente la arbitrariedad. Una cosa es ser enviado á Viatka, Tobolsk, ó aun Omsk; otra cosa es ser deportado á Berezov, como lo fué nuestra generosa madama Felinska, ó al Kamtchatka, como Beniowuski, el General Koopec y tantos compatriotas ilustres. Otra cosa es aun servir en el ejército del Cáucaso, con derecho de ascenso, es decir, con la posibilidad y la esperanza de ponerse algún día al abrigo de los castigos corporales, y de ser incorporado en los regimientos cosacos en las fronteras Kirghises. Puede evitarse el *Katorga* si uno llega á ser colocado en los establecimientos de destilación

del gobierno, como me sucedió á mí. Pero ¡cuántos desdichados trabajan en las minas horribles de Nertchinsk, con grillos en los pies, y sin otra esperanza que la de que un hundimiento súbito venga á poner fin á una vida que no es ya de este mundo! Las minas de cardenillo son sobretodo las más terribles. Las compañías disciplinarias de Oremburgo y otras, pasan por una prueba aun más terrible que la de Nertchinsk. Allí la flagelación y los golpes son el pan cotidiano de nuestros pobres estudiantes y obreros, á quienes con tanta frecuencia se relega allí. En fin, está la fortaleza de Akatouia no léjos de Nertchinsk, último castigo reservado á los más grandes criminales, á los forzados rebeldes ó que se evaden. Allí fue conducido nuestro Pedro Wisocki, después de que abortó su conspiración en Siberia. Nada podré decir de este lugar misterioso, porque no he logrado hablar con alguno que haya penetrado allí jamás. Sólo diré que ese nombre se pronuncia en Siberia con un terror indecible.”

Ya sabemos, pues, lo que es Siberia y lo que son los castigos y los tormentos. Y á pesar de todo, desde 1772 se lucha en Polonia: cada generación que nace, como que se impregna en el seno de las madres de un odio tenaz, invencible, sin igual contra los rusos. Porque allí son las madres, las esposas y las hijas las que mantienen ese fuego sagrado. La vida de familia, en las ciudades y en los castillos de los nobles, es como en Inglaterra, la vida entera. Los goces domésticos, las confianzas íntimas, los placeres escondidos, con la puerta cerrada, son los únicos que la tiranía les ha dejado: por eso la mujer es el alma y la vida.

La madre de familia, poetisa, *réveuse* en su soledad, es allí, como en las Galias, mística; la patria se llama la Santa Polonia, y por la noche la madre hace poner de rodillas al niño, y le enseña á orar “por la Santa Virgen”, “por la Santa Polonia.”

Polonia cultiva el misterio y la poesía: el misterio porque es oprimida; la poesía porque el pueblo que piensa es generoso y ardiente, porque vive en terrenos caprichosos, bellísimos, dotados de una hermosura semi-salvaje. Por eso la religión ha venido á sentarse al hogar doméstico. Y la religión ha traído de la mano á la patria, y estas dos figuras han producido ese movimiento único, extraordinario, que precedió á la actual rebelión; la resistencia pasiva y silenciosa; triste y enérgica como el rostro del Salvador del mundo al recibir la bofetada.

II

El movimiento que precedió á la actual insurrección, hubiera sido tal vez el característico de la revolución polaca, á no ser por la política rusa que, aterrada de su tendencia y de su aspecto formidable, quiso convertirlo en rebelión armada.

Nada dará una idea más clara de la verdad del poder ejercido por la mujer, y del culto oscuro que merecía la poesía, que una canción que la nación entera adoptó con entusiasmo, hasta hacerla casi nacional. Cuando un canto se recibe así y se adopta por todos, es porque su espíritu responde á sentimientos y deseos que todos experimentan, y que todos quieren expresar. La marsellesa no

es tierna ; es sublime, es embriagante y marcial, como la época que la vió nacer. “El canto de la madre” es sentido, tierno, melancólico, desgarrador; es un gemido de agonía, que en medio de su amargura se dirige á Cristo; no al Cristo redentor, sino al Cristo mártir.

Las naciones puramente bélicas hablan al guerrero, al combatiente: Polonia dulce, sociable, poética, habla á la madre al pie de la cuna de su hijo.

He aquí una linda traducción de este canto, que debemos á la sentida pluma de una espiritual señorita : *

La Canción de la madre polaca

Madre polaca, no es á tu hijo dado
Jugar cual otros niños rodeado,
De flores, de sonrisas y de amor.
Jesús el niño, en Nazareth jugaba
Con la cruz que el suplicio presagiaba;
Instrumento después de su dolor.

¡Oh madre! haced que el hijo que despierta,
Con los sombríos juguetes se divierta
Que le ofrece su aciago porvenir;
Hacedle pronto saborear la pena;
Formadle una alma de bravura llena,
Que pueda los tormentos resistir.

Ceñid temprano á sus pequeños brazos,
Gruesas cadenas que con férreos lazos
Le adhieran al infame chirrión;
Para que no se incline un día su frente

* La entonces señorita Isabel Bunch, hoy Isabel de Cortés.

Del verdugo ante el hacha, ó débilmente
Palidezca ante la horca, de emoción.

Ir no podrá cual fueron los cruzados
Con fin santo á plantar entusiasmados
La cruz en la eternal Jerusalén ;
Ni cual los héroes del moderno mundo
Podrá con riego espléndido, fecundo,
Verter su sangre defendiendo el bien.

Pérfido espía habrá de denunciarle
Y aquel que luchará por derribarle,
Un juez perjuro y sin honor será.
Por campo de batalla, un calabozo ;
Y al fin un enemigo tenebroso,
Su sentencia, feroz, pronunciará.

Vencido ya, por mármol funerario
Tendrá el árbol desnudo y solitario
Del cadalso, que mudo se alzará.
Y por gloria, el sollozo sofocado
De las mujeres, ó el murmullo ahogado
Que su hermano en la noche lanzará.

Adán Mickiewicks, el inmortal autor de este canto lúgubre, fué el más grande poeta de los polacos. Vivió, como todo lo que hay y ha habido en Polonia de grande y de noble, lejos de su país : murió, como han muerto millares de patriotas, lejos también. El estilo de Mickiewicks, que llegó á hacerse en Polonia tan célebre como Beranger en Francia ; cuyos cantos estaban en todas las bocas, desde el labrador hasta el noble, es profundamente místico y dulce. En suma, era tal la tendencia religiosa de este genio, que en los últimos días de su vida se creyó inspirado de lo alto y predicó el mesianismo, ó la nueva religión que él y Towianski se propusieron divulgar.

El carácter de un pueblo se comprende por el de sus grandes hombres.

Hay otro poeta igualmente popular que Mickiewicks; más filosófico tal vez, como él sentidamente místico, y que con él divide la popularidad y admiración de sus compatriotas.

Este poeta no tiene nombre, se llama *el poeta anónimo de Polonia*.

Su historia es tan amarga como la historia del pueblo que cantó. Tal vez por esto se ha establecido semejante unión simpática entre el poeta y la musa que lo inspiró.

El poeta anónimo, abrasado por el fuego del más puro patriotismo; devorado por el culto de la virtud, el bien y el amor, fué hijo de un traidor: su padre vendió á la patria tres veces..... la vendió cobardemente.

En medio de su lucha patriótico-religiosa, el poeta exclamaba “Honrarás á tu padre y á tu madre”, éste es mi suplicio.

Desterrado voluntario, consagró su genio herido á exaltar el patriotismo en su patria y de Francia le enviaba cantos sentidos y fogosos, que se esparcían en la nación entera, y que alcanzaban éxito horrible, como dice un crítico; porque tras de cada nueva estrofa que llegaba, y que se leía y se meditaba á escondidas, marchaban las tropas de deportados á Siberia. Quiso el hijo rescatar la traición del padre con su genio, y era tal la grandeza de su carácter, que, dotado de un talento colosal, sacrificó la diosa de los poetas, la fama, y se condenó á la oscuridad. Ninguna de sus obras lleva su nombre: cuando hablaba de sí mismo decía — el autor del “Iridión.”

El Iridión con la comedia infernal se dividen su fama. Iridión es un poema alegórico: una vez, cuando el alma de este héroe es enviada por el poeta de Roma hacia el Norte, hacia Polonia, le dice: “La reconocerás por el silencio de sus guerreros y por la tristeza de sus niños; la reconocerás por las chozas incendiadas del pobre, y por los palacios desmoronados del proscrito.”

El poeta anónimo predicaba la inutilidad del odio y la venganza: sus personajes todos mueren hastiados, porque el odio ha sido impotente: al fin de su vida, su tendencia religiosa se exaltó; sus citas eran bíblicas; escribió salmos, y en una de sus obras, la Virgen presenta á Dios dos cálices de sangre: el de la pasión de Cristo, y el de la pasión de Polonia. *

Meditando, pues, en los destinos de esta nación, que dió nacimiento á Poniatowski, quien al morir gritaba *finis Poloniae*; á Kosciusko, á Nulawski á Sobieski, que al recibir una espada de su padre arrojó lejos la vaina; y que ha tenido cantores como los dos que hemos citado, se comprende bien, no sólo la resistencia pasiva, la más heroica y admirable, sino la lucha armada; el sacrificio, y cuantos prodigios puedan concebirse de los que, animados por un profundo sentimiento de justicia, no temen el hambre ni la sed, y que buscan la muerte.

Hacia los meses de Junio y Julio de 1861, empezaron los síntomas de la resurrección. De tiempo en tiempo, algunos estudiantes se pre-

* El nombre del poeta es conocido de casi todos los polacos y de los literatos; pero no hemos logrado verlo impreso jamás. Este hombre murió en Francia en 1860.

sentaban en público con el dolmán, el gorro y las botas nacionales.

Poco á poco este número de protestantes mudos se fué aumentando : ya no eran sólo estudiantes, eran hombres, eran ancianos y mujeres que llevaban el traje nacional. Se tomaba por ocasión para clamar en silencio, ya el aniversario de la muerte de un héroe, ó una gran derrota, ó una victoria heroica ó una gran fiesta religiosa.

Y siempre, la muchedumbre se acogía al amparo de Dios, de la Santa Virgen, patrona de Polonia.

En Varsovia hay en las calles, como en muchas ciudades españolas, imágenes de Santos, de la Virgen sobre todo, que como hemos dicho es la patrona ; allí, bajo aquellas imágenes, se arrodillaba el pueblo en silencio, y en voz baja, como tiene que ser la voz de los oprimidos, oraba por el bien de la patria. “ ¡Oh Santa Virgen, protege á Polonia ! ”

Este movimiento se fué aumentando lentamente, creciendo como un torrente.

Ya no eran centenares, eran miles de miles ; ya no se oraba sólo de rodillas en las calles, se oraba en los templos, á la luz de los cirios : la oración muda se convirtió en canto, que entonaba el auditorio entero entre lágrimas y sollozos : “ ¡Oh Santa Virgen, protege á Polonia ! ” Ante semejante espectáculo, ¿ qué recurso quedaba á los tiranos ?

Por mucho tiempo dudaron, sin atreverse á obrar ; había algo demasiado feroz en disolver á balazos una reunión de mujeres que no emitían ni imprecaciones siquiera, que lloraban y

oraban á Dios; hasta los moscovitas se detuvieron.

Pero se trataba de celebrar el aniversario de aquella famosa jornada de Varsovia, en que tantas víctimas cayeron, y que un ministro, célebre sólo por esta triste palabra, anunció en las Cámaras francesas diciendo “La paz reina en Varsovia.”

El telégrafo pregunta á San Petersburgo: la respuesta es lacónica: “Disolver á balazos la muchedumbre.” Se trataba de precipitar al pueblo.

Llegada la hora, la orden se cumplió al pie de la letra: la multitud es arrojada á culatazos de la catedral; los grupos que se arrodillan en las calles, al pie de las imágenes, son disueltos á balazos...

¿Qué hace este pueblo paciente, fuerte con su derecho y con su fe? Recoge en silencio los muertos, alza los heridos, llora, clama al cielo; pero no levanta un fusil ni arroja una maldición.

Tras de esta escena, otras iguales se suceden: el pueblo se junta, no ya sólo á orar sino á morir: de los que van al templo hoy, el luto en el cuerpo y en el alma... ¿cuántos podrán volver? Siempre igual escena; las calles quedan cubiertas de cadáveres, no caídos en combate, sino asesinados. Hubo oficiales rusos que quebraron su espada antes que salir á matar mujeres y niños: hubo muchos que desertaron del ejército: aun se dice de dos que al volver de la carnicería se levantaron la tapa de los sesos.

Entre el pueblo que ora á Dios y muere, y el tirano que mata, ¿cuál había de cansarse primero? El tirano, pero no de matar, sino de asesinar:

quiso matar con algo más de gallardía, en los campos de batalla, ó aniquilar á Polonia.

En tanto que los Polacos morían en el suelo de su país, al lado de sus hogares, á la vista de sus amigos, tuvieron valor para llevar á cabo esa heroica y sin igual resolución, de cubrir de tanto baldón la frente de sus tiranos, que el mundo entero, ó si no el mundo Dios y la Santa Virgen, habrían de quebrantar al fin el yugo. Tal vez esto obraba en la mente religiosa de ese pueblo :sin comprender la causa de tantas desdichas, quisieron tal vez conmover al cielo con el espectáculo de un martirio silencioso y voluntario.

Solamente la idea de morir en Siberia, en el Cáucaso, podría cambiar en rebelión armada la oración del pueblo. Así lo comprendieron los rusos, y el Gobierno entonces expidió el decreto que llamó de conscripción, que no era otra cosa sino la deportación á Siberia de toda la juventud y la nobleza ; es decir, de la nación entera.

¡Desterrar una nación ! Sólo á los tiranos se les ocurren semejantes cosas.

III

Antes de referir los más prominentes sucesos de la insurrección, permítasenos examinar ligeramente la posición del país y su situación moral.

La Polonia propiamente dicha, la Polonia de los hombres de corazón y los patriotas, donde se alimentan las tradiciones de quinientos años de independencia ; donde se medita en los cantos de un sinnúmero de poetas, que entre la raza eslava han sido sus historiadores y sus

hombres de estado ; donde el odio por el tártaro es común, y en que son comunes la religión, los sentimientos y la lengua, comprende una extensión de terreno de más de 2,400 millas en cuadro; teniendo por límites el Duna al Norte, el Dniéper al Oriente, el Dniéster y los montes Kárpatos al Suroeste, el Oder y las provincias prusianas al Occidente.

Peró esta nacionalidad, verdadera nacionalidad por ideas, se halla dividida en cuatro partes distintas. 1.º El gran ducado de Posen, hacia el Noroeste, que tocó á Prusia en la division de 1815; 2.º La Galicia, hacia el Sur, que tocó á Austria en la misma repartición; 3.º El gran ducado de Varsovia, hacia el centro, llamado Reino de Polonia en 1815, y para el cual se instituyó un Gobierno independiente bajo el protectorado de Rusia; 4.º Lo que se llama las antiguas provincias, hacia el este; la parte más considerable y rica del Reino que se adjudicó á la Rusia desde 1772, y que comprende la antiguas provincias de Lutania, Rutenia blanca, Ukrania, Podolia y Volhinia. Los rusos pretenden hoy que estas antiguas provincias han pertenecido á la Moscovia, y que su adquisición en 1772 no fué sino una *readquisición* de propiedades conquistadas sobre los moscovitas por los antiguos polacos. Así, se les han suprimido sus antiguos nombres históricos, y se les ha rusianizado hasta donde ha sido posible. A pesar de todo, en las antiguas provincias se halla la Universidad de Wilna, donde toda la juventud polaca ha bebido inspiraciones de libertad y patriotismo: Kosciusko es oriundo de allí, como Juan Sobieski. Zaleski y Adan Mickiewicks, entre los literatos, son nativos también de esas provincias.

Mas, sea por costumbre, por la fuerza de las circunstancias, ó por acomodar la situación moral á la política, el centro revolucionario, el verdadero centro democrático ha tenido desde 1830 su asiento en el gran ducado de Varsovia, y principalmente en la ciudad de este nombre.

Después del movimiento desgraciado en 1830, Polonia quedó moribunda. Ya hemos visto cómo apeló á la religión para alimentar su fuerza patriótica: en esta tendencia, el clero católico tomó una parte activa y fecunda. No era sólo el sentimiento abstracto del misticismo, en busca de poderes y fuerzas sobrehumanas; no sólo el sentimiento patriótico, el que impulsaba al clero á soplar la llama revolucionaria, era también el sentimiento de secta. La religión griega, aliada del poder moscovita, marchaba á la destrucción del catolicismo, como aquél marchaba á la destrucción del nacionalismo. Tan cierto es esto, que en los últimos sucesos, los judíos, amenazados como los católicos por la absorción griega, se han afiliado resueltamente al lado de los polacos, abandonando su temporización tradicional.

El clero, pues, entrañaba la idea pura, abstracta, sencilla de independencia, y sólo de independencia.

La idea democrática, la idea ilustrada de gobierno republicano, el sentimiento filosófico de la revolución, se abrigaban en las cabezas de los nobles de las ciudades, y de los jóvenes de la clase media, que habían contribuído á formar las líneas de los emigrados; y que en Londres, en París, en la América del Norte y en Italia, habían estudiado y seguido con simpatía el vuelo democrático de la opinión.

El pueblo se componía de dos clases: los obreros de las ciudades y los agricultores.

Los obreros todos eran y son revolucionarios; los agricultores se habían dividido; los unos habitando las cercanías de los grandes centros, en contacto con sus curas, eran revolucionarios ciegos, fanáticos sin medida; son éstos los llamados *faucheurs* (segadores) tan famosos en todas las insurrecciones: que no llevan al combate sino sus guadañas ú hoces de trabajo, y que no saben sino pelear ó morir, pero jamás rendirse. Los otros, aislados en los bosques, sufriendo la tiranía de sus amos ó señores feudales, han sido hasta el principio de la actual insurrección, ó indiferentes ó enemigos: el número de éstos es muy grande en las antiguas provincias. El Gobierno ruso quiso ganárselos primero, exceptuándolos de la conscripción, y luego excitando sus más feroces pasiones en contra de sus amos, como cuando el General Berg decía en una proclama del mes de Mayo: “Aldeanos, incendiad los castillos de vuestros amos, arrasadlos hasta los cimientos, y repartid sus tierras; en cuanto á ellos, degolladlos, que es lo que merecen.”

La parte más ilustrada de la nación, los demócratas y los pensadores, fueron los que mantuvieron organizado desde 1818 el Comité central de Varsovia, que daba movimiento á todas las tentativas de revolución. A lo que podemos juzgar, este comité secundaba, si no dirigía, la tendencia á una resistencia pasiva, que seguía el pueblo por instinto hasta el mes de enero del corriente año, en que estalló artificialmente la rebelión. En efecto, sus proclamas todas se dirigían á contener movimientos prematuros y á organizar las demostraciones pacíficas, que tan

honrosamente acababan. Hasta el mes de enero, el Comité era casi subalterno: el clero y el pueblo de las ciudades, y entre el pueblo las mujeres, eran la parte activa; pero su actividad se resentía de esa tendencia á la resistencia pasiva que hemos hecho notar. Era tan palpable esto, que cuando los húngaros se preparaban en 1861 á la gran rebelión, que la sabiduría de los hombres de estado de Viena supo evitar, las quejas contra la pasividad de los polacos, cuyo concurso se quería obtener en un gran movimiento nacional, merecía las más agrias censuras de parte de los caudillos húngaros.

Por el tiempo de esta agitación, otra no menos temible se hacía sentir en el seno mismo del imperio ruso.

Sábase que el Emperador Alejandro proclamó la libertad de los siervos. Esta libertad, que al principio mereció las más calurosas simpatías de parte de los liberales de Europa, ha venido al fin á reducirse á un término medio, que, sin zanjar la cuestión, deja heridos á los señores feudales, sin satisfacer las esperanzas que despertó entre los esclavos.

Pero sea como se fuere, parte por el sentimiento de aversión hacia el Gobierno que hizo nacer tal medida entre los señores feudales, y parte porque las ideas democráticas habían tomado de veras raíz en la sociedad rusa, es lo cierto que la dinastía de Nicolás se sintió amenazada por la alianza de estas dos fuerzas enemigas.

No es extraño que la idea liberal traspase la coraza asiática que cubre el cuerpo de la sociedad rusa, si se atiende á que en San Petersburgo la lengua de la sociedad culta es la francesa; que

la juventud rusa, dueña de enormes riquezas, se educa toda en París; y que á París acude todo lo que hay de más elegante en Rusia, en busca de placeres y emociones. Algo, mucho debemos decir, se impregna en la mente sensible de los jóvenes; y así, la semilla de la libertad se ha transportado en sus pechos de occidente á oriente, como llevan las golondrinas en su seno al norte, semillas de plantas que crecen en las costas del Mediterráneo.

En San Petersburgo, entre los oficiales sobre todo, cundía un sordo descontento: empezaron á aparecer periódicos clandestinos que, como el paso más atrevido, *proclamaban los derechos del hombre*, y discutían el principio del derecho divino. En las ciudades se empezaron á presentar casos multiplicados de incendio, de que nadie podía darse cuenta, y cuyos autores permanecían sin descubriese, á pesar de las más exquisitas diligencias. Igual cosa sucedía en los castillos de los nobles, en sus sembrados y en todas las aldeas; de modo que se esparció un pánico sin igual.

Los *nobles* decían los *siervos*: los *demócratas* decían los *nobles*: el *Gobierno* decía los polacos; en efecto, este fué el espectro que asustó al Gobierno y lo obligó á jugar esa partida atrevida, que abrió el 15 de enero, y cuyo resultado está aun escondido en los secretos de la Providencia.

“Los polacos tienen cómplices en Rusia,” esta era la palabra que surgía como un encanto infernal en todas las oficinas del Gobierno.

El traidor Wielopolski, nombrado Gobernador de Polonia (Gran Ducado de Varsovia) manifestó una vez en público que los oficiales rusos traicionaban la causa del Emperador. Al siguiente

dia se presentan en su despacho seis oficiales, entre ellos un coronel, y le exigen que compruebe ó desmienta sus palabras: el Gobernador por toda respuesta los hace pasar á una pieza contigua, y al día siguiente los fusila.

Este acto le iba costando la vida, pues fué atacado y herido en un paseo público; pero él dará la idea de la gran fermentación que reinaba en el seno mismo del ejército ruso.

Así estaban las cosas, cuando el Gobierno decidió llevar á cabo el decreto de conscripción ó reclutamiento para el ejército, que debía zanjar la cuestión. Obligar á los polacos á insurreccionarse, hacer abortar las minas que socavaban el edificio de la dinastía moscovita, ó deportar á la juventud y la nobleza á las soledades de Siberia, ó incorporarla al ejército del Cáucaso.

Semejante pensamiento estaba en las tradiciones de los Emperadores. Iván III aniquiló la República libre y rica de Novogorod en el siglo XIII, trasportando al otro extremo del imperio ocho mil familias; y Basilio trasportó al Cáucaso las cosacos de la Ukrania.

El decreto de reclutamiento comprendía á todos los obreros, estudiantes y nobles jóvenes de las ciudades, y á los nobles jóvenes de los campos: quedaban exceptuados los aldeanos.

Semejante en su modo de proceder al reclutamiento bárbaro como se usa entre nosotros, era mil veces más cruel porque era personal: es decir, había listas de los nobles que deberían incorporarse al ejército, estos nombres eran los de los *sospechosos*. Los conscriptos irían á Siberia, al Cáucaso, á formar entre las filas de un ejército de bárbaros para no volver jamás al

seno de sus familias. Y sobre todo, este insulto no caía sobre un pueblo hebetado y torpe, sino en un pueblo espiritual, inteligente y atrevido.

IV

El día 15 de enero de 1863, á las once de la noche, grupos de militares empiezan á dispersarse en Varsovia como si temiesen un ataque: las salidas de la ciudad se hacen guardar por piquetes, las bocacalles se refuerzan, patrullas á caballo recorren la ciudad. A las doce de la noche, oficiales con listas en las manos, seguidos de cuatro ó cinco personas, empiezan á visitar una á una las casas de la ciudad. En cada familia hay uno, dos ó tres nombres de esta lista fatal; si los sindicados están en la casa, se les conduce fuera; si no están en ella, se toma un reemplazo de la familia, que puede ser el hermano, el padre ó el hijo. Así, de cada casa salen dos ó tres ó cuatro personas, que se entregan al más cercano piquete de soldados, y de allí son conducidas á la *ciudadela*, enorme y maciso edificio de piedra, testigo mudo de los más furiosos combates habidos en Polonia.

En pocos minutos, el recinto destinado á estos presos estuvo completamente colmado: á las ocho de la mañana del 16 de enero, todavía llegaban grupos de presos.

Tal fué el reclutamiento: los presos sacados del seno de sus casas, eran sólo *conscriptos* que deberían ir al Cáucaso, á defender el imperio contra los bárbaros.

Los diarios de San Petersburgo dijeron entonces: “La conscripción se ha ejecutado en

completo orden; los afiliados cambiaban chanzas en la ciudad; el país está tranquilo.”

Este fué el golpe de gracia á la paz. El Comité nacional carecía de armas, de plan fijo; el pueblo rezaba más que conspiraba: el clero consolaba más que excitaba. El reclutamiento fué el gran trueno que ahogó todas las voces en una sola, ¡*á las armas!* Entre morir esclavo en el Cáucaso y libre en Polonia, no podía haber lugar á duda, y no la hubo.

El 22 de enero los bosques que rodean á Varsovia se sintieron vivir, hormiguitar de bandas armadas unas, sin armas otras, entusiastas todas; que aparecían y se perdían como visiones de encantos.

De la ciudadela se escapaban por centenares: las bandas de conscriptos se desvanecían en los caminos.

Maryan Langewiez oye en París le que pasa, vuela, penetra por Prusia en Polonia, corre á los alrededores de Varsovia: á su voz, un ejército nacional existía ya en Polonia. El Comité de Varsovia, siente que ha llegado la hora de *obrar* y reuniendo en su seno los hilos todos de este vasto y espontáneo movimiento, organiza la insurrección.

De entonces acá todo es oscuro. Del seno de los bosques en que combaten los insurrectos, no nos llegan sino relámpagos, como las apariencias de una lejana tempestad que se ve, pero cuya magnitud no comprendemos, sino á la luz de algún relámpago que alumbra por un momento el horror del cuadro.

Hacia la frontera austriaca hay más luz. Su obligada neutralidad es una garantía de resis-

tencia vigorosa: allí se dirigen, pues, los cuerpos mejor organizados.

Langewiez es nombrado Dictador por el Comité nacional, y se dirige á Lublín y al territorio adyacente, que incendia con su palabra y con sus órdenes.

Bien pronto toda la comarca cae en poder de los rebeldes, y es este lado el centro de acción. ¡Pero cuán peligroso! Langewiez, él solo es el gobierno, el sol de estos planetas perdidos.

La lucha fué atroz. Wengrow, en que perecieron sobre el campo de batalla 300 jóvenes nobles; Siematicze, Wouchotsk y mil batallas de nombres bárbaros, todas ellas hacen que los rusos llamen hoy *el enemigo* á los que ayer llamaban *los insurgentes* y á principios de enero *los bandidos*. Pero el peligro de la dictadura apareció en todo su horror. Marian Langewiez * fué derrotado en Scemotskow, obligado á pasar la frontera austriaca, allí desarmado é internado á Viena.

Por Lituania la insurrección muge, llega un ruido confuso solamente. Estaba destinado á Mourawieff el hacer que el mundo entero volviera los ojos á sus bosques, para contemplar el de cadalsos que ha levantado.

Vencido Langewiez, hubo un momento de estupor: los amigos de Polonia en el extranjero llevaron la mano á los ojos para no presenciar

* Langewiez es nativo del ducado de Posen; ha servido en el ejército prusiano y en la invasión de Garibaldi á Sicilia. Es un admirable táctico, y dirigia con Mierolawski en el extranjero las maniobras de los desterrados polacos, sea para preparar la insurrección en el interior ó para asegurarse la buena voluntad de los gobiernos extranjeros.

el espectáculo que se esperaba : la clemencia del Zar de Rusia, ejercida como en 1830, después de vencida la rebelión.

Sin embargo, esta prueba tremenda encontró á los polacos á la altura de su destino. El Comité nacional se constituye en gobierno nacional ; organiza las divisiones, nombra los generales, da órdenes de campaña “Atacaréis á los rusos en todas partes: si tenéis necesidad de vencerlos, exterminadlos: si no, dispersaos para volver á reuniros á retaguardia del enemigo.” He aquí la orden suprema.

El gobierno nacional se establece en Varsovia bajo el ojo de los rusos, y nadie lo descubre. Bien pronto su influencia se hace omnipotente: se rodea de un cuerpo de policía, divide políticamente todo el territorio insurrecto; nombra empleados municipales; reparte y recauda contribuciones; establece tribunales militares, y al fin dice á las potencias occidentales, cuando se trata de entablar negociaciones :

“Polonia suspenderá los hostilidades, celebrará un armisticio para tratar, siempre que tenga asiento en el Congreso un representante de ella, nombrado por el gobierno nacional: de otro modo, jamás.”

Hay un empleado traidor: el gobierno nacional lo condena á muerte. Un día dos hombres se presentan en su habitación, uno de ellos desdobra un papel que lleva al pie un sello misterioso, que representa el angel y el dragón con dos letras R. P. (*República polaca* en latín,) y lo lee; es la sentencia de muerte.

“Este hombre, le añade, es un sacerdote: se os dan dos horas para confesión y testamento;” y se retira, quedando sólo un fraile capuchino

con el condenado: á las dos horas vuelve, saca una pistola y vuela la tapa de los sesos al traidor.

Toda diligencia es inútil para descubrir al verdugo.

El gobierno nacional necesita fondos una mañana, al abrir el tesorero ruso la gran caja de la tesorería, caja enorme, como debe ser la caja del que roba tanto; caja fuerte si las hay, como debe ser la caja del que roba tanto, y vive entre los robados; se encuentra, en vez de 21,000,000 de florines polacos que había dejado en la noche anterior, un papel con el mismo sello misterioso de antes, que dice así:

“Recibidos veintiún millones de florines polacos. El gobierno nacional.”

Poco tiempo después, este mismo gobierno publica en su periódico oficial los nombres de los que han sustraído la suma, y los recomienda á la gratitud pública.

Es indispensable que la comunicación entre Varsovia y San Petersburgo se suspenda: el Gobierno nacional da, un decreto.

“Los trenes entre San Petersburgo y Varsovia, cesarán de hacer el servicio; las oficinas de telégrafo se cerrarán desde la publicación del presente decreto.”

Los renes cesan, los telégrafos se paran: imposible encontrar un empleado que los sirva.

Hasta las últimas noticias que tenemos, el ejército nacional constaba de 150.000 hombres. El 23 de enero el ejército no existía: las primeras bandas se armaron de lanzas ó picas y de hoces; hoy, si bien el ejército carece de buen equipo, es lo cierto que de Inglaterra, de Francia y de Italia

han llovido las remesas de rifles, uniformes, pertrechos, medicinas, etc.

En Londres se ha organizado una sociedad de señoras, bajo la presidencia de lady Shaftesbury, que está encargada de reunir todos los útiles necesarios á los hospitales de sangre en Polonia. Dignas son tales mujeres de unirse á las polacas.

El primer ayudante de Langewiez, es una mujer, la señorita Poustolwytoi; después de Miechow, en que fueron derrotados los polacos, el ejército ruso llevaba todo á sangre y fuego; los soldados encuentran en una aldea á todas las mujeres rendidas, se les intima que se retiren; una de ellas responde:

“Aquí las mujeres mueren al lado de sus maridos; los hijos al lado de sus padres,” y son asesinadas.

Para conjurar tamaño conflicto, el Gobierno ruso quiso agotar la fuerza, y envió como su fiel representante al General De Berg, antiguo Gobernador de Finlandia en tiempo de Nicolás; pero este hombre, que ya hemos citado, pareció demasiado dulce y se le reemplazó con Mourawieff.

Las mujeres que llevan luto son azotadas: las propiedades de los rebeldes son confiscadas, sus familias desterradas. Todo prisionero es fusilado, y semejante al pacificador Morillo, bajo su horca feroz está cayendo cuanto hay de más inteligente y noble en Polonia; sacerdotes, literatos, abogados, guerreros. En el mes de junio ejecutó á veinte personas notables.

Y el Gobierno nacional ha ordenado las represalias; así, la guerra á muerte está hoy establecida. Por lo demás, la insurección está pujante en la frontera austriaca, está callada en la fron-

tera prusiana, y se está esparciendo con inaudita velocidad en Lituania y Rutenia, de las *antiguas provincias*. Langewiez se ha escapado de Austria, y estará ya otra vez en el campo de batalla. Los rusos cuentan con 220,000 veteranos, pero sus fuerzas empiezan á agotarse, y temiendo aun los esfuerzos de los demócratas en el seno mismo de Rusia, han debilitado sus ejércitos del Cáucaso para atender á la rebelión polaca.

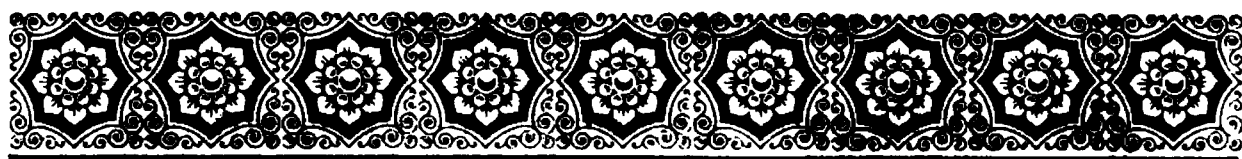
Respecto del resultado final, la previsión humana es impotente. Lo cierto sí es que la intervención europea se presenta altamente problemática, y que es posible y probable, que una vez más los esfuerzos de los polacos se anonaden ante la fuerza.

Hace noventa y un años, el reino de Polonia se veía presa del caudillaje de la ambición y de la corrupción política. En medio de ese horror y de esa guerra sempiterna, hubo quienes, más corrompidos que patriotas, tendieran al extranjero unos brazos prontos á recibir cadenas. El extranjero llegó lleno de palabras dulces y promesas mentirosas.....

Los resultados de tal locura están marcados con sangre, casi desde aquel momento, en todo el territorio de la nación.

Semejante traición fué llorada con hiel por sus mismos autores : á semejante traición se deben muchos de los más inauditos ultrajes que cuenta la justicia en el mundo ; y á semejante traición se deben las lágrimas de generosa simpatía que vierten en estos momentos en el mundo entero, todos los que aman la justicia, y sienten vivir dentro de sí una alma que aspira á la libertad y al progreso.

PENSAMIENTO Y ACCIÓN



PENSAMIENTO Y ACCION

DISCURSO PRONUNCIADO EL 20 DICIEMBRE DE 1872
POR EL ORADOR DESIGNADO POR EL CUERPO DE PROFESORES
EN LA SESION SOLEMNE DE LA UNIVERSIDAD NACIONAL

Señores:

Comisionado por la Universidad nacional para dirigirme al ilustrado y numeroso concurso que solemniza en este día la clausura anual de las tareas del Instituto, vengo á dar cumplimiento á tan honroso encargo, dominado por un profundo sentimiento de timidez, el que se explica bien por mi limitadísima práctica en la oratoria, y que ruego humildemente os sirvais disimular.

He escogido por tema en la presente, muy notable ocasión, el desarrollo de las siguientes verdades.

“Todo progreso material ó externo de los hombres y de los pueblos, tiene por única causa el progreso espiritual ó interno; en otras palabras: nada hay en el mundo exterior, ó de las obras, que no haya estado de antemano preparado en el mundo interior, ó de los pensamientos. Y luego, los pueblos y los hombres progresan irresistiblemente, por un procedimiento de refinamiento y de adelanto internos, ó en la parte espiritual de la constitución.”

Contemplemos la escala de los progresos humanos; meditemos en que el hombre fué arrojado solo y desvalido en el mundo, sin abrigo natural para sus órganos delicados, como lo tienen las aves en su caliente vestido de pluma, los cuadrúpedos en su piel recia y lujosa, y los peces y reptiles en sus escamas de acero; que tiene escaso alimento natural, no así como lo encuentran, esparcido y preparado, en el fondo de los mares, en los frutos de los bosques ó en la yerba de los campos, todos los demás seres vivientes; que se halla rodeado de peligros y que carece, sin embargo, de armas naturales de defensa, como las astas, las garras, los colmillos y los mil destructores artificios con que la naturaleza ha atendido á la defensa de todos los demás seres vivientes, excepto *él*.

En verdad que al contemplar esta universal inferioridad física, este completo aislamiento, esta inmensa debilidad, y al meditar en que así situado el hombre es presa, sin embargo, de una suma infinita de necesidades desconocidas á los otros animales; por cierto que nos veríamos tentados á juzgar que tal y tan grande suma de impotencias, y tal y tan grande suma de nece-

sidades, formaban, á la par que la más absurda concepción, la más hiriente injusticia.

Mas he aquí que para tan misterioso engendro, Dios creó expresamente en el principio una sola cualidad que lo hiciera distinto de todos los demás seres que viven. Colocó en los más recónditos departamentos del espíritu del hombre, una propiedad, una sola, y con ella y por ella le hizo señor y dueño de la creación.

Dios fijó en el alma humana la facultad del progreso indefinido y con aquella incomprendible, invaluable y misteriosa fuerza, le lanzó desnudo, para que se cubriera con materiales que le habrían de preparar desde las yerbas más humildes de los campos, hasta la más salvaje fiera de los bosques; le lanzó sin abrigo, para que las selvas centenarias y las entrañas de la tierra, el aire, el sol y la luz le ayudaran á levantar y embellecer habitaciones espléndidas; le lanzó desvalido, para que lograra penetrar, con su torpe vista, las entrañas del universo gigantesco y del universo microscópico; para que asaltara á la distancia y con seguridad á la más temible bestia; para que hablara, no ya haciéndose oír, como el tigre, desde los más hondos antros de la selva, sino del uno al otro extremo del globo; para que recorriera con rapidez, no ya los valles como la liebre y el gamo, sino los continentes y los mares.

Pues bien, señores, esa facultad, esa propiedad mágica, ideal, portentosa, ésa es la que vigorizamos, disciplinamos é ilustramos aquí, en las bancas de las aulas, en las vigiliás monótonas y laboriosas del estudio paciente.

Meditar, observar, aprender, todas esas operaciones no son sino sendas, avenidas, que prepa-

ramos para que esa propiedad llamada la perfectibilidad, encuentre salida al mundo exterior.

Hay cerebros comunes, densos, que sólo comunican con el mundo exterior por senderos tortuosos y estrechos: á ellos pertenecen la ruindad de ideas, la pequeñez de concepciones, el excesivo amor al yo, y en ocasiones el tempestuoso misterio que se llama crimen.

Hay cerebros luminosos, creadores, de los cuales cada pensamiento es como un brillante fanal para la especie humana. Platón, Aristóteles, Sócrates, Miguel Angel, Rafael, Pascal, Lord Bacon, Colón, Franklin, fueron espíritus cuyas meditaciones han dejado en el mundo un rastro imperecedero de luz, de fruiciones y consuelos.

Si pusiéramos de un lado todas las piedras preciosas del mundo y del otro el añado, la polea, la rueda y la palanca, veríamos inclinarse desmesuradamente la balanza del lado de estos descubrimientos, que nacieron á la luz por las meditaciones de personajes cuyo nombre se pierde en el laberinto de los tiempos.

Y en verdad que no es otra la escala de los progresos humanos en todos los departamentos, que la historia de las meditaciones, de los pensamientos de los hombres.

Un oscuro fraile se atormenta el cerebro y tras largo meditar en las propiedades de ciertos cuerpos, produce la pólvora, una de las más maravillosas invenciones del espíritu humano.

Un copiadore de manuscritos, deseoso de apresurar su trabajo, después de mucho pensar, ideó la reproducción de las letras en trozos de madera, y de aquí nació la imprenta.

Un antiguo guerrero de la China, descoso de

concluir una dura compañía, después de pensar largamente, ideó una invención para guiar su ejército hacia el sur en soledades oscurecidas por constantes nieblas, y de este esfuerzo inventivo de aquel astuto antiguo, nació el descubrimiento de la brújula, la más benéfica y preciosa de las invenciones humanas, para quienes cruzan las soledades del mar.

Y en los tiempos que atravesamos, ¿cuántos años no rodó Fulton, meditabundo, amargado por las decepciones, en busca de ayuda para llevar á la práctica la idea de aplicar á la navegación el vapor, que agitaba hacia largos años su pensamiento penetrante y sagaz?

La industria algodonera en los Estados Unidos encontraba un obstáculo casi invencible en la dificultad de desmotar el algodón. Un hombre de espíritu tenaz y sombrío, que vivió y murió pobre, resolvió vencer aquel obstáculo y tras varios años de ensayos y de pruebas, inventó la máquina de desmotar el algodón, que fué sin duda alguna la palanca irresistible que hizo de los Estados Unidos el primer país productor de aquel artículo, tan necesario hoy para las necesidades humanas, como el trigo y el azúcar.

Morse, el famoso Morse que acaba de morir lleno de honores y riquezas, ¿qué otra cosa fué sino un pensador constante y lúcido? La idea portentosa de aniquilar la distancia, que hoy es un hecho establecido, cruzó las serenas regiones de su pensamiento atrevido, larguísimo tiempo antes de que el alambre uniera en red fraternal todos los ámbitos del globo.

Los misterios de la electricidad, antes tan terribles, aparecieron á la mente del doctor Franklin, é inundaron de luz los espacios depar-

tamentos de su grande alma, por muchos años antes de que lanzase al mundo su inmortal descubrimiento.

Ved aquel modesto sabio, inclinado sobre sus instrumentos y sus libros. Su vista física apenas alcanza á atravesar el espacio de su habitación, y sin embargo, ¡oh, hasta dónde no llega el infinito alcance de su vista interna !

Es Keplero, que adivina las órbitas de los cometas y planetas y que por el más gigantesco esfuerzo del cálculo, descubre el verdadero curso de los cuerpos celestes.

Newton, que con una penetración sobrehumana, adivina la ley de la gravitación y la atracción, fijando así delante de la vista atónita del mundo, la primera base universal para establecer el gran principio de que la voluntad de Dios se ejerce *exclusivamente* por medio de leyes eternas, inmutables y perfectas.

¿Y qué decir de Le Verrier que, inspirado, adivina la existencia del planeta Neptuno, desconocido aún para el más poderoso telescopio? Su pensamiento traslúcido, adelantándose á las revelaciones físicas del lente, fijó la posición y magnitud de aquel cuerpo celeste, que más tarde apareció á la vista tan atónita de los astrónomos, como lo fué la de los incrédulos compañeros de Colón, al divisar la sombra de la ignota América.

Preguntado Sir Isaac Newton, cómo había hecho sus famosos descubrimientos, respondió lacónicamente, *pensando*.

Las minas de oro, los fértiles campos, los hermosos climas, los ríos caudalosos, los bosques seculares, ¿qué son para la felicidad de la especie sin la cabeza del hombre que los elabore, los

trasforme, los prepare y los adapte á sus necesidades?

Sin el pensamiento humano, las riquezas naturales son como los más bellos campos sin la luz del sol: teatro de lúgubres escenas, y de incomprensibles misterios.

Más luz, más luz, exclamaba Goethe expirante, y aquella aspiración puramente espiritual de su robusto cerebro, es la idéntica aspiración de la humanidad en su conjunto.

Desarrollad esa insaciable sed de luz y de saber y no necesitáis más; ni tierras fértiles, ni lagos, ni mares, ni minas de oro y de plata, ni diamantes, ni ferrocarriles,..... y ¿sabéis por qué? Porque allí, en la actividad febril del pensamiento investigador, se encuentra todo eso. Allí el germen de todo lo que el hombre ha creado y de lo mucho más que le resta por crear todavía. Del pensamiento nacieron el ferrocarril y el arado y la pica y la rueda y la polea. Destruíd todas las ruedas del mundo, pero dejad cerebros en actividad, y se volverán á formar con la rapidez con que reparan las abejas su colmena destrozada por el huracán. Al contrario, lanzad al mundo un millón de ferrocarriles, de locomotoras, de vapores y telégrafos, pero suprimid el pensamiento inteligente, y veréis perecer y morir esos hijos de la meditación, con la ausencia de su padre, como perece y se descompone el cuerpo, al volar la chispa divina que le anima.

Ved á la Inglaterra rica y á la parte oriental de la América del Norte opulenta; ved al Africa y á la América del Sur pobres; y sin embargo, las primeras sólo poseen como riquezas naturales el carbón, el granito y el hielo; en tanto que las

segundas ostentan los preciosos metales, las ricas maderas, tintes y resinas, y un suelo sin igual sobre la faz de la tierra.

Allá, el pensamiento en actividad ha convertido en oro el carbón, el hielo y el granito: acá, la ignorancia ha hecho que el oro y las piedras preciosas valgan menos todavía que las rocas de los montes.

Por donde se ve que la tarea *radical* de los hombres de estado, debe comprender, no sólo la parte física del país, sino también y sobre todo la parte intelectual y moral de la población, porque el progreso es hijo del hombre, no es hijo de la tierra.

Hay un campo árido, de suelo arcilloso y compacto, que apenas medio remueve el ignorante aldeano con una azada de madera y en el cual riega aquí y allá granos de pobre semilla, que rinde raquítica cosecha. Pero he aquí que llega un agricultor inteligente, hiere profundamente esa corteza petrificada por los soles y las aguas, introduce el arado hasta penetrar á las capas escondidas de tierra vegetal, expone á la influencia de la luz esos granos de arena que la oscuridad hacía estériles, pulveriza y desgarrar ese manto que parecía impenetrable, riega semilla lozana y robusta, y aquel árido campo se cubre de vigorosa sementera, que el radical agricultor recoge gozoso en sus trojes que desbordan.

Así también, lo que necesitamos es que el arado de profundo corte llamado la educación universal, gratuita y obligatoria, se introduzca sin miedo en el cerebro popular; que lo desgarrar, lo pulverice, lo triture, que exponga á los rayos benéficos de la luz y del calor de la ciencia, esas

moléculas abrumadas por siglos de tradiciones y hábitos oscurantistas, y que se riegue en aquel surco prolífico la semilla de una enseñanza práctica, benéfica y sencilla.

Para prestar una observación oportuna, citaré las palabras del eminente profesor Agassiz: “De Cartago, señora del mundo en otro tiempo, apenas nos quedan como memorias, ruinas informes de macizos edificios: de Roma la poderosa, algo más nos queda, es cierto; pero de Grecia, la pequeña y débil nación, nos quedan rastros y lumbreras de su cultivo intelectual, que aun en el presente día se ofrecen al mundo como tipo para medir el progreso que hacen las naciones en todo aquello que eleva y ennoblece la naturaleza humana.”

En aquella escala luminosa esta Universidad debe obrar como el pensamiento que lo vivifique todo; como el sol de un sistema planetario en el mundo intelectual y moral del país, hacia el cual converjan todos los cuerpos menores. De aquí deben partir rayos de luz, de electricidad y de calor, que mantengan en continuada actividad las energías intelectuales de la nación.

Cuartel general del espíritu de investigación, sobre su portada debería inscribirse este pensamiento de Rabelais:

Entrez. Ici on fond la foi profonde.

Y puesto que he tocado este punto, permitid que me detenga en los caracteres intrínsecos que en mi opinión deberían distinguir á la Universidad nacional de nuestro país.

Juzgo que este foco de la vida intelectual debería recoger sus energías y aplicarlas, en los varios departamentos de las ciencias cuya dise-

minación y adelanto lleva en mira, con el fin de convertirse, en sus detalles y en su conjunto, en un exponente tranquilo pero firme de las siguientes verdades:

1.^a Que el progreso indefinido es una ley del hombre;

2.^a Que el progreso ha viajado en una dirección definida y constante; y

3.^a Que ya se alcanzan á distinguir la tendencia que lleva y el punto á que conducirá á la raza humana.

I. A la altura en que se encuentra el mundo, la creencia en el progreso indefinido del espíritu humano apenas puede ponerse en duda.

Desde los primeros escalones en el progreso, las especulaciones religiosas han hecho al hombre de este planeta, ó bien el especial favorito del Creador, ó bien su víctima escogida, halagando en todo caso el orgullo humano, que hasta en sus dolores encuentra satisfacción, con tal de que sean enviados expresamente por el Omnipotente. El cielo tachonado de estrellas, el sol majestuoso y benéfico, la blanca y argentada luna, fueron formados, en opinión de los antiguos, para recreo y para solaz del hombre. El rayo, el huracán y el trueno eran indicios de la cólera divina; el fondo de los mares y las entrañas de la tierra encerraban misterios inaccesibles. Y desde remotísimos tiempos se tuvo cuidado de encadenar á Prometeo, ó sea el espíritu de investigación, á la roca del despotismo, y el Creador mismo destacó de su seno el águila voraz, que le royera implacable y perpetuamente las entrañas.

Las estrellas, puntos luminosos creados para recrear nuestra vista, han resultado ser mundos

como el nuestro, mil veces mayores que el nuestro, enlazados en sapientísima armonía. El azul que limita nuestra vista es el abismo infinito. Los cometas, mensajeros de desastres, terror de otras generaciones, son jóvenes mundos como el nuestro que, rebeldes, como lo es la juventud, obedecen imperfectamente á la atracción del gran centro.

En la investigación del cielo halló el hombre la ley de la gravitación, esa promesa grandiosa de universal armonía y perpetua protección; y halló la electricidad, fluido precioso cuyos dones apenas empezamos á recibir.

Paseóse el hombre por la superficie y el fondo de los mares con absoluta seguridad, y encargó á su profundo y temible misterio la guarda y protección del cable submarino, que enlaza las naciones.

Las entrañas de la tierra, que le recibieron al principio como huésped importuno y á cuyo castigo recogía la fuerza de sus más letales gases, al fin se han hecho inocentes, merced á la ingeniosa lámpara de seguridad de sir Humphry Davy, y han revelado al hombre los portentosos misterios de la formación planetaria, y la historia de maravillosas y fantásticas creaciones, cuya existencia data de millones de años.

Los vientos no son sino guías del hombre en los mares, purificadores del aire en las tierras; los torrentes tempestuosos mueven dóciles las máquinas; el rayo se dirige, la distancia se aniquila, los dolores físicos se disminuyen, la vida humana se prolonga, la noche se convierte en día, las más altas montañas se perforan, los mares se enlazan, la fraternidad universal se aumenta... en fin, por dondequiera, á toda pre-

gunta que el hombre ha dirigido al Omnipotente, con tal de que su inquisición vaya envuelta en la observación y el experimento, el Ser Supremo ha respondido derramando á los pies del audaz pensador, torrentes de riquezas, de satisfacciones y de goces. De consiguiente ÉL, en vez de prohibir la investigación, la protege, la estimula y la recompensa en incalculables proporciones. ÉL abre á la inquisición del ojo humano todos sus infinitos misterios y nos dice en las palabras de Jesucristo, “Buscad y hallareis, tocad y se os abrirá.”

Busquemos pacientemente, toquemos audazmente; con fe, con valor, sin temores ridículos; convenzámonos de que la mente humana tiene *derecho* de penetrarlo todo, de investigarlo todo, y llevados en alas de esta convicción, inscribamos en las banderas de la Universidad nacional este aforismo de un gran pensador americano: “Toda teoría, hipótesis, filosofía, secta, creencia ó institución que teme ser investigada, manifiesta claramente que es errónea.”

En estos tiempos la creencia madre, la fe, raíz de todas las creencias, debe ser la creencia en el progreso indefinido; por ella el espíritu se halla perpetuamente abierto á todo cambio que [lleve en sí alguna mejora, y con ella jamás se encuentra el hombre colocado en el estrecho campo de la intolerancia y de la persecución; ¿por qué? Porque nadie podrá vanagloriarse de poseer el último descubrimiento; y en efecto, ¿quién podrá prever los cambios que los siglos traerán en el modo como juzgamos hoy respecto á muchas instituciones y costumbres?

Obsérvese que, á pesar de que el código de moral de Jesucristo impera en muchas naciones

desde hace cerca de dos mil años, las costumbres y las ideas morales de los pueblos cristianos han sufrido y sufren revoluciones y cambios continuos.

¿Quién defiende hoy entre esos pueblos la esclavitud, institución que en otra época consideraban los doctores como la base del orden social?

¿Quién se atrevería hoy á sostener la pena del tormento y de la hoguera contra los infieles, que en remotos tiempos fueron el código y la costumbre de las más cultas naciones?

Los derechos de los señores feudales, la gleba, la tiranía doméstica, las guerras religiosas, el despotismo, el cadalso; creencias ó instituciones ó costumbres, que hace apenas dos siglos eran consideradas como inatacables y sagradas, compatibles con las enseñanzas cristianas, y aun derivadas de ellas, se miran hoy con horror: y en nombre de aquellas mismas doctrinas en que antes se las apoyaba, se las execra y condena en el presente día.

Hace apenas ochenta años que el parlamento inglés indignado se levantaba en masa protestando contra la peligrosísima reforma propuesta por Sir Samue! Rommilly, de abolir la pena de muerte por el hurto de un pañuelo de bolsillo. Y cuando el mismo eminente jurisconsulto propuso que se aboliese la pena que castigaba el delito de traición disponiendo, que el reo fuese descuartizado desnudo, que se le sacasen las entrañas y que todavía expirante se le azotase con ellas el rostro, el Procurador general del reino aseguraba al parlamento que se minaban las bases de la constitución británica! *

* Works of C. Sumner. The law of human progress.

Cuando el viajero, en alas del vapor, contempla la ribera que abandona, su ojo engañado le hace creer que la tierra es la que se aleja de él y que él permanece inmóvil en un punto. Así sucede con todas las instituciones: vana, loca tarea la de pretender que la más firme de ellas permanezca inexpugnable por la obra lenta de las ondas del progreso que lamen sus pies.

II. Tendiendo la vista al majestuoso viaje que desde su orgien ha seguido el progreso humano, encontramos ciertos caracteres aparentes y distintos, que la Universidad debería mantener en brillante perspectiva, á los ojos de los que en la República tienen como mira el cultivo de su inteligencia.

Desde luego se ofrece en primer término la ley de la armonía universal, cuyos resplandores nos iluminan ya, precursores de su aparición en el cielo sin nubes de la investigación filosófica. La ley de la gravitación, que enlaza los mundos y los soles en tan tranquila y tan perfecta asociación, es el primer rayo en esta aurora.

Síguele luego la ley del desarrollo, que las más recientes investigaciones alcanzan á distinguir dominando el universo entero. Según ella, el principio, que del huevo microscópico hace brotar en breves minutos un ligero insecto que crece, vive y muere en pocas horas, es obra de la misma ley que preside á la vida geológica, á la vida vegetal, á la vida animal, á la vida ultraterrenal y á la vida moral.

En efecto, la geología descubre que la tierra ha vivido, es decir, que ha sufrido trasformaciones, debidas á la acción del tiempo, que cada una de esas trasformaciones ha ido cambiando lentamente las propiedades de su costra más super-

ficial; que cada nueva aparición de suelo ha producido una serie progresivamente más perfecta de vegetales y animales, hasta la aparición de la vida orgánica en su estado actual. Sir Charles Lyell calcula que la época en que el sistema cretáceo era el más superficial de nuestro globo y el más perfecto; es decir, cuando la tierra vegetal no había aparecido todavía, tuvo lugar hace ochenta millones de años. El mismo eminente geólogo calcula que la catarata del Niágara hace treinta y seis mil años que está gastando el peñón porque se lanza, habiéndolo disminuído en cerca de dos millas, durante aquel espacio de tiempo.

Las observaciones en la bóveda celeste y en el país del espacio, han hecho concebir la idea que los planetas viven también su vida y sufren con ella sus cambios, hallándose en diferentes épocas de desarrollo.

El reino animal presenta una sucesión tan continuada y una escala tan distinta de organizaciones cada vez más perfectas, hasta llegar al hombre, que ha encontrado favor entre los sabios la atrevida teoría de Mr. Darwin, por la cual el desarrollo y perfeccionamiento de los individuos son fenómenos pertenecientes también á la vida colectiva. Según él, la ley de selección natural y de la concurrencia vital presiden á la formación y aparición de más perfectos géneros y de nuevas y mas maravillosas especies. Coronamiento de ellas es la especie humana, que ha hecho su aparición tras la callada labor de mil sucesivas trasformaciones, en escala ascendente, siendo hoy el hombre el más avanzado exponente y el más sorprendente desarrollo de

la fuerza progresiva de la vida en la superficie de nuestro globo.

Finalmente, esta misma teoría del desarrollo progresivo, acaba de producir en Inglaterra un nuevo sistema de filosofía moral y ética, llamado la « teoría de la evolución moral, » cuyo atrevido expositor es Mr. Herbert Spencer, y según la cual los sistemas filosóficos y morales se circunscriben y deben obedecer al estado de desarrollo y adelanto en que se encuentra el espíritu humano. O mejor dicho, que la filosofía moral es una ciencia, que jamás alcanzará sus últimos linderos, así como no puede jactarse de alcanzarlos ninguna ciencia positiva.

Sea cual fuere la última verdad acerca de estas varias teorías, lo cierto es que el espíritu humano está acercándose visiblemente al descubrimiento de una gran ley universal, que lleve por tipo distintivo el desarrollo y por fin la unidad.

Por lo demás, la historia del hombre no es otra cosa que una continua labor de desarrollo en un sendero ascendente no interrumpido.

De las infectas llanuras de la oscuridad, de la ignorancia, de las especulaciones caprichosas, de la creencia fundada en lo sobrenatural y milagroso, de lo complicado y lo confuso; marcha el hombre, trepando lentamente una colina de infinita altura, descubriendo á cada nuevo paso nuevos horizontes iluminados por la luz, la ciencia, lo bello, lo verdadero, lo sencillo y lo bueno. A medida que un pueblo se halla más cerca de su estado primitivo, como á medida que un hombre es más joven, cree más en lo caprichoso, lo maravilloso y lo pequeño, cambiando aquellas ideas por otras de justicia, de

grandeza y de leyes naturales, á medida que crece más en civilización ó en edad.

Desde los primeros tiempos han aparecido sobre la tierra individuos que, elevados sobre el vulgo, han alcanzado á divisar para la raza tiempos más serenos y horizontes más extensos. Reveladores de la voluntad divina, ellos han servido para sostener á la humanidad en su marcha trabajosa. Pero el giro mismo de sus reflexiones, bien que apuntando siempre á la perfección, como señala perpetuamente hacia el norte la brújula, ha sufrido cambios notables.

Desde luego se hace aparente el carácter puramente especulativo de sus meditaciones. Sócrates, Platón y Séneca, elevados á sublimes pensamientos, lograron separar la parte material y la espiritual del hombre, atribuyendo á esta última una importancia exclusiva. Según aquellos grandes genios, la perfección espiritual era el único objeto digno del hombre. Sócrates sonreía irónicamente al ocuparse en la astronomía, Platón despreciaba la aritmética y la geometría, excepto como ejercicios propios para disciplinar el espíritu, y hasta el arte de escribir era por su gran palabra motejado como perjudicial á la vigorización de la memoria.*

El mundo real se perdió de vista, y aquellos grandes viajeros de la inteligencia se internaron en un mundo imaginario de sutilezas y distinciones metafísicas, verdadera gimnástica del entendimiento. Igual tendencia se mantuvo en la filosofía de varios siglos, hasta que culminó en las sutilezas de la dialéctica y las disputas filosófico-místicas de los padres de la Iglesia.

* Macaulay. Lord Bacon.

Por fin Bacon apareció. Bacon, el descubridor del realismo, que allanó el camino del razonamiento inductivo, que hizo descender al espíritu humano de las encumbradas regiones de lo imaginario al campo estrecho de lo verdadero.

Después de él, el mundo intelectual ha seguido el cauce que él le trazó, con la facilidad con que toman su lecho natural las aguas que bullen y saltan al acaso en los declives de la sierra.

Después de Bacon, ¿qué inmensos pasos ha dado el espíritu humano! Desde luego, reconocida la importancia de la materia y colocada en su justa posición, como inseparable aliada del espíritu en su viaje sublunar, la razón humana se lanzó á descubrir nuevos territorios en el universo de las satisfacciones materiales. Así, las calamidades públicas, como las pestes, las hambres y las inundaciones, se atacaron, no con plegarias y penitencias públicas, sino con expedientes higiénicos, económicos ó mecánicos. La construcción de las ciudades y su mejoramiento se apoyaron en condiciones climatéricas ó comerciales, y se abandonaron las consideraciones hipotéticas de otros tiempos. La salubridad de las poblaciones se ha centuplicado. Los anestésicos se han aplicado á las dolencias, y el hombre, desechando la añeja preocupación de que el dolor es un bien, ha resuelto aliviar sus penas físicas, sin detenerse á averiguar si las sensaciones dolorosas son el resultado de una impresión imaginaria. La caridad pública se ha organizado é ilustrado, y por medio de la asociación, se ha llevado el alivio de los dolores públicos á un extremo desconocido aún en los tiempos que se distinguieron por un excesivo

fervor religioso. La acumulación de capitales se ha llevado á su más extenso desarrollo y se ha proporcionado así á los gobiernos y á los particulares el mejor éxito en empresas de utilidad pública imposibles, excepto para enormes fuerzas fiscales. Las compañías de seguros, en que muchos garantizan la propiedad de uno solo, anulando el riesgo de los naufragios, de los incendios, de las inundaciones y de los desastres atmosféricos, son uno de los más maravillosos descubrimientos de los tiempos modernos. Hasta la muerte misma ha perdido gran parte de sus horrores, puesto que hoy el padre de familia se halla en situación de escudar á sus hijos de la miseria para cuando él llegue á faltarles, con sólo asegurar su vida.

El espíritu de asociación, esa revelación, primitiva todavía, de lo que será el espíritu de fraternidad, es sin duda el más conspicuo de los fenómenos que el positivismo moderno presenta. Unir las fuerzas es centuplicarlas en ascensión progresiva. El ahorro, esa promesa de futuro bienestar, celebrado en común es la más eficaz manifestación de la caridad, porque, al propio tiempo que mancomuna los esfuerzos de todos en beneficio del que sufre, despoja á la donación del carácter de gratuita, que implica algo de humillante para las almas elevadas.

“El estudio más digno del hombre, se ha dicho, es el hombre mismo.” Y esta verdad se está realizando hoy por la tendencia positivista de la época, con infatigable tesón.

Se sabe ya que el alma obra por medio de un órgano material; se sabe que para llegar á aquel misterioso fluido, es preciso dirigirnos á su sirviente material, el cerebro. Cuidamos de no he-

rir esa materia blanquesina, por temor de ahuyentar para siempre, con la lesión física, la chispa de la razón de aquella morada del espíritu; ó de desarrollar, en una mente antes armónica y virtuosa, instintos depravados ó criminales. Buscamos el origen de la sangre para evaluar los caracteres morales, porque sabemos que las inclinaciones y los hábitos, los vicios y las virtudes, se transmiten con la sangre, como se transmite el color de los ojos ó las manchas de la piel.

El modo como obran los estimulantes, sustancia material, en la parte moral de los individuos, forma hoy uno de los más interesantes estudios de la medicina fisiológica. La localización de las facultades en el cerebro humano reconoce sectarios á millares.

La antigua implacabilidad con los delincuentes ha dado lugar á teorías más humanitarias y eficaces, y ese insondable misterio del crimen se acerca al punto de ser considerado como una enfermedad. Los antiguos se preocupaban con la intensidad de la expiación, y la teoría de que toda separación del deber es igualmente punible, tuvo entusiastas partidarios. Los modernos se preocupan á su vez con la posibilidad de la corrección, sin que se tenga mucho en cuenta, para los fines positivistas de la sociedad, la suma de responsabilidad que metafísicamente corresponda al criminal.

Este misterio del crimen es uno de los escollos del filósofo. La choza infecta, el escaso alimento, cierta especie de licores, el excesivo trabajo, producen en ciertos espíritus, naturalmente, el delito, al paso que una habitación ventilada, un alimento sano, una dieta sobria y

un trabajo moderado, engendrarían en el mismo sentimientos honestos y de bien. Se ve pues, que el realismo observador de la época presente, la tendencia utilitarista del siglo, conducen á la misma conclusión á que llegó el espíritu trasluminoso de Jesucristo llevado en alas de su ardiente caridad: al perdón de las injurias.

Y así también, el espíritu positivista del día realiza la más eficaz caridad por los medios más sencillos.

El viajero que en los arenales del desierto ofrece al cansado peregrino las pocas gotas de agua que le restan en su cántaro, es sublime. El moderno mecánico que abre en el desierto un pozo artesiano, en que podrán saciarse hombres y animales sin causar á nadie perjuicio, es simplemente útil.

El piadoso creyente que, arrasados los ojos de lágrimas, eleva á Dios inútilmente su espíritu, pidiendo que le traspase á él los dolores que sufre en su lecho el atormentado enfermo, es un espectáculo conmovedor y admirable. El docto médico que con el cloroformo ó el éter anula los sufrimientos de operaciones quirúrgicas espantosas, es simplemente un sabio.

El espectáculo de las poblaciones de oriente que, azotadas por la peste, se postran de hinojos en las plazas públicas y cubierta de ceniza la cabeza y el cuerpo de cilicios, pretenden aplacar la cólera divina, es uno de los más luctuosos y terribles. El cuerpo de sabios que en la época presente y en ocasiones semejantes, da salida á las aguas estancadas, ventila las habitaciones en que se engendra la peste y purifica el aire corrompido, no pasa de ser una asociación científica.

Hay en mi opinión un asunto que es típico de la tendencia progresista del presente siglo, sobre el cual pido permiso para detenerme, y es la posición de la mujer en la sociedad.

Antiguamente la mujer se poseía como se poseen los caballos y los perros; se las contaba por docenas y por gruesas, y en las guerras, el vencedor almacenaba tiendas de campaña, escudos y carros, armas y mujeres, sin distinción, como buena presa.

La moderación de Alejandro, que en aquellos tiempos causaba profunda admiración, es hoy la regla general; y en nuestras guerras modernas, ningún capitán vencedor se atrevería á apropiarse las mujeres, como se apropian todavía los rebaños de ganados.

Gradualmente la mujer ha ido elevándose, primero en las ideas, más lentamente en los hechos. Ningún hombre civilizado se atrevería á sostener que la mujer debe ser esclava; pero muchos esclavizan todavía las suyas en el silencio de su hogar.

Enlazado el hombre á la mujer, sometido á ella desde antes de la vida por la naturaleza que de su seno le hace nacer; sometido á ella en la infancia, sometido á ella en el desarrollo de sus más tempestuosas pasiones, sometido á ella en el hogar doméstico, y sometido á ella en el lecho del dolor y de la muerte, apenas se concibe nuestra soberbia al condenar á la inferioridad y al menosprecio á aquella de quien tanto necesitamos. Y sin embargo, así ha sucedido.

Mas el horizonte de la mujer se despeja por todas partes; sus habilidades se reconocen, sus capacidades se ensanchan, y mil profesiones, en otro tiempo del exclusivo imperio del hombre,

hoy se ofrecen á la delicada y sutil comprensión de la mujer.

Y si esto decimos respecto de la mujer en su carácter de colaboradora del hombre, ¿qué diremos de ella en su carácter de principal agente en la formación de las almas?

Vaso sagrado en que la chispa divina que engendra un alma se vigoriza y desarrolla, su papel y su misión en tan maravillosa gestación apenas empiezan á divisarse en las meditaciones de los más avanzados pensadores. Es bien seguro que el porvenir encontrará en aquella faz de la vida femenina, una fuente inagotable de provechosos estudios para la especie humana y de poéticas y sentimentales emociones.

Y tras la elevación de la mujer, viene en simétrica marcha, señalando el desarrollo de la raza, la elevación de la niñez y de la infancia.

Todavía alcanzo á oír los gemidos de mil generaciones de niños que en esos claustros de donde venís vosotros, han derramado á torrentes arroyos de lágrimas, en indescriptibles agonías, bajo el yugo despótico de cobardes tiranos.

La mujer y el niño, los más debiles de la especie humana, han sido las víctimas preferidas por las pasiones del más fuerte. Así es en todo.

La poesía y la importancia de la mujer como germen, y las del niño como botón de la especie humana, apenas empiezan á divisarse.

En los Estados Unidos, la nación varonil por excelencia, la mujer y el niño son el objeto de la predilección y de la protección universales. Por eso el ciudadano americano lleva á la plaza pública esa noble y generosa sencillez que aspira en el hogar, con el respeto á la debilidad de la niñez y á la pureza de la mujer.

Que las generaciones que hoy se vigorizan en la Universidad de Colombia aprendan á sentir y practicar ese generoso respeto hacia la parte del género humano que lleva en sí su porvenir. Que se reproduzca hoy entre nuestra juventud aquel antiguo hidalgo sentimiento de protección á los débiles, que en otros tiempos distinguió á nuestros progenitores allende los mares.

Que esta Universidad llegue á ser una fuente de fe que bañe las comarcas inconmensurables del mundo moral; fe absoluta en el triunfo definitivo del progreso humano, que habrá de desgarrar cuantos velos ocultan la verdad á los ojos del pueblo; y que habrá de despedazar cuantas cadenas agarrotan el pensamiento.

III. Mas ¿á dónde nos llevará este indefinido progreso? ¿Qué comarcas nos promete? ¿A qué riberas nos empujan sus brisas perfumadoras? Que respondan los genios del mundo entero. Genio, es decir, adivino, el que hiende el porvenir y lo lee como en un libro abierto.

Genio, que envuelto en vestiduras brillantes y adornado con joyas y rayos de luz, se llama *poeta*. Genio que, ataviado con la sombría túnica de quien contempla la parte peligrosa del camino, gime y se lamenta, bajo el nombre de *profeta*. Genio que, descendiendo grave y profundo, ilumina ciertos espíritus escogidos y los apellida *filósofos*.

El poeta, el profeta y el filósofo, esos tres destellos del Gran Centro de luz y de verdad, todos nos prometen con diversos nombres un mismo y maravilloso porvenir.

La edad utópica, el eliseo de los poetas, la nueva Jerusalén y el reinado de Dios de los profetas; la República y la nueva Atlántida de los

filósofos, son todas “una misma palabra que el Padre-Dios pronuncia por medio de los varios, inspirados hijos de la Madre-Naturaleza.” *

Y bien que no se pueda comprender aún el modo como esta nueva Jerusalén habrá de consolidarse, si se alcanzan á distinguir vagamente algunos de los arbitrios á que se habrá de apelar, en fuerza de los conocimientos que se adquieran. Se verá que la base del progreso estriba en las cualidades internas é íntimas de los hombres, considerados como seres inteligentes, morales y sociales. Se verá que estas cualidades, ó por lo menos el carácter general de ellas, son obra de la constitución especial á cada cual. Se verá que la constitución proviene de circunstancias anteriores al nacimiento, ó progenitales. Y se llegarán á descubrir las maneras de influir sobre aquellas circunstancias, iluminando con los rayos de la ciencia los más callados misterios del hogar doméstico.

El amor, misteriosa atracción que arrastra dos almas á unirse en una sola, se fundará en más elevados motivos de los que generalmente impulsan hoy al dios himeneo. Las costumbres y las necesidades sociales se amoldarán al hecho de que los únicos enlaces que garantizan el progreso social, por la vigorosa contextura de que dotan á los seres que de ellos reciben su germen, son los que llevan por base exclusiva el más puro, casto y tierno amor.

Descubiertas las leyes que presiden á la formación intrínseca de la parte moral de los individuos, y acostumbradas las sociedades á pro-

* A. J. Davies. The Thinker.

ceder de acuerdo con ellas, la obra de los reformadores ~~toca~~ á su fin.

El mundo es lo que son los hombres que lo pueblan, y los hombres son lo que son sus cerebros. De consiguiente, de la organización interna del hombre, de sus inclinaciones, de sus conocimientos y de su cultivo, depende el estado de la sociedad.

Cabezas estúpidas, sociedades bárbaras. Cabezas viciosas, sociedades corrompidas. Cabezas morales, sociedades virtuosas. Cabezas débiles, sociedades mezquinas. Aprendamos á formar y confeccionar el cerebro humano, y habremos resuelto el problema social.

El día en que todos los hombres y mujeres que pueblan el planeta sean inteligentes, morales y fuertes, entonces, y solo entonces, será cuando por los ámbitos inmensurables del espacio, se oirán repercutir estas palabras, acompañadas por el hosanna celestial que entonarán á los pies del Creador legiones de ángeles:

“Ha llegado el reinado de Dios sobre la tierra.”



EL FEMINISMO

DISCURSO PRONUNCIADO EN LA SESIÓN SOLEMNE DEL
COLEGIO PESTALOZZIANO DE BOGOTÁ
EL 19 DE NOVIEMBRE DE 1893

A LA SEÑORA DOÑA

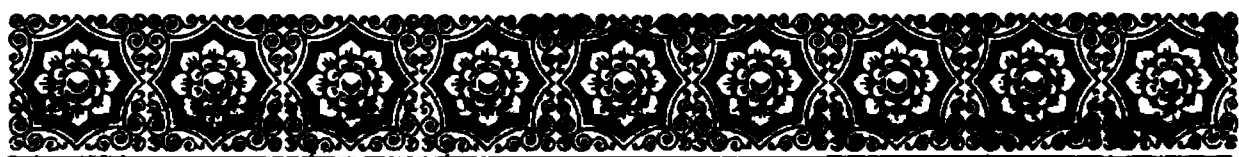
HORTENSIA L. DE SUAREZ

Como humilde homenaje á la inteligencia y la virtud, á la modestia en la buena fortuna y á la calma y benevolencia en la adversidad, le dedica este trabajo.

Su adicto amigo y hermano,

ENRIQUE CORTÉS.

Bogotá, Noviembre de 1893.



EL FEMINISMO

SEÑORAS Y SEÑORES :

Encuentro en el excelente libro escrito por el profesor James Bryce, sobre la República Americana, el siguiente párrafo :

“Se ha dicho con razón, que la posición que las mujeres ocupan en un país es, si no un termómetro completo, á lo menos uno de los más seguros, para marcar el progreso de la civilización. Y en efecto, cuando se comparan el hombre nómada con el residente, el pagano con el cristiano, el mundo antiguo con el moderno, el mundo oriental con el occidental, se ve claramente que en cada uno de estos ejemplos, el adelanto en orden público, en comodidades materiales, en riqueza, en moralidad y refinamiento, entre la población total de un país, viene acom-

pañado de mayor respeto hacia las mujeres, de mayor libertad á ellas concedida y de su mayor participación en los más útiles trabajos de la sociedad.”

El desarrollo de la civilización moderna confirma ampliamente las palabras del distinguido escritor inglés. El incremento que de día en día toma lo que se llama en Francia el feminismo, es en realidad asombroso, sobre todo entre las dos grandes naciones anglosajonas, Inglaterra y los Estados Unidos. Entre las naciones latinas, este movimiento es apenas embrionario, y entre las de origen germánico, casi nulo. En Inglaterra las mujeres gozan en varios municipios del derecho de elegir y ser elegidas para empleos concejiles relativos al manejo de escuelas, prisiones y establecimientos de pública caridad. La viuda es tutor nato de sus hijos menores, y la mujer casada administra libremente sus propios bienes. En obras de filantropía toman activa parte, y en las huelgas de obreros y el movimiento de templanza pública, ó sea de cercenar la libertad de expendio de licores, se las ha visto ocupar prominente y eficaz lugar. Hombres notables de los dos grandes partidos políticos del país, abogan por que se les concedan derechos políticos; y la posición á que han llegado en el movimiento literario es, si no superior, por lo menos igual á la de los hombres.

En los Estados Unidos su participación en la cosa pública ha ido todavía más lejos, y el vigor de sus esfuerzos no va en zaga á ninguno de los que en cualquier empresa ponen los hombres por obra en aquella nación, tipo de incansable energía en todas las manifestaciones de la vida.

En muchos Estados y territorios gozan del de-

recho de sufragio municipal, y en los de Kansas y Michigán gozan de derechos políticos, en el primero en las pequeñas poblaciones, contándose una en que el alcalde de la ciudad pertenece al sexo femenino.

El partido republicano acaba de adoptar en su última convención reunida en Louisville, Kentucky, como uno de los artículos de su programa, el de conceder á las mujeres derechos políticos.

Fueron las mujeres americanas importante factor en el movimiento abolicionista, y débese á la bien conocida obra de Mrs. Beecher Stowe, una parte considerable en la formación de opinión adversa á la esclavitud. La guerra al uso del alcohol no cuenta más implacables combatientes que la mujeres americanas, y en una ocasión se las veía, en los estados del oeste, sitiando en número considerable las tabernas y lugares de expendio de licores, y con su muda y suplicante actitud, hacer retirar de ellos á sus esposos, padres y hermanos. Las mujeres hoy en los Estados Unidos monopolizan casi por completo la dirección de las escuelas de ambos sexos, y pululan á millares en las oficinas públicas de la Nación, los Estados y los municipios.

Las profesiones todas les son accesibles en las universidades y colegios de Inglaterra, Estados Unidos y Bélgica, y en todas ellas se han distinguido notablemente. Empiezan ya á ser admitidas sin obstáculo en las altas escuelas de Francia. Hasta en el Japón y en Grecia se inicia el movimiento: en la primera de aquellas naciones, por la señora Tel Seno, de profesión abogado, hija de un célebre filósofo japonés; y en el Reino helénico por la señora Callirhoe Parren, que redacta

en Atenas el periódico llamado *Diario de las mujeres*.

Se ve, pues, que no carecerá la mujer de capacidades para ocupaciones más altas que las especiales al hogar doméstico, puesto que por muchos años las está ejerciendo con creciente desarrollo en varias naciones del mundo.

En los países latinos y especialmente en la América española, la más notable manifestación del talento femenino, fuera del hogar doméstico, es la de las hermanas de la caridad, las cuales, aparte del carácter religioso y abnegado que les es peculiar, tienen que poner en ejercicio considerable espíritu de orden, de organización, economía y previsión.

En Chile son las mujeres quienes manejan y conducen el servicio de tranvías en las ciudades, y en nuestra propia patria se emplean con ventaja en las oficinas telegráficas. Pero es innegable que la posición de la mujer en nuestro país es de extrema inferioridad y dependencia, tanto por la ley, cuanto por las costumbres y la opinión. En lo general, entre las clases más pudientes, la mujer es hermoso juguete antes del matrimonio, en tanto que después de él se ve reducida á injusta dependencia; por lo que hace á los aldeanos y las clases inferiores, la mujer es verdadera esclava y objeto de frecuentes ultrajes por parte de su esposo.

Si se compara la estructura física y mental del hombre y la mujer, se verá que ella es idéntica en su modo de acción. *

Las leyes físicas que presiden al desarrollo y vigorización del cuerpo, son unas mismas, y en

* Con una sola excepción de carácter fisiológico.

cuanto á la parte mental, ocurren en ambos sexos unos mismos gérmenes de instintos animales, facultades intelectuales y sentimientos morales. Sometidos están tanto el hombre como la mujer á los apetitos físicos y á los afectos y simpatías que forman las pasiones y entretejen el drama de la vida humana.

El estudio de las causas de los fenómenos, el cálculo de los efectos, el talento matemático, del colorido, la localidad, las distancias y el discurso, son comunes á ambos, en tanto que ambos son igualmente accesibles á la admiración de lo bello y de lo grande, á la piedad y al amor, al sentimiento religioso y á la caridad con el ajeno sufrimiento. Ambos esperan y temen, vigorizan sus almas con la fe, y llevan al ejercicio de la vida, la energía y tenacidad que son indispensables elementos de buen éxito.

Mas, si bien es cierto que, en la esencia hay igualdad, no lo es menos que hay una sensible diferencia entre los dos en el grado de intensidad, en el colorido, si se puede decir así, y en la energía de los varios elementos ó hilos que forman la complicadísima tela llamada el ser humano.

Hay facultades, afectos, instintos y sentimientos más vigorosos en el uno que en el otro sexo, así como en distintos suelos florecen y se propagan mejor en unos que en otros ciertas plantas.

En este punto de vista se encuentran dos órdenes de afectos, instintos, facultades y sentimientos, el uno que se puede llamar esencialmente masculino, y el otro esencialmente femenino, por ser en su respectivo sexo más vigorosos y espontáneos. Pero es del armonioso

equilibrio de los dos, de donde se desarrolla el tipo perfecto del hombre y la mujer: el uno embelleciendo y suavizando la violencia peculiar al varón, y la otra fortificando y enardeciendo la dulzura peculiar á la mujer.

Así también, la base de la familia, y con ella de la sociedad entera, es la unión de los dos sexos, desarrollándose, por la completa armonía y el equilibrio de ambos elementos, la perfecta felicidad doméstica.

Se pueden considerar como elementos de carácter masculino, la energía de los apetitos, el espíritu de lucha y combate, el ejercicio y desarrollo de la inteligencia, el espíritu de veneración al Ser supremo, la fe y la firmeza ; y como elementos de carácter femenino todos los sentimientos morales; la piedad, la benevolencia, la caridad, los afectos y la esperanza; en suma, el carácter masculino se cristaliza en dos rasgos característicos: fuerza y luz ; y el carácter femenino en otros dos: dulzura y calor.

Esta dualidad de procedimiento domina y penetra el universo entero material y moral. Dicen los físicos que la luz y el calor proceden de un mismo principio, obrando el uno como masculino y el otro como femenino; y dicen también que la electricidad y el magnetismo son las dos manifestaciones, masculina y femenina, de un idéntico principio, así como los dos polos opuestos, el positivo y el negativo, el flujo y el reflujo, la fuerza centrípeta y la fuerza centrífuga. Todos estos principios ó leyes mantienen la armonía del universo por su ejercicio combinado. Y así como sucede en lo material, así debe suceder en lo moral. Por consiguiente, cuando quiera que en la marcha y progreso de

las sociedades, en su organización y su gobierno, predomina exclusivamente alguno de los dos elementos, tendrá que haber desequilibrio y desorden, ó sea infelicidad.

Basta echar una mirada á la historia del mundo entero, para comprender que en todos los tiempos el elemento masculino, y con él el método masculino de acción, ha predominado casi exclusivamente. La fuerza y la violencia, los apetitos en combate mortal, han sido casi los exclusivos factores en la historia de los pueblos todos. Y la consecuencia natural ha sido el inmenso desorden y la general confusión que reinan y han reinado en el planeta: en la familia, por la sumisión de las mujeres y los niños; en el gobierno, por la tiranía de los déspotas ó de las clases privilegiadas; en lo económico, por la competencia y los extremos de riqueza y de miseria; en la religión, por la intolerancia de las sectas entre sí, y en la salud individual, por los excesos de todas clases.

Considero, pues, que la corriente feminista de que arriba he tratado, no es otra cosa que el inconsciente esfuerzo del progreso humano para dar á los elementos femeninos y al método femenino de acción, aquella influencia en la organización y gobierno de las naciones y las sociedades, que hasta hoy les ha faltado. Este movimiento se debe mirar desde un punto de vista más alto que el de una mera tentativa para dar á la mujer más goce ó más actividad, ó más justicia ó más independencia. Es un movimiento de equilibrio social, á fin de que en todos los departamentos de la vida social, el método femenino y los elementos femeninos, entren á modificar la acción de los elementos

masculinos por sí solos, que han sido ya probados y han sido hallados faltos. Y como son el corazón y el espíritu de la mujer el vaso apropiado en que aquellos elementos se vigorizan, ó mejor, el fértil suelo en que florecen, por eso la civilización moderna pide que la mujer piense, aprenda, medite y obre en todos los departamentos sociales, á fin de que los sentimientos morales neutralicen la acción predominante de los apetitos egoístas. Se pretende de este modo que la justicia, sentimiento especial al hombre, se atempere con la misericordia, sentimiento especial á la mujer; que al hacha que corta, se le sustituya la mano que desata; que á la fría ciencia se le enlace la ardiente caridad; que á la férula del pedagogo se añada el cariño de la madre; que á la prisión que aniquila, se una la escuela que reforma; que haya menos opulentos y menos miserables; más labradores y menos soldados; que haya más doctrina y menos alcohol; más amor y menos venganza.

He hablado de la igualdad fisiológica y mental de los dos sexos; pero ahora deseo llamar vuestra atención á la superioridad moral de la mujer y del método femenino sobre el método masculino de acción. La superioridad moral de aquélla es un hecho que se palpa diariamente cuando se compara la vida de abnegación que en el seno del hogar lleva la inmensa mayoría de las mujeres, con la vida de satisfacciones egoístas que lleva la inmensa mayoría de los hombres; y no sólo se palpa, sino que es un fenómeno de genealogía y de historia.

Vedlo, si no.

Se considera por los más afamados moralistas del mundo entero, que la base esencial de la

moral es el amor al prójimo, la abnegación, el sacrificio del *yo* en servicio ajeno. En el universal enlace de todo lo que existe, y en el progresivo desarrollo ó evolución de las leyes y fenómenos, se notan en todo el reino animal caracteres físicos y mentales, que abrazan también á la especie humana. Las leyes de la nutrición y otras fisiológicas, y el ejercicio de ciertos apetitos y de de ciertas pasiones, son comunes tanto á los brutos como al género humano.

Pero se cree generalmente que es la especie humana el vaso escogido en que por primera vez aparecen los rudimentos de virtud ó de moral á saber: el sacrificio propio en beneficio ajeno.

Considero que esto es error. El primer albor de la moral aparece entre los brutos, y esto en el amor de la hembra por su prole. La pantera feroz, ó la tigre, por un procedimiento razonado que les hace subordinar su propia necesidad á la de seres que les son queridos, recorren los campos largas horas, se fatigan, espían, acechan y combaten para buscar el alimento á sus hijos. En tanto que el macho hambriento, al apoderarse de su presa, sólo se ocupa en la satisfacción de su apetito: la hembra, gustando entre sus dientes el tentador bocado que irrita sus fauces, se domina y contiene, vuela por las selvas y los riscos, sin cuidarse de sí misma, hasta que deposita en la cueva de los pequeños la codiciada presa, y los contempla devorándola, con una elevada satisfacción, que tiene mucho de humano, en el gozo que proporciona el ajeno placer.

Se ve, pues, cómo en la economía universal, fué el elemento femenino el escogido para dar nacimiento al más bello sentimiento, base y

fundamento de la virtud. Y la mujer ha continuado la depositaria por excelencia de tan precioso legado. Su naturaleza vive de impresiones ajenas á sí misma, pues que su vida como madre ó esposa no es sino una sucesión de pequeños ejemplos de abnegación, ó sea de vida consagrada al bienestar ajeno. Sin que sean sólo trabajos de esencia afectiva los que llenan su tiempo en el hogar. Lejos de eso, los prodigios de paciencia, de maña y astucia, de habilidad, de previsión, de economía, de orden y de método, que en todas partes despliegan las madres de numerosas familias, podrían servir de modelo á los administradores de naciones.

Y llaman diariamente la atención casos de mujeres incultas y sin experiencia de los negocios, que, perdiendo súbitamente á su esposo, quedando á su cargo numerosa familia y escasa fortuna, proveen con singular inteligencia y tacto, no sólo á la educación de los niños, sino al restablecimiento y acertado manejo de los bienes de fortuna, base de holgado porvenir.

La historia nos ofrece numerosísimos ejemplos de mujeres eminentes en la administración y gobierno de los pueblos, en la literatura, en la organización de empresas de varios caracteres y hasta en la guerra misma. Esos ejemplos os son bien conocidos; mas no resisto al deseo de mencionar un solo nombre de la historia contemporánea — nombre esclarecido por sus virtudes domésticas, por su extrema sabiduría en el consejo, por la viveza y sencillez de sus afectos, por su laboriosidad, método de vida, cultura y elevación de sentimientos, no menos que por su exquisito tacto como gobernante constitucional de un gran pueblo, por su

dignidad personal y su acendrado patriotismo : hablo de la reina Victoria de Inglaterra.

Me permito aún llamar vuestra atención á un fenómeno que ilustra admirablemente el irresistible empuje del elemento femenino y su método de acción en la historia. Me refiero al Cristianismo y á su divino fundador. Veréis en la más ilustre personalidad del mundo entero, una casi completa ausencia del método masculino de acción, y su consagración al método femenino. El Salvador del mundo no fué legislador, ni fué guerrero, ni administrador, ni economista, ni mandatario, ni estudiante de ciencias ó filósofo. Los rasgos humanos de carácter con que llenó su misión, fueron los de un hombre sencillo y humilde, abnegado y paciente, modelo de sabiduría, que sabía perdonar y amar y que enseñaba á perdonar y amar : naturaleza magnética que atraía, consolaba y curaba. La violencia le horrorizaba, la lucha y el combate le encontraban inerme. Y sin embargo, sus dulces palabras y sus mansos preceptos han conmovido conmueven y conmoverán aún el mundo, como no lo hicieron ni la legislación de Roma, ni la filosofía de la Grecia, ni la lanza de Alarico, ni la guillotina de la primera República francesa. Los rasgos dominantes de su carácter eran todos femeninos, y así como fueron mujeres las que perfumaron y recogieron su cuerpo despedazado por el método masculino de acción, así también serán mujeres las que hagan bajar sobre la tierra el reinado de Dios, que él pedía diariamente á su Padre celestial.

La Edad media sirve también de apropiado ejemplo para ilustrar la influencia comparativa

de los dos elementos de acción, el masculino y el femenino.

Aquella época histórica puede considerarse como el más típico desarrollo de las pasiones groseras, desenfrenadas en completa anarquía. Los apetitos animales reinaban supremos. La violencia y la fuerza, el libertinaje y la licencia eran los exclusivos medios de acción, á tal punto, que el derecho mismo se subordinaba al resultado de la lucha física. El sentimiento religioso exaltado tomó entonces dos formas. Entre los hombres de acción se cristalizó en las cruzadas, sublime arranque de fe y de valor, que arrojó sobre el Oriente el Occidente, armado de punta en blanco, llevando como objetivo una creencia. En ellas el método masculino se puso al servicio de la fe, y á la voz de "Dios lo quiere," se emprendió una lucha tan colosal en su energía como estéril en sus resultados. Entre los hombres de pensamiento y de contemplación, el sentimiento religioso adoptó el método femenino; en los conventos se refugiaron la caridad y el amor para curar las heridas del cuerpo y del alma, pavorosa y abundante cosecha de tan aciagos tiempos. Los humildes monjes, cuyo nombre ni aun conserva la historia, recogieron con paciente esfuerzo las letras y las leyendas de más felices tiempos, y de tan oscura labor quedaron mil miserias aliviadas, y salvadas para el porvenir las profundas meditaciones del pasado. Más aún: así como brota de fétido pantano la perfumada flor, así de entre el fragor de los combates y de la universal servidumbre del débil en provecho del fuerte, se levantó, anidándose en el pecho de los hombres más generosos de aquel tiempo, el sentimiento que se llamó de caballería,

y que no fué otra cosa que el sentimiento cristiano de piedad hacia los pequeños y los oprimidos. Este espontáneo homenaje de la fuerza á la debilidad, unido á la estética admiración por la belleza, lo llamo yo reacción providencial y misteriosa del método femenino de acción, ó sea de la dulzura y el amor. En el universal naufragio de todo lo grande y lo bueno, que caracteriza la Edad media, llamada también la edad de hierro, la mujer fué el instrumento de redención, así como escogió la naturaleza el vaso femenino para implantar el primer germen de la moral, ó sea el sacrificio de los propios apetitos en ajeno provecho.

Os he hecho esta larga exposición, señoras, no con objeto egoísta, sino á fin de alentaros. A vosotras, maestras que enseñáis; á vosotras, discípulas que aprendéis, quiero daros voz de aliento para recordaros que lleváis dentro de vosotras los verdaderos elementos regeneradores de la especie humana. Hasta hoy pertenecéis á una de las clases dependientes y que se han mantenido en inferioridad por la ley y la costumbre. Pero no os desalentéis: aprended, como dice un proverbio inglés, aprended á trabajar y á esperar. Verdad es que vuestra labor es oscura y humilde por el momento; pero no os desaniméis: adquirid la conciencia de lo que valéis, y sembrad la semilla, que ella fructificará.

A las profesoras de este notable plantel, por ser la enseñanza su profesión, y á las discípulas que con tanta consagración educan y que tendrán á su vez que enseñar también, sea en su propio hogar, sea en otros establecimientos, me permito excitarlas á que no pierdan un instante de vista los siguientes consejos generales que, en

mi opinión, dan la clave en el arte de educar y de transmitir los conocimientos:

Primero. — Penetraos de que es más fácil que obre bien el espíritu cuando se anida en un cuerpo sano, que en un cuerpo enfermo, *mens sana in corpore sano*; y no subordinéis jamás en vuestros educandos la salud física á la adquisición de conocimientos. Cuidad de la higiene, de la buena alimentación y del aseo corporal. Dice un adagio inglés, que el aseo es inseparable aliado de la virtud. *Cleanliness is next to godliness.*

Segundo. — No perdáis de vista que, así como no es la cantidad de alimento que se absorbe lo que nutre, sino la cantidad de alimento que se digiere, así también no es la cantidad que se estudia, sino la cantidad que *se comprende*, lo que educa. Evitad, pues, el exceso de enseñanza; evitad las recitaciones mecánicas al pie de la letra, y cuidad de que vuestros discípulos expliquen *á su modo*, en sus propias palabras, la enseñanza que les deis. Recordad que la letra mata y el espíritu vivifica. A este resultado es al que responde en gran parte el sistema pestalozziano que aplicáis aquí. La enseñanza oral se prende más fácilmente al espíritu: el oído es excelente vehículo para comprender. La enseñanza objetiva es un método rápido y sencillo de transmitir los conocimientos; por eso se la prefiere á la enseñanza reflexiva, en cuanto sea posible aplicarla.

Tercero. — No olvidéis que, así como el miembro fatigado ya no puede trabajar, y que al forzarlo lo enfermáis y lo debilitáis, así también la mente del niño, una vez fatigada, no

puede adquirir conocimientos. Cuidad, pues, de no prolongar demasiado las lecciones, y sed liberales en el tiempo y en el número de recreaciones y divertimientos que otorguéis á vuestros discípulos. Un corto tiempo de estudio entusiasta y de buena voluntad, graba infinitamente más los conocimientos en el espíritu, que uno mucho mayor de perezosa y fatigada atención.

No quiero concluir sin hacer una reminiscencia que confío será bien recibida.

Veo con sincera satisfacción que en este plantel se aplican con notable esmero los principios de enseñanza que hace veinticinco años se pretendieron implantar en la República, en aquel glorioso movimiento educacionista que inició la administración del General Eustorgio Salgar, bajo la inmediata supervigilancia de su Secretario de Gobierno, el doctor Felipe Zapata. Por las convulsiones políticas del país, el desarrollo y extensión de aquel movimiento se han paralizado en gran parte; pero aun quedan semillas que están dando sus frutos, y debemos esperar que en algún tiempo, acaso no muy remoto, vuelva á él la atención de los mandatarios, sea cual fuere el color político á que pertenezcan. La cuestión educacionista no es cuestión política, y en la historia del país ambos partidos han contribuído á darle impulsos, espasmódicos es verdad, pero bastantes para establecer el vivo interés que á ambos les inspira.

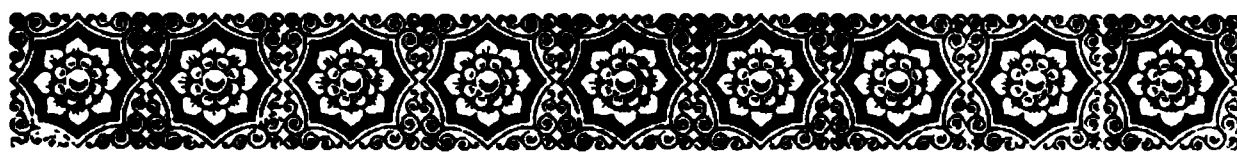
Si mis palabras pudiesen tener alguna autoridad, yo recomendaría á las poblaciones de la República que continuasen favoreciendo el Colegio Pestalozziano. Tuve el honor de conocer á la señora Directora doña Eva Gooding cuando

se educaba en la Escuela Normal del Estado, que dirigia la benemérita matrona doña Eustoquia Carrasquilla, y estoy cierto de que su espíritu escrupuloso, su consagración y su práctica no flaquearán, por grande que sea el éxito que alcance su establecimiento.

Ella está secundada eficazísimamente por su digno esposo el doctor Elías Cárdenas R., por su inteligente hermana la señorita Paulina Gooding y por un escogido cuerpo de profesores. Confío, pues, en que este Colegio seguirá siendo honor para la patria y fuente de merecido provecho para sus directores.

INSTRUCCIÓN PÚBLICA

CAPITULO DE HISTORIA COLOMBIANA



Dadme un siglo de instrucción pública
y os transformaré el mundo.

LEIBNITZ.

Hubiera deseado incluir en esta publicación varios documentos oficiales importantes emanados de las oficinas que estaban á mi cargo cuando tuve el honor de ejercer, primero el destino de Director de Instrucción pública en Cundinamarca y después el de Director general del mismo ramo en toda la República. Por desgracia sólo encuentro en mi poder mi primer informe anual como Director en Cundinamarca en 1871.

De él tomo en seguida aquellas partes tan sólo que puedan interesar el espíritu de los amigos de la educación ó de los amigos de la historia colombiana. En este último punto de vista, se podrá juzgar, por los documentos oficiales y algunos escritos que reproduzco, qué fué lo que se trató de hacer, cuál el empeño con que se iniciaron los trabajos, y cuáles algunos de los

multiplicados obstáculos con que se tuvo que luchar. Hubo en ese entonces un conflicto que causó profunda conmoción. Hablo de la instrucción religiosa en las escuelas oficiales. La constitución nacional vigente en aquel tiempo establecía entre las garantías individuales la de la profesión libre pública ó privada de cualquiera religión. Cuando se trató de dar un grande impulso á la educación popular, que fué la época en que se me nombró Director del ramo en Cundinamarca (uno de los Estados de la entonces República de los Estados Unidos de Colombia), se presentó el problema de cómo se atendería á la educación moral de los niños.

Colombia es un país en que la inmensa mayoría pertenece á la religión católica, ejerciendo el clero una enorme influencia sobre la masa entera del pueblo. Pero al mismo tiempo que la religión católica es la única positiva, el partido liberal entraña un espíritu muy pronunciado hostil á las pretensiones del clero y llega, en gran número de sus miembros, hasta el punto de alistarse decididamente bajo la denominación de libres pensadores. Una parte de los liberales, á que yo pertenecía, creíamos que se debía enseñar oficialmente la religión católica en las escuelas primarias, y así lo propusimos á la Asamblea del Estado. Era nuestra idea que por este arbitrio (que no considerábamos inconstitucional), se quitaba al partido conservador y al clero todo pretexto de hostilidad al movimiento educacionista del Gobierno la que se sentía ya en la atmósfera, * proporcionándose

* A prevenir este conflicto tendía la carta del Illmo. Señor Arzobispo de Bogotá que se publica más adelante.

al mismo tiempo la oportunidad de destilar en el ánimo de los educandos, aquella dosis de educación moral de que no es posible prescindir en un buen sistema de educación. Esta dosis, tratándose de un país tan ignorante como el nuestro, no se puede confiar que sea debidamente administrada por los padres de familia. Pero tropezamos con la abierta y violenta oposición de la parte más exaltada de los liberales, que sostenían que tal disposición era contraria al espíritu y la letra de la constitución. Prevaleció esta última opinión y la Asamblea rechazó nuestras propuestas.

Desde entonces se acentuó el conflicto.

Para aplacarlo apelé á dos expedientes. Primero, dispuse que en las escuelas se enseñase la moral cristiana y que se inculcasen tres principios religioso-morales: la existencia de Dios, la inmortalidad del alma, y la responsabilidad futura por las acciones de la vida. Esta disposición irritó igualmente á tirios y troyanos. El clero la consideró como insidioso ataque á la religión católica, y el Gobierno liberal, como violatoria de la constitución. El clero por su parte acabó por anatematizar las escuelas, y el Gobierno por declarar inaceptables mis decretos.

Dispuse entonces que se permitiese que en los locales de escuelas se dictasen las enseñanzas religiosas que los padres de familia quisiesen,

El Illmo. Señor Arbeláez era un hombre de bondadoso corazón, ilustrado y de miras amplias y dilatadas. Pero entre los liberales violentos y el círculo fanático que rodeaba al Arzobispo, la situación vino á ponerse tan tirante, que si la guerra no hubiera estallado en el Cauca con bandera política, habría estallado en Cundinamarca con bandera religiosa.

y que pudiesen los maestros de escuelas dictar tales enseñanzas, si así se lo exigían los padres de familia.

Todos estos acontecimientos, tan brevemente relatados, se habían desarrollado en el curso de cuatro años. La polémica por la prensa en todo ese tiempo se había envenenado por una y otra parte; las mutuas desconfianzas se habían enardecido y cada uno de los dos partidos extremos había venido á ocupar su puesto natural, hostil á la solución que yo consideraba justa y prudente: los liberales exaltados por pretender violentar y quebrantar la opinión popular, y el clero por temor á una ilustración popular que consideraba saturada de tendencias hostiles.

Hallábase el conflicto en su más álgido punto; cuando la rebelión conservadora de 1876 apagó, en la conflagración de la guerra civil, la todavía débil luz civilizadora que se estaba prendiendo. Con esa revolución terminó de hecho el movimiento educacionista con tanto trabajo y tanto tesón iniciado.

El triunfo del partido liberal fué un triunfo pírrico. Con él se inició, sostenida y alimentada por traiciones, desfallecimientos y venalidades inauditas, la formidable reacción que hoy enferma nuestra patria.

Abrigo la esperanza de que algún día, lejano tal vez, se vuelvan las miradas y los esfuerzos de los colombianos á la única tabla de salvación de una República: la educación del pueblo.

Quiera el cielo que en ese entonces mis humildes trabajos ayuden en algo á los que han de recorrer la vía erizada de escollos en que yo, con el ardor y la fe de la juventud, pretendí dar algunos pasos.

PRIMER INFORME ANUAL

DEL DIRECTOR DE INSTRUCCIÓN PÚBLICA DEL ESTADO
SOBERANO DE CUNDINAMARCA

Señor Director general de Instrucción
pública,

Tengo el honor de someter á la consideración de usted mi primer informe anual, de conformidad con lo dispuesto por el inciso 13 del artículo 26 del decreto orgánico de la Instrucción pública.

El día 6 de julio del corriente año tomé posesión del destino de Director de Instrucción pública del Estado soberano de Cundinamarca. Mi nombramiento se hizo á virtud de haber expedido el señor Gobernador del Estado, con fecha 1.º de julio, un decreto en que se aceptaba el orgánico de la Instrucción pública, dictado por el Gobierno Nacional el 1.º de noviembre de 1870. Apoyábase el señor Gobernador, al aceptar el citado decreto, en que la Legislatura del Estado lo había hecho ya. Pero esta aceptación había tenido lugar por medio de una proposición únicamente, y no podía considerarse como ley del Estado. En suma; la aceptación mencionada fuélo asaz precipitadamente, y se hizo en los momentos en que se iban á cerrar las sesiones de la Asamblea.

Su valor no puede ser otro, de consiguiente, que el de una opinión, altamente autorizada. Como tal la consideró el Poder Ejecutivo del Estado al expedir su decreto de 1.º de julio; y, como subsistiese en la Legislación, por no haber sido derogado, un Código de Instrucción pública, el decreto del Gobernador lo reconocía vigente, y disponía que lo estatuido por el nuevo decreto orgánico no se llevaría á cabo sino en caso de no ser contrario á las disposiciones del citado Código.

Ha resultado de aquí que la organización de la Instrucción pública en el Estado, y los trabajos de mi oficina en los cinco meses corridos desde que tomé posesión del destino, no han podido penetrar más allá de la mera superficie del terreno, desflorando apenas el campo y evitando cuidadosamente toda colisión con las leyes anteriores sobre la materia, únicas vigentes en pureza de verdad. Esta prudencia, y el gran cuidado que se ha tenido para evitar que el público notase lo falso del terreno que pisábamos, orillando todas las dificultades y facilitándolo todo, han permitido el que se pueda organizar el tren de empleados que el decreto orgánico exige; que se hayan conocido algunos puntos en que el decreto orgánico debe ser reformado; que se haya penetrado en las verdaderas necesidades de la educación pública, y que se haya podido conocer bastante bien la situación actual de las escuelas públicas en el Estado.

Considero, pues, que ha sido muy conveniente el que la gran campaña contra la ignorancia haya podido disponer de algún tiempo incierto para prepararse, organizar sus filas y estudiar el terreno en que se va á combatir. La Legislatura

del Estado está próxima á reunirse, y este Informe, que casi no se reduce sino á apuntar dificultades y señalar el modo de vencerlas, podrá, espero, ayudar á ilustrar el juicio de aquel honorable Cuerpo, facilitando sus trabajos en tan importante materia.

El presente Informe tiene como uno de sus caracteres principales el de solicitar indirectamente de la Legislatura las disposiciones que deben complementar y hacer eficaz la organización de la Instrucción pública en el Estado: el señor Director se servirá pues excusarme, si un gran número de mis expresiones y juicios le parecen fuera de propósito en un documento dirigido exclusivamente á esa Dirección.

En suma, la Instrucción pública del Estado no se halla organizada: si la próxima Legislatura se disolviese sin legislar sobre la materia, la armazón que se ha levantado ya, tendría que venir á tierra sin remedio. Se necesita dictar leyes administrativas, fiscales y penales.

Se va á organizar este asunto vital, y es preciso que á tamaña empresa se consagre por la Legislatura del Estado una esmerada atención, recto juicio, espíritu liberal, y que se forme una completa y verdadera apreciación de lo que se va á obtener. Ideas vagas sobre la importancia de la educación, y convicciones flojas sobre su influencia en el porvenir de las sociedades, producen esfuerzos débiles, disposiciones ineficaces, auxilios pecuniarios mezquinos, y medidas sin vigor.

Mi trabajo irá dividido en dos partes: la primera, que historiará lo poco que se ha hecho por esta dirección y el nuevo tren de empleados, y describirá lo que existe; y la segunda, que

tratará de lo que en mi opinión debería establecerse por la Legislatura á fin de completar, ó por lo menos de adelantar visiblemente, el edificio que se ha empezado.

PARTE PRIMERA

TRABAJOS DE ORGANIZACIÓN

Si se compara lo que se ha hecho desde el 6 de julio de este año, en que tomé posesión de mi destino, con el tiempo transcurrido, se verá que los resultados son hasta hoy poco satisfactorios, y yo mismo lo reconozco y le deploro. Es preciso tener en cuenta, sin embargo, que los primeros pasos en este escabroso camino no pueden ser muy rápidos.

Desde luego, los empleados del ramo nos hemos encontrado en una situación precaria y falsa, careciendo, como hemos carecido y carecemos todavía, de existencia legal, de facultades para compeler á los ciudadanos y empleados á que nos ayuden, y sobre todo; de recursos. Los distritos tienen escasísimos recursos para consagrar á la educación pública; por lo general, cuando los gastos de la escuela exceden á la renta especial que ésta posee, la diferencia se cubre con increíble repugnancia, cuando llega á cubrirse, y los gastos de mobiliario y útiles se hacen con una mano tan avara, que demuestra bien la poca importancia que recibe la educación popular.

Ha sido preciso crearlo todo, empezando por familiarizar á una sociedad asaz miope, con un

movimiento cuya importancia desconoce y al que muchos se esfuerzan en buscarle fines perdidos, no pudiendo convencerse de que se trata de llevar á cabo una empresa que á ningún hombre de bien habrá de causar daño. Los empleados cuya cooperación se ha buscado, se hallan por le general animados por ardiente deseo de hacer el bien; pero, bisonos en la tarea, sus pasos adolecen con frecuencia de vacilación; mas sería injustísimo culparlos, si se comprende hasta dónde es difícil edificar cuando se carece de materiales, y hay que empezar por terraplenar y fortalecer el suelo que ha de recibir los cimientos. Luego, hay en el Estado clases que oponen fuerzas de resistencia al movimiento, sobre todo hoy que apenas se ha iniciado. Desde luego, la inmensa mole, la base de la pirámide, ese mar de seres ignorantes, embrutecidos por el licor y repletos de supersticiones que forma el pueblo bajo en el Estado, y á cuya transformación se dirigen nuestros principales esfuerzos, opone una resistencia inerte, una inmovilidad secular que desalienta y entristece. Viene luego una clase semi-aristocrática que, acostumbrada á ejercer un dominio casi absoluto sobre el pueblo, se figura divisar en este movimiento una palanca que habrá de desquiciar su influencia ó infirmar sus negocios. Y, por último, con dolor lo expongo, hay, no diré propiamente clases, sino individuos, que abusan á sabiendas de la ignorancia popular; que explotan y desangran á las clases pobres, y que, naturalmente, se aterran al verse, como están, amenazados de muerte por la educación popular, ese sol que habrá de echar la luz á los oscuros antros en que forjan sus planes. La dificultad de

comunicación entre las poblaciones del Estado, y la escasez de hombres de alguna ilustración en muchos distritos, han hecho lenta y muy laboriosa la tarea de organizar las Comisiones de vigilancia, gastándose á veces dos meses en saber si el nombrado acepta la designación, y cundo no lo hace, otros dos en saber la decisión del nuevo elegido. Muchas veces ni contestación se obtiene, y causa el mayor trabajo cerciorarse siquiera de si las notas llegan á sus destinos.

Por igual causa las comunicaciones entre los Consejos y la Dirección son lentas y poco seguras.

Desde que tomé posesión del destino resolví emprender una visita personal á todos los distritos, lo que me parecía indispensable, tanto para cerciorarme del estado de la educación en cada uno y conocer á los habitantes y empleados del ramo, como para alentarlos y estimularlos en una senda desconocida y que casi todos pisan con sobrada timidez. Desgraciadamente, apenas he podido recorrer algunos distritos, no habiéndome sido posible emprender la visita formal antes de la entrada del invierno, por haber sido asaltado por una cuadrilla de hombres armados que me robaron las bestias que tenía preparadas para aquel objeto, no siéndome fácil reponerlas inmediatamente. Espero, sin embargo, que llevaré á cabo aquel designio en las primeros meses de verano del año entrante.

En los meses de julio y agosto se instalaron los cinco Consejos departamentales, así :

El de Bogotá, el 10 de julio.

El de Cipaquirá, el 6 de agosto.

El de Ubaté, el 8 de agosto.

El de de Facatativá, el 13 de agosto.

El de Tequendama, el 15 de agosto.

Tuve el honor de asistir á la instalación de todos ellos, excepto el de Ubaté, y ví con sumo placer que, sobre todo en Cipaquirá y Facatitivá, se dió á aquellos actos la importancia que merecían, y que debía procurarse para estimular y remover la opinión pública.

Los ciudadanos que componen estos Consejos se han escogido con esmero entre los más patriotas é ilustrados, y todos, sin excepción, han consagrado esfuerzos de mucha consideración en favor de la causa. Me consta que todos ellos están animados del más vivo interés, y si en algunos departamentos se ha adelantado el trabajo menos que en otros, se debe á circunstancias ajenas de la voluntad de los miembros.

Igualmente debó manifestar que, del ciudadano Presidente de la República y de su ilustrado Secretario de lo Interior, señor doctor Felipe Zapata, he recibido la más entusiasta ayuda en todo lo relativo al desempeño de mi destino. Uno de los más valiosos servicios que del Gobierno nacional he recibido, ha sido el de permitirse que *La Escuela Normal* fuese órgano oficial de la Dirección. Sin esto, la marcha de los trabajos habría sido doblemente azarosa.

Si en la entrante administración recibiere, como no lo dudo, la instrucción primaria, la cooperación que ha tenido en ésta, es seguro que se podría adelantar visiblemente el trabajo, y que los datos que se pudieran ofrecer al señor Director en 1872, serían mucho más completos y verídicos.

Como lo verá el señor Director en el cuadro que á continuación se publica, he dado atención preferente á averiguar la cuantía y marcha de las rentas especiales de escuelas en los distritos. Este trabajo creo que no ha existido y, en mi opinión, inicia una tarea que todo Director de Instrucción pública debe atender con incansable esmero. Si desde hace veinte años se hubieran vigilado los bienes de las escuelas, es seguro que ellos se habrían libertado de las expoliaciones y fraudes oficiales y particulares de que, en diversas épocas y bajo diversos pretextos, han sido víctima.

Los fundadores de la República, con una previsión honrosísima para ellos, se propusieron asentar la educación primaria en los distritos sobre cimientos perdurables. La codicia, el descuido y los disturbios políticos, auxiliados poderosamente por la ignorancia popular han desfalcado y dilapidado los recursos con que nuestros mayores quisieron dotar la educación popular; aunque tarde, todavía es tiempo de salvar los despojos del naufragio.

En cuanto al modo como la opinión pública ha visto la propaganda, puedo con toda sinceridad aseverar que la opinión pensante es favorable al sistema. No sólo eso; juzgo que se puede despertar un verdadero entusiasmo por él, si se llegan á establecer siquiera media docena de escuelas modelos, y si se obtienen maestros que las regenten con métodos más prácticos y rápidos.

Como ya he dicho, el pueblo ignorante opone una resistencia impasible, secular, al cambio de ocupaciones y de ideas.

Cierta clase semi-aristocrática manifiesta algún

temor por el peligro que cree existe para su influencia; y algunos individuos, naturalmente, se aterran con la expectativa de abandonar sus logrerías; pero no se puede decir que haya oposición á la idea en la generalidad del público. Se han esparcido mil rumores absurdos sobre que la propaganda lo que pretende es establecer el protestantismo en el país y descatolizar á la juventud; y esto ha producido un estado de penosa ansiedad entre las gentes sencillas y las mujeres. Con el objeto de que esto calmara, he dirigido al señor Arzobispo una nota, que con su contestación se encuentra al fin de este informe, y que puede considerarse como incluída virtualmente en él, pues expresa mis ideas sobre tan importante asunto.

Mucho espero de la llegada de una maestra *católica* que ha pedido el Consejo de Bogotá, y que vendrá á fundar aquí una escuela normal de mujeres, abriéndose así para el bello sexo una nueva carrera que puede ser de inmensos resultados no sólo para ellas mismas, sino para el Estado en general. La mujer evidentemente es más propia que el hombre para el oficio de maestra; es más paciente, dulce y benévola. La mujer exige menor remuneración, y en los distritos, el empleo de mujeres evitaría en mucho los tristes episodios que marcan la intervención de los preceptores en las rivalidades y rencillas lugareñas.

.

LOS MAESTROS

De las primeras y más premiosas necesidades en la tarea de educar á la juventud, es la de con-

tar con maestros que, no solamente tengan conocimientos técnicos en las materias que enseñan, sino que conozcan el arte, ó acaso ciencia, de transmitir esos conocimientos. Semejante ciencia es de difícil adquisición y requiere largos estudios, que los maestros actualmente en ejercicio no han tenido ocasión de proseguir. Esto, y la poca estima en que el noble sacerdocio de enseñar se ha tenido hasta el día, han hecho que el preceptorado haya caído en manos inhábiles. Con frecuencia se encuentran preceptores llenos de ardor, de desinterés y de virtud; ansiosos por llenar su misión con celo y actividad; pero que se ven atados por su ignorancia en el arte, lo que los hace fluctuar en experiencias empíricas, para caer las más veces en una rutina petrificante y viciosa.

Yo me hallaba convencido de esto, pero quise probar de alguna manera la capacidad mental de los maestros, y con tal fin les dirigí la circular número 4 que se halla publicada entre los documentos. Apenas recibí contestación de quince maestros, y ¡qué contestaciones las más de ellas!

Por lo general se creyó que lo que yo buscaba eran palabrotas de exagerado celo y mal traída aplicación, y he recibido modelos de hipérboles y de vacía declamación; en otras, generalidades y vaguedades de tal naturaleza, que me revelaban la escasez de alimento intelectual; en otras he podido penetrar notable buen sentido, altos y generosos motivos; pero desfigurados por falta de conocimientos y de hábitos de juzgar correctamente. Sin embargo, no han faltado algunos casos que demuestran bastante instrucción, juicio ilustrado, espíritu de análisis y conocimiento

de los principios que deben dirigir al Preceptor en su tarea. Muy lejos estoy de culpar á los Directores de escuela: su conducta es en lo general pura y sencilla: deploro, como sin duda ellos mismos deploran, que el Estado no haya consagrado á su educación y cultivo la atención y los recursos que su magisterio requiere. En cuanto á mí, confieso que tengo pena profunda en hablar como lo hago. Respeto profundamente la tarea del preceptor, conozco cuán dura y laboriosa es, experimento íntima y real simpatía con su oscura y elevada labor, y estoy resuelto á trabajar, hasta donde mis limitadas aptitudes lo permitan, por elevar su posición intelectual, moral y social. Para esto tengo que empezar por decir la verdad, por dura que ella sea.

Que los que tengan el espíritu liberal y abierto á las nuevas deducciones de la ciencia, no pierdan el valor. Que se convenzan de que sus métodos y su práctica deben ceder el campo lentamente á otros, y que abran su mente á la lluvia de nuevas ideas que se trata de atraer sobre sus cabezas.

A la escasa instrucción y poca estima social que han contribuido á hacer llegar al preceptor al bajo grado en que hoy se encuentra, se añade el *favoritismo*, esa lepra de nuestras costumbres públicas.

Han sido hasta hoy consideraciones que se han hecho valer, sea para recomendar, y tal vez para nombrar, á los Directores de escuela algunas como las siguientes: suma pobreza, larga familia, haber sido muy buen liberal ó muy buen conservador, parentesco y otras mil por este estilo; aparte de las relativas á la política, como saber ganar elecciones, premiar un

intrigante ó conciliar un enemigo. ¿Y, qué decir de los motivos que con frecuencia dirigen los nombramientos hechos en interinidad por los Cabildos? Aquí se entra ya en aquel laberinto de pequeñas pasiones que distinguen las facciones y diferencias lugareñas; fluido corruptor que jamás debiera alcanzar la pura atmósfera de la escuela pública.

El Director de escuela no debe poseer más mérito que uno, *sus aptitudes*. Si se logra que el público se convenza de esto y que se acaben los empeños; si se logra que el nombramiento de ellos se haga con tales formalidades que *su mérito real* aparezca en la superficie, y que la autoridad que nombre no se halle en la situación de verse influenciada por consideraciones ó necesidades de favoritismo personal ó político, entonces habremos preparado un camino firme y seguro sobre que emprender la marcha.

Los males no vienen sólo de la personalidad de los maestros, sino también de la situación que por el modo como son nombrados se les crea. Los Cabildos poco escrupulosos tienen en sus manos hoy varios caminos para hostilizar á un maestro á quien por algún motivo odian: desde luego, como son ellos quienes pagan sus sueldos y hacen los gastos de refaccionar la escuela, ó bien no se le cubre el sueldo, ó bien se dispone cerrar la escuela *para refaccionarla*, cuya refacción se prolonga, según conviene á los intereses que se hallan en juego. Viene luego la facultad de nombrar *interinamente*, facultad de que se usa con frecuencia maliciosamente, y por lo general con poquísimo criterio, y la cual suele ofrecer al Poder Ejecutivo del Estado, con sólo mantener *la interinidad*, una coyuntura

para halagar á los gamonales, ó á lo menos para no provocar su enojo, sin comprometer la responsabilidad gubernamental.

El maestro, pues, no tiene *independencia* y esta independencia no se puede adquirir hasta que cuente con su empleo con absoluta seguridad, por todo el tiempo que cumpla con sus deberes, y que su remoción no se pueda efectuar sino *por causa* debidamente comprobada.

El maestro de escuela hoy se halla en tal situación, que puede ser víctima del Gobierno, de los cabildos, de los gamonales, de los padres de sus discípulos y de los discípulos mismos; ¿por qué? Porque todas éstas son ruedas que de algún modo comunican impulso hasta el sitio en que se halla la rueda central, el *favoritismo*, esa misteriosa y poderosa deidad que preside á sus destinos.

Hace pocos días que ha llegado á esta ciudad el señor Ernesto Hotschick, maestro de las escuelas de Berlín, que viene á establecer en ella una escuela para los maestros del Estado, costeada por el Gobierno nacional. Espero que de aquí datará la transformación individual de los preceptores. El señor Hotschick no establecerá inmediatamente una completa escuela normal, en su doble carácter de escuela técnica y metódica, sino que abrirá una escuela primaria y recibirá allí los maestros del Estado que tengan conocimientos en las materias que han de enseñar, y los hará ejercitar bajo su dirección enseñando prácticamente en la escuela que él regente. Este es sin duda el modo más rápido de esparcir los nuevos métodos entre los preceptores. El señor Hotschick juzga que un maestro inteligente, con seis meses de ejercicio, se hallará

en capacidad ya de regentar una escuela primaria.

ASISTENCIA Á LA ESCUELA

Para que la escuela dé sus frutos, es preciso no sólo que haya buen maestro, buenos locales y útiles, sino que los niños concurren á ella, y concurren diariamente. De lo contrario, la tarea es á todas luces imposible.

Sucede hoy, que la asistencia irregular á la escuela forma uno de los más serios obstáculos para que el trabajo de los maestros pueda tener buen éxito. No solamente es irregular la asistencia de algunos, sino de todos los alumnos á su turno ; de modo que hallándose matriculados en una escuela 80 por ejemplo, aunque se diga que 40 concurren diariamente, estos 40 no son unos mismos, sino que alternan, formándose así el más perfecto desorden imaginable. Las clases no pueden mantenerse en igual estado de adelanto, los trabajos se paralizan y entran, y los niños olvidan, en ocho días de no asistencia, lo que han aprendido en quince de asiduidad.

Y no se crea que son los alumnos mismos los que procuran este desorden ; son por le general los padres, que no comprenden lo sagrado del compromiso de su hijo al matricularse, y que al más leve pretexto ú ocasión protegen, procuran y estimulan las faltas á la escuela.

La matricula es hasta cierto punto un contrato, en que el Estado contrae el compromiso de aplicar esfuerzos y gastos al cultivo de un niño ; pero cuyo corolario debe ser que el niño á su vez se someta al cultivo.

La irregularidad en la asistencia de los matriculados es, pues, un fraude que se hace en perjuicio de los niños que no han alcanzado á matricularse y de los contribuyentes, cuyo dinero se malgasta y derrocha.

Los padres colocan por lo general la escuela como la última de sus atenciones, y prefieren á ella las más fútiles necesidades ó servicios que el niño puede prestar en la casa paterna, la más pueril diversión ó la más insignificante alteración en la salud.

En Bogotá y en las grandes ciudades, la escuela pública es para muchas gentes motivo de vergüenza; así es que con frecuencia muchos niños, y sobre todo niñas, abandonan la escuela pública uno y hasta dos meses antes del certamen, con el fin de evitar el que aparezcan en público en aquel acto, y que los conocidos de sus familias vean que asisten *á la escuela pública*: como si dijéramos al garito ó la taberna.

Con frecuencia la asistencia de los niños á la escuela se halla sujeta á intermitencias temporales, que se determinan por el humor de los padres, las simpatías que el maestro inspira, y hasta por consideraciones de carácter local y rencillas lugareñas.

LOS MÉTODOS

Es increíble la perversión á que ha llegado el método de Lancaster, que es el que, en apariencia, se emplea en las escuelas del Estado.

La decadencia del calibre intelectual de los maestros, la indiferencia del público y la falta de una inspección inteligente y continua, han he-

cho que la enseñanza haya llegado al grado más completa de rutina. Por lo general el maestro reposa su confianza en los monitores, para que sean éstos y no él quienes enseñen: ahora, los monitores no pueden ni deben enseñar, y lo que sucede es que se atraviesa día por día una cierta rutina mecánica, en que el monitor hace como que enseña y los niños hacen como que aprenden, en un alboroto ensordecedor, sin meditación alguna, sin discriminación de caracteres, aptitudes y circunstancias, y sin la más ligera aplicación de principios. El niño lee sin entender, aprende sin comprender, fatiga sus miembros en prolongadas é incómodas posiciones y sus pulmones y su cabeza en ejercicios monótonos, que no despiertan, iluminan ni atraen su inteligencia, y tras de los cuales sólo quedan cansancio, fastidio y odio por la escuela.

En la escuela el maestro debe ser todo alma, vida, luz y movimiento; al paso que los niños deben recibirlo todo de él. Los niños son subalternos y su papel es el de agentes, que concurren á un gran fin. El maestro, pues, debe verlo todo, pulsarlo todo, dirigirlo todo: su labor es incessante; debe andar aquí y allí, debe adivinar el cansancio, despertar la indolencia, contener la ambición; su ciencia es la de mantener orden, trabajo y alegría, sin que se conozca el esfuerzo que aquello le cuesta. Silencio, compostura y orden en los alumnos deben ser los caracteres distintivos de la escuela. El espectáculo que las escuelas ofrecen aquí por lo general, es precisamente el contrario. El maestro sentado, ó moviéndose lentamente, con perezosa gravedad, y los niños desquitándose, en el más vigoroso

ejercicio pulmonar, de la forzosa inacción cerebral á que se les condena.

He notado que los niños aprendren á leer y leen, en libros cuyo significado no entienden absolutamente; que recitan de memoria trozos cuyo sentido se les escapa totalmente, y que responden á cierta lista de preguntas con maravillosa prontitud, hallándose en completa ignorancia de los principios de la ciencia á que las preguntas se refieren.

En lo general se consulta muy poco la comodidad de los alumnos, y por lo que hace al cultivo de su parte moral, se considera que con atestarles la cabeza de relaciones históricas sobre el pueblo judaico y de abstractas y complicadas explicaciones teológicas, está concluída la tarea. Se desconoce la poderosa influencia del ejemplo en esta materia, y raras veces se aprovechan intencionalmente las ocasiones de imbuir hábitos y creencias de virtud, por medio de las ocupaciones, juegos y escenas familiares á los niños.

Los maestros en lo general se preocupan demasiado con la apariencia del saber y no con el saber mismo: así, se afanan por ostentar en sus programas de enseñanza ramas demasiado elevadas y extrañas á su oficio, como geometría, álgebra, cosmografía, zoología, lenguas extranjeras y otras materias. Si el estudio de ellas fuese prueba bastante de que se poseen todos los conocimientos que deben precederlas, su enseñanza, bien que extemporánea, sería provechosa; pero sucede generalmente que las ramas elementales no se conocen lo bastante, y que por consiguiente las partes más elevadas, á que deben servir de apoyo, se aprenden de una

manera extremadamente superficial. Los maestros, por le general, dan grande importancia al certamen, con el objeto de que el público admire el fruto de sus trabajos, al paso que no se preocupan lo bastante con la más oscura, pero más honrada tarea, de hacer que sus alumnos aprendan concienzudamente. Resulta de aquí, que para el certamen se hacen infinidad de preparativos especiales que, probablemente sin intención, tienden á seducir al público y á hacer crear impresiones erróneas sobre las aptitudes de los maestros y el aprovechamiento de sus alumnos.

El hábito eminentemente perjudicial de que los alumnos, como se dice vulgarmente, se *soplan* unos á otros, existe á un grado tan notable, que con frecuencia un examinador no puede formar la más ligera idea del grado de adelanto del que sufre el examen. Se pervierten los hábitos intelectuales de los niños por el hábito que contraen de no meditar en lo que se les pregunta, sino de dar una respuesta que los *saque del paso*; así, el primer impulso del niño que titubea, no es reflexionar en lo que va á responder, sino buscar en el maestro mismo, un auxilio que lo libre por el momento del atolladero. Todos estos son malos hábitos, debidos á la falta de método.

La división de clases en la escuelas se hace de un modo irreflexivo y desordenado; no hay término fijo prudencial para pasar de una clase á otra; las promociones se hacen sin bastante criterio y con frecuencia por favoritismo.

Se da á los textos una importancia capital, ciñéndose el aprendizaje ciegamente á las palabras del libro.

En fin, los métodos que se usan, como ya lo he dicho, son una especie de mecánica desordenada, que no se apoya en principios ni en hábitos algunos de meditación sobre las leyes que dirigen el desarrollo espiritual de los hombres.

Las reuniones de preceptores, que se iniciaron en Cipaquirá, y que han imitado casi todos los demás departamentos, tienden, especialmente, á acabar con la rutina, despertando la inteligencia de los directores y haciéndolos meditar y pensar. El contacto con sus compañeros y el estímulo de que sus trabajos serán conocidos, deben inspirar á los preceptores un vehemente deseo de elevarse á la altura en que deben colocarse por su destino, el más importante en el Estado.

LOS LOCALES

Por lo general todos los locales son estrechos, según se ve por el cuadro, y sería sumamente difícil ensancharlos, si tal obra se atribuyese exclusivamente á los distritos. Con frecuencia se encuentran locales sin solar; casi todos carecen de común; muchísimos no tienen buenos desagües, empozándose y corrompiéndose las aguas en los solares; muchos tienen solares comunes con la cárcel ó casa municipal, y con frecuencia el solar de la escuela, abierto al público por falta de cercas, es el sitio preferido por la población para arrojar sus desperdicios de todo género.

Por lo general se ha consultado escasamente la salud de los niños, y no hay luz, ventilación ni espacio suficientes. Suelos, con frecuencia terrosos, húmedos, generalmente sin estera; corrientes de aire peligrosas, paredes empolva-

das, casi siempre leprosas — tristeza, frío, lóbreguez: he aquí el aflictivo teatro en que, por lo general, la niñez recibe las impresiones primeras que han de durar por toda la vida ¿Qué extraño, pues, que no se ame la escuela, si el niño no encuentra en ella calor de sentimientos, alegría de espectáculos ni comodidades materiales?

LOS TEXTOS

El decreto orgánico dispone que el Gobierno nacional proveerá de textos á las escuelas del Estado. Hasta hoy esta disposición no se ha podido llevar á efecto; pero espero que á lo menos en enero del año próximo, se habrá concluido ya la impresión de los que ha aprobado esta Dirección general y que se hallan en prensa.

En la alarmante escasez de textos y pobreza de útiles, halagados como están los distritos con la oferta que de ellos hace el gobierno nacional, nada hay que esperar de ellos y es preciso cumplir sin demora tan sagrada promesa, so pena de que los demás esfuerzos se hagan nugatorios.

Cuadros de pesas y medidas se han pedido á Europa, así como también cuadernos de escritura y otros útiles.

En las escuelas hay hoy una extrema discrepancia en los textos que se usan y éstos por lo general son mal adaptados á las necesidades de las escuelas primarias, y al desarrollo intelectual de los niños que deben estudiarlos.

Por lo general hay muchas definiciones complicadas, mucha palabrería y pocos ejercicios prácticos.

Se va de las definiciones á los hechos, en vez de ir de los hechos á las definiciones. En suma,

no hay textos que valgan la pena para que estudien los niños pequeños. Si tuviéramos maestros que supieran enseñar oralmente, la necesidad de los textos se haría sentir menos. Por desgracia, los maestros no practican la enseñanza oral, y todo lo esperan de los libros.

.

PARTE SEGUNDA

I

EDUCACIÓN OBLIGATORIA

La Constitución del Estado en su artículo 5.º hace obligatoria la educación de los niños, de modo que esta cuestión parecería ya resuelta, si la ausencia de leyes que organicen la compulsión, y cierta debilidad de ideas á este respecto en la opinión pública, no hubiesen hecho ilusorio el reconocimiento de aquel gran principio. El decreto orgánico la reconoce, y si la Legislatura la ratificase, sería preciso organizar la compulsión, por lo cual el principio mismo tendrá que ponerse en tela de juicio nuevamente. No será, pues, por demás, examinarlo someramente.

Se dice que la Constitución nacional, al reconocer la libertad de dar ó recibir la educación que á bien se tenga, ha sancionado también la de no recibir educación alguna.

Es posible que al dictarse la Constitución, ese pensamiento hubiera cruzado el cerebro de los legisladores; pero si, posteriormente, se hubiere

descubierto que esta interpretación pone en peligro la vida misma de la República, que la mina por su base y que conduce al absurdo, entonces será forzoso reconocer, por la necesidad de vivir, que aquella garantía debe interpretarse de acuerdo con los principios de vida, y que debe limitarse, como se limita la libertad de la palabra por la erección en delito del perjurio; la libertad de industria por el castigo de todos los delitos y por la obligación de pagar contribuciones; la libertad personal por la conscripción militar; la libertad de asociación por el castigo de la conspiración, y por el reconocimiento de la premeditación como circunstancia agravante en los delitos.

Recuerdo que en el Senado americano, hombres eminentísimos como Sumner, Schürz, Morton y otros, reconocieron la verdad de que “las definiciones cambian con los tiempos” cuando se trató de resolver esta cuestión “¿Es Gobierno *republicano* en un Estado y que deba ser reconocido por el Gobierno nacional, según la constitución, el que acepte la esclavitud?” Porque la Constitución de 1786 habló de Gobiernos *republicanos* en los Estados, y sin embargo reconocía y aceptó virtualmente la esclavitud. Se dijo entonces que el *progreso* había *definido* como *gobierno republicano*, otra cosa superior á la que los hombres de 1786 entendían por tal.

Aun suponiendo, pues, lo que no está probado, que la Constitución hubiera creído que consagraba la libertad de la ignorancia ó la no educación, si se llega á probar que aquella libertad hace imposible la República, se debe convenir en que *hoy* la interpretación natural de aquella garantía es la de que existe ciertamente la liber-

tad de educarse como el individuo lo quiera; pero que no hay libertad de no educarse, es decir de permanecer en un estado antípoda y hostil á la República.

El hombre marcha ascendiendo lentamente desde el estado brutal del antropófago, hasta el más acabado tipo de la civilización. Su transformación ó desarrollo del uno hasta el otro, no es otra cosa que un lento procedimiento de *educación*, ó sea de perfección. La educación es el camino que sigue la perfección, y la perfección es el punto de mira de las sociedades y del hombre: en aquéllas, irresistiblemente; en éste, voluntariamente en apariencia. Lo que se llama educación, pues, no es sino un término siempre relativo, y se aplica al *cultivo*, más ó menos completo, que recibe el individuo en su triple carácter de animal, ser pensante y ser responsable. Cultivarnos es, pues, un deber inherente á nuestra calidad de seres progresistas, y es un deber tan premioso, que sin él nos acercamos más y más á la barbarie ó sea la suma absoluta de la falta de educación que encierra en sí la suma de todas las miserias personales y de todos los vicios y delitos.

La primera necesidad del hombre es vivir, la segunda mejorarse. Si la naturaleza no hubiera plantado en la constitución física del hombre la irresistible necesidad de alimentarse, y los individuos, por no conocer las ventajas de la vida, ó por falta de energía, estuviesen en riesgo de descuidar el deber de alimentarse, y por consiguiente de perecer; la sociedad debería compelerlos á alimentarse, para evitar su propia destrucción.

Tal es la educación, ó sea el deber de cultivar y mejorar la naturaleza humana.

En el cultivo intelectual del cerebro humano se encierran todos los conocimientos, descubrimientos, inventos, ciencias, industria, manufacturas y cuanto forma el poderío, la felicidad material, y la riqueza de las sociedades. Del cultivo intelectual, es decir, de la educación intelectual, han nacido, desde la piragua del salvaje hasta el vapor del día presente; desde la choza de ramas hasta el palacio de mármol; desde el vestido de pieles sin adobar hasta el lino y la púrpura; desde la tradición oral hasta la imprenta de vapor; desde la azada de piedras, hasta el arado y el rastrillo; desde los terrores supersticiosos á la vista de los cielos, hasta el telescopio y el espectroscopio. No hay un solo paso en la vida del hombre sano, que no sea un avance en su educación intelectual. En el cultivo moral del cerebro humano se encierran las concepciones religiosas, la unión de los intereses de todos y los de cada uno; el desinterés, la piedad, los afectos, la benevolencia, la justicia y el amor. Del cultivo moral es decir, de la educación moral, han nacido, desde los sacrificios de sangre hasta los sacrificios de las pasiones; desde la adoración de las cebollas, hasta la adoración del Dios único; desde el infanticidio, sancionado por la ley, el sacrificio de los ancianos, los enfermos, inválidos y deformes, hasta el hospital de niños, enfermos, ciegos, sordomudos, ancianos y locos; desde el draconianismo hasta la penitenciaría; desde la ley de la fuerza hasta la ley del amor.

Un pueblo de idiotas, es decir, un pueblo de seres incapaces de ser educados, de recibir cul-

tivo en su cerebro, sería un pueblo pobre en medio del oro y los diamantes; al paso que un pueblo altamente educado es riquísimo, opulento, en las áridas rocas de la Gran Bretaña y en las frías y nevadas regiones de Nueva Inglaterra.

Demos á un idiota, á un hombre supinamente ignorante, el maíz en sazón, el caballo amansado, la locomotora bufando y lista á lanzarse; el telégrafo temblando de impaciencia por transmitir el pensamiento; la manufactura esperando apenas la contracción de un resorte para emprender su silenciosa é infatigable tarea: y el idiota no hará nada, reirá estúpidamente, destrozará en su ignorancia la delicada máquina y hará estallar la peligrosa locomotora. Pero demos al cerebro humano debidamente cultivado, que domine los fluidos, los vientos y las aguas; las potencias germinadoras del fondo de la tierra y las facultades vivificantes de los aires; démosle la roca árida en el desierto, y hará brotar el agua pura, como Moisés *; interpongamos entre él y los demás hombres un piélago inmenso, y lo cruzará con seguridad y placer; démosle por heredad las rocas de Nueva Inglaterra y el hielo de sus lagos, y hará brotar á la roca flores y frutos, convertirá en oro el hielo, aprisionará los torrentes y los hará mover sus máquinas; sacará del fondo de la tierra luz y calor, y encerrará los rayos del sol para que fecunden, en medio del rigor de sus largos inviernos, los frutos de la zona tórrida.

* Díganlo si no los pozos artesianos de Norton, que dan un chorro de agua pura con dos horas de trabajo, y que con tan completo éxito empleó la expedición inglesa de Abisinia.

Que la educación es la única fuente de riqueza en el mundo se concibe, porque la riqueza existe desde que hay hombres que la gocen, la estimen y la produzcan; porque los hombres gozan y estiman más á medida que tienen más necesidades; y porque los hombres producen más y mejor, á medida que *saben* más y que *trabajan* más. Saber es educación; trabajar es educación.

Pretender, pues, regenerar el país *únicamente* trasplantando á un pueblo ignorante los aparatos físicos que ha producido el cerebro educado de otro pueblo, es como pretender cultivar el campo con el arado y sin el labrador, y buscar el genio en el instrumento, en el pincel ó en la pluma, y no en el cerebro del artista y el escritor. Pretender usar y aprovechar sin cerebro, lo que ha creado el cerebro, es como atribuir al libro solo el poder de impresión que pertenece al libro cuando hay ojos que lo lean y mente que lo comprenda.

Para averiguar cuál podría ser el alcance reformador, desde el punto de vista moral, de una educación intelectual y moral que se diese con sistema, inteligencia, tesón y comodidad á todos los niños y niñas de un estado ó nación, Horacio Man se dirigió á gran número de los más inteligentes, virtuosos, antiguos y sensatos Directores de escuelas y colegios y ciudadanos interesados en la educación pública en los Estados Unidos, proponiéndoles el siguiente problema:

“Disponiendo de los recursos que poseemos, física y moralmente, y organizando con ellos el más sensato y vigoroso sistema de educación pública, ¿qué proporción, ó qué tanto por ciento de todos los niños, podrían hacerce hombres útiles y ejemplares; negociantes honrados, jura-

dos escrupulosos, testigos fieles, magistrados y electores incorruptibles, buenos padres, buenos vecinos, buenos miembros de la sociedad? En otras palabras; con los conocimientos que actualmente poseemos sobre el arte y la ciencia de educar, y con lo demás que la experiencia nos enseñe, ¿qué proporción, ó qué tanto por ciento de los niños serán incorregibles totalmente á pesar de los mayores esfuerzos; qué proporción, ó qué tanto por ciento, deberán ser borrachos, blasfemos, calumniantes, vagabundos, peleadores, ladrones, atentadores á los derechos de propiedad, á las personas, las reputaciones y las vidas de sus semejantes; ó en suma, habrán de manejarse de tal modo que hubiera sido mejor para la sociedad que no hubiesen jamás nacido? El curso de los acontecimientos ha desarrollado este problema que la sociedad debe resolver. Si con los recursos de que hoy podemos disponer, el 80, el 90 ó 95 por 100 de todos los niños pueden hacerse sobrios, trabajadores, frugales, honrados, listos á compadecer y á destruir la ignorancia más bien que á ridiculizarla y especular con ella. Si cualquier número de nuestros hijos puede, merced á nuestros esfuerzos, poseer aquellas cualidades, y obrar de acuerdo con ellas, entonces los que gobiernan la sociedad, los que hacen las leyes y los que dirigen la opinión pública, serán responsables, *criminalmente responsables*, por la diferencia que resulte entre lo que hubiéramos podido obtener y lo que hayamos obtenido.”

Las respuestas que aquel eminente filántropo obtuvo á tan importante cuestión, fueron de una sorprendente unanimidad, y se resuelven con

cortas diferencias en las siguientes palabras del notable institutor D. P. Page :

“Si yo dirigiese una escuela bien montada, si todos los niños asistiesen á ella diariamente desde los seis á los catorce años; si mis ayudantes fuesen muy buenos, y si estuviese rodeado y fortalecido por todas las circunstancias que usted expresa, aun siendo como soy un m^aestro de muy medianas habilidades, puedo asegurar que después de la segunda generación, *ni uno solo* de mis discípulos (exceptuando idiotas é imbéciles) dejaría de ser un miembro útil á la sociedad. En suma, rodeado de las circunstancias é influencias que usted ha expresado, no me consideraría digno de continuar en la profesión de maestro, y no me perdonaría á mí mismo, si más de *uno* entre ciento de mis discípulos, una vez hechos hombres, dejase de ser negociante honrado, jurado escrupuloso, testigo fiel, magistrado y elector incorruptible, buen padre, buen vecino, buen miembro de la sociedad; y negativamente si más de uno de ellos en cada ciento saliese borracho, blasfemo, calumniante, vagabundo, peleador, ladrón, etc.”

Está, pues, en manos de la sociedad el producir, por medio de la educación, una transformación tal en el carácter de los individuos, que se acaben casi por entero la miseria, la guerra, los crímenes, los antagonismos de intereses y la mayor parte de las circunstancias que producen infelicidad y desdicha en el mundo.

Conocido ya el punto á que se puede llegar, se debe averiguar si los individuos comprenden bastantemente las ventajas que obtendrían por una esmerada educación; es decir, si la necesidad del perfeccionamiento sería bastante vigoroso-

sa en cada uno de ellos, para que cumpliesen voluntariamente con la obligación en que están de mejorarse. Basta enunciar esta cuestión para convencerse de que la acción individual es ineficaz para obtener este resultado, y la cuestión entonces se reduce á saber si se debe *obligar* á los ciudadanos á que se coloquen en situación de ser buenos y felices.

El estado actual de la sociedad impone á los gobiernos la necesidad de obligar, *por la fuerza*, á los ciudadanos á purgar sus crímenes, á dar una parte de sus bienes para mantener á la sociedad á cubierto de las asechanzas de los malvados, y á defender con sus vidas el orden público. La educación obligatoria, por la mejora general que introduciría en los caracteres individuales, vendría á destruir casi por completo el uso de la fuerza para el castigo de los crímenes y el mantenimiento del orden, usándola únicamente en aquel punto en que produciría menos penalidades á los que fueran objeto de ella, y un bien más positivo para la sociedad en general. La compulsión en este caso obraría, pues, como el medio más cierto de mantener el orden y la paz, y como el fomento más inteligente á la riqueza é industria del país.

Y, circunscribiendo la cuestión á los países regidos por el sistema republicano, puesto que todos, los ignorantes y los ilustrados, los buenos y los malos, los ricos y los pobres, estamos igualmente llamados á ejercer las funciones de legisladores y magistrados; puesto que es la mayoría numérica la que señala quiénes han de ejercer tan elevadas y difíciles funciones, es evidente que si no se proveen medidas eficaces y seguras para que los gobernantes sean hombres

ilustrados y de bien, el Gobierno carece de un fundamento seguro que lo haga cumplir fielmente con su importante tarea.

En las monarquías se considera que los hijos de los monarcas, por el esmero con que el Estado provee á su educación y cultivo intelectual, se hallan en capacidad de obtener las necesarias cualidades para que sean buenos gobernantes. En las aristocracias y en las teocracias, las clases llamadas á gobernar reciben, ó deben recibir, aquella educación, por el estudio, el ejemplo y los recursos de que disponen, que las habiliten para ejercer cumplidamente las funciones de gobernantes del país, á que están llamadas por su nacimiento ó profesión. Mas donde, como en el sistema republicano, el peor, ó el más rico, ó el más fuerte, puede ser elegido, y los peores, ó los más ignorantes pueden elegir, ¿qué garantía existe de acierto en la elección, y de eficacia en el desempeño de las funciones? Si, como es natural, se quiere que aquella garantía exista, y exista de una manera eficaz y perdurable, es preciso que con la misma solicitud con que en las monarquías se provee á la educación de los hijos de los reyes, y en las aristocracias á la de los nobles, en las repúblicas se trate de mejorar el carácter y de ilustrar la inteligencia de los que están llamados á elegir y á ser elegidos para gobernar al pueblo, es decir, de todos los ciudadanos.

Una república cuya mayoría sea de gentes ignorantes y viciosas, tendrá magistrados ignorantes y viciosos; y como el gobierno republicano precisamente lo que pretende es que sus mandatarios sean siempre ilustrados, inteligentes y buenos, se deduce que la libertad de

no educarse, es decir, de permanecer en la ignorancia y á los bordes del vicio y del crimen, es una libertad que mina y destruye por su base el sistema, y que por consiguiente no debe aceptarse por conducir al absurdo.

Por lo demás, el principio de la educación obligatoria parece hallarse entre los que el progreso moderno acepta ya como inconcusos. Se sabe que á él se debe el rápido y maravilloso poderío de Prusia, y de toda la raza alemana, que se extiende por el mundo entero llevando á dondequiera la ciencia, la industria, el trabajo y las artes. El acaba de aceptarse en Inglaterra, precisamente como el más seguro cimiento de las nuevas libertades é instituciones democráticas que se está dando. La Colonia de Plymouth lo aceptó virtualmente desde 1642, y de un modo especial en 1671, y á él se debe el que el Estado de Massachusetts posea hoy el número más considerable de hombres educados y que sea, por consiguiente, el más rico, el más moral, el más industrioso y el que ejerce mayor influencia en la Unión Americana, á pesar de su suelo estéril y de su escaso territorio. Finalmente, el Gobierno federal en los Estados Unidos, al hallarse de repente con cuatro millones de negros ignorantes añadidos á la suma de sus ciudadanos electores y elegibles, ha dictado leyes vigorosísimas para que se provea á su educación y á la de todos los ignorantes de la nación, á fin de poner á cubierto su sistema de Gobierno contra las asechanzas de la ignorancia y el vicio.

Paréceme que no debe dudarse en dictar leyes vigorosas, á fin de compeler á los padres y guardadores de niños á que les den educación. En otra

parte expreso cuáles deben ser, en mi opinión, las disposiciones de aquella ley.

Pero no basta obligar á concurrir á las escuelas, es preciso que el Estado provea locales capaces para el número de niños que puedan concurrir, y que los dote de los útiles necesarios, mobiliario y maestros suficientes. Lo contrario sería una verdadera irrisión y un innecesario vejamen. Obligar á que los niños vayan á la escuela y no proveer escuela á que vayan, es un patente absurdo.

En mi opinión, pues, la compulsión no debe hacerse efectiva, sino una vez decidido por quien corresponda que un distrito ó territorio cualquiera ha provisto locales suficientes, siquiera para la mitad de los niños que pueden asistir á la escuela pública.

II

CUESTIÓN FISCAL

Una vez aceptado el principio de que la República no puede existir sin que todos los ciudadanos sean educados, y educados cuidadosamente; y de que es preciso hacer obligatoria la educación, resta tratar del modo como puede lograrse aquel fin colosal, atendiendo á la importancia del objeto, á los recursos con que se cuenta y al carácter de los habitantes del Estado.

En cuanto á su importancia, ya se ve que es primordial; se trata de asegurar el orden, de diseminar el bienestar, de prevenir los crímenes. Si fuere preciso hacer sacrificios, y sacrifi-

cios enormes, deberían hacerse, seguros de que el dinero y los esfuerzos que hoy se consagrarán á tan grande empresa, serían devueltos con creces por las generaciones venideras. ¿Qué significaría el gasto más cuantioso que hoy se hiciera, comparado con la riqueza que se destruye en una rebelión de tres meses, con la inseguridad y pérdidas de una administración de justicia venal ó ineficaz, y de un Gobierno civil incapaz ó corrompido? Gastar hoy en educar, es obrar como el negociante previsor y económico, que coloca en su juventud en un banco sus ahorros, para prepararse una vejez cómoda y tranquila, y dejar á su familia un porvenir asegurado.

El Decreto orgánico de la Instrucción pública es un documento sabia y pacientemente elaborado, que atrae á los intereses de la educación gran número de personas en los distritos y Departamentos ; que enlaza la acción del Gobierno, del Estado y los distritos, en una combinación armónica y eficaz, sin que la fuerza central del uno sea demasiado absorbente, ni la fuerza separatista de los otros demasiado disolvente.

En mi opinión el alarma que ha producido en algunos Estados, ó bien es producto de una suspicacia exagerada, ó de temores interesados. El decreto no es, en lo que se refiere á los Estados, en suma, más que un estímulo, para que la obra de la educación popular no se desatienda en ellos.

La cuestión radical en la organización de la educación depende de los recursos. El artículo 258 del decreto orgánico dispone que los Estados correrán con los siguientes gastos :

1.º Los gastos de los Consejos de Instrucción pública.

2.º El sostenimiento de las escuelas rurales.

3.º Los gastos para auxiliar á los distritos pobres con las sumas necesarias para completar los gastos de sus escuelas.

¿A cuánto ascenderán estos gastos? Todo depende del impulso que se quiera dar á la educación pública: si se quiere ir aprisa y obtener resultados rápidos, es preciso gastar y gastar mucho, sin miedo y sin mezquindad.

Vamos pues á hacer un cálculo aproximado del *máximum* de los gastos que serían indispensables, para plantear un sistema de escuelas elementales para *todos* los niños y niñas del Estado.

El punto objetivo final es el siguiente: Establecer escuelas elementales para cuarenta mil niños * de ambos sexos.

1.º Los Consejos Departamentales, caso de que se conserve la actual división política, no requerirían sino gastos de poca monta para escritorio; pero sería indispensable, por las razones que en otro lugar apunto, que á cada uno de ellos se le dotase de un secretario especial que debería tener por lo menos \$ 300 de sueldo. Si agregamos á

* Supongo que en el Estado, con 400,000 habitantes, habrá 80,000 niños de 1 á 15 años de edad, ó sea el 20 por ciento de la población, que es el resultado que se ha obtenido por termino medio en Santander, al levantar el censo. Ahora, por regla general, la mitad del número total de niños es de 1 á 6 años y la otra mitad de 6 á 15, lo que daría 40,000 al Estado. Sin embargo de esto, debo advertir que en Soacha (que es el único pueblo de que tengo este dato) con una población de 2,843 habitantes, hay más de 1,000 individuos de 7 á 21 años, lo que indica que debe haber por lo menos 900 de 1 á 15 años, ó sea el 35 por ciento de la población.

esto, \$ 50 por gastos de escritorio para cada consejo, tendríamos un total de \$ 1,750 para los gastos anuales de los cinco Consejos.

2.º El establecimiento de escuelas rurales. La población que vive en los campos, distante más de tres kilómetros de las aldeas y ciudades, es muy considerable en el Estado, como lo habrá observado cualquiera que haya recorrido, desde la sabana misma, hasta los valtes de Cáqueza, Guaduas, Fusagasugá y las poblaciones que por el oriente confinan con el valle de Tensa y San Martín. No creería andar errado si asegurara que la mitad de los habitantes viven en los campos, distantes casi una legua de los centros de población. Necesitaríamos, pues, proveer escuelas rurales (que no existen hoy sino en Utica, en Fómeque y en Martín, cerca de Tabio) para 20,000 niños. En los campos con dificultad se reúnen 50 niños para asistir á la escuela; pero bien podemos suponer una escuela para cada 50 niños: serían pues 400 escuelas, que costarían á \$ 500 cada una: son \$ 200,000. Pero supongamos que la mitad de estos locales se consigan arrendados, serían \$ 100,000; quedarían luego \$ 10,000 de gastos para el arriendo de los otros 200 locales. Amueblar cada escuela costaría económicamente \$ 100, son \$ 40,000.

Mantener 400 escuelas costaría por año; en útiles á \$ 20	\$ 8.000
400 maestros á 192.....	76.800
	<hr/>
	\$ 84.800

3.º El auxilio que se tendría que dar á los distritos pobres sería sumamente considerable, si se tratara de dar grande impulso á la educación;

porque la mayor parte de los distritos con excesivo trabajo se podrían proporcionar los recursos necesarios para aumentar sus locales y comprar el mobiliario. Todos los locales son estrechos para el número de niños que *pueden* asistir á la escuela. Es preciso pues ensancharlos, comprar otros nuevos, ó arrendar locales.

Me parece que este último plan sería el más rápido y barato.

Los gastos generales serían :

200 maestros para 20,000 niños, á 100 niños por maestro, á \$ 384.....	\$ 76,800
Arrendamiento de locales para enseñar 15,000 niños; 150 locales á \$ 200.	30,000
Para gastos de mobiliario.....	30,000
Gastos incidentales, á \$ 20.....	4,000
	<hr/>
	\$ 140,800
	<hr/>

Esta suma se divide así:

Gastos de una vez.....	\$ 30,000
Gastos anuales.....	110,800

Hoy gastan los distritos, de rentas especiales..... 22,000 en las escuelas. Se puede suponer que además de estas rentas gastan \$ 5,000 más, son \$ 27,000. Si disminuimos esta suma de \$ 110,800, gastos anuales, quedan \$ 53,800 de gastos anuales y \$ 30,000 de gastos fijos. Ahora bien, por el conocimiento que tengo de los distritos, creo que ellos no harían de por sí, de buena voluntad y gradualmente, en un espacio de tiempo que no sería menor de diez años, más de la cuarta parte de estos gastos, ó sean \$ 20,950. Será, pues, preciso que el Estado los auxilie con \$ 62,850.

Si mañana quisiéramos obtener escuelas para

todos los niños del Estado, nos costaría pues la empresa:

En gastos fijos:

200 escuelas rurales.....	\$ 400,000
Tres cuartas partes del mobiliario de las nuevas escuelas urbanas.....	22,500
	<u>\$ 422,500</u>

Gastos anuales:

Arrendamiento de 200 escuelas rurales	\$ 10,000
Sueldos y gastos en 400 escuelas rurales.....	84,800
Tres cuartas partes de los gastos anuales de las escuelas urbanas.....	62,850
	<u>157,650</u>

Gastos de los consejos y otros varios incidentales.....	5,000
	<u>\$ 162,650</u>

¿Podemos obtener esto? Evidentemente que no.

Si nos propusiéramos, pues, obtener las tres cuartas partes del total, y obtenerlas en el curso de 15 años, es decir, que el año de 1886 concu- rrieran á buenas escuelas 30,000 niños, necesi- taríamos gastar:

En 1872	{ Gastos fijos.....	8,166	
	{ Gastos anuales..	10,843	\$ 19,009
En 1873.....			29,852
En 1874			40,695
En 1875			51,538
En 1876			62,381
En 1877			73,224

Y así sucesivamente, añadiendo cada año á la

suma anterior, \$ 10,843, que representan la décimaquinta parte de las gastos anuales.

Puede adoptarse otro plan y pretenderse obtener el mismo resultado en 30 ó más años, lo que disminuiría en la mitad ó en más, el aumento progresivo anual de los gastos; pero sea cual fuere el plan que se adopte, es preciso tener en cuenta dos circunstancias:

1.^a Que de los distritos no se puede esperar sino muy poco.

2.^a Que todo plan de educación popular para ser eficaz, tiene que basarse en un aumento continuado de los gastos, hasta tanto que se haya logrado EL FIN á que se tiende, cual es el de que *todos* los niños del Estado tengan escuela á que asistir y asistan á ella.

III

PLAN DE ORGANIZACIÓN

Si este informe no se estuviera prolongando demasiado, entraría en un examen detenido de las varias opiniones de los Consejos, y procedería á argumentar sobre las que yo he resuelto adoptar y me permito recomendar á la Legislatura por el respetable conducto del señor Director. Pero, apoyado únicamente en los hechos, las dificultades y las necesidades de esta labor, que resaltan del contexto de este informe y de los documentos que en él se citan, he creído poder entrar de lleno en el desarrollo de los puntos generales del plan de organización que se debe adoptar.

El señor Secretario general del Estado ha tenido la bondad de consultarme un proyecto que

ha trabajado sobre esta materia, el que me parece que por punto general consulta muy bien las necesidades de la educación pública, y con el cual me hallo de acuerdo.

Esta es mi idea :

Se deberá expedir una ley orgánica de la Instrucción pública, que contenga las disposiciones siguientes :

1.^a Se aceptará el decreto orgánico de 1.º noviembre de 1870, con las limitaciones que esta ley contenga.

2.^a Se creará un Consejo fiscal de cinco individuos sin sueldo, nombrados por la Legislatura, que tendrá las siguientes atribuciones:

a. Percibir, por sí ó por medio de agentes, de los agentes de Hacienda, el monto de una contribución especial para la instrucción pública.

b. Vigilar todo lo relativo al manejo de las rentas especiales de escuelas en los distritos. Como tal, y obrando por medio de las Comisiones de vigilancia, el Consejo tiene personería legal para agitar los puntos litigiosas, cancelar contratos perjudiciales, hacer transacciones y cobrar sumas que se deban. El Consejo será personero legal de los distritos en todos los litigios que cursen ante los tribunales nacional y del Estado, y las autoridades nacionales y del Estado, en lo relativo á los bienes de las escuelas, y cobrará los réditos que deba pagar el tesoro nacional.

c. Aplicar al fomento de las escuelas, auxilio de los distritos y establecimiento de escuelas rurales, las fondos que recaude.

Los auxilios se distribuirán y concederán á petición de los Consejos departamentales, y la preferencia se dará en virtud de principios fijos; por ejemplo:

1.º Establecer escuelas en los distritos y caseríos notablemente pobres, en que no las haya absolutamente.

2.º Mejorar aquellas en que la población sea decididamente simpática á la tarea.

3.º Fundar escuelas de niñas donde no las haya.

d. Subvenir á los demás gastos que ocasione la educación popular, como los gastos de los Consejos departamentales, los de las comisiones de vigilancia, el pago de su propio Tesorero, los gastos que ocasionen los visitantes fiscales que nombre, los superintendentes que nombre el Director de Instrucción pública y los de las acciones litigiosas que emprenda para proteger los bienes de las escuelas.

e. Vigilar el modo como los distritos apliquen las rentas de escuelas, y hacer efectiva la obligación que tienen de mantener los locales en buen estado, de pagar puntualmente sus maestros y de proveerlos del mobiliario necesario.

f. Retirar de los distritos el manejo de la renta de escuelas, cuando hubiere grave motivo para creer que la administración de ella es visiblemente perjudicial á los intereses de la escuela.

3.ª Este Consejo aprobará cada año un presupuesto de sus gastos, al cual se ceñirá estrictamente.

El presupuesto será formado, en lo que no se refiere á sus propios gastos, sobre los que le presentan los Consejos departamentales y el Director de Instrucción pública.

4.ª Habrá un periódico oficial de Instrucción pública del Estado, que será dirigido por el Director de Instrucción pública y costado por el Consejo.

5.^a La expedición del presupuesto por el Consejo, demuestra á qué gastos se da la preferencia.

6.^a Los primeros gastos que se harán serán: gastos de los Consejos departamentales, periódico oficial, Tesorero del Consejo, Visitadores fiscales, y gastos que causen los maestros del Estado que cursen en la Escuela normal.

7.^a El Director de Instrucción pública del Estado puede nombrar superintendentes examinadores que visiten las escuelas de fuera de Bogotá, y que serán remunerados en razón al tiempo que duren haciendo la visita.

8.^a La instrucción es obligatoria. Esta obligación tiene dos grados: 1.º Obligación de enviar á la escuela los niños matriculados; 2.º Obligación de educar á todos los niños. La segunda obligación no se hará efectiva sino hasta dentro de dos años, y según las disposiciones que dictará una ley especial.

9.^a Cada Consejo departamental tendrá un Secretario remunerado.

10.^a El Presidente del Estado, á propuesta del Director de Instrucción pública, nombrará suplentes de los consejeros departamentales.

11.º Los Consejos departamentales se reunirán cada ocho días, bajo la presidencia de su Presidente, del Vicepresidente ó del miembro que siga, en un orden que se fijará, y los suplentes serán convocados siempre que falten ó se crea que pueden faltar alguno ó algunos de los principales. En todo caso, los suplentes tendrán voz en el Consejo.

12.^a Se faculta á los distritos para que puedan imponer la contribución que crean conveniente para los gastos de la instrucción pública, previo el pase que á los acuerdos que la figen

les dé el Consejo fiscal. El tesorero del distrito y los miembros del cabildo son responsables como malversadores, si no se invierte en gastos de instrucción pública la contribución que impongan y recauden conforme á esta autorización.

13.^a Los maestros que pueden cursar en la escuela normal que abrirá en 1872 el Gobierno nacional, en Bogotá, serán elegidos así:

Ocho por el consejo de Instrucción primaria de Bogotá, y cuatro por cada uno de los consejos departamentales. El Director de Instrucción pública fijará las formalidades para hacer dicha designación.

14.^a El consejo fiscal puede delegar á los consejos departamentales el todo ó parte de sus facultades.

15.^a Esta ley no hace alteración ninguna en la estructura y facultades que la Municipalidad de Bogotá ha dado al consejo municipal de instrucción primaria.

16.^a El consejo fiscal fijará los sueldos de los maestros de escuela. El sueldo de cada Secretario de consejo departamental será de \$ 300. El del Secretario Tesorero del consejo fiscal, será de \$ 650. Los Visitadores fiscales y superintendentes ganarán á razón de \$ 2-50 diarios, mientras se hallen en viaje. Los gastos de abogados se arreglarán por convenio con el consejo fiscal.

17.^a El director de Instrucción pública del Estado tendrá voz en el consejo fiscal.

18.^a El consejo fiscal, de acuerdo con el Director de Instrucción pública, dictará un reglamento de apremios y multas.

Estos apremios y multas se causarán :

1.º Por no aceptación, sin justa causa, de los

destinos de inspectores, miembros de consejos departamentales y agentes para formar el censo de los niños.

2.º Por mal desempeño ó negligencia de los empleados del ramo en el ejercicio de sus funciones.

3.º Por no cumplimiento de los mismos de disposiciones superiores especiales.

4.º Por no concurrencia á la escuela, sin justa causa, de los niños matriculados.

El consejo fiscal puede imponer multas á todos los empleados del ramo y á los alcaldes, prefectos, agentes de Hacienda y tesoreros municipales, cuando obren como agentes suyos.

El Director de Instrucción pública las puede imponer, en su esfera, á los mismos individuos, excepto á los agentes de Hacienda y tesoreros municipales.

Los consejos departamentales las pueden imponer á las comisiones de vigilancia, alcaldes, agentes de Hacienda, tesoreros municipales y directores de escuela.

Las comisiones de vigilancia las pueden imponer á los maestros de escuela, alcaldes y padres de familia, cuando sus hijos matriculados no asistan con justa causa á la escuela.

19.ª Antes de abrirse una escuela, la comisión de vigilancia hará público cuántos niños de 6 á 15 años se pueden educar en ella, y conminará con multas á los padres de familia, individualmente, para que los envíen á ella, hasta completar el número requerido, siempre que no se compruebe que los educan en otra parte.

20.ª Los alcaldes deben coadyuvar con las comisiones de vigilancia para llevar á cabo este

artículo y hacer efectiva la concurrencia de los niños matriculados.

21.^a Las multas son revocables por la autoridad superior, en la esfera respectiva.

22.^a Para el caso del párrafo 19, se usará la compulsión: primero con los padres que residan en las cercanías de la escuela, y después con los que vivan á mayor distancia.

Las anteriores disposiciones me parece que forman, por lo menos, las bases generales de la organización de la instrucción pública. Todas ellas se recomiendan por sí y por el contexto del presente informe; pero quiero detenerme en tres de ellas algunos instantes.

Un periódico oficial, que sirva de órgano militante, si se puede decir así, á la marcha del sistema, es indispensable.

La Escuela Normal es un periódico doctrinario, á cuyas enseñanzas tienen derecho todos los Estados, y sería imposible, y más que injusto, el atestar sus columnas con asuntos de interés puramente local y administrativo. Hasta hoy se nos ha hecho el impagable servicio de permitir que fuese órgano de esta Dirección, pero creciendo los trabajos, ocuparíamos considerable espacio que tal vez no se nos acordaría; y en todo caso se quedarían, como hasta hoy se están quedando, sin ver la luz pública, muchos documentos cuya publicación interesa al Estado: además de esto, se me asegura por el señor Secretario de lo Interior y Relaciones Exteriores, que *La Escuela Normal* sufrirá disminución en su tamaño, limitándose á la publicación de asuntos relativos á la enseñanza.

Los visitadores fiscales, cuya creación se recomienda por varios empleados, ejercerían una

sanción efficacísima en los distritos; los empleados del distrito mismo, por celosos que sean, carecen de independencia al hallarse en colisión con ciertos gamonales influyentes.

Los superintendentes examinadores (cuyo oficio puede en muchos casos aliarse con el anterior) son empleados *indispensables* en un buen sistema de educación. Ellos existen en casi todos los Estados de la Unión americana, y en la ciudad de Nueva York, desde que se crearon, han dado un poderosísimo impulso al sistema. Los exámenes con aparato son nulos, por lo general, ó engañosos: el examen debe ser repentino, sin preparación, y el maestro debe estar listo en cualquier día para la súbita aparición del Superintendente. Este empleado, además, empapado en las ideas del Director y de los hombres más ilustrados de la capital, será, cerca de los maestros, como un vehículo de vida, de fuerza, de inteligencia y estímulo: él resolverá sus dudas, calmará á los impacientes, dulcificará á los soberbios, escuchará á los vecinos del distrito, y llevará al centro aquellas noticias vivificantes y luminosas, que jamás se adquieren por correspondencias, con frecuencia intencionalmente erróneas.

Examinar es un arte que no se adquiere en un día. El examinador ocasional, y examinador en público, está situado del modo menos eficaz para cumplir su tarea, cual es la de formarse, tras de pocas preguntas, una idea *exacta* del grado de conocimientos del examinado. El arte del examinador es *saber sondear*; y él tiene mil artificios, reglas de criterio, combinación de preguntas, etc., por las cuales un buen examinador llega á comprender el verdadero estado

de conocimientos de un niño, cuando para un indiferente apenas se trasluciría una sombra, ó se retirarían ideas erróneas.

V

¿CUAL DEBE SER LA CONTRIBUCION?

Suponiendo ya aceptada la idea, como creo que lo será, de que debe imponerse una contribución especial, manejada por una corporación independiente de la administración política, para atender á los gastos que el Decreto orgánico de la Instrucción pública señala como de cuenta del Estado, será preciso legislar con este objeto, expidiendo una ley que sería complemento de la anterior.

Desde luego, esta contribución, cualquiera que sea, debe ser cobrada por los agentes de Hacienda, en iguales términos á como lo son las demás contribuciones, teniendo éstos la obligación, bajo responsabilidad personal: sea de mantener en caja aparte estos fondos y de no cubrir con ellos sino giros hechos por el Consejo fiscal ó sus delegados; ó sea de entregarlos, á medida que se cobren, á los agentes que para tal efecto designe el Consejo fiscal.

Como se ve, la creación del Consejo fiscal se hace para atender á los gastos que según el decreto corren de cuenta *del Estado*; de consiguiente, no se debe pensar en descentralizar este ramo que, perteneciendo al Estado en general, debe ser atendido llevando á dondequiera que sea necesario la fuerza y los recursos del Estado entero. En una comarca pobre como ésta, si no se hacinan en un solo punto granos de tierra

traídos de todas partes, para sembrar allí *un árbol*, esos granos, diseminados en todo el territorio, jamás producirán sino vegetación pobre y escasa.

Mas, ¿cuál debe ser la contribución?

Me llaman la atención entre las que se han propuesto, las siguientes:

1.^a La que propone el señor Pedro Pardo H. Hacer la educación obligatoria y remunerada, como en Inglaterra.

2.^a La que propone el Consejo de Bogotá: destinar á la educación el tanto por ciento de recargo que hoy se cobra sobre el consumo de mercancías extranjeras.

3.^a El aguardiente, que propone el Consejo de Facatativá.

4.^a El degüello, que propone el Consejo de Cipaquirá.

5.^a Una contribución subsidiaria.

Los contribuyentes se dividirían en tres clases, según su riqueza y posición: la primera clase pagaría cierta suma, la segunda otra menor y la tercera pagaría cierta suma en trabajo personal.*

En cuanto á la idea de descentralizar *absolutamente* este ramo, confiándolo á los recursos y esfuerzos de los distritos, bien que sostenida con excelentes razones por ilustrados miembros de los Consejos de La Mesa y Bogotá, opino que se debe rechazar, y tengo motivos para juzgar que los señores Rivas y Guarnizo no son intransigentes en este punto.

* Esta idea me la sugirió el doctor Miguel Samper.

En primer lugar, los caseríos y campos se quedarían *ad perpetuam* sin escuelas.

En segundo, los distritos carecen de recursos, de conocimientos y de deseos bastantes para dar impulso á este ramo. La educación, ó el cultivo, es una necesidad que ella misma desarrolla; por eso “el mayor mal de la ignorancia es el de ignorar su propia degradación.”

En tercer lugar, hay gastos de escuelas normales, de Consejos departamentales y otros de naturaleza común y que no deben quedar, por obvias razones, en manos de la administración política.

Por lo demás, la contribución que se establezca debe ser la que se halle más de acuerdo con las ideas de los legisladores sobre la extensión que debe darse á la educación, Si se quiere ir muy despacio, se darán escasos recursos; si se quiere ir aprisa, se darán bastantes.

Sería de desearse que con toda frialdad de ánimo y sin ideas preconcebidas, sin aferrarse á opiniones ya emitidas, los legisladores meditasen fríamente, y con vehemente deseo de acertar, sobre tan importante materia.

En cuanto á mí, opino que se debe gravar, y gravar fuertemente, el expendio del aguardiente y de todas las bebidas embriagantes. No entro á discutir los detalles, ni el modo como esta contribución se debe cobrar: me considero sin la experiencia bastante en la materia para emitir opiniones, y ningunos más capaces para hacerlo que los legisladores, de acuerdo con el Gobierno ejecutivo del Estado.

Mi opinión se apoya en consideraciones sociales y de moral, más bien que económicas ó administrativas.

El alcohol * es el grande moderno enemigo del progreso. Así como la educación se posa en el cerebro humano, y como tal lleva en sí el problema de la civilización; así, el alcohol se posa también en el cerebro humano y es la fuerza satánica que se encara cuerpo á cuerpo con el progreso, en su propio santuario. De un extremo á otro de la vida este fatal estimulante postra, pervierte y anonada cuanto el cristianismo, la filantropía y la filosofía tratan de fortificar, de elevar y estimular en el hombre. El alcohol, desde luego, obra paralizando el ejercicio de la voluntad, y como tal es el más eficaz enemigo del juicio. El alcohol embota las facultades intelectuales, pervierte las morales y anonada las físicas; siembra con el germen de la vida la fatal inclinación y condena al hombre á nacer, vivir y morir bajo su odioso yugo. ** El vicio de la bebida produce padres tiránicos, esposos brutales, negociantes estúpidos, hijos ingratos, ciudadanos perversos y mandatarios perjuros.

En Inglaterra y los Estados Unidos la cuestión del alcohol se está elevando á la cuestión por excelencia, la cuestión política y la cuestión social del siglo; á tal punto que, alarmados muchos hombres inteligentes y de bien por el abuso del licor, piden que se prohíba totalmente su venta

* El *alcohol* es el elemento embriagante de todo licor y se halla diluido, en mayor ó menor cantidad, en cada una de las bebidas embriagantes.

** El célebre fisiologista inglés, Doctor Carpenter, ha escrito una obra, que fué coronada, probando que todos estos son los efectos fisiológicos del alcohol; el que además, es un veneno (según él), y carece de fuerza restauradora normal para la constitución humana; pero dotado, eso sí, de propiedades terapéuticas de consideración.

(excepto como medicina) y sostienen que su uso, en cualquier cantidad, es perjudicial para la parte física y moral del individuo. Las prisiones enseñan las *dos terceras* partes de los criminales como arrastrados por el alcohol á perpetrar sus delitos; las casas de locos muestran igual proporción de sus desdichados habitantes conducidos allí por el odioso estimulante; los hospitales, los asilos y casas de beneficencia no son menos elocuentes en la exhibición que hacen de desdichados que han perdido salud y fortuna en el fondo de la copa.

¿Y qué decir de lo que sucede entre nosotros? Publico al fin de este informe una correspondencia que he tenido con el inteligente Director de la casa penitenciaria. Se verá por ella que 67 criminales, ó sea el 48 1/2 por ciento de los delinquentes allí aprisionados, han cometido sus delitos bajo la inmediata excitación alcohólica; que 15 borrachos consuetudinarios cometieron sus crímenes sin estar borrachos; y que 34 criminales confesaron haber bebido antes de cometer el delito, pero asegurando que no estaban ebrios. Calculando, pues, anchamente, en 116 casos, de 139, ha entrado el licor, á todas luces, como elemento de la fuerza que ha llevado al crimen: es decir, el 83 por ciento, ó sea, más de las ocho décimas partes!

Si el señor Director hubiera oído, como he oído yo, en los interrogatorios que el señor Sáenz hizo sufrir á los criminales en mi presencia, la sencilla relación de la fiesta, el convite á beber en alegre descuido, y tras de la excitación placentera la rebelión tumultuosa de las pasiones brutales, el combate y el fatal golpe, el brillo del puñal ó el estallido del tiro que postran sin

vida, casi siempre al amigo querido, al hermano, á la mujer, á los hijos ó al padre; si el señor Director hubiera escuchado estas relaciones elocuentemente sencillas, se habría convencido más que nunca de la poderosa, irresistible influencia del licor en la comisión de los crímenes entre nuestro pueblo.

Por lo demás, en dondequiera vemos inteligencias tronchadas en flor por el terrible estimulante; las calles de Bogotá abundan en escenas deshonorosas y degradantes de individuos que se llaman decentes, convertidos en cuanto puede haber de despreciable y ridículo por el alcohol. Las tabernas abundan y se multiplican con prodigiosa rapidez; los congresos ostentan diariamente víctimas del odioso vicio; sabe Dios cuántos de nuestros más trascendentales actos políticos se deben al exceso del vino, y todos sabemos cuántas decenas de nobles patriotas se han hecho matar en nuestras guerras civiles, arrastrados por la embriaguez, y cuántos más han sido sacrificados por la intemperancia de jefes y magistrados adictos á la copa.

El pueblo bajo adora ciegamente el vicio de la embriaguez; los días de fiesta y de mercado en casi todos nuestros pueblos son, á ciertas horas, una verdadera zambra, que sólo se verá igual en las poblaciones salvajes de Africa.

Es posible, ó mejor, probable, que toda contribución que se imponga, por fuerte que sea, no acabará, ni aun disminuirá el uso, cada día más alarmante, del licor; pero lo que yo pido es que sea el gran destructor quien pague los gastos del grande edificador; que el alcohol sostenga la educación pública, y que ya que este peligroso revolucionario invade los hogares

y pervierte las conciencias, saquemos de allí los fondos que nos han de servir para ilustrar y mejorar las cabezas y las conciencias de nuestros compatriotas.

Pido que en vez de gravar el degüello de la res que da de comer al infeliz, ó el consumo de la mercancía que lo abriga, ó el trabajo de los brazos con que alimenta á su familia, gravemos el alcohol que lo enferma, lo arruina y lo pervierte; que si el padre es conducido á la penitenciaría por el alcohol, el hijo sea salvado de la penitenciaría con los recursos que el alcohol nos proporcione.

He concluído, señor Director, mi primer informe anual. Como se ve, él se halla lejos de ser lisonjero, ni por la acuciosidad de datos que contiene, ni por los progresos que relata en la vital cuestión de educar al pueblo. Es verdad que este documento apenas marca el primer paso en un camino nuevo y por demás escabroso.

Confíando en la Providencia, la obra ya iniciada se continuará llevando á cabo y, de año en año, los informes de esta Dirección irán siendo más y más luminosos y lisonjeros, demostrándose así que nuestra patria quiere de veras formar entre las naciones que rinden á la civilización el verdadero culto, cual es el cultivo y mejoramiento intelectual y moral de todos sus habitantes, sin distinción de raza, nacimiento, riqueza ó posición social.

Bogotá, 8 de diciembre de 1871.

ESTADOS UNIDOS DE COLOMBIA — ESTADO SOBERANO DE
CUNDINAMARCA — DIRECCIÓN DE INSTRUCCIÓN PÚBLICA
DEL ESTADO — BOGOTÁ, 29 DE NOVIEMBRE DE 1871 —
NÚMERO 191.

Al Ilustrísimo señor doctor Vicente Arbeláez,
Arzobispo de Bogotá.

Ilustrísimo señor: — Tengo el honor de acompañar á esta nota el número 40 de *La Escuela Normal*, llamando respetuosamente su atención al decreto de esta Dirección, expedido con fecha 5 de octubre, por el que se reglamenta provisoriamente la instrucción elemental en las escuelas públicas del departamento de Cipaquirá. El artículo 22 del mencionado decreto dispone que los directores de escuelas ofrecerán á los párrocos ó maestros de religión, que designen los padres de familia, el uso del local de la escuela, para que se dicte en él la enseñanza religiosa durante tres días de la semana, por espacio de media hora cada día, y que podrán permitir que se use de él para el mismo objeto los domingos, si así lo solicitaren algunos padres de familia. El mismo artículo explica que el director de la escuela *puede ser* maestro de religión.

El señor Arzobispo percibirá fácilmente que el espíritu que ha dictado este artículo es el de la más absoluta tolerancia religiosa; combinando la abstención legal y constitucional de todos los empleados civiles en la materia de creencias religiosas, base de nuestro sistema político, con las facilidades que la tarea de instruir al pueblo debe ofrecer á los padres de familia para que el

espíritu de sus hijos reciba, sin obstáculo, aquellas impresiones religiosas que ellos consideren más convenientes.

No podemos obligar á creer; pero sí debemos permitir que la creencia se disemine, conforme á las inclinaciones individuales, sin obstáculo ni rémora. Para esto ofrecemos el local de la escuela, en primer lugar al párroco, y en segundo al maestro que designen los padres de familia; y como es posible que en algunos distritos el párroco, por cualquier motivo, no pueda enseñar religión, y que no haya un maestro aparente, se *permite* que el director de la escuela lo sea, como puede serlo cualquier ciudadano, siempre que consienta en ello y que los padres de familia lo designen. Este será un contrato libre, y en que el director de la escuela puede obrar como le parezca, con tal de que no altere los reglamentos de la escuela, ó deje de cumplir con los deberes de su cargo, por cuyo ejercicio recibe compensación en dinero.

Hecha esta explicación, paso á tratar del objeto principal de esta carta, cual es el de solicitar respetuosamente la valiosa cooperación del señor Arzobispo, en la santa obra de enseñar al que no sabe. Esta cooperación puede ser altamente eficaz; si el señor Arzobispo se sirviera excitar á los varios párrocos y curas para que dictasen las clases de religión en las escuelas, á las horas en que los reglamentos suspenden las tareas con aquel objeto; para que á su vez excitasen continuamente en la cátedra sagrada á los padres y guardadores de niños á que los envíasen á la escuela; y para que, de acuerdo con el director y los más inteligentes habitantes, contribuyeran á dar á la escuela aquella elevación

en la opinión pública y aquel respeto y deferencia, que la afirman perdurablemente en la sociedad.

Tratándose, como se trata, de adaptar á nuestras escuelas aquellos métodos de enseñanza rápidos y sencillos, que se usan en las naciones más cultas, y según los cuales el niño aprende fácil y alegremente, sin que se recargue su cerebro tierno, sin que se maltraten sus incipientes facultades y sin que se fatigue ni martirice su cuerpo inquieto y delicado, paréceme que sería acertado el que las instrucciones detalladas que el señor Arzobispo se sirviese comunicar á los señores curas y párrocos, sobre las clases que deben dictar, se hallasen de acuerdo con aquella mira, á fin de que los métodos de los dos maestros, el laico y el eclesiástico, en vez de contrariarse, se robusteciesen mutuamente. Como el señor Arzobispo lo sabe muy bien, el cerebro del niño no es apto para recibir aquellas máximas abstractas que, sabias en sí, se hallan á una altura muy superior á su desarrollo; siendo preferible el que la esencia ó la idea misma de la máxima, se inculque por medio de ejemplos, historias, anécdotas ó símiles tomados de las ocupaciones, juegos ó asuntos familiares á los niños. E igualmente, desarrollándose más temprano las facultades de observación y concepción que las de reflexión ó meditación, la tarea de enseñar debe dirigirse de preferencia á aquellas; en consecuencia, paréceme que la enseñanza de la religión debería iniciarse por enseñar prácticamente á bien obrar, destilando luego lentamente, y con mesura; las más elevadas y complicadas concepciones, á medida que el desarrollo intelectual se presta más á su perfecta

comprensión. Se considera que la base del aprendizaje es la atención, y que desde el momento en que la atención se desvía, el aprendizaje es imposible. Según esto, un cerebro fatigado no puede aprender porque no puede atender; y fatigándose tan fácilmente el espíritu inquieto de los niños, es utilísimo el que su atención no se mantenga fija y sobre un mismo asunto, sino por corto espacio de tiempo. Las lecciones, pues, no deben prolongarse demasiado, so pena de hacerse inútiles y contraproducentes. Por esto en el decreto mencionado ninguna lección se prolonga más de media hora. Es otro principio bien aceptado ya, que el aprendizaje más fecundo es aquel que se hace con alegría, y en el que se encuentra placer. Y uno de los hechos que más demuestran las aptitudes del maestro, es el de lograr hacer atractiva y risueña la escuela. El espíritu del niño ya no es aquel material rebelde y áspero en que se graban los hechos y las ideas con el martillo del dolor y de la fuerza, como nuestros mayores lo creían; es un delicado terreno en que se planta con parsimonia y se cultiva con esmero y ternura. El maestro ya no es el inflexible tirano á cuya vista tiembla el niño, sino el tierno padre, que atrae hacia su seno el espíritu inocente de los niños, con la misma dulce sencillez con que los atraía á su alrededor el Salvador del mundo. Nada, pues, de cóleras ni de desbordes, de castigos infamantes ni de palabras duras. La tierra produce el fruto cuya semilla se le siembra; y el corazón humano que recibe en su infancia el odio y la violencia, producirá violencias y odios durante su vida.

Los principios que me he permitido expresar son aquellos que pueden aplicarse á la ense-

ñanza de la religión, y me sería muy grato el saber que merecen la favorable opinión del ilustrado prelado á quien tengo el horror de dirigirme, y que, dándoles aquel desarrollo que es de esperarse de su clara inteligencia, ellos fuesen aceptados igualmente como base de la enseñanza de la religión en las escuelas, que tan acertadamente confía la ley á sus dignos ministros.

La conocida ilustración del señor Arzobispo y la benevolencia con que ha escuchado mis ideas, en las ocasiones que me ha cabido el honor de exponérselas verbalmente, me animan á prolongar esta nota, llamándole la atención á una cierta tendencia errónea que noto en el espíritu del público, y que la presente correspondencia, que yo inicio, puede contribuir á hacer cesar.

Se ha creído, por una parte, que la prohibición de enseñar la religión en las escuelas por cuenta del Estado, en vez de ser una consecuencia lógica del espíritu de las instituciones políticas, envolvía una asechanza á la religión misma, y una mina á su influencia y desarrollo. Y se cree, por otra parte, que el clero, y todos los intereses católico-romanos, miran con temor el desarrollo de la educación entre las clases desvalidas é ignorantes, y se preparan á entrar en lucha, por uno ú otro camino, con la propaganda que lleva en mira la difusión de los conocimientos elementales del saber á todas las capas de la sociedad.

En mi opinión, ambas creencias son erróneas, y producto de una suspicacia inmotivada.

Desde luego, por parte del Gobierno civil, separado como se halla de toda ingerencia en materias religiosas, y garantizada por la Constitu-

ción la profesión libre de cualquier religión, mal se podría obligar á los niños á profesar cierta y determinada religión, pagándose por el Tesoro público maestros para que la enseñarón y la difundieran. Se dice en contra de esto, que la religión católica es la de la gran mayoría de los colombianos; pero este argumento no es á propósito para se hoy se viole la ley. Seríalo para buscar la reforma de las instituciones, y una vez obtenida ésta, ya se podría, en obediencia á la voluntad popular legalmente expresada, obligar á la enseñanza y creencia de determinada religión.

Mas, si bien el gobierno no interviene directamente en este delicado asunto, sí abre las puertas de la escuela para que se cumpla en ésta la voluntad particular, y prepara con especial cuidado la educación moral de los niños, dotando así su corazón de aquellos sentimientos de benevolencia y virtud prácticas, sin los cuales toda religión, por pura que sea, no viene á ser sino un aparato, que produce los *sepulcros blanqueados* de que nos habla el Salvador.

Dice el artículo 31 del decreto orgánico:

“31. Es un deber de los Directores de escuela hacer los mayores esfuerzos para elevar el sentimiento moral de los niños y jóvenes confiados á su cuidado é instrucción, y para grabar en sus corazones los principios de piedad, justicia, respeto á la verdad, amor á su país, humanidad y universal benevolencia; tolerancia, sobriedad, industria y frugalidad, pureza, moderación y templanza, y en general todas las virtudes que son el ornamento de la especie humana, y la base sobre que reposa toda sociedad libre. Los maestros dirigirán el espíritu de sus discípulos,

en cuanto su edad y capacidad lo permitan, de manera que se formen una clara idea de la tendencia de las mencionadas virtudes para preservar y perfeccionar la organización republicana del Gobierno, y asegurar los beneficios de la libertad.”

· · · · ·
Si bien, pues, en la escuela no se enseñan los principios dogmáticos de la religión, sí se la enseña en aquella parte práctica, en el *bien obrar*, que ese base esencial de todas las religiones cristianas; y que constituye aquella fuerza interna y activa, en que se apoyaba el Salvador para repetir tantas veces, “por sus frutos los conoceréis.” El maestro de escuela, según este decreto, como obrero paciente y laborioso, amasa, prepara y dulcifica el barro y lo entrega así al ministro de la religión, para que de sus manos reciba la forma que ha de tener; y en este aspecto él es el más fiel y fecundo colaborador del sacerdote.

Y si se quiere saber lo que habrán de ser, y lo que se pretende que sean, todos los maestros de escuela, deben leerse los artículos 51 á 56 del decreto orgánico, que por su importancia me permito copiar.

“51. El Director de la escuela, por la importancia y santidad de las funciones que ejerce, es el primer funcionario del distrito, y tiene el deber de arreglar su conducta, de manera que en su vida pública y privada sirva de tipo á todos los ciudadanos.

52. El Director debe estar sostenido y animado por un profundo sentimiento de la importancia moral de sus funciones, y fundar su principal recompensa en la satisfacción de servir á los

demás hombres y de contribuir al bien público.

53. El Director de la escuela se hará amar y respetar, no sólo de sus discípulos, sino de toda la sociedad en que viva; será pudente y leal en sus relaciones, benévolo y afable en su trato, cumplido en sus maneras; pero deberá mostrar en todas ocasiones firmeza de carácter para hacer obedecer y respetar. En ningún caso se dejará arrastrar á accesos de pasión, ni incurrir en otra debilidad que pueda comprometer su carácter, que debe formar un conjunto de virtudes varoniles.

54. Las faltas contra el pudor, la temperancia, la moderación, el aseo, así como todo abuso patente en su vida doméstica, de la autoridad de padre, marido ó jefe de familia, serán castigadas en un maestro de escuela con la pérdida del empleo.

55. El Director de la escuela procurará mantener relaciones amistosas y benévolas con todas las personas honradas del distrito; hablará frecuentemente con los padres de familia sobre la conducta de sus hijos, y les hará acerca de ellos las indicaciones convenientes. Para con los niños ejercerá siempre una paternal solicitud; los visitará cuando estén enfermos, y si necesitan auxilios, pondrá los medios para que se les proteja por las personas caritativas.

56. Al Director de la escuela le está severamente prohibido el roce con personas reputadas por de mala conducta en el lugar, y la frecuentación de tabernas y casas de juego."

Siendo, pues, la religión católica en sus tres cuartas partes una religión de acciones, de hechos, de virtudes prácticas, sería de sorprender que el clero no extendiese la mano al maestro

de escuela, como su socio y hermano en la gloriosa obra de regenerar al individuo.

Si el Gobierno civil, bien que *no creyente*, siente arrebatada su alma en el fuego de la caridad y, movido de piedad por este pueblo ignorante, explotado, desangrado y saqueado, que yace moribundo á la orilla del camino, se inclina y pone en sus heridas bálsamo, en sus labios el cordial y en sus oídos palabras de consuelo y de amor, ¿no es verdad que tiene derecho á que se le rinda aquel respeto y justicia que el Salvador rendía de buena voluntad al samaritano, de quien le separaban opiniones y preocupaciones populares?

En cuando á la actitud del clero y de los intereses católicos respecto á la propaganda de educación popular que se ha iniciado, no vacilo en asegurar que ella le es y le será favorable y que la inmensa influencia de que goza se pondrá decididamente á su servicio. Desde luego, las tradiciones más antiguas del clero católico lo impulsan á propender á la difusión y propagación de las luces y del alimento intelectual, cuya semilla salvó en siglos pasados de la guadaña de los bárbaros. Y, circunscribiéndonos á nuestro país, casi no hay establecimiento de educación secundaria en todo el territorio, que no deba, cuando no su iniciación, su más fecundo soplo, á la ilustrada cooperación de distinguidos miembros del clero, entre los cuales descuellan, en primer término, los ilustres predecesores del señor Arzobispo, fray Cristóbal de Torres, fray Bartolomé Lobo Guerrero, doctor Antonio Sanz Lozano, doctor B. Jaime Martínez Compañón y doctor Fernando Caicedo y Flórez. En dondequiera se tropieza con nombres de sacerdotes al

recorrer la historia de la educación popular en el país, y en los pueblos y aldeas, ha sido en millares de casos el sacerdote quien ha mantenido viviente, á fuerza de trabajos y esfuerzos, la escuela pública.

Hoy mismo, entre los empleados que la nueva organización se ha dado, se encuentran entusiastas y activos gran número de sacerdotes, que no esquivan esfuerzos ni gastos para plantear de un modo eficaz el sistema de educación popular. Entre éstos, me ha tocado hallarme en contacto con el reverendo padre fray Gervasio García, miembro del Consejo departamental de Facatativá, el señor doctor Pedro Avila, miembro del Consejo de Tequendama, el reverendo padre fray Gregorio Pinilla, Inspector de escuelas de Ubaté, el señor doctor Domingo Vargas, Inspector de escuelas de Las Nieves, y el señor doctor Rafael Pulido, Inspector de escuelas de Tenjo. Rindo á todos ellos un homenaje respetuoso por su consagración y desinterés, debiendo mencionar entre numerosos hechos que los demuestran, una escuela industrial establecida y servida en La Mesa por el doctor Avila; una escuela superior organizada por el doctor Pinilla en Ubaté y la cesión que acaba de hacer el doctor Rafael Pulido de un mobiliario completo para la escuela de Tenjo. En los Departamentos de Cipaquirá y de Ubaté, casi todos los curas forman parte de las comisiones de vigilancia, y hay gran número de ellos con igual carácter en los demás Departamentos del Estado.

En cuanto á las ideas personales del señor Arzobispo, creo no equivocarme al asegurar que ellas corren parejas, en vigor y eficacia práctica, con las de sus ilustres predecesores ya mencio-

nados, y así lo demuestran las palabras que, en lo relativo á la instrucción primaria, ha dirigido á los señores curas en su carta sinodal última.

Delante de tan solemnes y robustas pruebas, ¿qué significan las palabras apasionadas que sin autorización superior, se han lanzado por algunos curas en esta ciudad desde la cátedra sagrada, denunciando al pueblo el movimiento en favor de la educación como amenazante para la religión católica? Y menos aun, ¿qué pueden significar los artículos de una parte de la prensa, que ciegamente denuncia este movimiento invocando virtualmente la ignorancia popular como el mejor aliado de la religión de Jesucristo?

Importa, pues, que toda suspicacia de una y otra parte se acalle; que el clero y los amigos de la educación trabajen de consuno, en cordialidad y armonía, para establecer juntos aquella ancha base que sustenta el edificio civil y religioso de las sociedades; quiero decir, la *educación* del pueblo, educación que no sólo significa adquisición de conocimientos, sino formación de creencias y de hábitos de virtud y de moralidad; adquisición de hábitos de trabajo, dulcificación de las costumbres, refinamiento de los hábitos y las aspiraciones personales, conservación de la salud física: en una palabra, crecimiento, desarrollo, progreso, bienestar espiritual y material, felicidad del alma y del cuerpo, y últimamente, el establecimiento del reinado de Dios sobre la tierra.

El hábito y la creencia forman la maravillosa dualidad que estampa su sello á la vida de todo hombre: la escuela da el hábito de bien obrar, la religión le da la creencia; la escuela enseña á obrar, la religión á amar; la escuela abre el ca-

mino de la tierra, la religión le enseña el del cielo; la escuela planta y cultiva el árbol, la religión da perfume á sus flores y sabor á su fruto. ¿Cómo es posible que estos dos hortelanos de la sociedad no marchen unidos de la mano, sosteniéndose y apoyándose mutuamente? Puede suceder que las inteligencias se dividan y que los juicios se separen; pero ningún juicio es peligroso para la marcha social, ninguna personalidad es amenazante para el bienestar público, cuando la inteligencia es ilustrada, cuando el corazón se acostumbra á amar el bien, y el alma se baña en las más puras fuentes del sentimiento religioso. Difundamos unidos, cada cual en su esfera, estas semillas fecundantes, despejemos unidos el bosque, cada cual con sus instrumentos especiales, de las zarzas que lo hacen intransitable, y así prepararemos sombra apacible y fresca para todos.

Es preciso que se convenza el pueblo de que no hay hostilidad encubierta ninguna, ni del Gobierno hacia la religión, ni del clero hacia la instrucción popular. Que se convenza que ambas gerarquías tienen interés, grande y poderoso interés, en diseminar conocimiento y hábitos de industria, de moralidad y de virtud, y que unidos, se apoyan mutuamente.

Para los empleados y amigos de la instrucción popular sería motivo de inmenso regocijo que el clero se asociase de buena voluntad á ellos en esta gloriosa empresa; así como sería motivo de profunda pena verse obligados á emprender solos la colosal tarea de hacer que los ignorantes aprendan, que los ociosos trabajen y que los malos se vuelvan buenos. Sin el clero, la obra sería doblemente azarosa, es verdad; pero no

sería imposible. El movimiento está en la atmósfera, el deber es sencillo, las instituciones lo ordenan y la instrucción popular es hoy el paladión de las sociedades republicanas. La ignorancia está condenada á muerte por la irresistible fuerza del progreso humano, y habrá de morir, aunque la sociedad experimente tales dolores como si se quisiese desmoronar sobre sus cimientos.

Volviendo al decreto de 5 de octubre, debo agregar que él tiene el carácter de provisorio, que está sometido á la discusión y observaciones de todos los ciudadanos y especialmente de los maestros de escuela, que deberá ser discutido públicamente en las reuniones de preceptores de escuelas que tendrán lugar en Ubaté, Facatativá y Cipaquirá en diciembre y enero próximos, y que por consiguiente él es accesible á modificaciones, debiendo tener en cuenta el señor Arzobispo que si él se sirviese hacer algunas observaciones sobre su contexto y detalles, ellas merecerían la más respetuosa y preferente atención de mi parte.

Tengo el honor de suscribirme, etc.,

ENRIQUE CORTÉS.

CONTESTACIÓN

ARQUIDIÓCESIS DE SANTA FE DE BOGOTÁ — GOBIERNO
ECLESIAÍSTICO — NÚMERO 25 — BOGOTÁ, 9 DE DICIEMBRE
DE 1871.

Señor Director de la Instrucción pública del Estado Soberano de Cundinamarca.

Con su atenta nota de fecha 29 del próximo

pasado, recibí el número 40 de *La Escuela Normal*, que usted se sirvió acompañarme, en el cual se registra el decreto de 5 de octubre, que organiza provisoriamente la instrucción elemental de las escuelas públicas del departamento de Cipaquirá. Después de haber leído tanto su nota como el decreto, tengo el gusto de contestarle.

Siendo el principal objeto de su nota manifestarme el interés que usted tiene en que yo ejerza como Prelado toda la influencia que me sea posible en favor de la santa obra de la instrucción de la juventud, debo manifestarle que encontrándome animado de sus mismos deseos en una materia de tan trascendentales consecuencias para el porvenir de nuestra patria, no omitiré ningún medio de los que conduzcan á tan laudable fin. Como usted ya conoce la Carta Sinodal que con fecha 10 de octubre dirigí al clero y fieles de la Arquidiócesis, en la cual manifesté mis ideas sobre esta materia, creo innecesario extenderme en esta contestación. Por ahora, me limito á decirle, que una vez que la no intervención del Gobierno en la enseñanza religiosa de la juventud es una consecuencia de las instituciones del país, es á los padres de familia á quienes corresponde procurar, por los medios que crean oportunos, la reforma de éstas; pero mientras se verifica, no hay otro medio para suplir esta falta, que el de que el clero y los padres de familia se aprovechen de la libertad que se les da franqueándoles los mismos locales de las escuelas para dar la enseñanza religiosa á los niños.

Mientras haya entre los párrocos y preceptores de las escuelas la armonía y buena inteli-

gencia que debe existir, no dudo que todo se podrá organizar respecto de las horas de enseñanza. Por esto, ya que usted me indica que puedo hacer todas las observaciones que estime convenientes á este respecto, me atrevo á indicar que convendría modificar el artículo 22 del decreto de esa Dirección, de que usted me habla en su nota, dejando la enseñanza religiosa para la hora que se señale por el párroco, previo un acuerdo con el preceptor, para que no se altere el orden establecido en la escuela. Lo que me mueve á proponer esta modificación, es la consideración de que, siendo diversas y multiplicadas las obligaciones de un párroco por razón de su ministerio, acaso habrá muchas parroquias en donde la hora señalada por el decreto sea la menos á propósito para que el párroco pueda concurrir á la escuela.

Por lo que hace al deseo que usted me manifiesta de que el método que se adopte para la enseñanza religiosa se uniforme en cuanto sea posible con los que hoy se ponen en práctica, no encuentro inconveniente, pues no dudo que los venerables párrocos, interesados como están en que la instrucción de la juventud se obtenga lo más pronto que sea posible, luego que se persuadan de que los métodos que hoy se emplean por los preceptores de las escuelas son á propósito para este objeto, los adoptarán inmediatamente. La Iglesia, lejos de desechar lo que es útil, lo adopta, lo protege y lo perfecciona, como ha sucedido con la mayor parte de las artes liberales, que bajo su amparo han llegado al estado de perfección en que hoy se hallan.

No terminaré sin manifestar á usted que me ha sido sumamente satisfactorio el bien mere-

cido y justo elogio que usted tributa al clero católico en general y al de nuestra patria con especialidad, por el decidido interés con que siempre se ha consagrado á difundir la civilización en el pueblo. El primero salvó, como usted muy bien lo dice, las ciencias de la guadaña exterminadora de los bárbaros, y el segundo ha dejado en nuestro país monumentos imperecederos de su decidido interés por la educación de la juventud, ora creando, ora fomentando y conservando diversos establecimientos, tanto de instrucción primaria como de secundaria. Con mucha razón cita usted los nombres de mis ilustres predecesores D. Fray Cristóbal de Torres, el doctor D. Bartolomé Lobo Guerrero, Lozano, Martínez Compañón, Caicedo, etc. ¿Y qué motivo podría impulsarnos para apartarnos de la gloriosa senda que tan dignos miembros del clero católico nos han trazado? ¿Acaso la nueva organización que hoy se da por el último decreto de instrucción pública, según el cual el Gobierno prescinde absolutamente de la enseñanza religiosa? Lejos de ello, ésta es una razón sumamente poderosa para que el clero, haciendo uso del derecho que por el mismo decreto se le concede para poder dar aquélla en las mismas escuelas, cumpla decididamente con tan sagrado deber. ¿Si este ha sido el proceder del clero de nuestro país en épocas en que uno de los ramos preferentes de enseñanza en las escuelas públicas era el de la religión, por qué temer que ahora que esta enseñanza falta y que por lo mismo este deber es más premioso, varíe de conducta y de hoy en adelante se manifieste, no sólo indiferente sino hostil, á la instrucción de la juventud? No, y mil veces no; el clero continuará pres-

tando su cooperación á tan santa obra, en tanto que se le permita que él sea quien interviene en la enseñanza religiosa. Lo que el clero rechaza y debe rechazar es que se prive á la juventud del elemento religioso, ó que, bajo cualquier pretexto, se pongan trabas á su educación religiosa, porque desde este momento la difusión de las luces en el pueblo, lejos de ser benéfica, sería funestísima. Así lo testifica diariamente la experiencia, resultando que lo que debía ser instrumento de virtud, se convierte en instrumento de corrupción y de vicio. Pero siempre que el clero tenga la libertad necesaria para intervenir en la enseñanza religiosa en todos los establecimientos literarios, puede contarse con su decidida cooperación.

No dudo que el señor Director de Instrucción pública del Estado de Cundinamarca, que tan interesado está en que no aparezca el más leve motivo de sospecha de que se intenta poner trabas á la educación religiosa, ejercerá su influencia con los perceptores, para que no sólo remuevan los obstáculos que pudieran presentarse á los párrocos para darla en las escuelas, sino que los coadyuven en tan santa y benéfica misión.

Aprovecho la ocasión para suscribirme su afectísimo y atento servidor — VICENTE, Arzobispo de Bogotá.

LA RELIGIÓN Y LAS ESCUELAS *

Publiqué en días pasados una serie de artículos en el *Diario de Cundinamarca*, relativos á la cuestión religiosa en las escuelas.

A consecuencia de estos artículos han caído sobre mí, en *La Caridad* y *El Tradicionista*, una infinidad de invectivas y de ataques, llenos de la más refinada malicia los que venían del primer periódico; más comedidos y revelando especial cortesía personal (que agradezco infinito), mas no por eso menor violencia en el fondo, los que venían del segundo.

Pero he notado que por caer sobre el partido liberal y por contragolpe sobre mí, se han echado en olvido las cuestiones esenciales del debate, y con el objeto de traerlo á ese terreno escribo otra vez.

La cuestión es ésta :

¿ En la actual situación de las cosas, en lo referente á instrucción primaria en Cundinamarca tienen completa garantía las creencias católica acerca de su pacífica y no interrumpida difusión?

Para resolver esta cuestión es preciso saber cuál es la situación verdadera ; la situación com-

* Este artículo y los dos siguientes los escribí y publiqué en defensa de mis ideas y conducta sobre instrucción religiosa.

pleta, no la situación mutilada y trunca, que han estado ofreciendo al pueblo como verdadera los periódicos católicos.

Las cosas están organizadas así :

En la ciudad de Bogotá los maestros de escuela enseñan dos veces por semana los principios elementales del cristianismo, como son, el padre nuestro, los mandamientos, las bienaventuranzas, las obras de misericordia, y además los principios generales de toda religión civilizada ; la creencia en Dios como creador, como legislador y como juez, la inmortalidad del alma y la responsabilidad personal. ADEMÁS DE ESTO, el cura párroco del respectivo barrio dicta, dos veces por semana, cada vez por espacio de una hora, una clase de religión católica, apóstolica, romana, á los niños cuyos padres ó acudientes no se opongan á ello.

En los demás pueblos del Estado, el maestro de escuela dicta tres veces por semana, una clase llamada de moral pública y privada, en la cual se enseña lo siguiente :

“1. Explicación con ejemplos tomados de escenas al alcance de los niños, de esta máxima : “no hagas á otro lo que no quieras que te hagan.” 2. El Padre nuestro. 3. Quién es Dios creador. 4. Dios legislador. 5. Dios juez. 6. Dios bueno. 7. El primer mandamiento. 8. El segundo idem. 9. El tercero idem. 10. El cuarto idem. 11. El sexto idem. 12. El séptimo. 13. El octavo. 14. El noveno. 15. El décimo (todo con ejemplos). 16. Deberes con nuestros padres. 17. Deberes con los hijos. 18. Deberes con la patria. 19. El sufragio, la base de la República. 20. Crimen de per-

vertir el sufragio. 21. Estructura política del Gobierno, elección popular. 22. Las Cámaras. 23. Los Estados. 24. Deberes del ciudadano, del Jurado, del Alcade, del Juez, del Notario, del Maestro de escuela, del Sacerdote, del Diputado, del Presidente. 25. La oposición. 26. El derecho de insurrección. 27. Cuándo se debe apelar á este terrible recurso. 28. Deber de defender el gobierno legítimo. 29. Conducta de los revolucionarios. 30. La revolución no autoriza todos los crímenes. 31. La opinión pública, hasta dónde debe ser atendida. 32. Historia de Jesús. 33. La humildad de su nacimiento, su mansedumbre, su dulzura, su tolerancia, su pureza, su muerte.

En las escuelas de mujeres, la parte relativa á los deberes políticos se sustituirá con los deberes de hija, de madre y de esposa, y con trabajos de aguja."

ADEMAS DE ESTO, se permite que en el local de la escuela se dicte, á voluntad de los padres de familia, y por lá persona que ellos quieran designar, una clase de religión católica, apóstolica, romana á las horas que dichos padres quieran, por el tiempo que quieran, y del modo que quieran, con tal de que no sea mientras la escuela se halla ocupada en sus trabajos ordinarios.

Desearía que esta exposición correcta y completa de la situación, se publicase por los periódicos católicos y que en vista de ella, cualquier hombre de buen sentido dijera si por ella se ataca ó se vulnera la creencia católica. Que se la ofrezca así, sin comentarla arteramente, á los ojos de cualquier padre de familia católico, á ver si encuentra en ella motivo de temor.

Veamos el modo como ha sido recibida por los periódicos católicos. En lo relativo á la ciu-

dad de Bogotá, se han aferrado á criticar violentamente la enseñanza de religión que dictan los maestros; la han encontrado impía, cismática, herética, etc., etc. porque es *incompleta*. PERO NO HAN DICHO, como era de su deber, que el cura tiene abierta la puerta para ir á enseñar los desarrollos de la religión católica, apostólica, romana en la escuela, á esos mismos niños que han aprendido de boca del maestro principios generales. Los sacerdotes han excitado desde el púlpito á los padres de familia á que no manden sus hijos á esas escuelas, diciendo que allí se enseña el protestantismo. En mis artículos ya mencionados copié la disposición del reglamento de escuelas en que la entrada del párroco se permite y que se les había olvidado, y excité al cura á que fuese á la escuela: el cura, el señor doctor Perilla, fué en efecto y *está dictando actualmente clases de religión en las escuelas públicas de Bogotá*, en el barrio de la Catedral; y sin embargo, después de todo esto, que lo saben los señores redactores de los periódicos católicos, continúan *ocultando* que el párroco enseña religión en las escuelas; continúan excitando á los curas á que nieguen la absolución á los padres de familia que envíen sus hijos á las escuelas públicas, y continúan azuzando al señor Arzobispo para que, so pena de excomunión, prohíba la asistencia á dichas escuelas.

¿Qué es esto, pueblo de Bogotá, qué es esto? Quiero que sea la población misma quien encuentre el calificativo que merece semejante conducta.

Si á lo antedicho se agrega que los maestros y maestras de escuela son de intachable probi-

dad y conducta, y de creencias católicas bien asentadas, ¿qué hay que temer?

Por lo demás, las puertas de las escuelas están abiertas ; que vayan, vean y oigan los que crean que yo digo lo que no es cierto y los que den asenso á las patrañas de *La Caridad*.

En cuanto á las escuelas del resto del Estado, el permiso de enseñar religión en los locales de escuelas es capital en la cuestión. Los periódicos católicos se han aferrado á censurar la enseñanza de *moral*, encontrándola perversa, herética, insuficiente y qué sé yo que más, y en cuanto al permiso ya mencionado, ó no han hablado de él, ocultando su existencia, ó se le ha tratado con befa, con irrisión, con ligereza y con desprecio.

Digo que el permiso mencionado es capital en la cuestión, porque *merced á él*, no se han desorganizado las escuelas en los distritos; porque *de acuerdo con él*, en casi todas las escuelas de fuera de Bogotá se han organizado clases de religión, que se dictan, sea por el maestro, por el cura, ó por un vecino influyente, á continuación de los trabajos de la escuela. La clase de moral que dicta el maestro, en nada daña, por sí sola, á la enseñanza de religión católica que viene después, sino que al contrario la auxilia y la fomenta.

La Caridad considera esta concesión que yo arranqué, creyendo salvar las escuelas de la cruzada que hoy las amenaza, como un hecho ilegal, fútil, producto de un consumado desorden y de un cálculo pueril. Pero estas consideraciones no deberían tener cabida en sus procedimientos: lo que debería hacer, si realmente tuviera el interés por la religión que afecta, sería *aprovecharse* de la situación (como lo

aconsejaba en febrero) y mantener en toda escuela, después de los trabajos ordinarios, una clase de religión. Que esto se puede hacer, lo prueba el hecho de que así está sucediendo en los pueblos del Estado, en donde la teología no tiene atletas de la talla del señor Redactor de *La Caridad*, pero en donde la buena fe y el sentido común, la sencillez de pensamientos y la caridad de juicios los tienen mayores.

¿Por qué los esfuerzos que los enemigos de las escuelas hacen hoy, sea para erigir nuevas escuelas ó para desacreditar y tumbar las públicas, no los dirigen más bien á mantener eficaz y continuamente una clase de religión á continuación de los trabajos escolares?

¿No es verdad que vale más aprovecharse de la presencia de los niños en la escuela y enseñar allí religión, que gravar á los pueblos con el gasto de mantener nuevas escuelas?

¿No es verdad que si se vacía la escuela pública y no se puede establecer la católica, quienes vienen á perder son las almas de los niños?

Desearía que se me controvirtiesen estas tres proposiciones y que se me probase que es más fácil establecer escuelas nuevas que clases de religión en las antiguas; que vale más la pena desangrar á los pueblos con nuevos gastos, que aprovecharse de los que se hacen hoy en provecho de las escuelas públicas; y que vale más abandonar á los niños á su propia suerte, que cuidar por su porvenir espiritual en los locales de la escuela pública.

Hice á *El Tradicionista* el cargo de inconsecuencia porque pidió cristianismo en las escuelas; le dimos cristianismo y además cura en la escuela; y ataca el primero y no menciona el

segundo. Este cargo no se ha contestado, que yo sepa, y está vigente.

Hice á *La Caridad* el cargo de que, por boca del señor J. M. Groot, pedía sólo que se dejase á los maestros *en libertad de enseñar la religión católica*, que así estaban y así están, y que sin embargo *La Caridad* no paraba en la cruda guerra que seguía haciendo.

El señor Groot me da la extraña respuesta que sigue:

“Permítame el señor Cortés decirle que *así como yo pedía no han quedado ni así están*, porque lo que yo pedía era la enseñanza de la religión católica, como se enseñaba antes, por el catecismo de la iglesia, y lo que ahora se ha mandado enseñar, mal me puede satisfacer, según lo expuesto arriba. Señor, esto es como pedir un huevo y darme un escorpion...”

Después de leer la exposición de la situación tal cual es hoy, se comprenderá que el señor Groot cae en una lamentable confusión.

Para hacer más patente su error, pondré un ejemplo de bulto, que pruebe, á no dejar duda, que los maestros *sí están en libertad* de enseñar la religión como la quiere el señor Groot, y que la única condición que se pone es que no sea á las horas de los trabajos ordinarios de la escuela.

Supongamos que en el distrito A el maestro, un día, después de enseñar lo que tiene que enseñar, y entre ello la moral, como arriba se ha expuesto, á las dos de la tarde se prepara á cerrar la escuela é irse para su casa; pero antes de despedir á los niños, se le presentan todos los padres de familia que tienen hijos en su escuela y le hablan así:

— Nos han dicho que si encontramos una persona que enseñe religión á nuestros hijos, usted nos puede permitir el uso del local de la escuela.

— Sí, señores, eso es cierto, responde el maestro.

— ¿Pudiera usted hacernos el favor de enseñar usted mismo religión?

— No tengo prohibición para ello, es una ocupación que en nada perjudica el servicio de mi escuela, de consiguiente, estoy *en libertad de hacerlo ó no hacerlo*; pero yo no puedo ordenar á los niños que asistan, sino cuando el respectivo padre así lo desee.

— ¿Pero usted enseña, agregarán los padres, como se enseñaba antes, conforme al catecismo de la iglesia?

— Sí, señores.

Yo pregunto, ¿es cierto lo que he afirmado, que los maestros están *en libertad* de enseñar ó no; no lo que los empleados de instrucción pública dispongan, sino lo que ellos ó los padres quieran?

Y por de contado que el señor Groot yerra al aseverar que se ha mandado enseñar algo en las escuelas de fuera de la ciudad con el carácter de exclusivo, y bajo el nombre de religión, pues ya se ve que lo que se manda enseñar es *moral*. Sin que la circunstancia de comprenderse en ella la idea de Dios sabio, justo, poderoso y bueno se pueda censurar *de buena fe* por ningún católico, sobre todo si los creyentes de esta comunión cuidan de que, aprovechándose las facilidades que se dan, se establezca la clase de religión.

El cargo que hice al señor Groot queda, pues, vigente.

Pero observo que ya, con su táctica habitual, *La Caridad* ensancha sus pretensiones.

El señor Groot pedía que los dejaran *en libertad* (es decir que pudiesen los maestros enseñar ó no, pues de la facultad de hacer ó no hacer depende la libertad); pero ya *La Caridad*, número 5.º página 68, dice que no se contenta sino con que los maestros tengan *obligación* (no ya libertad) de enseñar la religión, en catecismos aprobados por el cura.

Un extranjero que oyera esta tremenda alharaca se figuraría que todos los curas y devotos se han preocupado en todo tiempo mucho con la santa tarea de enseñar religión á las clases desvalidas y á los niños. Y sin embargo, todos sabemos que los doctores de la ley han abandonado vergonzosamente este deber; que las escuelas, que hoy les causan tal interés, han estado descuidadas por la gran mayoría de los curas (con honrosas excepciones, es cierto); y que las enseñanzas de religión se han limitado en las escuelas á recitaciones mecánicas de hechos y de lucubraciones metafísicas ininteligibles para los niños.

Pero en otro tiempo la *santa ignorancia* todo lo cubría y todo lo tapaba, y estos señores vivían contentos y satisfechos, creyendo que los ojos del pueblo no pedirían jamás luz, como la piden hoy.

Hice á *La Caridad* un cargo muy grave. La acusé de haber aceptado, y excitado á los pueblos á que aceptasen, *aquello mismo* que después señala al mismo pueblo como el Satanás en acción y que prohíbe, so pena de no absolución.

Yo dije: la situación, á ese respecto, era la misma en febrero cuando aceptaba la escuela,

que en mayo cuando la execraba. El señor Redactor de *La Caridad* ha negado lo que yo he afirmado.

El y yo hemos aseverado pues hechos opuestos; luego uno de los dos ha faltado á la verdad. El culpable de semejante gravísima falta, en un debate serio y que se ha tenido á la faz del Estado entero, debe perder todo derecho á ser escuchado en lo sucesivo como parte, y sus palabras deben quedar desautorizadas para lo futuro.

Contesta así, con pretensioso desdén, el señor redactor de *La Caridad* al cargo ya mencionado:

La malicia en ocasiones llega á ser tan fina, que pasándose de maliciosa raya en una candidez adorable, pálida, casi blanca.

Preguntáis ¿por qué en 15 de febrero decíamos que se debía aprovechar el tiempo mandando los niños á las escuelas, y al cabo de tres meses aconsejamos el uso del derecho de resistencia y que se las deje desiertas?

Ved, señor. Un médico receta á un enfermo y le ordena que tome cierto remedio, y al cabo de algunos días cambia el remedio por otro. Los dolientes entonces le dicen sorprendidos: — Pero, doctor, esa es inconsecuencia, ¿no habíais ordenado antes un medicamento, por qué ahora prescribís otro? — ¡Necios! podría responderles el médico, ¿no veis que los síntomas que tenía el enfermo han cambiado? por eso he mudado mi medicina.

En 15 de febrero no se daba enseñanza religiosa por el Gobierno y se permitía entrar al párroco á dar el catecismo; entonces aconsejamos que fueran los niños á las escuelas: en 28 de febrero el Director de las escuelas de Bogotá dió su decreto mandando dar *oficialmente por el maestro* ese poquito que no es religión sino bases para el protestantismo, y ha con-

vertido la escuela en cismática y herética, y el 1.º de marzo vos, señor, disteis vuestro decreto en que seguisteis las huellas del otro. ¿Había cambiado la situación?

“El 15 de febrero, dice, no se daba enseñanza religiosa en las escuelas y se permitía entrar al párroco á dar el catecismo, entonces aconsejamos que fueran los niños á la escuela...”

Esto es *falso*. El 15 de febrero se había sancionado ya la ley de la Asamblea que prohibía al párroco la entrada *oficial* á la escuela. La ley se sancionó el 23 de enero y se publicó oficialmente el 6 de febrero, y el *mismo señor Redactor de La Caridad*, en el número de 1.º de febrero, se ocupó en censurar acremente dicha ley y proclamó *una santa huelga de niños*. Y tan al cabo se halla el señor Redactor de que lo que afirma no es cierto, como que fué precisamente después de la ley, y fué para evitar los malos efectos de ella para lo que expedí la circular en que se explicaba lo relativo á los locales de escuela, y que *fué á propósito de esa circular y tratando de ella* como el señor Redactor, en el número de 15 de febrero, aconsejaba que se aceptase la organización de las escuelas y que se enviase á ellas á los niños, siquiera por un año, suspendiéndose así la *santa huelga* que había proclamado en el número anterior. No solamente, pues, ha cometido el señor Redactor el pecado de acusar y sostener una misma cosa, sino el más feo aún de apoyar su procedimiento con aseveraciones falsas.

Continúa el señor Redactor :

“En 28 de febrero el Director de las escuelas de Bogotá dió su decreto mandando dar *oficialmente por el maestro* ese poquito que no es religión sino bases para el protestantismo y ha

convertido la escuela en cismática y herética...”

En el párrafo anterior habia una aseveración falsa ; en este hay algo que no le va en zaga y es una exposición incompleta de los hechos ; y envuelve además una inconsecuencia.

La exposición incompleta consiste en que se *oculta* el que al propio tiempo que el maestro enseña *oficialmente* ese poquito de religión, el párroco entra *oficialmente* á dar el catecismo. La inconsecuencia consiste en que se dice que antes se aceptaba la escuela porque el párroco podía entrar y hoy se execran las escuelas *á que puede entrar el párroco* (las de Bogotá).

El cargo que le hice queda vigente, en los términos que lo hice, reforzado hoy con la nulidad de la defensa, y queda más patente aún el hecho de que *La Caridad* ataca la escuela por ser escuela.

No quiero concluir sin llamar la atención del pueblo del Estado hacia esa obstinación intratable que domina al círculo ultramontano en lo relativo á las escuelas. Por dondequiera ven fantasmas, mis palabras se han tergiversado de un modo increíble, y la suspicacia de aquella gente es tan mórbida, que va desde las más importantes cuestiones hasta las más ruines mezquindades.*

Durante el tiempo que tuve el honor de servir la Dirección de instrucción pública del Estado,

* Digalo si no el señor Groot que afirma como un hecho cierto que adrede escatimamos la circulación del número 2.º de *El Maestro de Escuela* porque no se conociesen los reglamentos de las escuelas, y un corresponsal de *El Tradicionista* que ha descubierto que en las escuelas se prohíben los bordados finos y obras de seda, oro y plata, con el objeto de que no trabajen las niñas en fabricar palias y casullas....¡ Oh grandeza de la pequeñez !

mi constante desvelo fué evitar esta tormenta que ya se ha desatado. Yo sabía que los elementos se hacinaban y que era preciso cerrar á todo trance la puerta para que, agarrados de la religión, los fanáticos no nos tumbasen la escuela. Trabajé en la Asamblea hasta donde pude humanamente porque se permitiese la enseñanza oficial de la religión. No lo pude conseguir y entonces apelé, con anuencia de aquel cuerpo, al expediente de abrir los locales para el uso privado de los padres de familia. Con absoluta lealtad lancé esa tabla y grité al espíritu religioso, *asios de ella y salvaos*. Pero el espíritu religioso, que en los pueblos del Estado sí quiso salvarse, se ve hoy amedrentado por el espíritu político de los periodistas católicos de la capital y en especial *La Caridad*, que han tomado esa misma tabla que yo les lancé, me la han devuelto á la cara y aporreádome con ella. Los *escuelofobos* de Bogotá se han prendido á las vestiduras del señor Arzobispo, le impulsan, le arrastran, le ensordecen con sus gritos de maniáticos y no cesan de decirle : “Ved el lobo, señor ; ¡al lobo, al lobo, alzado el cayado y herid... !”

Yo he levantado la voz y con seria gravedad, con ruda franqueza, he dicho al señor Arzobispo : “Ved que á vuestros pies hay un abismo ; ved que vais á despertar iras terribles : pensad, señor, antes de herir.”

La gravedad de los momentos es tal que mal se pudiera apelar á expedientes ridículos. Y sin embargo, mis palabras se han ofrecido á los ojos del Arzobispo y del pueblo entero, no como la honrada advertencia de un corazón que teme los horrores de una lucha mortal que ve acercarse y en que sabe Dios cuántos caerán como

mártires, si no como la atrevida é insolente amenaza de un fanfarrón. Se le ha dicho que le he abofeteado en el rostro y se le arrastra, en nombre de su orgullo herido, á dar el golpe fatal.

Que el partido liberal se persuada bien de ello; que cada uno de sus miembros medite seriamente en lo que se está preparando y que se aliste á la lucha so pena de perecer.

Aun es tiempo de que el combate no se libre, si en la curia se obra con prudencia de aquí á diciembre en que se reunirá la Asamblea.

Pero en el momento en que la iglesia oficialmente proscriba la escuela pública, ¿qué camino le queda que seguir al partido liberal?

La escuela es su vida, su corazón, su sangre: sin escuela no puede haber libertad en este suelo. Es preciso ó saltar á la arena sin temor y luchar, ó doblar la rodilla, pedir perdón á la iglesia por haber querido vivir, y.... *morir*.

Se ha querido poner un puente entre nuestras instituciones, el progreso y el partido fanático: ellos lo están destruyendo con ciega arrogancia é increíble suspicacia. Empeñados en herir un brazo que se figuran los persigue, van á rematar por producir una colisión en que los liberales tendremos que empeñarlo todo: porque escrito está que las puertas del oscurantismo no prevalecerán contra el progreso.

Bogotá, junio de 1872.

UNA PALABRA EXPLICATORIA

Se ha visto * cómo la pretensión de hacer oficial la religión en las escuelas fracasó en Cundinamarca. Era pues imposible mantenerla. Entonces se presentó al espíritu de los individuos que dirigíamos el ramo en el Estado, este grave problema :

¿Se deben dictar lecciones de *moral* en las escuelas? ¿Es congruente con las instituciones, el que la moral que allí se enseñe tenga por punto de partida la creencia en un Dios y en la responsabilidad de las acciones?

Hubo largos debates cuya sustancia sería enojoso transcribir aquí. Es lo cierto que se consideró provechoso el que los maestros enseñasen nociones de moral pública y privada. El decreto orgánico previene que se inculquen ciertos principios morales, así es que se quiso metodizar aquella disposición y se dictaron las órdenes del caso. Se creyó que enseñar la creencia en Dios, Creador y benéfico legislador del Universo, era establecer la más civilizada y la más sencilla base de la moral, al paso que por ella se edificaba, en lo tocante á religión, cuanto es común á todas las civilizadas, ó sea lo que con mucha propiedad llama Jorge Combe, la *trama*, de toda religión. Quedábales á los sectarios respectivos

* El artículo que precede á este no se ha encontrado.

el entretejer en ella luego la *urdiembre* de su credo especial, ó sea la teología.

Se dispuso pues que los directores de escuela en Bogotá, donde hay más latitud, enseñarían á sus alumnos las bases generales de toda religión: la creencia en un Dios bueno, sabio, creador y legislador, en la inmortalidad del alma y la responsabilidad de ultra-tumba. Como el más sencillo y más puro código de moral, se adoptó el decálogo, con su admirable compendio: “no hagas á otro lo que no quieras que te hagan á tí” y se dispuso la recitación de la oración dominical.

Para las escuelas del Estado se prescribió tan sólo el decálogo, como ya se ha expresado.

Honradamente creímos que no era justo ni político abandonar la educación moral de los niños, lanzándolos indefensos al mar de las pasiones y de los intereses humanos. Honradamente creímos que el elemento religioso, el sentimiento mixto que á la par de la gratitud hace buscar el ideal de la perfección, y que, por encima de las pruebas y desengaños de la vida, enseña un punto final de descanso y de satisfacción, no se podía msnos que cultivar en el corazón de los niños. Quisimos plantar la semilla pura y sencilla, y que luego la teología quedase en libertad de dar forma á las ramas del árbol.

Permítaseme citar en apoyo de nuestro modo de pensar, algunos párrafos tomados del libro sobre *Los deberes del hombre*, escrito por José Mazzini, el gran patriota italiano, profundo pensador y mártir de la democracia. *

* Mazzini es el padre del moderno partido republicano

“La fuente de los deberes está en Dios. La definición de los deberes está en su ley. El descubrimiento y aplicación progresiva de esta ley es la misión de la humanidad.

“.... Los ateos, si los hay, merecen más compasión que odio. El que pueda negar á Dios delante de una noche serena y estrellada, al lado de la tumba que encierra los despojos de los seres que hemos amado, ó en presencia del martirio de los hombres de bien que se sacrifican por una causa, es, ó supremamente desgraciado ó supremamente criminal.

“Existen muchos individuos que detestan todas las religiones, porque ven la corrupción de los varios credos en el día, y no comprenden la pureza de la religión del porvenir. Es verdad que con frecuencia los sacerdotes prostituyen el nombre de Dios, haciéndolo servir á la venalidad de sus cálculos egoístas; y es verdad que los tiranos lo falsifican, invocándolo para sostener la tiranía; pero ¿habremos de negar la pureza del sol y su vivificante influencia sobre el universo, porque á veces su luz se oscurezca por vapores inmundos? ¿Habremos de maldecir la libertad, porque á veces la libertad de los malvados produzca la anarquía?

“El mundo está gobernado por las religiones.

en Italia; ese partido creyente, severo, inteligente y espiritualista, que al fin ha llegado al poder en la personas de Depretis y Nicotera. Mazzini era implacable enemigo de la democracia sensualista, incrédula y anárquica de Francia, que creó la Comuna y que al fin ha sido postrada por la reacción del republicanismo espiritualista, cuyo más conspicuo exponente es Gambetta. Gambetta y Mazzini tienen mucho de común: ambos se han afanado por vulgarizar esta máxima: “La felicidad no es el objeto de la vida.”

Sin Dios no hay otra regla que el *hecho cumplido*, delante del cual el materialista dobla la rodilla, ya se llame revolución ó Bonaparte.

“¿Cómo podremos pedir á los hombres sacrificios y lanzarlos al martirio, tan sólo en nombre de nuestras opiniones individuales? No hay que engañarse; el sacrificio no se puede imponer por la mera fuerza de una teoría ó de un sistema: se obtendrán partidarios en las palabras, pero no en los hechos. Tan sólo aquel grito terrible que ha resonado en todas las grandes y nobles revoluciones, aquel *Dios lo quiere, Dios lo quiere* de los cruzados, es el que tiene poder para despertar en acción al indolente, para dar valor al tímido, al calculador el entusiasmo del sacrificio, y fe á aquellos que dudan y rechazan los sistemas de los hombres.

“Probemos á los hombres que la obra de desarrollo progresivo á que los llamamos, es una parte del designio divino, y nadie se rebelará. Probémosles que los deberes terrenales son una parte esencial de su vida inmortal, y todos los cálculos del presente se desvanecerán ante la grandeza del porvenir.

“Sin Dios podremos obligar pero no persuadir: podremos ser tiranos, pero no podremos ser apóstoles ni educadores.”

Todo esto es lo que *El Tradicionista* llama el *protestantismo* que el señor doctor Ancízar y yo mandamos enseñar y que exhibe como la más páfida y artera maquinación contra la Iglesia.

Y-en efecto, nosotros contábamos sin la huésped; contábamos sin el intolerante y salvaje fanatismo. Si hubiéramos mandado enseñar el judaismo ó el mahometismo, menos alto habrían gritado los devotos, que lo hicieron al saber que

en las escuelas íbamos á difundir las doctrinas morales que estableció aquel de quien se dicen sectarios.

La prensa ultramontana tronó: el señor Arzobispo protestó, y el Gobierno nacional, en nombre de la prescindencia religiosa que ordenan las instituciones, dispuso que no se diese curso á los programas formados para enseñar la moral y los principios de toda religión.

Tanto horror le tenían los ultramontanos á nuestro plan, que con tal de que no se llevase á cabo, parecieron quedar contentos con la no intervención del Gobierno en la enseñanza de moral y religión, que era lo que pedía el señor Arzobispo entonces. Se creyó que siquiera se habría ganado el hacer laicas las escuelas con asentimiento de los católicos; pero ya se ve cuán ilusoria ha sido aquella esperanza.

Con una interrupción de dos años, volví á intervenir en 1874 en la marcha de la educación pública. Hallé entonces á la cabeza del ramo en el Estado de Cundinamarca al doctor Dámaso Zapata y hemos trabajado y obrado siempre de acuerdo. La consagración de este distinguido y hábil ciudadano es superior á todo elogio. Son más altas consideraciones que las de una ciega obediencia á los dictados de la masonería, las que revisten el alma del ardor educacionista que anima al doctor Zapata. El consejo del distrito se compone de los señores Nicolas Esguerra, Gonzalo Gamboa, Roberto Suárez, José M. Vargas H, Remigio Pérez, el doctor Zapata y yo.

Basta mencionar los nombres de los seis primeros nombrados, para que se comprenda la honorabilidad é inteligencia de esta corporación.

Si nosotros hubiésemos querido obedecer á un simple plan másonico y atacar á la Iglesia, fácil sería el encontrar en nuestra conducta hechos que lo comprobaran. Habríamos empezado por elegir los maestros de escuela entre los adeptos, habríamos hostilizado á los directores creyentes católicos y conservadores en política, habríamos en alguna manera diseminado ideas que tendiesen a desacreditar el clero entre los alumnos de las escuelas, y habríamos tratado de atraer a las logias á los directores de escuela y alumnos de las normales.

Nada de esto ha sucedido.

Sólo se cita en prueba de la hostilidad, el hecho de que para enseñar moral tomamos el decálogo y que pretendimos diseminar la creencia en Dios, en la inmortalidad del alma y en la responsabilidad de las acciones. Hé aquí nuestro proceso : con él nos presentaremos delante de la posteridad, erguida la frente y limpia la conciencia.

En cuanto á nuestro manejo en la administración del ramo, jamás se ha preguntado á un Director de escuela, cuáles son sus opiniones políticas. La alabanza y el vituperio se han repartido con estricta imparcialidad. Directores hay que pertenecen al partido conservador, que yo he sacado de la oscuridad de escuelas de distrito, que he traído casi forzadamente á la Escuela Normal, ó que he colocado en más altas posiciones. No pretendo al decir esto que aquellos individuos me deban obligaciones : cuando lo hice, no fué por protegerlos, sino porque, penetrado de sus aptitudes, quise que se utilizaran en un campo más extenso.

Los señores Sixto Guerrero y Romualdo B.

Guarín, conservadores católicos, dos de los más distinguidos institutores de la ciudad, no han recibido de nosotros sino no interrumpido estímulo, bondadoso interés y, cuando ha llegado la ocasión, público reconocimiento de sus méritos.

Declaro lealmente que ignoro qué opiniones políticas tengan los demás directores de escuela, y no nos importa el saberlo, con tal de que cumplan sus deberes.

De las muy distinguidas y laboriosas señoritas que forman y han formado el Cuerpo de Directoras en Bogotá, creo que hay muchas estrechamente emparentadas con familias conservadoras. Las señoritas Inocencia Nariño y María de Jesús Páramo creo que son de este número, y en cuanto ha estado en nuestro poder, hemos contribuido á allanarles el camino, para el mejor éxito de una carrera que hasta hoy han llenado con ejemplares aptitudes. * La señorita Zoila Escallón, hija del señor Liborio Escallón, en tanto que quiso servir en Bogotá no encontró de nuestra parte sino estímulos, y por cierto que no es á los liberales á quienes ella debe el haber perdido su posición.

El doctor Julián de Mendoza, conservador, es Director de la Escuela Normal del Estado, y el señor Enrique Alvarez, también conservador, es Subdirector de un establecimiento de igual clase.

En mi oficina hay dos empleados notoriamente

* Ambas se hallan hoy á la cabeza de dos establecimientos normales, uno en Bucaramanga y otro en Tunja, con buenos sueldos, ocupando respetable posición y gozando de muy merecida consideración social.

conservadores, uno de ellos, el señor Rafael Pombo, me han dicho que es colaborador de *El Tradicionista*; ellos pueden decir si por allí pasa algo que sea pérfidamente encaminado á atacar las creencias católicas ó el clero.

El Consejo de Instrucción pública primaria del distrito ha hecho dos cosas que se sabe han amostazado á algunos devotos; pero que basta enunciarlas para quedar justificadas. Fué la una el no permitir que los niños y niñas concurriesen en comunidad á las peregrinaciones de nuestra señora de Lourdes, y la otra el no permitir que se hicieran ejercicios espirituales en los locales de escuelas.

No me ocupo en los trabajos del muy respetable Consejo fiscal, porque no tengo intervención en él, pero sería de desearse que se exhibieran al público sus muy laboriosos, inteligentes y desinteresados trabajos.

Lo antedicho basta para justificar la acción de muchos empleados del ramo de educación popular. Y aunque ello no se lograra en el ánimo de muchas gentes demasiado obcecadas, siempre sería conducente el acopiar materiales para el juicio histórico de este movimiento civilizador que se acaba de iniciar.

Otra consideración me ha movido á tocar la cuestión religiosa en su esencia. Juzgo que se acerca el momento en que el partido liberal ha de verse obligado á formular su profesión de fe en materia religiosa y moral. El espectáculo de los abusos del clero católico, ha diseminado un espíritu de indiferentismo religioso, que conduce derechamente al culto de los intereses materiales. Esta tendencia, que hace proyectar en primer término el conflicto de los intereses individuales,

produce la anarquía en política y el egoísmo en moral: las creencias se van, los sentimientos se amortiguan y sólo quedan en pie los apetitos.

El partido liberal se halla en este punto anarquizado y por muchos se piensa que cerrar los ojos y no pensar, ó aceptar el materialismo, son artículos del programa.

Decía Federico Bastiat que la necesidad de las creencias es la primera necesidad de los jóvenes. ¿En qué creemos? He aquí la cuestión del porvenir.

Los intereses individuales dividen, las creencias enlazan. El partido liberal necesita una bandera elevada bien definida que lo fortifique y compacte. ¿Cuál será esta? ¿Cómo se formulará?

Bogotá, 17 de julio de 1876.

OTRA VEZ LA RELIGIÓN EN LAS ESCUELAS

Se cree por gran número de personas que las concesiones relativas á la enseñanza de religión en las escuelas, son inconstitucionales.

No será por demás examinar si de veras puede recaer sobre ellas semejante tacha.

El artículo 15 de la Constitución establece en su inciso 16 la siguiente garantía :

.... 16. La profesión libre, pública ó privada de cualquiera religión, con tal de que no se ejecuten hechos incompatibles con la soberanía nacional, ó que tengan por objeto turbar la paz pública.

El señor doctor Galindo, en su artículo publicado en este *Diario* el sábado último, dice, hablando del artículo que él introdujo en la ley del Estado, prohibiendo la enseñanza de religión en las escuelas :

Este artículo no es sino el *desarrollo legitimo, lógico y obligatorio* del principio constitucional que consagra la absoluta libertad de conciencia en materias religiosas, y la *consiguiente prescindencia, también absoluta*, del Gobierno, en el *mantenimiento ó propagación* de credo, culto ó doctrina religiosa *de cualquiera clase*.

El señor doctor Colunje en el contrato con el

Cauca (que cita en su artículo del mismo sábado, publicado en este *Diario*), dice :

El Gobierno en observancia del inciso 16, artículo 15 de la Constitución nacional, no interviene en la instrucción religiosa ; pero etc.

Se ve, pues, que ambos distinguidos escritores se apoyan en el inciso 16 del artículo 15, para sostener que el Gobierno *no puede* intervenir en la educación religiosa.

Pero se me ocurre preguntar, ¿por qué no puede?

El inciso citado garantiza que á nadie se le impedirá la profesión libre, pública ó privada de su religión. ¿A quién se le impide tal profesión, porque el Gobierno pague un maestro que enseñe una cierta y especial, *si lo exigen así* los padres de familia? Si se prueba que por aquel hecho se coarta en lo mínimo á alguien, el ejercicio de su religión, entonces es evidente que el inciso expresado lleva consigo la prohibición ; pero si no se prueba, entonces el inciso mencionado no envuelve la prohibición. Si el Gobierno *obligase* á todos los niños á aprender la religión católica, entonces se habría violado el inciso, porque obligarme á practicar aquello en que no creo, es coartar la libre profesión de mi creencia.

En prueba de que la tolerancia de cultos, ó libertad de conciencia, que no es otra cosa lo que reconoce el inciso 16, no lleva consigo, como dice el señor doctor Galindo, la prohibición de intervenir en el mantenimiento ó propagación de culto, credo ó doctrina religiosa de cualquiera clase, citaré algunos casos :

La Constitución de los Estados Unidos no menciona la garantía religiosa, pero las Consti-

tuciones de los Estados sí lo hacen. La del Estado de Nueva York dice así :

Este Estado permitirá para siempre, á todos los hombres, el libre ejercicio y goce de su profesión y de su fe religiosa, sin preferencias ni discriminaciones ; y nadie podrá tacharse como testigo á causa de sus creencias religiosas ; pero la libertad de conciencia que aquí se garantiza, no se entiende que permite la ejecución de hechos licenciosos ó que justifique cosas atentatorias á la seguridad del Estado y á la paz pública.

Se ve que en el hecho, la garantía de nuestra Constitución no es más lata que la de Nueva York. Y sin embargo, el Estado de Nueva York se halla muy lejos de ser prescindente *absolutamente* en la propagación de culto, credo ó doctrina religiosa de cualquiera clase.

En las escuelas de Nueva York se leen diariamente las Sagradas Escrituras y trozos escogidos de ellas, se reza el Padre Nuestro y se estudian muchos pasajes de la Biblia. Es verdad que se exige en las escuelas la absoluta prescindencia de todo lo que sea favorable á *una secta CRISTIANA*, con exclusión de las otras ; pero el cristianismo, sus máximas y teogonía se enseñan é inculcan diariamente. Si esto no es contribuir al mantinimiento y propagación de la doctrina de Jesucristo, no sé qué sea.

Además, el estado de New York subvenciona varios establecimientos de educación, que se hallan basados *exclusivamente* en la enseñanza religiosa, no ya cristiana sino sectaria, como son, por ejemplo, entre otros, la escuela del orfelinato católico romano.

Además, en las grandes prisiones, como en

Sing Sing, Albany y otras, el estado paga sueldos á los sacerdotes de las varias religiones, que van á prestar auxilios espirituales á sus respectivos correligionarios.

Además, el Gobierno americano ha puesto últimamente la dirección de la reducción de indios salvajes, en manos de misioneros protestantes que, por medio de sus expedientes religiosos, se cree que logran mejor que nadie introducirse en el seno de las tribus. Todas estas cosas no producen otro efecto que contribuir á la propagación de una religión.

Ya se ve que en aquel país, organizado como el nuestro, separada la Iglesia del Estado y garantizada la libertad religiosa, la prescindencia en la enseñanza de religión es relativa, no es absoluta. En vez de juzgarse que se debe excluir el elemento religioso, se fomenta y estimula; pero, como las sectas son tan numerosas, no se pasa de ciertos límites, en que todas se hallan de acuerdo.

Si la interpretación que hubiera de darse á la garantía constitucional, fuera la que expresan los señores Galindo y Colunje, se podría también deducir de la garantía sobre libertad de industria, que el Gobierno no podría tomar parte ni auxiliar empresa alguna de especulación, como ferrocarriles, canales y otras de esa especie.

Ni tampoco le sería lícito estipular, por ejemplo, al contratar una colonia de inmigrantes para determinado trabajo, que se pagase del Tesoro público el sueldo de un ministro protestante ó de cualquier otro culto á que ellos pertenecieran, estipulación que podría muy fácilmente exigirse.

Ni sería constitucional la exención de ciertos

impuestos para varios útiles y aparatos del servicio del culto católico, como órganos, púlpitos, etc., que se ha estado decretando en distintas ocasiones por el Congreso.

Es tan cierto que la libertad de conciencia no implica la absoluta prescindencia, que ella subsiste en varios países que sostienen y protegen determinada religión, como en Inglaterra, en Alemania, en Francia, Suiza, etc.

Si la absoluta prescindencia fuera lógica consecuencia de la garantía constitucional, en países como el nuestro en que se hallan separados la Iglesia y el Estado, con mayor razón se sostendría que en los países en que hay religión oficial, no le sería lícito al Gobierno propender al desarrollo de religión alguna que no fuese la oficial; y sin embargo, son numerosos los ejemplos en contrario.

Para no citar sino unos pocos:

En Francia, aunque la religión protegida es la católica, se pagan por el Gobierno sueldos á los ministros de ciertas sectas protestantes reconocidas.

En Prusia, aunque la religión oficial es la luterana, se pagan directores de escuela católicos, que enseñan su religión con todos sus detalles, así como los protestantes enseñan la suya.

En un informe rendido por Horacio Mann sobre la educación en Prusia, al hablar de un documento de igual naturaleza escrito por el profesor Stowe, dice lo siguiente:

Hay uno ó dos hechos, sin embargo, que el Profesor Stowe ha omitido mencionar, y sin cuyo conocimiento, se formaría una idea muy errónea respecto del carácter de la instrucción religiosa en las escue-

las prusianas. En todas las escuelas protestantes se enseña regularmente el catecismo de Lutero; y en todas las escuelas católico-romanas, el de aquella comunión. Cuando las escuelas son mixtas, se arreglan de modo que la instrucción religiosa quede separada de la literaria; y en ellas todas las doctrinas de las respectivas denominaciones se enseñan oportunamente, y con la mayor asiduidad. Recuerdo bien haber oído á un sacerdote católico romano, inculcar en una clase de jóvenes muy tiernos la doctrina de la transustanciación, la cual ilustraba con el milagro del agua cambiada en vino en las bodas de Caná; y dijo que el que cambiaba el agua en vino, podía cambiar su propia sangre en el mismo elemento, y también su cuerpo en pan, para que lo comiesen con él.

En la oficina de educación y cultos del reino de Prusia, hay una sección para las escuelas católicas, que se hallan montadas, como las protestantes, sobre la base de una extensa educación religiosa.

Observaré de paso que la Alemania, la nación que más se ha esforzado desde el siglo XVII en propagar la instrucción, de la cual recoge ya tan abundantes frutos, tiene sus escuelas montadas sobre la base de dar una extensa y nutrida enseñanza religiosa. Sin embargo, ¿de dónde han salido los más aventajados pensadores y los más liberales escritores?

En Suiza (cantón de Zurich) protestante, las escuelas á que concurren católicos, tienen también maestros que enseñan dicha religión, subvencionados por el Estado.

Se desprende de todo lo anterior que, según la práctica de las naciones más civilizadas, la libertad de cultos, en vez de ser objeto de absoluta prescindencia, implica acaso más bien

cierta protección imparcial, para que el desarrollo de todos ellos se haga sin trabas, conforme á los deseos y á las creencias de sus respectivos sectarios.

Sin embargo, como esta cuestión de la inconstitucionalidad de la medida es la más grave, se puede fácilmente decidir la controversia, apelando á la Corte Suprema para que ella resuelva si se deben suspender las leyes actuales expedidas por los Estados de Antioquia y Cundinamarca, en que se dispone que se enseñe religión católica.

Una vez libertadas las concesiones hechas de la tacha de inconstitucionales, quedaría restringida la cuestión al campo de la filosofía.

En este terreno la cuestión se haría menos enojosa y sería entonces oportuno el aclarar cuál es el dogma ó canon liberal que se ha violado, y por qué y cómo se ha humillado y entregado al enemigo nuestra bandera.

Mas en los momentos presentes, el público carece de inclinación para estos debates. La atención de todo el mundo se encamina á la lucha armada que se inicia, y el claro deber de todo liberal es el de consagrarse á ella.

Los acontecimientos van conduciendo á un conflicto sangriento la callada labor del principio de la libertad de conciencia. El forma la base de la civilización moderna, y el partido liberal, á cuya guarda lo ha confiado la Providencia, no lo dejará perecer en esta tierra.

Bogotá, 23 de julio de 1876.

CARTA
DEL SECRETARIO DE LO INTERIOR Y RELACIONES
EXTERIORES.

Bogotá, julio 12 de 1876.

*Al señor Director general de Instrucción primaria
de la Unión*

He leído detenidamente la nota de U. fecha 7 del corriente, n.º 375.

Ne se ha ocultado á U. que los arreglos respecto de enseñanza de religión en las escuelas oficiales, formulados en los documentos que el Diario Oficial n.º 3780 reproduce, son algo más serios de lo que parecen, pues detrás de ellos se ve la solución de cuestiones graves de orden público que, al dejarlas en pie, harían peligrar intereses cardinales enlazados al porvenir del país. En fuerza de esta consideración, la prudencia exige llevar adelante y hacer efectivos los arreglos, sobreponiéndose á los obstáculos que quizás presentan.

El espacio de una hora diaria señalado para la enseñanza de religión, será tal vez un recargo de las tareas de los Directores sobre las que ya tienen y no pueden cercenarse, cuando los ministros católicos no desempeñen esa obligación, que para ellos debería ser de conciencia y preferente á todas otras. En esto hay que pedir á los Directores su parte de sacrificio en bien de la causa misma de la instrucción popular que es preciso sostener á todo trance, porque las escuelas son para la República hoy, lo que el aire vital para el organismo humano.

Si alguno de los Directores, no viendo el fondo de las cosas ni comprendiendo la suma importancia del servicio, ó si se quiere *sacrificio*, que se pide á todos, rehusare desempeñar á los ministros católicos morosos, convendrá traerlo al buen camino con re-

flexiones privadas y confidenciales, que no carecerán de fuerza para un hombre instruído, dejándole, además, entrever que si persiste en negar aquel servicio, cometerá un acto de desobediencia que puede motivar alguna medida desagradable.

Si los textos señalados para la enseñanza de religión fueren tan absurdos (lo que no es de esperarse) que vayan hasta enseñar las doctrinas del *Syllabus*, es fácil neutralizarlos con la explicación detenida del “Catecismo del ciudadano,” en que se inculque el respeto y la adhesión á las instituciones. Sin escuelas, el daño sería poco menos que irreparable: con escuelas é instrucción, las doctrinas absurdas no son temibles. Que si toca á los Directores legos dar esas lecciones, se ciñan á repetir lo que dice el texto, sin entrar en demostraciones ni en impugnaciones, puesto que *son legos*. Una enseñanza así descarnada no hará mucha mella.

Las prácticas religiosas (confesión, comunión, &^a) no caben, por su naturaleza, en el local de las escuelas: su teatro legítimo son las iglesias ó las casas curales. Lo que se ha concedido es *tiempo* para ellas: no *lugar*. Que en las Normales, donde los alumnos son internos, se les conceda salida, y todo quedará allanado.

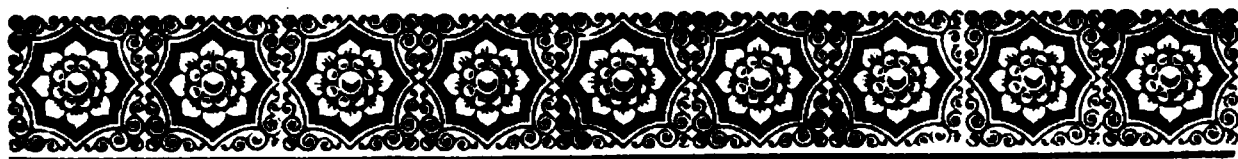
En suma: no sería oportuno emplear en este delicado asunto un rigorismo reglamentario que podría dificultar lo que se desea conseguir: es más bien ocasión de poner en juego medios conciliatorios y consejos en vez de preceptos; templanza en vez de severidad. Felizmente es U. muy apto para llevar á buen término estas cosas y para comprender todo lo que en ello se encierra de importante y delicado en los azarosos, pero transitorios días, en que vivimos.

Con toda consideración me suscribo de U. muy atento servidor.

M. ANCÍZAR.



EDUCACIÓN Y RIQUEZA



EDUCACIÓN Y RIQUEZA *

I

En el debate sobre la importancia relativa de estos dos elementos, se pasa por alto en nuestra opinión una circunstancia esencial y á la cual hemos pretendido llamar la atención del público en dos artículos que no hace mucho escribimos; á saber, que un mayor ó menor cultivo intelectual es *indispensable* para el desarrollo de la industria. En otras palabras, que no siendo la industria sino la aplicación de las facultades humanas á la obra de la producción, será esta obra más fecunda á medida que aquéllas sean más perfectas. Cuando se habla de trabajo humano y de ganar el pan, no es posible desenten-

* Estos artículos aparecieron en *El Diario de Cundinamarca* en 1878.

derse de que el trabajo realmente no es sólo el esfuerzo muscular del brazo que levanta la azada, sino principalmente el esfuerzo intelectual del cerebro que ordena al brazo que levante la azada. En todo lo que el hombre ejecuta voluntariamente, el responsable, el que verdaderamente hace y deshace, es el cerebro, la inteligencia. Los miembros materiales son meramente agentes. Es pues imposible separar la consideración del cerebro en toda discusión sobre el trabajo humano. Muy bueno es preconizar las maravillas del trabajo y la urgencia de ganar el pan ; pero como quien realmente trabaja no es la espalda que alza el tercio ni la mano que dirige el cincel, sino la cabeza á que pertenecen la espalda y la mano ; y como quien realmente gana el jornal no es el brazo, ni la pierna ni el pie, sino la cabeza que los dirige á todos ellos, es evidente que no se puede debatir sobre trabajo humano, desentendiéndonos del *amo*, del que todo lo dispone desde la habitación huesosa que la naturaleza le ha destinado en la cúspide del cuerpo humano.

Hacer distinción muy ancha entre luz y pan. es pues, realmente una petición de principio, Ganar el pan, enriquecerse, es uno de los *mil* efectos de la luz intelectual. La inteligencia es la escala prodigiosa que nos hará subir al cielo — uno de sus efectos es facilitarnos el ganar con qué alimentar el instrumento material que le sirve de agente. Colocar en línea paralela, como dos émulos que si no luchan, por lo menos marchan en un mismo camino, el cultivo intelectual y las obras de la industria, es como elevar la yerba que crece sobre la superficie de las aguas á la misma altura que la fuente cris-

talina que le ha dado el ser; ó como si disputáramos entre quién vale más si el árbol ó la tierra en que nace el árbol. Quidemos la inteligencia de la cabeza humana y el progreso material, la industria y la riqueza desaparecerán como nube de polvo. La industria humana es *efecto* de la inteligencia humana, como la planta es efecto de la tierra. La inteligencia humana es en esto como Dios, de quien forma una parte: podemos desconocerla, atacarla maldecirla; ella seguirá impasible ejerciendo su irresistible imperio. Es verdad que una gota de sangre más en el cerebro ó una onza de alimento más en el estómago, pueden hacer volar la inteligencia, quedando el hombre incapaz y sin fuerzas, con sus brazos y sus piernas y su estómago, todos en buena salud, pero sin inteligencia. ¿Cómo será posible entonces cualquier trabajo productivo? ¿Y no es verdad que todo esfuerzo progresista que no vaya derechamente á estimular el cerebro de los hombres es como arar en el mar? Por desconocer esta gran verdad, esta verdad que lleva en sí el porvenir — que el problema de la civilización es un problema psicológico — nos debatimos los hombres en fútiles ensayos, nos despedazamos y desalentamos, manipulando sobre los efectos y abandonando las causas.

La causa de todo suceso histórico humano es el hombre, y el hombre es su inteligencia; luego la causa de todo aquí abajo está en la cabeza de los hombres. Dejemos leyes, divisiones territoriales, conquistas y luchas y obremos sobre el cerebro humano — ó como dice el lema del periódico llamado *El Maestro de Escuela* :

“Tenemos muchas leyes para los hombres, vamos á formar hombres para las leyes.”

Al sostener nosotros pues que mientras más facilidades haya para la industria es todavía más urgente cultivar el *cerebro* popular, no hemos hecho sino irnos á buscar la causa. La industria humana es semejante á un concierto en que las notas se traducen por satisfacciones materiales. En ella, como en todo concierto, hay dos elementos indispensables, los instrumentos y los artistas.

El ferrocarril, como los caminos y las máquinas, es un *instrumento* en el concierto de la industria; pero con poseer el piano, el violín y la flauta no podemos ya lanzarnos á dar el concierto; necesitamos tener *músicos que sepan tocar*; es decir, hombres que *sepan* trabajar y ahorrar. Y mientras mejores sean los músicos mejor será el concierto, y mientras más *sepan* trabajar los hombres, más fecunda será la industria; y como *saber*, no es otra cosa que *tener conocimientos*, es decir, cultivar el cerebro, se deduce rectamente que el cultivo de la inteligencia nacional *no puede* perderse de vista, ni puede desatenderse en todo plan industrial, so pena de no poder dar el concierto, á pesar de tener los instrumentos, tan sólo por falta de artistas.

Pero no es precisamente este punto el en que deseamos detenernos hoy. Todo el mundo se ve forzado á confesar que si se hallan frente á un telégrafo un indio de Chía y Mr. Morse, el segundo ganará muchísima más plata que el primero.

Pero se dice y se cree generalmente que la obra de la escuela, los conocimientos generales que en ella se adquieren, cuando no conducen

especialmente á cierto objeto industrial determinado, son completamente estériles en la obra de la industria humana. En otras palabras, que saber leer y escribir, contar, geografía, aritmética é historia, ninguna influencia tienen en la obra de hacer ladrillos ó de descuajar un monte, en lo cual el más ignorante muchacho puede hacerlo mejor que el más aventajado alumno de la escuela.

Este es un error. Un cerebro humano una vez puesto en movimiento, estimulado á la actividad, es más fecundo *en todo ramo á que aplique su atención* (cuando las demás circunstancias son iguales), que un cerebro desprovisto enteramente de estímulo. En suma, como todo lo que hace el hombre lo ordena su inteligencia á medida que la inteligencia está más habituada al esfuerzo, más acostumbrada á ejercitarse, ella se hace más fecunda en cualquiera esfera de acción á que se aplique.

Siendo todas las demás circunstancias iguales, pues, un cerebro habituado al estímulo, es decir un cerebro educado como se educan todos en una escuela, será un mejor obrero haciendo ladrillos y tumbando monte que un cerebro desprovisto de todo estímulo intelectual. El cerebro estimulado es como tierra revuelta y aflojada que hace germinar mejor cualquier semilla que se arroje en su seno.

Esta cuestión se halla tan bien ilustrada en uno de los informes de Horacio Mann al Consejo de que era Secretario, que todo lo que nosotros pudiéramos añadir sería pálido. Ponemos pues aquí punto y pasamos á copiar á aquel célebre filántropo en su informe de 1841, dirigido al Consejo de educación de Boston :

Paso á demostrar, dice, que la educación contribuye á nuestro bienestar personal y material, más que ningún otro agente, ya sea excelencia de clima, fertilidad de la tierra, recursos especiales ó minas de oro y de plata...

Durante el año que expiró he mantenido una constante correspondencia, y prevalídome de cuantas oportunidades se me han presentado para tener contacto personal con multitud de los más prácticos, sagaces é inteligentes negociantes de todo el país, que por muchos años han tenido á su servicio considerable número de obreros y dependientes. El objeto que me proponía era averiguar la diferencia en la capacidad productora (con igualdad de habilidades naturales) entre los educados y los no educados; entre un obrero cuya mente ha despertado á la reflexión y recibido los rudimentos del saber por medio de la educación que se recibe en una buena escuela pública, y otro cuyas facultades jamás se han desarrollado ó jamás se las ha ayudado á salir de su primitiva oscuridad é inercia por aquel agente ilustrador. Con tal fin he llevado correspondencia y conversado con fabricantes de todas clases, con maquinistas, ingenieros, constructores de ferrocarriles, empleados de la marina, etc. Todos estos individuos ven trabajar á muchos obreros, lado á lado, obreros que cambian y se alternan y tienen oportunidades especiales para comparar y juzgar...

Los dueños de empresas de esta naturaleza ó de grandes tareas de agricultura no tienen por qué preocuparse respecto de sus obreros por las distinciones sociales absurdas y transitorias. El capitalista y sus agentes lo que buscan es la mayor suma de trabajo y el mejor rendimiento de sus capitales, y no serían ellos quienes á sabiendas colocarían á un necio, por su posición social ó relaciones de familia, en un empleo en que pudiera por su incapacidad desperdiciar materia prima ó entrabar los trabajos de los obreros. Todos tienen allí campo igual de competencia: el que prueba con sus hechos que da á ganar más á su

patrón, tiene el camino para el ascenso más seguro que si exhibiera una docena de diplomas de una docena de colegios.

Muchos de los más inteligentes y ricos empresarios del país han tenido la bondad, á exigencia mía, de examinar sus libros y sus notas durante varios años y han verificado la calidad y la cantidad de obra ejecutada por sus obreros en aquel tiempo: y el resultado de la investigación ha demostrado la más admirable superioridad en potencia productora del trabajador educado sobre el trabajador no educado.

La mano parece otra mano cuando la dirige una mente iluminada. Las cosas se hacen, no solamente con más rapidez sino mejor, cuando prestan su ayuda facultades que han sido ejercitadas en la niñez. Individuos que sin el auxilio de los conocimientos habrían estado condenados á perpetua inferioridad de condición, y sujetos por consiguiente á todos los males inherentes á la pobreza y la necesidad, ascienden á la independencia y el trabajo productivo por la elevadora influencia de la educación. En los grandes establecimientos y entre numerosos grupos de trabajadores, los servicios no se valúan sino por su producido en pesos y centavos; allí no hay circunstancias artificiales que encadenen un hombre á cierta posición determinada cuando ha mostrado capacidades para elevarse; allí los hombres suben y bajan en la escala de su poder productivo exactamente lo mismo que se deslizan unas al lado de otras las partículas de agua de diferentes temperaturas; allí se observa siempre que (siendo iguales las demás circunstancias), aquellos que han recibido el beneficio de una buena educación en una escuela pública, se elevan continuamente, no sólo por la especie de trabajo que van ejecutando, sino también por el salario que van ganando, en tanto que los ignorantes se asientan como las heces y siempre se les encuentra pegados al fondo.

Pasó á copiar en seguida la carta circular que he

dirigido y luego veremos algunas de las respuestas recibidas :

CIRCULAR

“ Señor.....

“Muy señor mío
... Por todas estas razones me permito suplicar á usted me envíe como resultado de su experiencia, una respuesta á las siguientes preguntas:

“1.^a Ha tenido usted empleados ó bajo su dependencia un número considerable de individuos? ¿Cuántos? ¿Durante qué tiempo? ¿En qué especie de negocios? ¿En uno ó muchos lugares? ¿Naturales ó extranjeros?

“2.^a ¿Ha observado usted en las personas que ha empleado diferencias resultantes de su educación, independientemente de sus habilidades naturales; en otras palabras si, como clase, los que desde temprano se han acostumbrado á ejercitar su inteligencia por la lectura y el estudio tienen más docilidad y presteza para el trabajo? Una vez conocidos los elementos de un trabajo cualquiera, ¿tienen ellos más aptitudes, mayor ingenio ó destreza para comprender el modo como trabaja la maquinaria ó el giro del establecimiento; ó para inventar nuevos modos de procedimiento? ¿Despliegan ellos mayor ingenio para inventar nuevos modos de trabajo á fin de hacer mejor la misma obra, ó más obra en el mismo tiempo ó para economizar potencia motora ó materia prima? En suma, obtiene usted más obra y mejor ejecutada con menos gastos de aquellos obreros que han recibido lo que llamamos en Massachusetts una buena educación de escuela pública, ó de aquellos que han crecido en completo descuido é ignorancia? ¿Hay alguna diferencia en lo que estas dos clases pueden ganar y consecuentemente en los salarios que reciben?

“3.^a ¿Cuál ha sido en su opinión el efecto de un grado mayor de ejercicio intelectual y de cultura sobre los hábitos sociales y domésticos de las personas que usted emplea? ¿Son más aseados en sus casas, en sus personas y vestidos? ¿Se hallan más exentos de aquellas enfermedades producidas por falta de aseo personal y pureza de costumbres? ¿Son más ejemplares en su conversación y conducta, consagran más tiempo á ocupaciones intelectuales ó á la música, pasan las noches más con su familia que en tabernas y casas de disipación? ¿Son menos aficionados á la embriaguez? ¿Gozan de más comodidades en sus casas por el juicio y economía con que hacen sus compras, ó gozan de iguales comodidades que otros con menores gastos? ¿Son sus familias mejor educadas, se visten mejor, concurren con más regularidad á la escuela y el templo? Y cuando los hijos llegan á la mayor edad, ¿entran á la vida activa con mayores esperanzas de buen éxito?

“4.^a Por lo que hace á la posición y respetabilidad entre sus compañeros, vecinos y conciudadanos, ¿qué diferencias hay entre los que han concurrido á una escuela pública y han aprovechado sus enseñanzas y los que nada han aprendido? ¿Ejercen aquéllos mayor influencia sobre sus compañeros? ¿Se les busca con más frecuencia para obtener su consejo en casos difíciles, ó se les escoge como árbitros ó jueces para decidir pequeñas controversias? ¿Hay más esperanzas de que se eleven lentamente en la escala del trabajo, hasta llegar á ocupaciones que exigen mayor habilidad y mejor juicio y que por consiguiente producen mayor remuneración? ¿Tienen más probabilidades de elevarse de una condición subalterna y establecerse en negocios por su propia cuenta?

“5.^a ¿Ha observado usted alguna diferencia en las clases de que arriba trato (hablo de ellas como clases, porque naturalmente habrá excepciones individuales) respecto á puntualidad y fidelidad en el cumplimiento de sus deberes? ¿Qué clase se interesa más en los derechos de los demás y es más hábil é

inteligente para asegurar los propios? Ya se comprende que en esta pregunta se incluye una cuestión más general, á saber: ¿de cuál de las dos clases expresadas tienen más que temer los propietarios ó dueños de alguna fortuna; de cuál de las dos se pueden temer asaltos contra la propiedad, públicos ó secretos, ó bien aquella degeneración de las ideas morales que afloja los lazos sociales, que corrompe las declaraciones de los testigos, que viola las promesas del Jurado y que establece como regla del derecho, en vez de los principios invariables de justicia eterna, la fuerza de una mayoría numérica?

“6.^a Finalmente, refiriéndonos á los que poseen una mayor suma de bienes materiales, ¿puede haber en su opinión una policía más vigilante y eficaz para proteger la propiedad, la reputación y la persona, que una educación completa y sana y aquella formación de hábitos que tiende á producir el sistema de nuestras escuelas públicas? ¿No sería el medio más barato para asegurar la propiedad el de imponer una contribución bastante amplia para que tal educación fuese universal? Y respecto de aquellas clases que por accidente de nacimiento ú otros se hallan más sujetas á las tentaciones y privaciones de la pobreza, ¿cree usted que darles semejante educación sería abrirles nuevos recursos en la forma de hábitos de trabajo y economía, en mayor habilidad, y en el estímulo del poder inventivo, lo que les daría mil veces mayores provechos pecuniarios de los que pueden jamás esperar de las más felices depredaciones clandestinas ó de abiertos ataques á la propiedad ajena?

“Conozco muy bien, mi estimado señor, que para todo espíritu inteligente y reflexivo las anteriores preguntas parecerán superfluas é inútiles, y supongo que su primer impulso será interrogarme á su vez, preguntándome, por ejemplo, si el sol tiene alguna influencia sobre el crecimiento de los vegetales ó si es conveniente poner ventanas en nuestras casas para que penetre en ellas la luz. Confieso que hay notable analogía entre ambas preguntas por la cla-

ridad de las respuestas que deben darse; pero tengo una réplica que hacer y es, que tenemos es verdad muchas personas notables que viven junto con nosotros en esta habitación común que llamamos sociedad y que después de haber conquistado para sí unos pocos departamentos bien iluminados, pretenden ahora que una oscuridad total es preferible para muchos de los que viven bajo el mismo techo; y además, por desgracia, muchos de estos individuos, por no haber visto jamás sino débiles rayos de luz, sostienen que es mucho mejor para ellos y sus hijos el vivir en completa oscuridad. En tanto que tales opiniones subsistan, sostengo que es preciso publicar hechos y argumentos y ofrecer motivos para probar, tanto á los que viven á oscuras, como á los que los quieren mantener por siempre así, la belleza y la utilidad de la luz.

“Tengo el honor, etc. HORACIO MANN.”

Las contestaciones recibidas por el distinguido educacionista confirmaron ampliamente sus anteriores ideas.

He aquí algunos párrafos de ellas :

“Mis deducciones, dice uno de los manufactureros, son las siguientes :

“1. Que los rudimentos que se aprenden en una escuela pública en Massachusetts, son esenciales para adquirir habilidad y presteza en los obreros y para incrementar el respeto y la consideración en las relaciones sociales y civiles.

“2. Que son muy pocos los que, desprovistos de la educación de una escuela pública, se elevan de la más ínfima condición en los talleres, y que el trabajo que ellos hacen en las manufacturas, el cual sólo requiere un grado bien pequeño de destreza, es en lo general muy inferior.

“3. Que la gran mayoría de sobrestantes y otros empleados en las fábricas, que requieren considerable habilidad, á veces gran conocimiento de los negocios y siempre un carácter moral intachable, se han elevado de situaciones enteramente subalternas, debido en lo general á la ventaja que la educación les ha dado sobre sus compañeros.

“No puedo imaginar una condición de la vida en que se haga sentir más intensamente la falta de la educación primaria, y en que esta falta tenga peores consecuencias, que en las comunidades de obreros. Y asimismo, en ninguna como en ellas, se hacen más aparentes las ventajas de dicha educación.”

Dice otro corresponsal :

“..... Jamás he considerado los meros conocimientos, valiosos como son para los obreros, como la única ventaja de una buena educación primaria.

“He encontrado que en lo general los obreros mejor educados son, como clase, más morales, más subordinados y respetuosos, y más listos á someterse á los reglamentos del establecimiento. En casos de crisis ó de cambios de régimen interior ó de salarios, siempre he encontrado en los obreros educados mayor cooperación y docilidad. Estos, al paso que no soportan pretensiones injustas de sus patrones, saben *raciocinar* y cuando ven que lo que se les exige es justo, se someten de buena voluntad y ejercen saludable influencia sobre sus compañeros. Los ignorantes y desprovistos de educación son por lo general turbulentos y díscolos, ligeros en

sus juicios y listos á dejarse arrebatarse por los celos y la cólera.

“En cuando á la diferencia de carácter moral entre las dos clases (la educada y la no educada) y al peligro que la sociedad y la propiedad puedan correr de parte de una y de otra, lo mejor que puedo hacer es darle mi opinión sobre ésta en el punto de vista pecuniario. En mi opinión, los hombres ricos y que tienen capital en fábricas y establecimientos industriales, no tienen nada que temer por la difusión de conocimientos entre sus empleados, pues es un hecho que los obreros que han recibido una mejor educación primaria, son los más dóciles, los que más fácilmente ceden á razonables exigencias, y los que ejercen más saludable influencia sobre sus compañeros, al paso que los más ignorantes son los más refractarios. La sociedad en general debe pues temer más á los ignorantes que á los educados.

“Sé que algunos, no muchos, creen que la educación en las masas es peligrosa, que las hace descontentas con su suerte y que las hace insubordinadas.

“Esta creencia es en mi opinión errónea. Creo que hay cierto enlace entre la educación y la moralidad, y creo que nuestro sistema de educación pública primaria ha sido semillero, no sólo de conocimientos, sino también de sólida moral.

“Tanta fe tengo en la influencia de la educación sobre la parte intelectual y moral de los obreros, que en la fábrica que dirijo, cuando quiera que noto en algún taller ó departamento, que la producción flaquea, mi primer cuidado,

después de examinar el estado de las máquinas, es examinar la especie de obreros que allí trabajan. Y siempre he hallado que ha crecido el número de los que no saben leer ni escribir, y seguramente el de caracteres sospechosos y de costumbres libres.

“La ciudad de Lowell (Massachusetts) es ejemplo palpable de esta creencia. Probablemente no hay otra población que haya hecho tantos esfuerzos en favor de la educación y moralidad de sus numerosos obreros.

“Cuenta la ciudad veintitrés escuelas públicas, quince iglesias y numerosas sociedades para el desarrollo intelectual, trayendo como resultado, no solamente un alto grado de orden y moralidad en el pueblo, sino una inmensa producción de riqueza en sus fábricas.

“Los fundadores de este lugar eran hombres previsores y de clara inteligencia, y pusieron desde un principio en acción una suma considerable de influencias moralizadoras, que crearon y han mantenido una comunidad que se distingue por su inteligencia, su virtud y la extrema energía de su carácter. Si algún empresario abrigare duda alguna en este punto, no tendría sino rodearse de los ignorantes é inmorales, atraído por menor desembolso en salarios, y bien pronto vería cómo la pérdida en la producción, correría parejas con la disminución en los gastos, aparte de la inseguridad que rodearía su propiedad.

“En suma, creo firmemente que aquellos que poseen bienes de fortuna y esperan transmitirlos á sus descendientes,” nada tienen que temer por la general difusión de los conocimientos, y

que si alguna vez sus derechos fueren conculcados y sus propiedades atacadas, será cuando la ignorancia haya corrompido el espíritu público y preparándolo para el despotismo de algún caudillo dotado de inteligencia, pero exento de moralidad. Finalmente, creo que “aquellos que poseen la mejor parte en los bienes de este mundo,” están más interesados que nadie en esta cuestión, simplemente como cuestión de seguro. El mejor modo de asegurar sus propiedades, será tomar de ellas lo suficiente para mantener un sistema eficaz de educación primaria, á fin de que, educada la mente del pueblo, ella venga á constituir un sistema de policía infinitamente superior á cárceles y ejércitos.

“Al obrar así, otorgarían el mayor beneficio á aquella clase desdichada que “por accidentes de nacimiento ó herencia, se ve obligada á soportar las privaciones y tentaciones de la pobreza;” contribuirían á remover odiosidades y estrecharían los lazos entre los dos extremos de la escala social. La gran mayoría ha sido, y probablemente será siempre en mayor ó menor grado, pobre, en tanto que unos pocos solamente poseerán la mejor parte en los bienes de este mundo. Parece pues providencial designio el hallar una solución que tan íntima, y en mi opinión tan estrechamente, enlace el bienestar de la gran mayoría, con los bien entendidos y más altos intereses de la pequeña minoría.”

.
Dice un contratista de ferrocarriles :

“Mi principal negocio durante los diez años últimos, ha sido el de construir caminos de hierro. Generalmente ocupo 350 hombres, casi todos irlandeses, excepto los superintendentes. Cierto

estoy de que habrán pasado bajo mi empleo más de tres mil obreros distintos y que de ellos la octava parte sabían leer y escribir correctamente. Mi experiencia es que, aparte de ciertas disposiciones naturales, los que saben leer y escribir y algo de aritmética, tienen más facilidad para comprender qué es lo que de ellos se requiere, lo pueden ejecutar con más presteza, y con más frecuencia descubren nuevos modos de hacer el mismo trabajo con menor esfuerzo. Algunos de estos hombres se han elevado á ser superintendentes y hasta contratistas. En cuanto á su moralidad, no he notado gran diferencia, pero los mejor educados sí son más aseados en sus personas y habitaciones, más cultos en sus modales y más ordenados y económicos; sus familias son mejor educadas y muestran mayor interés en enviar sus hijos á la escuela.

“Como he dicho, no halló gran diferencia en la moralidad de las dos clases, porque es evidente que cultivar sólo la inteligencia sin mejorar el corazón, no hace mejor al hombre. Mientras más conocimientos y más virtud haya en nuestro pueblo, más seguridad habrá de mantener incólumes nuestras instituciones. Nuestro sistema de escuelas primarias, combinado como está con un asiduo cultivo de una práctica moralidad, forma la policía más eficaz y vigilante para proteger propiedades, personas y reputaciones, que pueda imaginarse. Y desde luego, las gentes de recursos deben contribuir de buena voluntad para educar las clases bajas, aunque sea sólo por consideraciones puramente egoistas. En Massachusetts esto se comprende bien; el asunto se debate continuamente en público, y

los gastos para la educación son considerables, de modo que muy pronto debemos esperar del sistema de escuelas públicas primarias en este estado, todo el bien que está llamado á producir. Y es por esto por lo que no tenemos en esta república, como en las de la América del Sur, una revolución cada año, á pesar de que aquí, como en todas partes, el vicio y la ambición continuamente llaman á las gentes de malos instintos á juntarse y dominar la sociedad por la fuerza, la intriga y el cohecho.”

“ Sigue hablando ahora Horacio Mann :

“ La correspondencia anterior es apenas una muestra de la suma de hechos que he averiguado en las más auténticas fuentes.

“ Ella demuestra palmariamente que la educación es no solamente renovador moral y multiplicador de la fuerza intelectual, sino también la más prolífica fuente de riqueza material. Ella tiene pues derecho á ser colocada en el inventario de los bienes nacionales, y en ese inventario, como la primera y la más importante partida. La educación es no solamente el vehículo más honrado y honorable para acumular bienes de fortuna, sino que es el más seguro de todos.

“ Es más que una mercancía, de la que se deriva provecho una sola vez al pasar por las manos del negociante; es como el capital, fuente de continua renta, con la diferencia de que no hay necesidad de asegurarlo, ni cambia con el gobierno del estado ni con las fluctuaciones del mercado.”

II

El número 115 de *El Relator* contiene un artículo de fondo titulado *nihilismo* en el cual, preconizando la importancia del desarrollo de las mejoras materiales, se compara esta tarea con la de educar á las masas, sosteniéndose la preferencia que á la primera debe darse, aun con menoscabo de la segunda.

Esta voz, salida, si puede decirse así, del campo educacionista, es por demás alarmante. Ella demuestra que la fe flaquea, que se carece de convicciones profundas, tanto acerca del alcance como de la importancia de la educación del hombre en la obra del progreso humano, y fuerza nos es rectificar algunos conceptos y repetir verdades que para muchos espíritus aparecen por demás triviales.

Posible es que la opinión dibuje en el país uno de esos vaivenes que tan comunes y tan funestos nos son y han sido, y que tras de tantos esfuerzos y gastos, nos hallemos á punto de flaquear, en la impaciencia de buscar el mejoramiento material, en el camino del mejoramiento mental, el único seguro para desarrollar la civilización.

Ni es éste el único síntoma que acusa semejante movimiento.

El partido conservador se halla de nuevo en la brecha, sosteniendo sus doctrinas por la prensa con calma, meditación y no despreciable esfuerzo de inteligencia. *El Repertorio Colombiano*, revista que acaba de salir á luz, es bandera más segura y eficaz que la rebelión en que tan mal parados quedaron los pensadores ultramon-

tanos. El señor J. B. Ortiz, en el número 1.º de dicho periódico, ataca en un artículo, notable por más de un concepto, el fondo de las más notables ideas del partido radical. La perfectibilidad humana, base de la tarea educacionista, es allí vigorosamente asaltada en su esencia, preconizándose en cambio *la autoridad* en toda su amplitud, ya como origen de la civilización, cuya simiente ha venido, en la opinión del autor, por la revelación; ya como medio de progreso, por la sumisión á los maestros y directores establecidos, depositarios de la verdad tradicional.

Se ve pues que sobra motivo para no desamparar el debate y refrescar las ideas del público sobre tan vital asunto.

El Relator sostiene que entre la obra educacionista y la industrial, ésta es más apremiante y necesaria. La consecuencia lógica sería que aquélla se puede desatender sin gran menoscabo, con tal de que á ésta se le de la debida importancia.

Si *El Relator* se hubiera penetrado de que el desarrollo de la industria es indispensable concomitante del desarrollo intelectual, de modo que en un pueblo bárbaro los ferrocarriles y los telégrafos no producirán resultado alguno, en vez de despreciar la importancia de la educación, la habría enaltecido.

Puesto que vamos á construir un ferrocarril, habría podido decir, que será un poderoso estímulo para la industria nacional, tenemos que proseguir con empeño la obra de la ilustración de las masas, á fin de que la inteligencia nacional se halle á la altura y sepa aprovecharse de las facilidades que el Gobierno, con ingentes gastos y sacrificios, procura á la Nación. Un fe-

El ferrocarril es una facilidad grande para que los productos de la industria puedan trasportarse á sus respectivos mercados. Pero para que este auxiliar no se haga ineficaz, es preciso que nuestros pueblos sepan en primer lugar producir, en segundo ahorrar y en tercero mantener el orden y la paz política y social, elementos todos indispensables de prosperidad material.

Ellos se desarrollan y fortifican por medio del cultivo intelectual, ó sea la educación. Aprender á producir del modo más eficaz y barato, es fruto del conocimiento de las leyes naturales, económicas y físicas, ó sea de la ciencia aplicada á la industria. Saber ahorrar es fruto de los hábitos de templanza y moderación que el ejercicio y las convicciones vigorizan, ó sea la *educación* de los sentimientos morales. Mantener el orden y la paz pública y social, es fruto igualmente de los hábitos y de las convicciones morales, que la educación dirige y encamina.

Aspirar á mejorar es también fruto de cierto grado de desarrollo intelectual. La ilustración abre á la mente horizontes de satisfacciones materiales desconocidos para los salvajes. Aspirar es primero que obrar. Tras de la aspiración viene el esfuerzo y tras del esfuerzo la producción. Más produce quien más sabe. Si á estas dos tareas, intelectual é industrial, no les damos igual y paralela importancia, el resultado puede ser uno de estos dos: ó que el ferrocarril no encuentre ocupación bastante, porque las fuerzas productoras de la población (sus aspiraciones, sus hábitos de trabajo y de ahorro y sus conocimientos), no sean suficientes para alimentarlo; ó que una pequeña parte, la más ilustrada, trabajadora y ambiciosa, se haga rica sin que la gran masa

obtenga provechos notables (Lo que pasó en la época de prosperidad de Ambalema y de todos los valles calientes del alto Magdalena, prueba que este resultado es perfectamente concebible, á pesar de que á primera vista parezca absurdo que cuando hay trabajo para todos, no todos prosperen). Recuérdense aquellos dichos de Franklin en el *Buen hombre Ricardo*. "Si quieres ser rico, piensa no sólo en ganar sino en ahorrar. España no se hizo más rica por ser dueña de las Indias, porque sus entradas fueron siempre inferiores á sus salidas. Con lo que se mantiene un vicio se pueden educar dos hijos." Un pueblo que no sabe ahorrar ni invertir en empresas duraderas, sino que gasta cuanto gana en la embriaguez, no será rico jamás. La prosperidad de California no depende hoy de sus minas sino de su agricultura.

Si se nos anunciase que una guerra exterior nos amenzaba, ¿sería prudente exhibir á la mente del pueblo, tan sólo la expectativa de los frutos opimos que nos rendiría la victoria? ¿No sería más natural y provechoso preparar los cuerpos y las cabezas del pueblo para la lucha que se esperaba, á fin de asegurar por ese medio el triunfo? El ferrocarril es una nueva liza á que muchos están llamados; pero en que no serán escogidos sino los que entren á ella bien preparados.

Porque es preciso definir en este punto cuál es el de partida de *El Relator*. Si es que *la escuela* no sirve para nada, que ella no ayuda al desarrollo industrial del país, entonces que demuestre cómo es que se obtienen el cultivo intelectual y la ciencia de un modo general, metódico y seguro.

Y si es que *las escuelas colombianas* como están organizadas hoy en día, no contribuyen al desarrollo intelectual propio para la producción de riqueza, entonces la tarea de aquel ilustrado periódico, en vez de ser la de desacreditar genéricamente la escuela y lanzar el peso de su autoridad en contra de ella, debería ser la de dedicarse á estudiar los vicios actuales de la institución y á propender por su mejora, ya fuese en la opinión, ya en las leyes. Sobran elementos antipáticos á la escuela en el país. El ultramontanismo y las aspiraciones de los políticos de oficio, ven de consuno con mal ojo que se quiera libertar al pueblo de toda autoridad caprichosa, ya fuere divina ó humana. La indolencia y la pereza son naturales enemigos de ella, y los hombres pudientes que, con tal de no aumentar sus desembolsos en la forma de contribuciones, verían tranquilos hundirse el país en el abismo á que marcha, son igualmente sus naturales adversarios.

Lamentable sería que las opiniones enunciadas en el artículo *nihilismo* representasen convicciones acentuadas en contra de la educación popular.

Ilustrar no es educar, es una parte de la educación. Educar es perfeccionar. De la facultad de perfeccionamiento del espíritu humano se desprende la universal ventaja de la educación. El hombre vive educándose hasta que muere. La tarea de la escuela es apenas una parte. Su gran ventaja depende de que ella prepara el espíritu, cuando la mente es más plástica, para las pruebas y exigencias de la vida.

Cuando se habla de las ventajas comparativas de las mejoras materiales y de la educación po-

pular, se comete una lamentable confusión. Las mejoras materiales no pueden subsistir sin la aplicación de las facultades humanas á la explotación de la naturaleza. Y esta aplicación no es fruto de otra cosa que de la educación del espíritu humano, es decir de su esfuerzo inteligente. ¿Quién hace el ferrocarril? El no cae construido del cielo. El necesita de la inteligencia humana, de la ciencia humana, del esfuerzo humano. Pueden existir ferrocarriles sin industria, como por ejemplo si se construyesen en países desiertos totalmente ó entre tribus salvajes. Pero todo país en que el pueblo *sabe y quiere* trabajar, tiene irresistiblemente que desarrollar ferrocarriles y todas las demás comodidades de la civilización. El problema actual sobre los ferrocarriles en nuestro país es más bien cuestión de hechos que de debates; si se hacen y rinden fruto, es porque ha llegado el momento de su evolución.

A nuestro país lo que le falta es ciencia, y hábitos de trabajo y ahorro. Si los hubiera, los capitales se asociarían, el riel que va á tender el ingeniero inglés lo tendería el ingeniero colombiano, la locomotora que va á dirigir el maquinista inglés, la dirigiría el maquinista colombiano.

Ya en otra ocasión hemos llamado la atención á dos hechos notables que ilustran este punto. El uno, que los mormones se desterraron al desierto sin llevar más que su inteligencia educada y sus hábitos de asociación y de ahorro. Y del desierto hicieron en veinte años un jardín. El otro, es que en Ambalema llovió el oro; pero que como no encontró ciencia ni moralidad en el pueblo, cuando la lluvia cesó, sólo quedaron vicios y miseria.

¿Por qué se preconizan tanto las ventajas de la inmigración? Porque la inmigración trae ciencia y trabajo, es decir, trae *mentes educadas*. Tanto vale traer un alemán inmigrado, como trasportar al indio de Chía, si esto fuera posible, del país de la ignorancia y el vicio al país de la ilustración y la moralidad. El viaje de la civilización en el mundo no es otro. Entre París y Cafrería, la distancia no es de tierra sino de situación espiritual. La humanidad corre del salvajismo á la civilización, no por un cambio material de posición de los hombres, sino por un cambio de situación mental. ¿Quién representa la civilización mejor, Livingstone en las soledades del Africa, ó el Shah de Persia en los salones de Londres?

El ferrocarril deriva su inmensa ventaja de que obra como elemento educador, es decir, es un estímulo para la inteligencia humana. El no puede traer dinero y abundancia de balde: con ferrocarril ó sin él la abundancia y la comodidad continuarán siendo el premio del trabajo, de la inteligencia y de la moralidad. La ignorancia, la pereza y el vicio permanecerán, con él ó sin él, al pie de la escala social. Las leyes naturales son inmutables, y es el más craso error el que se comete al figurarse que el ferrocarril será una lluvia de condores que se recogerán sin esfuerzo. El ferrocarril será premio de las inteligencias más educadas, nada más. Pretender que el ferrocarril va á dar pan á todos los colombianos, es una verdadera paradoja. Lo dará al que lo sepa ganar y lo sepa ahorrar. Si no quitáis al indio su indolencia, su carencia de aspiraciones y su vicio de embriagarse, jamás, jamás será rico por más que se lo griten labios de oro.

Dice *El Relator* :

Por un fenómeno que acaso no se haya explicado suficientemente, es probado que el padre industrial ó trabajador tiene con qué educar á sus hijos, aunque él sea un hombre bozal.

Aquí hay una confusión. El padre industrial (es decir inteligente), y trabajador, (es decir, con hábitos de trabajo), es un hombre *educado* para la producción, ya sea que su educación se deba á la escuela ó á sus propios esfuerzos. El puede no saber inglés, pero sabe cómo se siembra y se recoge la semilla, cómo se compra y se vende y cómo se ahorra y se gasta con provecho. La educación no es sólo saber leer, y hablar alemán y latín. Para que esta observación probara algo en contra de las escuelas, sería preciso demostrar que si ese mismo padre bozal, pero industrial y trabajador, hubiera ido á la escuela, habría salido de allí menos apto para la producción de riqueza de lo que es en el día. Esa misma pluma tan ilustrada y preciosa que hoy ataca la escuela, ¿á qué debe su reputación y su éxito sino al cultivo acabado del cerebro de su dueño, á sus estudios, á su laboriosidad y consagración, es decir, á su *educación*? ¿No le debe nada *El Relator* á la escuela?

Dice *El Relator* :

¿Qué prueba esto? prueba que si el trabajo enriquece una generación, y esta riqueza sirve para educar otra, el TRABAJO como fuente de bienestar, es más efectivo y fecundo que la CIENCIA.

¿Qué cosa es trabajo en la acepción económica de la palabra? Trabajo es la aplicación de las facultades humanas á la obra de la producción. Luego á medida que las facultades humanas

sean más perfectas, la obra de la producción será más fecunda. Y como la posesión de la *ciencia* es uno de los más conspicuos resultados del cultivo de las facultades humanas, se deduce que la ciencia es el más precioso aliado del trabajo. En suma, la ciencia es la salvadora del trabajo. ¿A quién se debe el vapor? á la ciencia. ¿A quién se deben la rueda, la palanca, la polea? á la ciencia. ¿A quién se debe el arado? á la ciencia.

¿Qué es trabajo sin ciencia? Es el esfuerzo del buey, mera eliminación de músculo, abrumador, pesado, matador, estacionario. ¿Qué es trabajo con ciencia? Es la obra divina. Es la confección de la tela de seda, producida, hilada, tejida, pintada por los más pasmosos esfuerzos de la ciencia. Es la reproducción de los objetos en la fotografía. Es el transporte rápido en el ferrocarril y el vapor. Es la maquinaria en grande que la mente humana encarga á la paciente é infatigable materia, que con ruedas y palancas imprime el pensamiento humano, teje la seda, la lana, el lino y el arroz, pinta las telas, los papeles y los cuadros, escarmena el algodón y la lana, hila, dibuja en el grabado y fabrica cuanto poseemos en cantidades fabulosas.

III

Permitaseme citar extensamente varios párrafos de Mr. Herbert Spencer, tomados de su inimitable tratado sobre la Educación.

La mayor parte de los hombres, dice, se hallan ocupados en producir, preparar y distribuir la riqueza. Y ¿de qué depende la eficacia en la producción, pre-

paración y distribución de la riqueza? Depende del uso que se haga de los métodos especiales á cada departamento ; depende del conocimiento de sus respectivas propiedades físicas, químicas ó vitales ; en suma, depende de la *ciencia*... Para que esta verdad sea apreciada es necesario ilustrarla con una rápida revista de hechos.

Para todo lo relativo á la construcción de edificios y obras de arquitectura, es indispensable algún conocimiento de las matemáticas. El carpintero de aldea que á falta de conocimientos científicos obra por reglas empíricas, así como el constructor del túnel subterráneo de Londres, hacen diariamente uso de las leyes matemáticas. El ingeniero que mide un lote para edificar, el arquitecto que dibuja el plano de la habitación, el albañil que forma el presupuesto, el oficial que prepara los materiales ; el minero que labra la piedra ; y todos los artesanos que adornan el edificio, se guían por verdades geométricas. La construcción de ferrocarriles depende desde el principio hasta el fin de leyes de matemáticas, ya para preparar los planos y las secciones, para trazar la línea, para medir las vueltas y terraplenes, para dibujar, hacer los presupuestos y construir los puentes, calzadas, viaductos, túneles y estaciones. Y asimismo dependen del conocimiento de esas leyes las bahías y puertos, los diques y muelles que bordean las costas, como las minas que corren por debajo de la tierra.

La geometría aplicada á la astronomía es la que ha dado nacimiento al arte de la navegación, de modo que á aquella ciencia debemos el comercio, que alimenta millones de seres humanos, que nos suministra casi cuanto necesitamos y gran parte de nuestras superfluidades y objetos de lujo. Y en estos tiempos, hasta el agricultor para trazar sus desagües tiene que usar del nivel, es decir, de un principio geométrico...

De la correcta aplicación de la mecánica depende

el éxito de casi todas las fábricas. Las propiedades de la palanca, la rueda y la polea tienen que consultarse en toda máquina: toda máquina no es otra cosa sino un teorema mecánico solidificado, y á las máquinas se debe en el día casi toda la producción de riqueza. Veamos si no la historia del pan que comemos en la mesa. El suelo que produjo el trigo fué desecado por tubos de barro hechos con máquina; la superficie se removió con una máquina; con una máquina se sembró la semilla; con máquina se segó, se trilló, se molió y se cernió el grano y aun con frecuencia la harina se convierte en galleta por medio de una máquina. Revisemos el cuarto que habitamos. Si es moderno, probablemente los ladrillos con que está construido se fabricaron con máquina; con máquina se aserraron y acepillaron las tablas de su suelo; los papeles de las paredes se fabricaron y pintaron con máquinas. Las mesas, las alfombras, las cortinas son todos productos de las máquinas. Y los vestidos que llevamos ¿no son todos tejidos y acaso cosidos por medio de las máquinas? Y el libro en que leemos, ¿no es producto de una máquina el papel y no se cubre con estas letras por medio de una máquina? Y recuérdese que según que sean bien ó mal aplicados los principios de la mecánica, así llegarán el éxito ó el desastre, á los individuos como á las naciones. El ingeniero que aplica mal su fórmula para medir la fuerza de resistencia de los materiales, construye un puente que á poco se vence y se derrumba. El fabricante que inventa una máquina fundada en principios falsos, no puede competir con el que inventa aparatos en que hay menor gasto en fricción....

¿Y la física? aliada á las matemáticas, nos ha dado la máquina de vapor, que ejecuta la obra de millones de trabajadores. Aquella parte de la física que trata de las leyes del calórico, nos ha enseñado á economizar combustible, á aumentar la fuerza de los hornos de reverbero sustituyendo por la corriente de aire caliente la corriente de aire frío; á ventilar las mi-

nas, á evitar explosiones por medio de la lámpara de seguridad, y por medio del termómetro á regularizar innumerables procedimientos industriales.

Aquella parte de la física que trata de la luz ha dado ojos al miope y al anciano; ayuda por el microscopio á descubrir mil enfermedades y adulteraciones en alimentos y drogas, y por medio de la mejora en los faros previene los naufragios. Las lucubraciones sobre la electricidad y el magnetismo, han salvado por la brújula innumerables vidas y propiedades y hoy, por medio del telégrafo, han preparado la futura regularización del comercio, el mejoramiento de las relaciones políticas y acaso la supresión de la guerra. Y en la vida doméstica, desde la estufa de nuestras cocinas hasta el estereoscopio de nuestros salones, las leyes de la física penetran y dominan cuanto nos rodea, así nuestras necesidades como nuestros placeres.

Y más importante es aún el papel de la química en las ocupaciones que procuran al hombre su subsistencia. El blanqueador de telas, el que las pinta y las adorna para el mercado, ganan ó pierden según que siguen ó descuidan las leyes de la química. La económica extracción del cobre, plomo, hierro ó plata son en gran parte operaciones químicas; como lo son también las que se refieren á la fabricación de la porcelana y el vidrio. El provecho ó la pérdida del destilador depende de que la fermentación se detenga en el desarrollo del alcohol ó pase al desarrollo del ácido; y el cervecero encuentra, si hace negocios en grande, que la empresa vale la pena de pagar un químico en el establecimiento. Si repasamos una obra de tecnología, veremos que casi no hay procedimiento en las artes ó manufacturas que no dependa en gran parte de la química. Ultimamente, en la agricultura moderna la química representa un papel de primer orden. El análisis de los abonos y los suelos, su adaptación mutua; el uso del *gypsum* para fijar el amoníaco, la producción de abonos artificiales, todos son dones de la química que el agricultor necesita estudiar. Ya

sea en la fabricación de fósforos, en la desinfección de los desagües ó en la fotografía, en el pan fabricado sin fermentación, ó en perfumes extraídos de los desperdicios, veremos que la química afecta todas nuestras industrias y que por consiguiente el conocimiento de ella es indispensable para el que sigue ó tiene interés en alguna especie de industria.

Todavía nos falta una ciencia que revisar: la sociología ó ciencia de las sociedades. Sin saberlo, todos los que tratan del estado del mercado de moneda, los que examinan los precios corrientes, discuten sobre las cosechas de algodón, trigo, papas, etc., miden las probabilidades en contra ó en favor de la paz pública, y por todos estos datos resuelven aumentar ó disminuir sus operaciones comerciales, son estudiantes de la ciencia social; estudiantes empíricos y novicios acaso, pero estudiantes que ganan el premio ó se ven arrebatarse sus fortunas, según que comprenden ó no el curso de los acontecimientos. El mercader y el fabricante se guían por probabilidades de oferta y demanda al hacer sus operaciones, y la oferta y la demanda dependen de leyes sociales que es preciso estudiar y conocer.

.....¿Qué cosa es conocer un negocio sino conocer las leyes que lo regulan? Porque todo sobre la tierra está sujeto á leyes, y el conocimiento de las leyes naturales es lo que se llama ciencia.

..... En este siglo de compañías anónimas, casi todo el que dispone de algún capital, invierte una parte de él en empresas distintas de sus ocupaciones habituales, y como interesado en ellas, su pérdida y su ganancia dependen del conocimiento que tenga de las ciencias que á aquellas empresas se refieren. Hemos visto una gran Compañía que se propuso con enormes gastos excavar una mina de carbón, y los accionistas se arruinaron, por no saber que cierto fósil que encontraron, pertenecía á una formación anterior al desarrollo del carbón, y que era imposible encontrar el mineral debajo de tal formación geoló-

gica. No hace muchos años que se gastaron £ 20,000 (\$ 100,000) en la empresa de coleccionar el alcohol que se destila del pan; y habrían ahorrado tan enorme suma los accionistas, si hubieran sabido que la harina pierde considerable cantidad de su peso al fermentarse.... Todos los días vemos empresas y proyectos que con un poco de ciencia habrían dejado en el bolsillo de los accionistas la sumas que han perdido.*

Así, la cuestión con que empezamos parece resuelta. ¿Qué es lo que debemos aprender? La respuesta uniforme es, *ciencia*. Tal es el veredicto. Para mantener la vida y la salud, lo principal es *la ciencia*. Para ganar la subsistencia, el primer elemento es *la ciencia*. Para ser buen padre de familia, la más importante guía es *la ciencia*. Para ser buen ciudadano y propender al engrandecimiento de la patria, la clave indispensable es *la ciencia*. Para producir con perfección y gozar más de las bellas artes en todas sus formas, lo que más se necesita es *ciencia*. Y para la disciplina intelectual, moral y religiosa, el conocimiento más eficaz es el de *la ciencia*.

He aquí algunos pensamientos de Horacio Mann sobre la importancia de la educación en la producción de la riqueza.

* Por ejemplo, fiascos industriales en nuestro país, desaguar lagos y lagunas sin estudiar el terreno y conocer las leyes de nivelación de los líquidos (Fúquene, Guatavita); fabricar ácido sulfúrico sin conocer las leyes de la demanda; pretender monopolios sin estudiar las leyes de la libertad del tráfico (monopolio de la miel, Compañía de transportes); exportar quinas sin conocer su calidad; fundar fábricas sin conocer los gastos de producción y la capacidad de los obreros, ni el manejo de las máquinas (papel, vidrio, tejidos); establecer empresas sin conocer el modo de construir las hornillas (ingenio de azúcar, trapiches, ferrerías); hacer puentes sin calcular la fuerza de resistencia de las maderas (puente de Portillo, etc.).

Para curtir las pieles, antiguamente se dejaban en el pozo por seis, ocho, diez meses y hasta un año, hasta que el tanino había penetrado bien toda la piel. Por los descubrimientos modernos, la piel se deposita en un pozo herméticamente cerrado, sumergida en una solución de tanino: extraído el aire, el tanino penetra fácilmente todos los poros y la operación se ejecuta en unos pocos días.

Antiguamente se hacían las tablas con la azuela ó el hacha con una inmensa pérdida de madera. Entonces se inventó la sierra recta; pero para cortar tablas muy delgadas, como para emplanchados, todavía la sierra desperdiciaba mucha madera; entonces se inventó la sierra circular, que puede hacerse enormemente delgada, sin que pierda de fuerza, por el rápido movimiento giratorio que se le imprime. Velocidad en mecánica es con frecuencia equivalente á fuerza.

Dice Lord Brougham que la invención de refinar azúcar por un nuevo procedimiento, ha dado á su autor más dinero y con menos riesgos y costos, que tal vez ningún otro descubrimiento sobre la tierra.

En la fabricación de agujas caen millones mezcladas en un gran depósito. ¿Qué inmenso trabajo para separarlas é igualarlas! Si se hiciera con las manos, ¿cuántos sufrimientos y esfuerzos? Sin embargo un apararo sencillísimo hace la separación y las ordena con la mayor rapidez, evitando así muchos gastos que tendrían que aumentar el precio de las agujas en el mercado.

Un pueblo ignorante no solamente es, sino que debe ser pobre. Debe carecer de sagacidad y previsión y por consiguiente de medios y de comodidades. La prueba de esto no se halla en las lecciones de la historia, sino en la constitución de la naturaleza. Ni belleza de clima, ni fertilidad de suelo, ni facilidades para el comercio, ni montones de oro y plata almacenados en las entrañas de la tierra darán á una nación ignorante prosperidad material. La riqueza la crea el hombre, y el ignorante no puede crear riqueza. El

pescador de perlas no se adorna con ellas, ni el que saca los diamantes se engalana con ellos, ni el minero se enriquece con el oro que extrae. Todas las más preciadas producciones de la naturaleza, ya sean vegetales ó minerales, irán en poco tiempo, como arrastradas por una fuerza magnética, á parar á manos de los más inteligentes... Siembre quien quiera ó recoja quien quiera, el más inteligente será el consumidor.

Sólo la educación universal puede impedir el dominio del capital y el servilismo del trabajo material. Si sólo una clase limitada posee la educación, y el resto de la Nación es ignorante, ésta será en el hecho irresistiblemente la dependiente y servidora de aquélla.

El mayor y más benéfico efecto de todos en la economía política, es convertir un consumidor en productor, y el siguiente, aumentar la fuerza productora del productor, y estos dos fenómenos sólo se obtienen por el cultivo de la inteligencia.

Se calcula que el descubrimiento de M. Pasteur para curar el carbón en los animales ha dado á Francia en pocos años una cantidad igual á la indemnización de guerra que pagó á Prusia (1896).

Dice *El Relator*:

Abierta la puerta de la escuela en un distrito de 10,000 almas, concurrirán á ella el diez ó el doce por mil. Abierta allí mismo la puerta de la industria, concurrirán el ochenta por ciento por ocupación y paga. El A, B, C es una gran dádiva; pero el A, B, C es lento como toda gestación en el tiempo y en las circunstancias, no siempre propicias. El jornal no es lento, pues se coge todos los días. Tempoco lo son las cosechas ni los consumos.

El hijo del pobre que va al *trabajo* vuelve al caer de la tarde al hogar, sano, robusto y con la ración diaria, la que parte con sus padres ancianos y sus hermanos menores. El es, pues, la alegría y la provi-

dencia de la familia. El hijo del pobre que va á la *escuela*, vuelve á la casa escuálido, de mal humor, y en vez de alivio trae carga á la familia, pues pide comida para vivir y lumbre y reposo para estudiar. Su madre lo ve descalso y llora; el padre le ve las vestiduras desgarradas, y suspira. Aquel hijo querido y casi enfermo por la necesidad, es una esperanza para de aquí á doce años; esto es, para cuando en la familia haya más tumbas que seres y más desastres que días. Y eso si se *logra*, lo que no es común.

Tomando algunos de estos pensamientos, nosotros nos atreveríamos á formular el razonamiento expresado así:

“Abierta la puerta de la escuela en un distrito de 10,000 almas, actualmente sólo concurren á ella el diez ó doce por mil. Hoy que vamos á tener facilidades para la industria, es preciso hacer que concurren *todos* aquellos que se hallan en capacidad de hacerlo, aunque para ello sea necesario establecer la compulsión y elevar las contribuciones. Abierta la puerta de la industria allí mismo, es preciso hacer que la escuela prepare trabajadores para llenar con obreros despertados á la luz, el 80 por 100 que la industria puede llamar por ocupación y paga. Un obrero cuya inteligencia ha recibido el contacto de la luz por el estímulo mental, se halla en capacidad de producir tres veces más que un obrero enteramente ignorante. Y un obrero que ha mamado hábitos de moralidad, es un obrero que capitaliza é invierte provechosamente sus ganancias, en tanto que un obrero ignorante y vicioso, mientras más gane más gastará, más pábulo dará á sus pasiones y más pronto arruinará su inteligencia y su cuerpo con los recursos materiales que la industria le proporcione. No

solamente esto, es preciso hacer la educación más práctica. El A, B, C es una gran dádiva; pero debe enseñarse no sólo el A, B, C ideológico sino el A, B, C de las industrias y las ciencias; el A, B, C es la puerta que el trabajo práctico en el taller abre para el edificio de la ganancia y el ahorro. El jornal se coge diariamente, pero es preciso que el que lo coge no lo desperdicie y que el que gana hoy diez pueda mañana ganar veinte. Todo esto se obtiene con la preparación de la escuela, si la escuela es buena.

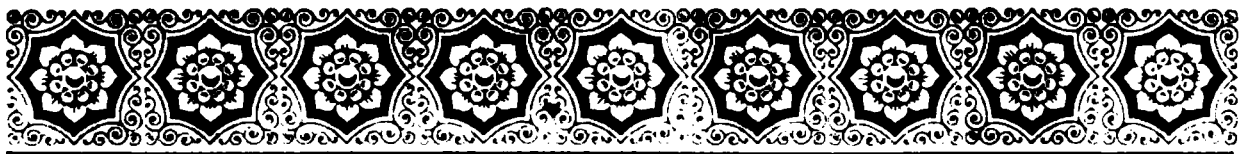
“ Si el hijo del pobre va al trabajo así preparado, volverá sano al hogar y partirá con sus padres y hermanos la ración diaria. En tanto que si es ignorante y vicioso, ó será despedido por inútil, ó si gana, á pesar de eso, su ganancia en vez de ir á aliviar la vejez y el desamparo de sus padres, irá á la taberna y el lupanar. Hay escuelas hoy en que no se conocen los principios y sucede que el niño vuelve á su casa escuálido y de mal humor, y que en vez de alivio trae carga á la familia. Esto no debe ser así, es necesario que en todas las escuelas, como sucede ya en muchas, la enseñanza se dé con tal suavidad y eficacia, que la diaria vuelta del hijo al hogar sea como la entrada de un rayo de sol. El amor paternal esencialmente desinteresado, ve con orgullo y placer el diario desarrollo físico y mental del hijo querido, esperanza para más tarde, pero cuya civilizadora influencia se hace sentir eficaz y prácticamente en el hogar, desde que su inteligencia empieza á recibir el benéfico contacto del cultivo. ¿Quién no ha presenciado que desde los doce años un niño serio y bien encaminado empieza á ser útil á sus padres? El

trae ideas de orden en las mal llevadas cuentas de sus ignorantes padres; su mano infantil traza la carta que su padre no puede escribir; de noche lee en voz alta las lecciones elementales que ha aprendido y que abren á su familia nuevos horizontes : él apunta lo que debe el padre y lo que gasta la madre, calcula el precio de los efectos de su pequeño comercio, é introduce en el taller del padre el uso del metro, el compás y la regla; dibuja toscamente, pero al fin dibuja, el plano del mueble ó el utensilio que ha de ahorrar trabajo ó aumentar la comodidad. Quién de esto dudare, que recorra en Bogotá los mil hogares en que la educación ha elevado el nivel moral y material de los artesanos. "

Inagotable como es este tema, creemos habernos extendido demasiado. Sentimos de veras tener que impugnar conceptos que emanan de tan ilustrada y patriótica pluma como la del señor Redactor de *El Relator*, pero á ello nos obliga un deber de conciencia y la convicción de que sin necesidad de deprimir la influencia de la escuela, generadora de la industria, sobran argumentos para patentizar las ventajas del ferrocarril. La escuela y el ferrocarril son más que aliados, son madre é hijo.

Agosto de 1878.

SENSUALISMO Y LIBERALISMO



SENSUALISMO Y LIBERALISMO

El hombre debe creer en la inmortalidad ; la creencia en ella es armónica con su naturaleza, y sus instintos en este sentido se confirman por la religión. Mi creencia en la inmortalidad del alma viene de la idea de actividad ; porque mientras persevere en incesante actividad hasta el fin, tengo una especie de garantía de la naturaleza, de que cuando la forma actual de mi existencia sea incapaz de dar energía á mi espíritu, ella proveerá una forma más propicia para ese objeto.

GOETHE.

El presente jamás es nuestro objetivo : el pasado y el presente son medios de acción : el porvenir es nuestro objetivo. De consiguiente, jamás vivimos sino en la esperanza de ser felices, y es inevitable que jamás lo seamos.

PASCAL.

El señor Angel M. Galán ha publicado en *La Unión Liberal*, cinco artículos impugnando algunas de las conclusiones y de las tesis sostenidas en el folleto *La Lección del Pasado*.

El señor Galán salta á la arena defendiendo al sistema de Bentham en moral. Como más ade-

lante se verá, el defensor se ha visto irresistiblemente arrastrado á desertar de las conclusiones lógicas del maestro, y tal circunstancia invalida su defensa.

Desde luego, es innegable el servicio que la escuela de Bentham, sucesora de los enciclopedistas del siglo XVIII, ha prestado á la causa liberal en el mundo. Su grande espíritu de análisis, la penetración y amplitud de sus miras y su conocimiento de la naturaleza humana, han dado á sus ataques contra el despotismo gran claridad y fuerza, haciéndolo invaluable colaborador en la obra de demolición. Los derechos individuales violados, la felicidad de millares desatendida, y su ataque á los privilegios y las aristocracias, dieron fecundo campo á su labor. La cuestión es averiguar si tiene igual fuerza en la obra de edificación que nos está tocando en este país.

Como muy bien lo observa M. Louis Blanc, en su historia de la revolución de 89, el individualismo, fuerte para destruir, á quien el progreso le es deudor de inmensas conquistas, debe dar campo á más fecundos principios, que él caracteriza bajo el nombre de fraternidad. *

La eficacia del bentamismo en beneficio de las instituciones libres, ó mejor dicho, en contra de la tiranía, explica bien el influjo que aun mantiene en esta sociedad. Si no me equivoco, los males que, por pretender aplicarlo á la marcha de sociedades libres, habremos de experi-

* Opino que la teoría de Luis Blanc es correcta en su punto de vista general; pero es discutible si la forma que él hace asumir al principio de fraternidad (la organización del trabajo) sea la forma verdadera que le toque.

mentar y estamos experimentando, harán que insensiblemente se vayan alterando los principios fundamentales de aquel sistema.

Creo ser correcto en la siguiente clasificación de los principales puntos que sostiene el señor Galán en su serie de artículos :

1.º Que no hay materialistas en el país.

2.º Que hay sensualistas, pero que ese sistema no es intolerante ni estrecho.

3.º Que no es al *vigor* sino á la calidad de sus creencias á lo que el partido liberal debe sus triunfos.

4.º Que la misión del legislador no es otra que buscar la felicidad de los asociados, pero que no tiene nada que ver con la felicidad futura.

5.º No es cierto que sólo las creencias trascendentales produzcan mártires.

6.º No es correcta la comparación de un viaje con la vida humana.

7.º La felicidad y no la perfección es el *objeto* supremo de la vida.

8.º Que *Ignotus* censura el amor al yo.

9.º Que se debe enseñar en las escuelas la moral del evangelio en toda su pureza, pero que se debe evitar el dogmatismo.

Examinaré estos puntos lo más esmeradamente que me sea posible.

1.º Que no hay materialistas en el país.

Es verdad que hasta hoy el sistema materialista no se ha preconizado por la prensa ; pero he llegado á creer que las tendencias materialistas, ó por lo menos una inclinación marcada hacia ellas, están difundidas entre algunos liberales. Por lo demás, este resultado parece lógico. La lucha con el clero prepara el espíritu para el indiferentismo religioso, pues

es bien común el confundir en el ataque al abuso, el ataque á la cosa misma. Con la absorción producida por esta lucha, gran parte de los escritores, catedráticos y oradores liberales, han dado de mano enteramente á toda consideración de carácter religioso. En su lugar se ha preconizado un sistema de moral enteramente terrenal, en que la felicidad material es la sola aspiración. He creído observar que toda tendencia al estudio de cuestiones espirituales se mira por algunos liberales con sospecha ó con antipatía y que cuando se habla de Dios y de la inmortalidad del alma, ya se alarman, imaginándose que Dios, los clérigos y el Papa forman una trinidad indisoluble, y que venerar al primero es de hecho defender á los segundos. Estas cosas pasan en las conversaciones y en los juicios privados, bien que todavía no se hayan lanzado á la prensa.

Si la mente se alimenta exclusivamente de una estética materialista y sensual, el ateísmo se produce naturalmente. Esta consecuencia desarrollada en Francia tras de los escritos de Helvecio, padre intelectual del sistema de Bentham y demás pensadores materialistas del siglo XVIII, la analiza con mucha precisión Mr. Buckle, escritor nada sospechoso, y añade “.... es innegable que el ateísmo se había extendido mucho, como lo puede atestiguar cualquiera que haya estudiado los hábitos mentales de la generación que precedió á la revolución. Entre los escritores de segundo orden Damilaville, Deleyre, etc.... eran decididos sostenedores de aquel frío y sombrío dogma que, para extinguir la esperanza de una vida futura, borra del espíritu del hombre el glorioso instinto de su propia inmortalidad.”

El señor Galán rechaza la teoría materialista y afirma que el partido liberal no la profesa. Precisamente eso es lo que yo he sostenido, que el partido liberal de Colombia no es materialista, por más que exista tal tendencia en algunos liberales, acérrimos partidarios de la doctrina utilitarista. Si yo me he equivocado en este juicio, lo celebro infinito: mi error abona la opinión que he avanzado.

2.º Pero sí hay sensualistas, y el señor Galán sostiene que el sensualismo ó utilitarismo no es intolerante ni estrecho, como yo lo califico.

El señor Galán busca el cargo hecho en un camino distinto de aquel á que yo me he referido. El cree que yo ataco de intolerante el sensualismo, porque sus partidarios fácilmente se dejan llevar á calificativos hirientes en el calor del debate: esto también es intolerancia; pero no es allí donde yo le hago el cargo. Lo ataco de intolerante, porque pretende monopolizar el liberalismo y arroja contra cualquiera que no lo profesa, la sospecha sobre sus principios políticos. Respecto de esto, los artículos del señor Galán forman plena prueba, pues el espíritu general de ellos es mancomunar la causa liberal con el sistema de Bentham, lo que me parece un error tanto en historia como en juicio.

Los partidarios de Bentham se alistan en la causa liberal; pero esto no quiere decir que sólo los bentamistas sean liberales.

La estrechez de la teoría la encuentro en su falta de vuelo, en que todo lo confina al hombre como individuo, haciéndolo eje del sistema, sin que las grandes leyes providenciales y colectivas del progreso, y otras trascendentales, tengan cabida en sus estrechos límites.

3.º Que no es al vigor sino á la calidad de sus creencias á lo que el partido liberal debe sus triunfos.

El señor Galán al citar mis palabras y suponer que yo doy suprema importancia al *vigor* de creencias *per se*, me hace enunciar un adefesio. Hablo de vigor de creencias (¿cuáles creencias?) creencias inmutables, trascendentales, universales, etc.

Creencias revestidas de estos caractéres y fuertemente arraigadas dan enorme fuerza. Creencias que sólo se reducen á buscar el goce, es decir, que son por sí mismas tan fluctuantes y varias como son los individuos que las profesan, tienden necesariamente á suscitar abundante antagonismo de intereses, es decir, división y debilidad en la tarea.

4.º Que la misión del legislador se restringe á procurar la felicidad de los asociados y que no tiene por qué ocuparse en la felicidad futura.

Obsérvese que en el folleto que defiendo, he tomado la misión del partido en su doble papel político y social ó moral. Y he sostenido que no debe limitarse tan sólo á su papel político, sino que debe abrazar una gran misión de reforma individual, con la mira de formar hombres con creencias idénticas é idénticos motivos de conducta, que produzcan una *unidad de educación*, base segura de grandeza nacional. Esta idea se enuncia desde el título del folleto que se llama “Ensayo sobre la verdadera misión del partido liberal.” Me aventuro á contradecir la aserción de que el partido liberal sea exclusivamente partido político.

La cuestión religiosa es tal vez la más ardua y decisiva en punto á separación de partidos.

El partido liberal tiene por lema la investigación universal, reconoce tan sólo la revelación de las leyes naturales, abriga una idea grande del Supremo Hacedor, á quien cree más misericordioso que justo; la responsabilidad de las acciones es más limitada en las creencias liberales; el castigo por tanto es menos severo. Estos y otros varios rasgos esenciales de la fisonomía liberal, hacen imposible la tarea de confinar su campo de acción á las leyes. Y en ese sentido va la tendancia de mi folleto. El Gobierno tiene que educar á los niños: todos estamos en esto de acuerdo. En la tarea de educación entran todos los rasgos de formación de carácter. Es decir, el porvenir pertenece á quien sepa tallar las generaciones futuras.

Aquí, para este glorioso taller, he citado al partido liberal y he dicho: en la niñez tenemos todo. Abandonemos un tanto el estéril campo de las leyes, los decretos, las guerras y las persecuciones y abordemos con entusiasmo el trabajo psicológico en los niños. Dejemos el trabajo sobre la piedra dura y amasemos el barro dúctil y sensible.

Y aquí se presenta este otro formidable problema de política.

¿Qué vamos á hacer con el elemento religioso en la cabeza de los niños? Estamos de acuerdo en que no debemos anonadarlo, ó no anonadarlo porque esto no le es dado á nadie sobre la tierra. ¿Debemos abandonarlo? Sí, dicen los prescindentes á todo trance. No, decimos los que comprendemos la importancia de él. Abandonarlo será, ó entregarlo á los enemigos de nuestra fe para que ellos lo elaboren á su sabor y para que por aquella puerta se hagan nugatorias todas

nuestras aspiraciones, puesto que la cuestión religiosa es la gran cuestión del mundo; ó entregarlo á la orgía de las pasiones individuales y de la exclusiva prosecución de la dicha, lo que nos conduce al infinito conflicto de intereses y por allí á la anarquía, antesala del despotismo.

Yo he propuesto que edifiquemos en la cabeza de los niños la base filosófica de la religión, respetando la elección de *sectas* á voluntad de los individuos.

Según mi idea, la educación religiosa debe atenderse por dos modos. 1.º Por la creencia en Dios y en la inmortalidad del alma. 2.º Por la creencia de que la voluntad divina se ejerce por leyes inmutables.

Por la primera se siembra aquello que todos creemos. Por la segunda se cierra para siempre la puerta á los abusos del clero.

El indiferentismo religioso es inconsciente aliado del fanatismo, porque no dando importancia á lo interno sino á lo externo, abandona el primero á la influencia de las clases sacerdotales.

Hay que pensar en lo porvenir. Las conquistas liberales no serán estables, hasta que hayan penetrado en la cabeza del pueblo. Podemos dar leyes á millares y derramar sangre á torrentes. Mañana vendrá una reacción y todo caerá como edificio de naipes. Mientras que no edifiquemos sobre las cabezas de los niños, no podremos poner á un lado el fusil y la espada, es decir, el ejercicio de la fuerza bruta.

Desde que se acepta la teoría de que el Estado debe educar al pueblo, se tiene que entrar irresistiblemente en la labor de intervenir en mil asuntos que por sí solos aparecen extraños á la tarea del legislador. El legislador no es profesor

de música ni de gimnasia, y sin embargo no por esto se deben proscribir de las escuelas estos ramos de educación.

Dice Mr. Buckle en su historia de la civilización en Inglaterra: “Bien pueden aquellos cuyos conocimientos se limitan á lo que ven pasar á su alrededor, y que por su ignorancia se llaman hombres prácticos, hablar cuanto quieran sobre las reformas introducidas por los gobiernos y las mejoras que deben esperarse de la legislación. Pero cualquiera que tome un punto de vista más elevado, pronto se convencerá de lo quimérico de tales esperanzas. Se verá que los legisladores son por lo común más bien obstáculo que impulso á la marcha social; y que en los muy pocos casos en que sus medidas han tenido buen éxito, éste se ha debido al hecho de que, contra su costumbre, han obedecido implícitamente al espíritu de los tiempos, y han sido, como debían serlo siempre, meros servidores del pueblo, cuyos deseos deben sancionar pública y legalmente.”

Como más arriba se ha visto, la intervención del legislador en asuntos de educación, es una intervención indirecta y que en tal esfera tiene necesariamente que extenderse mucho más de lo que se extiende en la expedición de leyes positivas. La educación es una colección de detalles, y no por esto se puede decir que el legislador los ejecute todos directamente, bien que los implique. Cuando el legislador ordena ejecutar una obra pública, se implica el tallar la piedra y profundizar el pozo, sin que se pueda decir que el legislador interviene en estas cosas en la correcta y limitada acepción de la palabra.

Sin embargo, tomando las cosas en el punto

de vista terrenal de la circunscrita y más directa esfera del legislador, es evidente que el sentimiento religioso exige alimento, que ese alimento puede ser de acuerdo ó no con las leyes del progreso, y que por las convicciones que á ese respecto se inculquen, se afectará la conducta terrenal de los hombres. No parece pues fuera de la esfera del gobierno terrenal, el sembrar en el ánimo de los niños aquellas convicciones generales de carácter religioso, que sirven de base á la adopción de todos los credos que la civilización moderna acepta y preconiza. Estas son las dos ya expresadas, la creencia en Dios y la inmortalidad del alma y la de que la Divinidad deja conocer su voluntad por medio de aquellas leyes generales é inmutables que son del dominio de la ciencia en sus varias ramificaciones.

El señor Galán no acepta el que se tome como principio que esta vida sea la preparación para la otra, y me hace el cargo de usar el lenguaje teocrático y parece implicar también que yo me hallo de acuerdo con la escuela ascética en reprobar la prosecución de la felicidad en esta vida.

Declaro que jamás he sostenido esta última tesis.

En cuanto á creer que esta vida es preparación para la otra, desde el momento en que se acepta, como lo hace el señor Galán, el principio de la inmortalidad, se acepta implícitamente tal idea.

Todos los que por convicción intelectual ó sentimiento, creen en la inmortalidad, se hallan de acuerdo en que la vida futura deberá ser más elevada que la presente. Hasta M. Louis Figuier, que ha formulado, por analogías científicas, una

teoría de la vida futura, le ha dado el carácter de una vida más perfecta que la terrenal y á la cual llevamos la estatura de desarrollo espiritual que hayamos logrado alcanzaren el mundo. Así como la semilla es la preparación de la planta futura, la niñez la preparación para la virilidad, y la crisálida la preparación del insecto alado, así esta vida es la preparación de la futura, con la misma certidumbre con que la causa es la preparación del efecto. Esta proposición se prueba por sí misma y nada hay en ello que sea contrario á la razón.

Ni la mera expresión de este fenómeno implica la aceptación de la doctrina ascética ú otra cualquiera. Las varias creencias dan al modo de preparación para la vida futura distintos caracteres. Unas la encuentran en la maceración y penitencia, otras en la destrucción ó persecución de los enemigos, otras en las buenas obras, etc. Yo me he limitado á enunciar el hecho, y no hay motivo para juzgar que yo pretenda sostener que la acertada preparación para la vida futura sea otra que la que se halla de acuerdo con los dictados de la razón, de la naturaleza humana y de las leyes del progreso. Ni tampoco se me puede increpar el que al hablar de la vida futura yo enuncie que la felicidad personal deba ser allá la exclusiva y suprema aspiración. Es verdad que tal ha sido el elemento dominante en la generalidad de los sacerdotes y propagandistas religiosos ; pero obsérvese que ellos se han dirigido á generaciones de hombres poco desarrollados moralmente, y á quienes han tenido que halagar para hacerlos obrar, con la expectativa de la satisfacción de sus más vehementes instintos. El salvaje ofrece en la otra vida pesca y cacería

abundante, el voluptuoso oriental, mujeres llenas de encantos físicos, en tanto que el platónico nazareno ofrece la perpetua contemplación del Ser Supremo.

Buscar la dicha es natural, es bueno y legítimo : buscar la perfección moral es más alto que buscar la dicha : tal es mi tesis en dos palabras. La prosecución de la felicidad es más instintiva : la prosecución de la perfección es más reflexiva : la primera es común al hombre y á los animales todos : la segunda es peculiar al hombre ; de aquí que su manifestación se halle más subordinada al esfuerzo consciente.

5.º Que no es cierto que sólo las ideas trascendentales formen los mártires.

El señor Galán en desarrollo de esta tesis sostiene que Lincoln, Savonarola y Garibaldi no fueron llevados á la lucha y al martirio por ideas trascendentales, y que Rudas, Urueta, Cuartas, Goenaga y otros jóvenes partidarios del sistema sensualista, supieron sufrir y combatir exponiendo su vida en defensa de la causa liberal. *

He afirmado que sólo las creencias trascendentales, etc. *superiores á la muerte*, forman los mártires. Explicaré mi aserción. El martirio es la voluntaria aceptación de penalidades tan grandes que terminan en el sacrificio de la vida, por servir á una idea. Es cualidad esencial del martirio que él entrañe su voluntaria aceptación, es decir, que haya opción voluntaria entre sufrir y morir á trueque de no prevaricar.

* Tengo mucho gusto en unir el nombre del señor Galán á los de los nobles jóvenes que él cita y que con tanta gallardía lucharon en la guerra pasada, llenando así una omisión que la modestia justifica ampliamente.

Ahora bien, el sistema sensualista toma como objetivo de la vida la propia felicidad terrenal, consistiendo su moral en una alianza entre la propia felicidad (supremo objeto) y la felicidad ajena. ¿Cómo pues es posible que se incremente la propia felicidad con tal suma de sufrimientos que acaben en la destrucción de la vida, es decir, con la completa extinción de toda posibilidad de dicha? ¿Cómo decir á los hombres, pregunta José Mazzini, “en nombre de vuestra felicidad terrenal sufrid y morid?”

Paréceme que tal idea toca en el absurdo.

Ahora, ¿qué motivos llevaron á los héroes extranjeros que cita el señor Galán á hacerse mártires de su causa? El dice que no fueron ideas trascendentales. La dificultad de probar esta aserción es grande; lo que él ha debido probar es que fué el sistema sensualista, en su lógico desarrollo, lo que los llevó al sacrificio.

Comprendo por ideas trascendentales, universales, inmutables, superiores á la muerte, ideas de ilimitado alcance, que se refieren y que se enlazan al gran tren universal de fenómenos. En su acepción concreta, estas ideas subsisten sin referencia al agente y son por su naturaleza anteriores y superiores á él.

Con el objetivo de la propia felicidad, estos rasgos no pueden existir, porque con el agente todo acaba. El sacrificio en prosecución del *deber* es un objetivo trascendental: él mira á la integridad del alma que persiste después de la muerte, ó á la conquista de la libertad de un pueblo, ó á la sanción de un gran principio civilizador, etc., fenómenos que persisten á pesar de la extinción del agente.

Fácil sería demostrar que Lincoln y Savona-

rola, en vez de hallarse animados por ideas sensualistas ó cálculos de placeres y penas en que su propia dicha formara el eje del razonamiento, fueron al contrario impulsados por ideas eminentemente trascendentales en que *el deber* les aparecía inflexible y severo y al cual de antemano hicieron el sacrificio de su propio bienestar. Siento no tener á la mano los libros necesarios para citar nobles palabras del mártir norteamericano en prueba de mi aserto. Pero sí aseguro que en varias ocasiones él expresó en público su firme creencia de que estaba destinado en vida á cumplir una misión providencial, en cuyo ejercicio se hallaba resuelto á no trepidar ni aun delante de la muerte. Cuando marchaba de Springfield, su lugar nativo, á hacerse cargo de la Presidencia, recuerdo que pronunció dos discursos típicos: en el uno de ellos usaba poco más ó menos estas palabras: “La misión que la Providencia me ha confiado es superior á la de Wáshington.” En otro, como presintiendo su glorioso fin, afirmaba que cumpliría su deber “aunque tuviese que caer bajo la mano del asesino.” A este presentimiento dió pública enunciación en varias ocasiones, y siempre, siempre, con aquella humilde unción del sacrificio aceptado por el alma, pero que aterra al cuerpo, rogaba al Ser Supremo que no le dejase trepidar en el camino de espinas. Así también Cristo decía, cuando se acercaba el momento: “El espíritu está listo pero la carne está enferma.”

En cuanto á Savonarola, se sabe que él era un entusiasta sectario religioso, amante del pueblo y enemigo de la aristocracia y de los abusos del clero. Su misión, en aquellos tiempos rodeados

de peligros, no puede haber sido más desinteresada, es decir, no puede haber estado más lejos de su mente el propio bienestar, puesto que todo conspiraba á hacérselo perder. Si no me engaño, el sentimiento religioso herido por los abusos del clero fué el predominante en su valiente campaña. Si este motivo es de los que llevan á la propia felicidad, ó si por el contrario él debe clasificarse entre los *trascendentales*, es lo que cualquiera individuo de mediana inteligencia decidirá por sí.

Garibaldi ha sido impulsado decididamente por el principio de la unificación italiana. Su desinterés en entregar un poder omnímodo, como dictador de las dos Sicilias, que ha podido ejercer en propio beneficio, tan sólo con el fin de incrementar y dar fuerza á la unidad de la Patria, y cuando otros cosecharían los bienes terrenales, fué á todas luces obra de un sentimiento de carácter trascendental.

El señor Galán ha escogido como ejemplos de la operación del principio sensualista, precisamente tres de los más caracterizados tipos del principio contrario.

En cuanto á los jóvenes colombianos que hicieron la campaña en la última guerra, ellos serán quienes podrán decir si fué el cálculo de lo que les convenía, ó si fué el pensamiento trascendental de la Patria, regenerada y emancipada para siempre, lo que los condujo al campo del honor. Creo sinceramente que fuera el amor á la Patria, y el ciego cumplimiento del *deber*, es decir, la integridad de su alma, lo que los hizo combatir, y no dudo que si su causa hubiera sucumbido, habrían sobrellevado con verdadero heroísmo las luchas, pena-

lidades, sacrificios y por fin la muerte en el cadalso ó el destierro, elevándose así á la categoría de verdaderos mártires.

Obrando así creo que fueron y habrían sido infieles á su sistema, á pesar suyo, como lo fué en su conducta entonces el señor Galán y lo es más aún en los artículos que contesto.

Así es por fortuna, y el instinto generoso de la juventud se sobrepone por sí solo á los estrechos sistemas en que se ha querido encadenarlo rindiendo perpetuo culto á los apetitos del yo.

Bien se comprende que hacer campaña y afrontar los peligros, no constituyen por sí solos el camino del martirio. Las más ruines pasiones como la codicia, la lujuria y la venganza hacen afrontar la muerte, y no por esto el mercenario suizo, el filibustero yankee, el avezado salteador de caminos ó el atrevido seductor adúltero, deben llamarse mártires tan sólo porque desprecian la muerte.

Tócame ahora repetir aquí una idea que he expresado ya en el folleto y que merece la pública meditacion.

Opino que la lucha del partido liberal con el clero ha producido en este país una indiferencia religiosa que ha hecho visible daño á la moral pública. El desarrollo del individualismo y la propagación del principio de que la felicidad personal es el supremo objeto de la vida, han hecho que el egoísmo se vigorice notablemente y que cada uno se absorba en la tarea de procurarse satisfacciones materiales personales, con prescindencia de los intereses colectivos. De aquí la infinita división de facciones políticas intransigentes y poco escrupulosas, que perverten en provecho propio el sufragio, la justi-

cia y el Gobierno. Estos males son reconocidos y deplorados por todos. Las leyes son impotentes por sí solas para remediarlos, y juzgo que no se hallará el alivio sino buscando la reforma en los individuos mismos, de modo que cada uno tenga su ley en el sometimiento á los mandatos del deber. En tanto que esta propaganda, de suyo lentísima, se hace eficaz, es necesario fortalecer la autoridad constituida, elemento que se ha desatendido hasta tal punto, que ya se dibuja sobre el horizonte de la Patria la sombra de la anarquía que se acerca: la anarquía, putrefacción social, que aparece cuando vuela el orden, ese espíritu vital de las sociedades constituidas.

6.º El señor Galán se encarniza en probar que la comparación que he hecho de la vida con un viaje, es incorrecta y triunfantemente asevera que ella “no puede sostener el análisis.”

Sin embargo, despues de detenerse en que no se debe ir muy aprisa y que se puede viajar con comodidad sin poner en peligro el fin del viaje, etc., se halla de acuerdo conmigo en que, si acaso hay urgencia de llegar, entonces sí no se debe pensar antes en la comodidad con perjuicio del viaje. Parece que él me hace sostener que el viaje de la vida se debe hacer con la mayor posible incomodidad, cosa que jamás he dicho. Digo que no se debe subordinar el *fin* del viaje á la comodidad de él, y que si lo hacemos, obraremos como los sensualistas. Apoyo esta aserción en que para ellos no hay en la vida fin superior al de procurarse placeres, que asimilo en un viaje al hecho de que ningún objeto que él pueda tener sea superior al de viajar con toda comodidad. Contrasto este procedimiento con el de aquellos espíritus privilegiados, que han

sido como lumbreras de la humanidad, y que, sin atender á su persona, han trabajado por el bien común. Llamo á éstos en el viaje de la vida *sapadores de la humanidad*, es decir, los que van adelante, abriendo la trocha y señalando el camino. Mal cuadra para estos escasos seres, la risa incrédula con que el señor Galán los obsequia en su escrito.

7.º Que la felicidad personal y no el perfeccionamiento es el objeto de la vida.

Este principio se apoya en el hecho de que todos los hombres aspiran á la dicha.

Es cierto que todos los hombres buscan su bienestar; pero de aquí no se deduce que ésta sea la ley suprema de la especie. El designio divino aparece intermitente ó misterioso en lo personal; pero es permanente y claro en lo general y colectivo.

Es verdad que Dios ha dotado al hombre y á todos los demás animales, del vehemente deseo de procurarse emociones agradables; pero también lo es que los intereses colectivos de la humanidad ó de la especie, sacrifican siempre los intereses individuales. El más aparente objeto de la divinidad, en lo que podemos penetrar de sus designios, es el mantener el orden y desarrollo de la máquina universal. En este camino ¡cuántos enormes sacrificios de vidas y propiedades no tienen lugar en las convulsiones geológicas y atmosféricas que señalan el desarrollo y progreso de los planetas! Leyes físicas ó industriales violadas producen sacrificios y penalidades á millares, aun de aquellos que no han tenido responsabilidad en los acontecimientos que ocasionaron el desastre. Leyes orgánicas violadas, visitan con su implacable rigor gene-

razones enteras inocentes, que vienen á pagar las trasgresiones de sus mayores. Grandes acontecimientos providenciales históricos, las cruzadas, la invasión de los bárbaros del Norte, el desarrollo del islamismo, producen penalidades y desastres personales sin cuento para llevarse á cabo. Si pues el designio permanente de la divinidad fuera mantener y proteger la felicidad personal, las cosas no pasarían de este modo. Pero como es un hecho que los grandes intereses colectivos absorben en su ejercicio la felicidad de los individuos, se deduce rectamente que el plan providencial no es el de mantener sobre todo la felicidad de los hombres, sino el de llevar á cabo el progreso y desarrollo en todas sus varias manifestaciones.

La prosecución de la dicha es un camino, no hay duda, pero no es el único, y á medida que el hombre avanza, descubre nuevos horizontes y nuevos caminos para alcanzarla, nuevos móviles de acción. El goce, que en la infancia social y personal asume un carácter esencialmente material, se eteriza á medida que el hombre avanza y, diluyéndose en los grandes intereses colectivos, se oscurece más y más el personalismo y se acentúa el relieve de otros fines.

El sistema sensualista desconoce en mi opinión el progreso de la ley moral. Este progrese es visible. Su existencia se impone por el hecho. Su manifestación exterior es la abnegación, el oscurecimiento del yo. En todas las sociedades los hombres se clasifican como malos, comunes, buenos, virtuosos, excelentes, heroicos: en una escala ascendente. Y la perfección moral, el calificativo más alto que les vamos aplicando, se refiere al mayor ó menor grado con que se con-

sagran al ajeno beneficio. La abnegación es una cualidad ó facultad especial á la especie humana. Mr. Darwin sostiene que hay rudimentos de ella en cierta especie de monos: si esto es así, más aparente aun es mi opinión de que la ley moral es progresiva y que la abnegación es su más elevado tipo. “No hay más que una sola virtud en el mundo—el perpetuo sacrificio de sí mismo, » dice Jorge Sand. Las aspiraciones morales y mentales de un salvaje están reducidas á las groseras satisfacciones sensuales. Pero entre el salvaje, harto de carne humana, de lascivia y de violencias, y Newton, ó Pascal ó Sócrates ó Descartes, ¡qué enorme, qué incalificable diferencia! no la puede haber mayor entre el que copia manuscritos y la imprenta de vapor, ó entre el lento andar á pie y la velocidad del ferrocarril.

Si pues la ley suprema es la atención á la colectividad, y si en el ejercicio de la ley moral hay un progreso visible, el objetivo no debe ser lanzar un principio de acción que tiene por base las aspiraciones más primitivas del hombre, sino reformarlo, hacerlo penetrar en el santuario del progreso moral, empequeñecer el yo y magnificar el conjunto: apocar la sed de sensaciones de placer y provocar el culto del deber por el deber mismo.

Todo padre de familia medianamente ilustrado trata de educar á sus hijos en el sentido de disminuir la preponderancia de las pasiones egoístas y fortalecer los sentimientos morales. Es posible que un alto grado de ilustración produjera el convencimiento intelectual de que el mejor cálculo es buscar el bien general; pero obsérvese que los más enérgicos móviles de

conducta del hombre, no vienen de su inteligencia sino de sus pasiones. La pasión sobreexcitada ahoga generalmente á la razón. El ebrio delante del vaso lleno de licor, el seductor delante de la joven engañada, estiman en poco las más elocuentes exhortaciones de la inteligencia. Lo que más poderosamente puede contrabalancear la voz de la pasión, es el mandato imperativo del deber y el hábito. El que tiene grabado en su mente el mandato inesquivable — “no hurtarás” — lleva más probabilidades de resistir la tentación excitante, que el que delante de ella y animado por su poderoso impulso, se pone á calcular los placeres y las penas que le causará la satisfacción de su apetito. La inteligencia se pone inconscientemente al servicio de la pasión y acomoda á ella sus dictados.

Para que el principio sensualista fuera eficaz, sería preciso, como dice Lord Macaulay, empezar por hacer completamente sabios á todos los hombres. Cada cual busca su felicidad en la satisfacción de sus propias pasiones, y no son las remotas consideraciones de males posibles para sí mismo ó las generaciones venideras, las que pueden refrenarlo. El hombre calcula por lo general, dice José Mazzini, su propia utilidad por la duración de su vida. La armonía entre la felicidad de la especie y la justicia, se hace aparente en conjunto para el historiador ó el legislador; jamás, o rara vez, para el agente inmediato.

Bajo el reinado de la felicidad como objeto de la vida, ¿cómo lograremos que los hombres sacrifiquen su vida y su fortuna en aras de la patria? Si la felicidad es el objeto supremo, ¿de qué consideración nos valdremos para hacer

que los hombres la abandonen y la pierdan antes que doblar la rodilla delante de un déspota?*

Si la ley de la propia felicidad es la única suprema, ¿Catón fué un necio ó un malvado? ¿César el mejor de los mortales? ¿Napoleón III antes de Sedán un grande hombre y después un salteador?

Pero si, como enuncia el señor Galán, la teoría sensualista ó de la utilidad general no tiene por último fin la propia felicidad sino el bien general de la comunidad, y desde luego de la humanidad, entonces sostengo que el principio que él preconiza no es ya el sensualista, sino el principio de la justicia, los intereses generales. La cuestión entonces sería, no la de buscar la propia dicha, sino el progreso general, y nos hallamos de acuerdo, sobre la base de que el propio bienestar debe hallarse subordinado á los intereses colectivos.

Es probable que todo progreso produzca subalternamente medios de promover la felicidad material; pero éste no debe ser el fin: no debe serlo porque entonces el progreso se hallaría subordinado al juicio privado sobre lo que forma la dicha. La generalización de la ley del progreso, el grande fenómeno que la cobija, es la subyugación de la materia y el predominio de la inteligencia y de los sentimientos sobre los instintos y apetitos animales. Libertar al hombre de la tiranía de la fuerza bruta de la naturaleza física; desembarazar su mente y eterizarla, acercarla al ideal á que aspira el alma, es la tendencia del progreso. Muchas veces tal tendencia

* José Mazzini.

es inconsciente y á la estrecha mirada del hombre en su calidad de animal, sólo aparece como un medio de incrementar sus goces físicos; pero mirando al *hecho* en su grandioso conjunto, se ve que la ley del progreso no es más que ley de libertad y de fortalecimiento de la mente; es decir, aproximación al fin posterior á que marcha el hombre. La prosecución del ideal es una noble misión que la teoría sensualista troncha en botón. Para seguirla con tesón hay que mirar al más allá, hay que nutrir el ánimo con el sentimiento de la inmortalidad; hay que ser uno *trascendental* en sus aspiraciones, por mucho que esta palabra disguste y enfade.

Obsérvese que, á pesar de que se colige por los escritos del señor Galán, que yo condeno la prosecución de la felicidad y por ello el progreso material, no se encuentra en el folleto una sola línea que dé lugar á tal deducción. Sostener que no se debe buscar como supremo fin la propia dicha, no es sostener que se deba huír de ella. Es meramente sostener que hay más altos fines en la vida y que delante de ellos el deber ordena, en caso de conflicto, el sacrificio del bienestar personal. Ni tampoco se deduce que en la prosecución del perfeccionamiento se ataque el progreso material. Al contrario, él lleva al refinamiento del gusto, á la elevación de las emociones, al culto de lo bello, á la emancipación de todo cuanto es brutal, grosero y primitivo; él ensancha las ideas, facilita el contacto de los hombres, destruye las pequeñas pasiones locales y hace penetrar el ánimo en el grandioso designio del *cosmos*.

La labor de acumular capital, instintiva en el hombre, es uno de los más eficaces medios de

promover el perfeccionamiento. Por ella se desembaraza la mente de las más primitivas necesidades y se facilita la consagración al cultivo del espíritu. Pero mi teoría sí sostiene que el apego á las riquezas y al bienestar material, no debe hacerse superior á la integridad moral. Es decir, que todos nuestros bienes de fortuna no deben pesar delante de la capitulación con el deber. ¿Y esto por qué? Porque siendo el hombre inmortal y esta vida la preparación para la otra, el sacrificio de la integridad moral afecta la vida futura, en tanto que los bienes de fortuna se quedan aquí abajo con nuestro cuerpo. Como dice el evangelio, autoridad que el señor Galán acepta, “atesorad bienes que no pueda consumir el orín y destruir la polilla y que no puedan venir ladrones y robar.”

8.º Que *Ignotus* en varias partes de su escrito ataca el amor al yo.

Rechazo esta aserción. En ninguna frase del folleto se encuentra tan insensata y por demás estéril pretensión. Se ataca la vigorización de aquel sentimiento natural con perjuicio de los intereses ajenos, y en esto, es decir, en rechazar la apología del egoísmo, nos hallamos de acuerdo con el señor Galán. Es verdad que hago al sistema sensualista el cargo de promover el egoísmo en los individuos y por allí, la anarquía en la política; y á tal aserción se refiere la mayor parte de la presente controversia.

9.º Que en las escuelas sí se debe enseñar moral y que esta moral debe ser la del evangelio en toda su pureza; pero que se debe evitar el dogmatismo en tal enseñanza.

Lejos esta de mí el pensamiento de controvertir la parte primera de la anterior proposición.

Al contrario, nos hallamos de acuerdo el señor Galán y yo en lo principal de ella.

En cuanto a que se debe evitar el dogmatismo en la enseñanza de moral, sí manifiesto que tal pretensión, en lo que se refiere á niños pequeños, es poco menos que imposible. Pretenderlo sería estéril. No me cabe duda que en los establecimientos de enseñanza superior, sería muy acertado combinar la enseñanza de la moral evangélica, con un curso de armonización entre ella y la razón humana, los verdaderos intereses de la humanidad como cuerpo colectivo, las intrínsecas aspiraciones de los hombres y las leyes del progreso. Tal estudio sería altamente provechoso é interesante. Pero en la primera edad, el dogmatismo, como aliado de la formación de hábitos de conducta, es indispensable. Los que conozcan las leyes de pedagogía, aceptarán fácilmente esta proposición, que acaso sea extemporaneo detenerme en patentizar.

Ha llegado el momento de demostrar que el señor Galán ha desertado de las conclusiones lógicas de su sistema, lo cual invalida su defensa. Ella se ha visto de frente con los resultados lógicos de él, y su corazón, más generoso que su sistema, se ha resistido á adoptarlos. Así, acepta la inmortalidad del alma y la creencia en Dios, conclusiones exóticas cuando se desprenden de un sistema de moral que sólo reconoce los intereses individuales y terrenales. La teoría del sistema no ha podido aliarse con los instintivos dictados de una conciencia elevada, al hallarse de frente con las dificultades prácticas, y al propio tiempo que el señor Galán condena el dogmatismo, aconseja como texto de

moral el más positivo código dogmático que se conoce en la historia.

Como se ha visto, el señor Galán mantiene con vigor en el curso de su luminoso escrito, entre otros los siguientes principios:

A. — Las consideraciones ultraterrenales no deben tomarse en consideración.

B. — La felicidad terrenal es el solo objeto de la vida.

C. — La perfección no es el objeto supremo.

Veamos cómo todas estas proposiciones pueden aliarse con el texto de moral que el señor Galán aconseja.

Desde luego, la moral evangélica es un conjunto de las palabras, de los hechos, de los consejos y de los mandatos del Salvador durante su peregrinación sobre la tierra. De este armónico todo es de donde se desprende su gran belleza y á ello se debe la influencia que ha alcanzado. Tomar una palabra, un hecho ó un consejo aislado y edificar sobre él una teoría, no es proceder con equidad.

A. — Nada puede ser más positivo que el rechazo que hace el señor Galán de toda consideración ultraterrenal (transcendental) en la enseñanza de moral.

Y sin embargo la moral evangélica entraña una permanente preocupación de la vida posterior.

He aquí algunos de sus muchos conceptos sobre este punto:

Bienaventurados los que padecen persecución por la justicia, porque de ellos es el reino de los cielos.

Quien quebrantare uno de estos mandamientos muy pequeños, y enseñare así á los hombres, muy pequeño será llamado en el reino de los cielos; mas

quien hiciere y enseñare, éste será llamado grande en el reino de los cielos.

Cualquiera pues que se humillare como este niño, ése es el mayor en el reino de los cielos.

Así, no es la voluntad de vuestro padre, que está en los cielos, que perezca uno de estos pequeñitos.

Y vino uno y le dijo. maestro bueno, ¿qué bien haré para conseguir la vida eterna? El le dijo: ¿por qué me decis bueno? Solo uno es bueno que es Dios.

Jesús le dijo: si quieres ser perfecto, ve, vende cuanto tienes y dalo á los pobres y tendrás un tesoro en el cielo.

B. — La felicidad terrenal es el solo objeto de la vida.

Y sin embargo, apenas habrá una teoría que sea más persistentemente condenada en el evangelio.

Veámoslo si no.

Mas yo os digo que no resistáis al mal, antes, si alguno te hiriere en la mejilla derecha, ponle también la otra.

Y á aquel que quiere ponerte á pleito y tomarte la túnica, déjale también la capa. Y al que te precisare á ir cargado mil pasos, ve con él dos mil más.

No osacongojéis pues, diciendo ¿qué comeremos ó qué beberemos, ó con qué nos cubriremos?

Y seréis aborrecidos de todos en mi nombre, mas el que perseverare hasta el fin, ese será salvo.

Y el que no toma su cruz y me sigue, no es digno de mí.

Y cualquiera que dejare casa, ó hermanos ó hermanas, padre ó madre ó mujer ó hijos ó tierras por mi nombre, recibirá ciento por uno y poseerá la vida eterna.

Entre vosotros todo el que quiera ser mayor, sea vuestro criado....

Así como el hijo del hombre no vino para ser servido, sino pera servir y dar su vida en redención por muchos.

Bienaventurados sois cuando os maldijeren y os persiguieren y dijeren todo mal de vosotros, mintiendo, por mi causa.

Estas citas pudieran llegar á un centenar.

C.— La perfección no es el objeto supremo.

Y sin embargo en el Evangelio encontramos entre otros los siguientes mandatos:

Mas yo os digo, amad á vuestros enemigos, haced bien á los que os aborrecen y rogad por los que os persiguen y calumnian.

Sed pues vosotros perfectos, así como vuestro Padre celestial es perfecto.

Buscad pues *primeramente* el reino de Dios y su justicia y todas estas cosas (los bienes terrenales) os serán añadidas.

Y no temáis á los que matan el cuerpo y no pueden matar el alma: temed antes al que puede echar el alma y el cuerpo en el infierno.

Porque, ¿qué aprovecha al hombre si ganare todo el mundo y perdiere su alma? ó ¿qué cambio dará el hombre por su alma?

Se ve que en el curso del folleto y del presente escrito, yo no he hecho en gran parte sino sostener varios de los principios que mantiene y prescribe la moral evangélica. El señor Galán opina que la mencionada moral sea la que se enseñe en las escuelas del país. Estamos pues de acuerdo en *el hecho* y nuestra disputa probablemente no rueda sino sobre palabras.

Si así fuere, de poco servirán todas las que he escrito en defensa de *La Lección del pasado* y que fastidio de sobra habrán causado al lector que haya llegado hasta aquí. Nada hay más enfadoso que la polémica literaria, y por cierto que este artículo no formará excepción á la regla.

LA ESCUELA
EN LOS ESTADOS UNIDOS

111



LA ESCUELA

EN LOS ESTADOS UNIDOS *

I

Parece un hecho indudable en la historia contemporánea, que los Estados Unidos están llamados á marchar á la cabeza de la civilización del mundo. Estudiar las causas de su maravillosa elevación es una obra de grande interés y labor: ellas son sin duda complicadas y de naturaleza muy diferente. Sus instituciones, la raza de su pueblo, su posición geográfica, son causas al parecer eficientes, pero susceptibles de contradicción, y requieren trabajoso análisis. Pero la esmerada, abundante y hábil educación que da el Estado á sus habitantes, sí es á todas luces una de las causas primordiales de la grandeza de esta Nación. La alianza de la educación y la libertad es la poderosa locomotora que impulsa este pueblo con una velocidad desconocida, en el mágico sendero del progreso.

El periódico, la urna electoral, el *meeting* y los discursos, que forman otros tantos rasgos en

* Estos artículos aparecieron en *La Paz* y la *Revista de Colombia* en 1868 y 1869.

la fisonomía política de Norte-América, no son sino apéndices de la escuela.

La escuela en este país cuenta con tres poderosas fuerzas que la hacen vivir : Mucha atención. Mucha habilidad. Mucho dinero.

Y no de otra manera sería posible llegar al grado de perfección en que hoy se encuentra el sistema. Y no sólo perfección sino eficacia. La ciudad de Nueva York, con un millón de habitantes, instruye anualmente cien mil jóvenes de ambos sexos, y concurren á sus cincuenta y siete escuelas, de un modo regular, 207,900 jóvenes de ambos sexos.

La escuela recibe del Estado una atención tan notable, que los miembros del Consejo de Directores (*Board of education*) son elegidos por el sufragio de los ciudadanos; sus funciones son onerosas, y por medio de sabias disposiciones se logra que todos sean hombres de carácter intachable: El Consejo de Directores forma el centro de una ingeniosísima estructura, que pone á las escuelas en aptitud de aprovecharse de toda reforma y de todo nuevo descubrimiento, y somete sus operaciones á la mayor publicidad. Esta estructura ha sido fruto de muchos años de ensayos, y merece un estudio detenido.

Pero la habilidad con que las nociones se inculcan en la cabeza de los alumnos, con que el corazón se educa y el carácter se dota de esa confianza en sí mismo, especial á este pueblo, es superior á toda ponderación. Sobre todo en la instrucción y educación de los niños más pequeños sobresalen el ingenio, la paciencia y el método. La mayor parte de los maestros en las escuelas son mujeres. La mujer está llamada por la naturaleza á manejar á los niños, y su

dulzura, su paciencia y su ingenio la hacen superior al hombre en su calidad de instructora. La mente infantil se borda por estas maestras con la delicadeza de una obra de mano; lentamente, sin recargar el tejido, adaptando y enlazando los colores con perseverancia y arte. Los textos que se usan en la enseñanza, sobre todo en las clases primarias, son tan claros y apropiados, que debería hacerse un esfuerzo para obtener traducciones y adaptaciones en nuestra lengua de obras tan prácticas y sencillas como las que aquí se emplean.

Y en cuanto á las sumas que los ciudadanos destinan para el mantenimiento de las escuelas, contribución que se paga por todo el mundo con placer, apuntaré en seguida algunos datos que he tomado del informe del Consejo en el presente año.

En 1867 se gastaron en las escuelas de la ciudad de New-York \$ 2,939,348.

De esta suma, la de \$ 634,557 se gastó en re-
feccionar edificios viejos, en erigir nuevos y en
comprar un terreno para edificar otras escuelas.
En sueldos de maestros se gastaron \$ 1,497,180. *

* Los sueldos se pagan á los directores según el número de alumnos que por término medio asisten á la escuela, así :

	Por año
DIRECTORES. — Escuelas de menos de 150 alumnos \$	2,250
— Más de 150 y menos de 300.....	2,500
— Más de 300 y menos de 500.	2,750
— De 500 alumnos parra arriba.....	3,000
DIRECTORAS. — Escuelas de menos de 100 alumnos.	1,200
— Más de 100 y menos de 150.....	1,300
— Más de 150 y menos de 300.....	1,500

No hay sueldo de maestro que sea menor de 400 pesos anuales.

En razón del número de alumnos que concu-
rrieron regularmente á la escuela, se gastaron
\$ 21-76 por cabeza, y en razón del número total
de alumnos se gastaron \$ 9-4 por cabeza.

La ciudad de Yonkers, con 6,000 habitantes,
cuenta entre sus varias escuelas una que se
halla montada como las mejores de Nueva York;
concurren á ella por término medio 600 alumnos
de ambos sexos, y he aquí el pormenor de sus
gastos en 1867 :

Aseguro contra incendio y compo- sición de edificios	\$	770	73
Compra y composición de mobi- liario.		3.129	96
Libros, útiles de escritorio, avisos, etc.		1.108	65
Intereses sobre deudas		1.124	89
Sueldos de maestros		10.172	20
Combustible.		244	»
Luces, salarios del portero, etc. .		793	70
Librería		93	65
Nuevo edificio		8.294	69
Gastos imprevistos		104	26
Total	\$	<u>25.836</u>	<u>73</u>

Juzgo que no se puede desear mayor liberalidad
en un país. Y debo añadir que todos los útiles de
las escuelas son de primera calidad, que hay ver-
dadero lujo en ellos.

Cuando se tiene en la memoria el espectáculo
de nuestras escuelas públicas: cuartos estrechos,
sucios, insalubres, en que se amontonan cinco
ó seis docenas de niños hoscós, sin modales,
mal vestidos; que en un ruido infernal de gritos
distraen mutuamente su atención; que no reci-
ben efectivamente sino una ligera y superficial

instrucción en lectura, escritura y aritmética; que casi no reciben una pincelada en el corazón ni en la moral, cuando todo esto se recuerda y se visitan las escuelas de este país... entonces, como en una visión, aparece al espíritu la causa, la verdadera causa de nuestra ignorancia, de nuestra miseria y nuestro atraso y la causa del adelanto y poderío de este pueblo. Esa fila de niños que al son de la música de un piano marcha á la vista del visitador, con la cabeza alta, la mirada inteligente y segura, el pecho levantado y el paso firme, vigilados por maestras que han aprendido á *enseñar*, señoras en quienes el respeto á sus discípulos y la grandeza de su misión se revelan en la más benévola expresión de ademanes y palabras y EN LA AUSENCIA DE TODO CASTIGO CORPORAL; estos niños, digo, son promesa de ciudadanos libres y de industriales atrevidos. La semilla de un Lincoln y de un Franklin se adivina allí en medio de los hijos de los más pobres ciudadanos.

Penetremos en una escuela.

A las nueve de la mañana se abren los trabajos. Los niños entran directamente á sus respectivos cuartos de clases, y allí se forman para encaminarse al gran salón, seguidos de su correspondiente catedrático.

El gran salón es una pieza de capacidad proporcionada al número de niños que debe contener. En Nueva York concurren á cada escuela de 1,000 á 2,000 niños y es mucho mayor el número de los que se inscriben ó matriculan, como diríamos nosotros. La escuela número 49 matriculó en 1867, 5,009 alumnos, de los cuales concurrieron asiduamente 2,800.

A un extremo del salón se encuentra una pla-

taforma de dos pies de alto donde hay una mesa, algunos asientos y un atril con una Biblia. Al pie de la plataforma está un piano. El salón, de cielo muy elevado, recibe la luz por altas ventanas de corte elegante y en invierno se mantiene caliente por tubos de hierro que conducen el calor, y siempre científicamente ventilado por respiraderos colocados en la parte superior de las paredes. En la extensión de éstas se encuentran pedestales con bustos de los grandes hombres de la historia, algunos mapas geográficos, y ocasionalmente grabados de asuntos clásicos, jarrones y vasos artísticos ó esculturas copiadas de los antiguos. El recinto del salón se halla cortado por hileras de bancas de madera sobre armazones de hierro, cuyo asiento se levanta para permitir el paso libre de los alumnos. A las nueve de la mañana las puertas del salón se abren; una maestra se halla sentada al piano y toca un aire de cadencia monótona y distinta, al compás del cual los alumnos marchan y ocupan sus lugares con el mayor orden y en absoluto silencio. A una voz del piano todos se sientan.

Estas reuniones ó asambleas se tienen al abrir los trabajos á las nueve de la mañana, y al cerrarlos á las tres de la tarde. En ellas se cantan himnos sagrados ó profanos por toda la comunidad. Semanalmente se publican en ellas los nombres de los alumnos que han sido premiados, y es allí donde el director hace saber cualquier asunto importante á la comunidad. Allí se dictan lecciones de elocución, y he visto á niños y niñas de tierna edad recitar con la mayor propiedad y aplomo trozos de grandes oradores ó anécdotas morales y sencillas. Allí se instruyen también en ejercicios calisténicos de los brazos, el pecho

y la cabeza, que ejecutan á voces de mando, con la unanimidad de veteranos. Allí también se leen por el director ó directora trozos de la Biblia y ligeros ensayos morales. Pero está prohibido comentar, explicar ó analizar el sagrado texto. La máxima es que la semilla religiosa debe caer pura en el corazón de los niños y que no sea la escuela la que haga nacer odios y prevenciones de sectas exclusivistas.*

Los visitantes, ya sean curiosos, viajeros observadores, inspectores, oficiales de escuelas ó filántropos, son introducidos á estas asambleas, y es costumbre el que se dirija por ellos á los niños un ligero discurso, que se prolonga más ó menos según la categoría ó situación especial del orador. Los inspectores generalmente se extienden en observaciones y consejos. Estos son hombres muy ilustrados, generalmente filántropos, que inculcan á los niños el amor á la libertad, el respeto á los derechos ajenos y el sentimiento de la dignidad personal, como otros tantos sustentáculos de la grandeza de la patria.

No dejaré de mencionar que visitando una escuela acompañado de un inspector, éste me presentó á la escuela, y con tal ocasión dirigió á

* “Todas las escuelas públicas de la ciudad, que se hallen bajo la jurisdicción del Consejo de Educación, abrirán sus trabajos con la lectura de un trozo de la sagrada Biblia; pero es prohibido añadir á ella explicaciones ó comentarios” (artículo 45 de la ley).

“Los inspectores de escuelas tienen los siguientes deberes... examinar si las escuelas se mantienen aseadas, bien ventiladas, calientes en invierno, si se cumplen las disposiciones relativas á la comodidad de los maestros y alumnos y si se observa la prohibición de enseñar sectas religiosas y el uso de libros de carácter exclusivista en religión... (artículo 15 de la ley de 1864).

los alumnos algunas preguntás sobre la geografía de los Estados Unidos de Colombia, que toda la escuela respondió á una voz con perfecta exactitud.

Concluida la asamblea, las clases se separan, también al son de la música, y marchan á sus respectivos trabajos, donde iremos á buscarlos en otra ocasión.

Hay en este país muchas gentes que tachan la educación pública, ¿sabe usted de qué? DE EXCESIVA ! ¡Feliz país aquel en que hay plétora de saber !

Se dice que es peligroso, y que es contribuir á la desdicha de las gentes, el que á niños que viven en la mayor pobreza se les enseñen aquellos ramos del saber humano que sólo contribuyen al adorno y refinamiento del espíritu, como el dibujo y la música, de que en todas las escuelas se dictan nociones elementales. Creo, muy al contrario, que la hermosura del sistema se desfiguraría totalmente si no se tratara de extender el refinamiento del espíritu á todas las clases sociales. El cultivo de lo bello es atributo del alma humana y no del bolsillo repleto. El amor del arte retrae de las escenas grotescas y repugnantes, del vicio y del horroroso tumulto de la guerra y el desorden. El espíritu refinado de una mujer sabe hacer encantadora la más humilde habitación y, rodeando á su marido de escenas de dulzura y de belleza, gana para siempre un sostenedor de la paz pública y del trabajo honrado.

El sistema de educación en este país es gigantesco. Aquí vienen á estudiarlo comisionados del mundo entero. La República Argentina pagaba aquí un agente, el señor Sarmiento, con el objeto de adaptar el sistema y los textos en el

Río de la Plata. Y cuando los diarios anunciaron aquí que el señor Sarmiento había sido elevado á la presidencia de la República, añadieron que llevaba de este país el programa de administración más fecundo, más completo y más lacónico— se componía de dos palabras: LA ESCUELA.

“La educación es al alma humana lo que la estatua es á la roca de mármol,” ha dicho Addison. Nosotros somos la roca de mármol; los Estados Unidos son la estatua.

II

La idea que en nuestro espíritu despierta la palabra escuela, es la de una instrucción esencialmente limitada, irregular y sencilla: y de acuerdo con ella, un edificio primitivo con un solo salón en que los niños se dividen en las pocas clases que el sistema y los medios permiten. En este país, una escuela es una grande institución, con una instrucción regular y progresiva en todos aquellos ramos del saber humano cuya adquisición es necesaria para que el hombre se halle en aptitud de procurarse una carrera en la vida. Un niño puede llegar á la escuela á los 5 años de edad con los órganos de la palabra mal desarrollados aún. La escuela empezará por enseñarle á *hablar*; luego le enseñará á *fijarse*, luego á contar, y así sucesivamente hasta que lo devuelve al Estado en un alto grado de desarrollo intelectual, físico y moral. Diez ú once años serán necesarios para pasar el curso completo, de modo que á los 16 años el niño, aun en la fuerza de la adolescencia, puede arrojar sobre el mundo sus miradas con firmeza y contemplar el camino de la vida con

esa audacia particular á los yankees que, comprendiendo cuánto valen, empiezan á vencer por la convicción de no ser vencidos.

Las escuelas que dirige el Consejo de educación en Nueva York comprenden seis ramas:

- 1.^a Escuelas primarias y escuelas de gramática.
- 2.^a Escuelas nocturnas.
- 3.^a Escuelas dominicales.
- 4.^a Escuelas de negros.
- 5.^a Colegio (*Free academy*).
- 6.^a Escuelas normales.

La 1.^a clase, ó sea las escuelas primarias y de gramática, comprenden el verdadero desarrollo del sistema, ó mejor dicho, un río de que las demás clases son brazos ó tributarios.

Ideas y fenómenos muy nuevos para nosotros, y hermosos, se encuentran al estudiar este admirable sistema en todas sus manifestaciones. Por hoy trataré exclusivamente de la primera clase que he citado, y será sólo para describir lo que nosotros llamaríamos el “programa progresivo de estudios” y que aquí se llama *curso de estudios* de ella.

La primera subdivisión ó sea *escuela primaria*, á la cual asisten niños desde 4 á 5 años de edad, se divide en seis *clases*, que aquí se llaman *grados*, en orden inverso, así:

GRADO SEXTO. Deletrear * palabras familiares escritas en el tablero, y á medida que el maestro las dicta en alta voz. El significado de estas palabras debe hacerse comprender á los niños

* *Deletrear*, en la acepción común acaso no expresa la idea de la palabra inglesa *spell*. Los ejercicios consisten en hacer decir á los niños qué letras; no qué sílabas; componen una palabra:

por medio de conversaciones en que sean empleadas.

Sonidos elementales y sencillos de las letras para acostumbrar los órganos de la palabra y el oído. Contar y sumar por medio de bolitas de uno en uno hasta 100 y de dos en dos y de tres en tres hasta 60. Ejercicios de contar otros objetos cualesquiera.

Lectura de *números arábigos* desde uno hasta 100.

Leccionnes de objetos. Explicación de formas sencillas, como cuadrado, oblongo, anillo, bola, cilindro; y también los términos recto, torcido, esquina plana, esquina angular, esquina cuadrada, esquina redonda.

Los seis *colores* principales, por medio de cartas coloreadas.

Se mostrarán á los niños los objetos comunes y se les explicarán sus partes y cualidades más notables.

Partes del cuerpo humano y de los animales domésticos.

En este grado los ejercicios deben encaminarse á formar hábitos de atención y de cuidadosa observación, por medio de los sentidos.

Modales y moral. Debe darse alguna instrucción en modales y en moral, la que se ilustrará por los incidentes en la escuela y en la vida doméstica.

Nota. Los ejercicios de este grado no deberán continuarse por más de 15 minutos seguidos sobre un mismo asunto.

GRADO QUINTO. *Lectura* de palabras escritas en el tablero y en el primer ejercicio de lec-

tura.* El significado de las palabras debe explicarse por su empleo en frases cortas y familiares.

Puntuación. Nombre y empleo del punto final y del interrogante.

Se continuarán los *sonidos elementales*, haciendo que los niños reconozcan y formen (en monosílabos) los sonidos principales de las vocales.

Deletrear palabras sacadas de los ejercicios y otras que sean familiares á los niños.

Contar y sumar con pequeñas bolas y sin ellas por treses, cuatros y cinco hasta 100, y restar doses, treses, cuatros y cinco de números menores de 10.

Leer *números arábigos* hasta 999 y escribirlos en pizarra.

Números romanos I, V y IX con sus combinaciones hasta XXXIX.

Lecciones de objetos. Al grado sexto debe añadirse la explicación de las formas siguientes: triángulo, rombo, cubo y el término curvo; estas formas deben hacerse reconocer en los objetos comunes.

Colores. Los niños señalarán los seis colores principales en cartas coloreadas, artículos de vestido, flores, etc.

Animales. Usos de los animales más comunes y de las partes del cuerpo humano.

* En las escuelas de los Estados Unidos hay una colección progresiva de obras para lectura, que empieza con los rudimentos y llega á los trozos de elocuencia y poesía más escogidos. Estas obras se llaman *readers* (que he traducido *ejercicios de lectura*) y se denominan primero, segundo, etc., á medida que son más complicados.

En *objetos comunes* se continuarán los ejercicios como en el grado sexto.

En *moral y modales*, lo mismo que el grado sexto.

Nota. Los ejercicios de este grado no deberán continuarse por más de 20 minutos seguidos sobre el mismo asunto.

GRADO CUARTO. Lectura en el primer ejercicio. Los niños deberán explicar los asuntos sobre que han versado las lecciones.

Puntuación. Nombres y usos de la coma, punto y coma, punto, interrogante y admiración.

Se explicará la *significación de las palabras*, especialmente por su empleo en frases ó sentencias cortas.

Sonidos elementales, con ejercicios en la formación de ellos en palabras de una sola sílaba para dar flexibilidad á los órganos vocales.

Deletrear palabras sacadas de los ejercicios y otras familiares á los niños.

Aritmética. Principios teóricos de la numeración. Se continuará la lectura y escritura de números hasta centenas de millar.

Aritmética mental ó *cálculo de memoria*.

Sumar con ó sin el uso de bolas,* en seises, siete, ochos, nueve y diez hasta 100; y restar desde diez hasta cinco, de números menores de 20: preguntas sencillas en adición ó suma.

* Este método consiste en el empleo de una tabla llamada bastidor numérico (*numeral frame*), que es un marco con doce alambres paralelos y horizontales en cada uno de los cuales hay insertas doce bolitas de vidrio que corren por toda su extensión. Se pueden así demostrar á los niños todas las combinaciones numéricas hasta doce veces doce.

Ejercicios orales para combinar rápidamente dos números, uno de los cuales deberá ser menor de 10 y el otro menor de 100.

Números romanos I, V, X, L y C y sus combinaciones hasta 100.

Lecciones de objetos. Repaso del grado quinto.

En las *formas* deberán añadirse el círculo, semicírculo, media luna, óvalo, romboide, esfera, hemisferio, cono, espiral y líneas ondulantes; y también posición de líneas, como horizontal, vertical, inclinada.

Colores. Se añadirán las distinciones de primarios y secundarios, y también designar los tintes y matices, como color subido, color caído, etc.

Animales. Cómo se hallan cubiertos los animales familiares; cómo se mueven; de qué se alimentan, qué voz tienen.

Objetos y calidades. Los términos pegajoso, resbaloso, quebradizo, duro, poroso, transparente y opaco, con explicaciones ilustradas.

Modales y moral. Se inculcarán el amor á los padres, la benevolencia, la obediencia, el aseo, la veracidad y la cortesía: todo con ejemplos, incidentes, anécdotas, etc.

Nota. Los ejercicios de este grado no deben continuarse más de 25 minutos seguidos sobre un mismo asunto.

GRADO TERCERO. Lectura en el final del primer ejercicio ó el principio del segundo. Los niños deben explicar á su modo, los asuntos sobre que han estado leyendo.

Puntuación. Al grado cuarto debe añadirse el guión, el apóstrofo, las comillas y explicación de su empleo.

El *significado de las palabras*, deberá darse especialmente por su empleo en frases ó sentencias cortas.

Deletrear como el grado cuarto.

Aritmética. Numeración y guarismos hasta centenas de millón, y escribirlos.

Sumar en la pizarra: sumas sencillas.

Ejercicios orales para la rápida combinación de números.

Tabla de multiplicación hasta 6 veces 12.

Números romanos. Sus combinaciones hasta 200.

Lecciones de objetos. Lo del cuarto grado y además en la forma, líneas paralelas, perpendiculares, ángulos, prismas, pirámides, esferoide, circunferencia y diámetro; el maestro debe también enseñar formas sencillas que los niños *nombrarán* conforme á la descripción.

Cálculo de memoria, adición, substracción y multiplicación, con preguntas prácticas.

Ejercicios orales, para la rápida combinación de números.

Tabla de multiplicación, hasta 12 veces 12.

Tablas comunes. Monedas de los Estados Unidos. Medidas líquidas y de peso. Todo con ejemplos prácticos.

Números romanos, hasta el fin.

Lecciones de objetos. Revista del tercer grado, y luego en *forma* debe añadirse el pentágono, el hexágono, heptágono y radios de un arco: los niños darán descripciones de la forma que tengan objetos dados.

Magnitud. Medir desde una pulgada hasta una yarda con cálculos sobre la magnitud de los objetos.

Animales. Sus costumbres, y adaptación de su estructura á ellas.

Colores. Ejercicios para demostrar las combinaciones armónicas de los colores.

Plantas. Sus partes y empleos; cuáles son alimenticias; frutas, granos y nueces alimenticios.

Calidades. Se explicarán las calidades soluble, fusible, fibroso, picante, astringente, oloroso, fragante.

Ocupaciones. Oficios, herramientas, artefactos, etc.

Moral y modales. Se aprovecharán las oportunidades de las ocupaciones en la escuela y las conversaciones sobre los asuntos que se tratan en los libros de lectura, con el objeto de inculcar respeto, obediencia á los padres, honradez y veracidad.

Tamaños comparados, con los términos grande y pequeño, largo y corto, grueso y delgado, ancho y angosto, bajo y profundo, alto y corto.

Colores. Se añadirán los nombres comunes de los tintes y matices más notables.

Animales. Revista del cuarto grado y además: qué animales se aplican como alimento; cómo se llama su carne; cómo se llaman sus hijuelos: animales salvajes y domésticos.

Calidades. Se ilustrarán las calidades elástico, flexible, líquido, sólido, combustible, absorbente.

Plantas. Nombres de plantas, flores y árboles comunes, y también de las frutas y granos más usuales.

Moral y modales. Se continuará como en el grado cuarto.

Nota. Los ejercicios de este grado no deben

continuarse más de 30 minutos sobre un mismo asunto.

GRADO SEGUNDO. *Lectura* en el segundo ejercicio. Los niños explicarán á su modo *el sentido* de lo que han leído.

Puntuación, su empleo en las lecciones.

El *significado de las palabras*, como en el grado tercero.

Sonidos elementales, de palabras de uso común con ejercicios para corregir defectos de emisión.

Deletrear palabras de los ejercicios y otras comunes.

Escritura y dibujo sobre pizarra, de muestras, en el tablero y en cartas. Deben enseñarse á escribir las letras pequeñas y palabras sueltas.

Aritmética. Adición y substracción con ejemplos prácticos; multiplicación con multiplicadores de una cifra, desde 2 hasta 9 inclusive.

GRADO PRIMERO. *Lectura* en la última parte de los ejercicios número segundo. Los niños deberán expresar, á su modo, el sentido de lo que leen.

Puntuación. Revista.

El *significado de las palabras*, se explicará principalmente por su empleo en sentencias cortas, habladas ó escritas.

Sonidos elementales. Sus nombres y su aplicación á las faltas de pronunciación.

Deletrear al dictar palabras y sentencias cortas y familiares y también al escribirlas sobre pizarra.

Escritura y dibujo en pizarra, como en el segundo ejercicio; y también escribir, por dicta-

do, sentencias familiares en que se usen mayúscula, puntos é interrogante.

Aritmética. Revista de adición y substracción ; *multiplicación* con multiplicadores de cuatro cifras ; *división* con divisores desde 1 á 25 ; con ejemplos prácticos en cada regla.

Cálculo de memoria, hasta la división, con preguntas prácticas sobre cada regla.

Ejercicios orales, tabla de multiplicación y tabla de división.

Tablas. Las del segundo grado, y además las medidas de longitud, de superficie y de telas.

Números romanos. Lecciones de objetos, revista.

Propiedades de los objetos, como mineral, vegetal y animal.

Ocupaciones. Ejercicios que tiendan á dar á los niños hábitos de observación y descripción de los productos comunes y negocios de la vida.

Lugares y direcciones. Locación y dirección de los objetos más prominentes y de los principales lugares en la ciudad y sus alrededores ; la rosa de los vientos y uso de los mapas.

Geografía. Definiciones relativas á las formas de las tierras y los mares por medio de bocetos de mapas ; situación de los principales países del mundo por medio de mapas esféricos y asociándolos con sus respectivas producciones, animales y habitantes.

Moral y modales. Por medio de incidentes y anécdotas de la escuela, y de modo que la instrucción que se dé sirva para mantener la disciplina y el buen orden en la escuela.

Música vocal. Ejercicios en este ramo deben darse á todas las clases.

La segunda subdivisión comprende un orden más elevado de estudios y se llama *escuela de gramática*. Está consta de siete grados, también progresivos y en orden inverso, así :

GRADO SÉPTIMO. Lectura del tercer ejercicio y revista de puntuación, números romanos, y sonidos elementales con ejercicios sobre el objeto de los estudios: deletrear los ejercicios y además palabras varias y sus derivados; ejercicios en escritura por medio de dictado; definición del sentido de las palabras comprendidas en los ejercicios de lectura y formación de sentencias con ellas: no se debe permitir recitación meramente mecánica. Cálculo de memoria, incluyendo análisis de las operaciones y ejemplos y cálculo rápido sin análisis; aritmética, las cuatro reglas, moneda de los Estados Unidos con ejemplos prácticos; revista de las tablas de pesos y medidas, con ilustraciones y aplicaciones sencillas.

Geografía primaria con nociones generales é ilustraciones, por medio de globos, de la forma, magnitud y movimientos de la tierra, zonas, etc.; instrucción oral sobre los usos y calidades de objetos familiares, como artículos de vestido, alimentos, materiales de construcción, etc.

GRADO SEXTO. Lectura en la segunda parte del tercer ejercicio, con ejercicios como en el cuarto grado, deletrear y definiciones con ejercicios en palabras y sentencias varias como en el grado séptimo; cálculo de memoria; aritmética, moneda de los Estados Unidos: las cuatro operaciones en enteros, con ejemplos prácticos; aplicación y revista de las tablas de pesos y medidas; geografía y nociones generales sobre Norte-Amé-

rica y especiales sobre los Estados Unidos y las Antillas; continuación de las definiciones elementales y además longitud y latitud; instrucción oral sobre las cualidades y usos de objetos familiares; nociones elementales sobre la fauna.

GRADO QUINTO. Lectura como en el grado sexto: debe prestarse especial atención á la claridad de articulación, y á que se recite con naturalidad y dando á las sentencias la entonación apropiada; deletrear, oral y escrito como en los grados anteriores; definiciones como en el grado sexto, con ejercicios fáciles sobre el sujeto y el objeto.

Cálculo de memoria y aritmética y aplicación práctica de las tablas aritméticas; geografía de los Estados Unidos y una breve descripción de cada Estado y territorio; instrucción oral sobre los usos y calidades de los objetos familiares; nociones sobre la flora con la estructura general de las plantas y su aplicación especial.

GRADO CUARTO. Lectura en el número 4.º de los ejercicios; deletreo y definiciones como en el grado anterior; cálculo de memoria como en el grado quinto; aritmética hasta decimales inclusive, con ejemplos prácticos; geografía física y política de Sud-América y Europa. Principios de gramática inglesa, construcción oral, con análisis y construcción de oraciones sencillas; se harán distinguir las partes de la oración pero sin definiciones formales; ejercicios para corregir errores comunes de construcción; instrucción oral en los usos y calidades de los objetos familiares; y también nociones elementales sobre los minerales.

GRADO TERCERO. Lectura en la última parte

del ejercicio número 4.º con atención especial al énfasis, entonación y naturalidad de expresión. Deletrear, definiciones y cálculo como en el grado anterior; aritmética hasta números denominados y quebrados con aplicaciones prácticas, y también tablas y el sistema métrico decimal; geografía física y política de Asia, Africa y Oceanía; gramática inglesa empezando con el texto, análisis y construcción de oraciones sencillas y con las definiciones de las partes del discurso que entren en la composición de lo que se estudia; historia, primeros descubrimientos y nociones sobre la historia colonial hasta 1753; instrucción oral sobre los asuntos de los otros grados y además hechos sencillos relativos á los productos de la agricultura.

GRADO SEGUNDO. Lectura como en el grado tercero; deletreo como en el grado anterior, con ejercicios escritos, palabras y sentencias varias y análisis y construcción de palabras según las reglas ortográficas; definiciones de palabras en los ejercicios de lectura; etimología, y raíces latinas fáciles; cálculo de memoria y aritmética hasta las reglas de interés, pérdidas y ganancias y descuentos, inclusive; revista de las tablas métricas; geografía, revista, gramática inglesa con análisis y construcción de oraciones sencillas y complicadas, y también escribir pequeños trozos, compuestos por el discípulo, en la pizarra, bajo la inspección del maestro; historia de los Estados Unidos desde 1753 á 1789, nociones generales sobre la guerra de independencia; instrucción oral como en los otros grados y además explicación de hechos sencillos referentes á las fábricas más comunes.

PRIMER GRADO. Lectura del quinto ejercicio, deletreo y definiciones como en el grado anterior; etimología continuada con análisis de las palabras y su formación de ciertas raíces; cálculo y aritmética hasta las raíces cuadradas y sus aplicaciones más sencillas; nociones sobre geografía física; gramática inglesa, continuación con análisis y construcción y corrección de errores en la sintaxis; historia de los Estados Unidos, nociones finales; astronomía elemental, sistema solar y lecciones orales sobre los fenómenos ordinarios del universo; teneduría de libros (para los varones), escritura, composición y dibujo se enseñan á todas las clases de esta subdivisión; á las niñas se las instruye en la costura.

III

Además de las enseñanzas que en las escuelas se dan en el curso de gramática, hay lo que se llama un *curso suplemental*, que no se puede hacer sin haber recibido un diploma de la clase de gramática.

El curso suplemental para las niñas comprende las siguientes materias:

Segundo grado. Gramática inglesa, análisis y composición; Historia antigua, griega y romana y nociones generales sobre la historia de otros países; Aritmética hasta el fin; Álgebra elemental hasta ecuaciones simples; Geometría elemental y los teoremas más importantes sobre líneas, ángulos y la igualdad de polígonos; Física hasta mecánica inclusive; complemento de nociones sobre astronomía descriptiva; nociones elementales de fisiología é higiene.

Primer grado. Gramática inglesa; Retórica con ejercicios de crítica; Historia moderna, nociones sobre la de Europa y detalles sobre la de Inglaterra y Francia; Álgebra elemental hasta las ecuaciones de cuarto grado y problemas sencillos; Geometría elemental, definiciones y los principales problemas en figuras planas; definiciones y explicaciones de algunos problemas y teoremas sobre sólidos; complemento de las nociones sobre física; cálculos sencillos sobre astronomía.

El *curso suplemental* para los varones, comprende:

Grado segundo. Lectura, pronunciación y Gramática inglesa, con etimología; Geografía; Historia y constitución de los Estados Unidos; Astronomía; Aritmética; Álgebra elemental hasta ecuaciones de cuarto grado; Teneduría de libros.

Grado primero. Gramática inglesa; Álgebra como en el anterior; nociones sobre Geometría plana y esférica, con aplicaciones á la mensura y á la trigonometría práctica; y también, uso de los logaritmos; elementos de física, astronomía y química; Ciencia administrativa con un estudio de la Constitución de los Estados Unidos y la de Nueva York, y nociones sobre derecho de gentes; Teneduría de libros; dibujo mecánico y arquitectónico.

Ensénase también en el curso de los estudios, música vocal é instrumental, lectura de la nota y dibujo. Igualmente se enseñan latín y francés ó alemán.

Se ve, pues, que el objeto de la escuela es hacer adquirir una suma de conocimientos *prácti-*

cos bastantes para que el hombre pueda lanzarse sin temor en el mundo, y para que pueda tomar parte en las luchas políticas del país.

La *escuela normal* para mujeres (que es la mejor arreglada, porque la mayor parte de los maestros son del sexo femenino), tiene reuniones hebdomadarias los sábados, desde las nueve hasta la una de la tarde, en alguno de los locales de las escuelas que señala el comité respectivo.

Todas las maestras que se hallan bajo la jurisdicción del consejo, tienen obligación de asistir á ellas, y las que no, deben tener un diploma de haber hecho todo el curso de estudios.

Además de las materias contenidas en el curso suplemental que allí se enseñan, se dictan lecciones sobre la ciencia de enseñar, y los principios y reglas que deben servir para organizar y administrar una escuela.

Como muchos niños no podrían asistir á las escuelas durante el día, se han establecido las *escuelas nocturnas* que tienen sus sesiones desde las siete hasta las nueve y media de la noche en algunos de los edificios de escuelas. No podrán asistir á la escuela nocturna sino los niños que prueben no poder hacerlo en el día, lo que debe garantizarse por una persona de respeto.

El curso de estudios es en lo general muy limitado y sencillo, excepto en la *escuela alta nocturna para varones*, que es única en New York.

A esta escuela se supone que concurren jóvenes dependientes, empleados en otros trabajos durante el día, y la instrucción es esmerada y extensa, á saber:

Gramática inglesa; Declamación y lectura; Escritura, teneduría de libros y aritmética; Algebra, Geometría y Trigonometría; Física,

química y astronomía; Historia de los Estados Unidos y ciencia administrativa con el conocimiento de la Constitución de los Estados Unidos, del de New York, y nociones sobre derecho de gentes; Dibujo mecánico y arquitectónico; mecánica práctica y navegación. Si hubiere quince discípulos que lo solicitaren, se podrán dictar clases de español, francés ó alemán.

Las *escuelas de negros* son lo mismo que las demás; pero no concurren á ellas sino niños de color: hay seis en la ciudad de Nueva York.

El Consejo de educación dirige también *el colegio de Nueva York*, que es el único costeadado por la municipalidad que da instrucción secundaria.

Las materias que allí se enseñan son:

Filosofía moral é intelectual.

Lengua y literatura inglesa.

Lengua y literatura griega y latina.

Lengua y literatura francesa, alemana y española.

Historia y bellas letras.

Matemáticas puras y mixtas.

Química y física.

Historia natural y fisiología.

Dibujo.

He enumerado ya las materias que se enseñan en la estructura escolar del Estado de Nueva York, que se puede considerar como el *tipo* de las tendencias y espíritu de la Nación. En otra ocasión examinaré la organización del sistema entero; los principios que dirigen la enseñanza, y la disposición matemática de los edificios que sirven para escuelas.

Como he dicho antes, al sistema se le critica el que avanza las aspiraciones y refina los

gustos de las clases pobres; pero esta objeción es injusta. Se critica también al sistema que no procura la formación de hombres científicos, de manera, se dice, que el país no cuenta hombres profundos ni en las ciencias exactas ni en las especulativas, y se señala como prueba de ello el atraso increíble en que se hallan las ideas de los estadistas en economía política.

El hecho es cierto en esta parte; los más avanzados radicales defienden el sistema proteccionista con ardor. Juzgo, sin embargo, que esta aberración es temporal y que se debe principalmente á la necesidad en que se ha visto el partido republicano de no desperdiciar el contingente de fuerza que le ofrecían los industriales del norte que sin duda ganan dinero con los altos derechos de aduana. La escisión ha empezado ya sin embargo: el Occidente con su enorme riqueza y su fuerza intelectual poderosa, no es unánime en este punto; y apenas pueda respirar el Sur, las ideas proteccionistas serán sin duda derrotadas en las Cámaras como empiezan á serlo en los debates.

La deficiencia de hombres científicos (si acaso existe en la patria de Morse y de Franklin, donde se construyó la célebre estacada del Mississipi y se inventaron los monitores), juzgo que se debe á la abundancia de medios para ganar dinero. Los prodigios de ciencia se producen donde las primeras necesidades ponen en tortura inteligencias privilegiadas. La pobreza y las privaciones son casi siempre la cuna del genio científico, como las flores más bellas se producen en medio de materias corrompidas.

En mi opinión, los norteamericanos han procedido, en su sistema de educación, del modo

más sabio. Se han propuesto vigorizar el tronco del árbol, y con una previsión enteramente científica, han deducido que del tronco poderoso saldrán ramas robustas y de allí semillas vigorosas y flores delicadas. Acaso la florecencia no ha llegado aún, y del árbol no vemos hoy más que el ramaje. Y la prueba es el poder mágico de absorción que posee este pueblo: los irlandeses y los alemanes lo inundan anualmente; pero en dondequiera predomina el tipo americano especial que transforma á los extranjeros en nacionales: parece que la carta de naturaleza se introdujera en la sangre de los que la obtienen. Es el nervio del pueblo, son las grandes ideas, es la confianza en el *yo*, que la educación produce en los norteamericanos y que se respiran en la atmósfera.

Mas no es este el solo mérito del sistema de educación en este país. Juzgo que él es el *único* que puede mantener la vida de la República. El sistema de educación eleva á todos los ciudadanos á un cierto nivel, en el cual, respirándose el aire saludable de la civilización y en contacto con una gran suma de luz, los ciudadanos pueden mantener cierta igualdad relativa, sin que descuellen de la multitud esas grandes figuras que tan temibles son en la República. Y en efecto, los hombres eminentes aquí se alzan y desaparecen como meteoros: no hay un sol, pero hay muchos luceros.

En donde no hay instrucción de ninguna clase, todos vivimos en la igualdad de la ignorancia y sólo se levantan las figuras de guerreros ó de sacerdotes. En donde la instrucción es oligárquica, el Gobierno de la clase educada se asienta

firmemente sobre el ancho cimiento de los ignorantes.

Aquí, en vez de elevar á cien grados la cultura de la centésima parte de los ciudadanos, se ha preferido elevar á cincuenta grados la cultura de la mitad de los espíritus.

IV

Hemos visto ya cuál es la enseñanza que se da á los niños en las escuelas de New York. Es preciso ahora que examinemos cuál es el sistema que dirige la complicada maquinaria de las escuelas. Porque hay un hecho evidente: las escuelas han crecido en importancia, han mejorado en métodos, han adelantado en eficacia, extendido su acción y se han entretejido, por decirlo así, con la organización de la sociedad, en el curso de más de treinta años; el sistema que á ellas preside debe necesariamente tener un fondo muy grande de sabiduría en su organización.

Desde luego hay dos rasgos característicos en él, á que debe gran parte de su eficacia: 1.º Que el consejo de educación y sus subordinados son un poder *independiente* en el estado, y á quien no tienen que afectar los vaivenes de la política. 2.º Que los miembros del consejo son elegidos periódicamente por el sufragio popular. La organización, pues, está sometida al criterio público, y en este importante ramo, los ciudadanos, sin hallarse prevenidos por la pasión política, podrán fácilmente convenirse en colocar la educación de sus hijos en manos de personas honradas y capaces.

La ciudad de New York se divide, para lo relativo á la educación, en siete *distritos*; cada uno de los cuales elige tres comisionados, que componen el consejo de educación, que consta de veintiún miembros. Los comisionados duran tres años en su destino. El consejo tiene á su cargo la dirección, manejo y desarrollo del sistema de educación en la ciudad.

La división municipal de New York es en barrios (*ward*), de los cuales hay veintidós. Cada barrio elige cada cinco años un consejo de cinco miembros llamado Consejo de síndicos. Por otra parte, el alcalde de la ciudad, con anuencia del consejo de educación, nombra anualmente siete inspectores, uno por cada distrito, que componen el consejo de inspectores.

Todos estos empleados tienen obligación, so pena de perder el destino, de prestar el juramento llamado de empleo (*oath of office*), porque todos los empleados lo prestan. Del juramento debe quedar una diligencia, suscrita por el que lo presta. La fórmula es la siguiente:

“ Juro (ó prometo) solemnemente sostener la constitución de los Estados Unidos y la del Estado de New York y llenar como pueda mejor los deberes de...”

El consejo de educación, el consejo de síndicos y el consejo de inspectores forman las ruedas principales de la maquinaria que maneja las escuelas todas y que provee á la educación del pueblo en New York. Los tres comisionados que elige cada distrito no se nombran en una sola elección, sino uno á uno y en diferentes épocas; y del mismo modo, y uno á uno, se eligen los miembros de los consejos de síndicos en los barrios. Con esta combinación, y teniendo cada

empleado una duración distinta, se obtiene una circulación continua de ideas populares en el mecanismo, sin riesgo de dislocarlo por un cambio total y repentino.

El poder más extenso y real reside en el consejo de educación, quien debe vigilar directamente sobre la conservación y mejora de los edificios y toda especie de propiedades consagradas á la educación; pero los títulos de las propiedades se aceptan y otorgan por el alcalde de la ciudad, al paso que las reclamaciones judiciales que las afectan, se hacen en nombre del consejo.

Igualmente, el consejo debe prestar su aprobación para la compra de nuevos edificios ó tierras, y para la refacción de los que existen, y tiene el deber de formar anualmente un presupuesto de gastos, que somete al gobierno del Estado, y éste, en vista de él, reparte una contribución igual para el sostenimiento de la educación durante el año. El consejo de educación dirige la academia por medio de una comisión de cinco miembros, nombra un superintendente general y fija los sueldos de que gozarán todos los empleados del ramo. Un denunciado dado por escrito al consejo, por un contribuyente, contra algún empleado de las escuelas, obliga al consejo á entablar una investigación formal. Para abolir ciertas escuelas y para establecer otras nuevas, necesita consultar al consejo de síndicos del barrio respectivo, á menos que la decisión se tome con las dos terceras partes de los miembros presentes.

Por regla general, el consejo de educación reglamenta por sí sólo todo lo relativo á la organización, clasificación y dotación de las escuelas

y sus empleados, así como á las materias que se enseñen; y establece escuelas normales y nocturnas cuando lo juzga oportuno. “El mismo consejo, ayudado de los otros dos consejos, promueve la educación sólida de los jóvenes, eleva y mejora el carácter y dotes de los maestros, mejora los métodos de instrucción y regula el sistema.” *

El consejo de síndicos de cada barrio es el administrador inmediato de los bienes de las escuelas en su barrio; él mantiene una acta para cada escuela, ordena los gastos y dispone los útiles que se deban suministrar. Lleva además un registro de todos los alumnos que cursan en las escuelas de su barrio, del número de alumnos que han concurrido permanentemente y de los que lo han hecho informalmente; de la conducta de los maestros y de las reformas que se han introducido. Este consejo presenta anualmente al consejo de educación un informe detallado sobre los anteriores puntos. Los síndicos tienen obligación de reunirse periódicamente, so pena de perder el destino.

Los miembros del consejo de educación, del consejo de síndicos y del consejo de inspectores, no reciben salario alguno.

Los inspectores tienen la obligación de firmar las órdenes para gastos que emita el consejo de síndicos y de visitar periódicamente las escuelas de su distrito, examinando á los niños en sus respectivas clases, así como también á los maestros, para convencerse de que son hábiles para la enseñanza. Deben también examinar si la

* Informe de la Comision de Boston para examinar el sistema de escuelas en Nueva York.

ventilación del edificio es sana, si los cuartos de las clases son cómodos, si el edificio se mantiene aseado, etc., y sobre todos estos puntos deben presentar un informe anual al consejo de educación.

Los inspectores, en unión del *Superintendente de las escuelas*, examinan á las personas que desean venir á ser maestros y les expiden un certificado, que es indispensable para obtener el nombramiento de maestro ó maestra.

Cada escuela tiene un director, y si es escuela mixta, dos directores, uno para los varones y otro para las mujeres. Estos son nombrados por el consejo de educación y su deber es dirigir el régimen general del establecimiento, ó sea como si dijéramos, rector en nuestro país.

Cada escuela tiene tantos maestros como *grados* se enseñan ella. Los maestros son nombrados y removidos por el Consejo de síndicos, pero tienen el derecho de reclamar de sus decisiones delante del Consejo de educación.

El Consejo de educación obra por medio de trece comisiones ó comités, á saber:

Comisión de finanzas.

Comisión de maestros.

Comisión de edificios.

Comision de auxilios.

Comisión de cuentas.

Comisión de textos de enseñanza y estudios.

Comisión de mobiliario para escuelas.

Comisión de escuelas normales.

Comisión de escuelas nocturnas.

Comision de escuelas para negros.

Comisión de ventilación y aparatos para calentar los edificios.

Comisión de elementos, elecciones y mérito.

Hay algunas disposiciones prudentes y sabias que merecen citarse: por ejemplo; “No podrá ser nombrado para ningún empleo el individuo que tuviere parentesco, hasta el segundo grado, con alguna persona que deba intervenir en su nombramiento.” “El empleado que directa ó indirectamente estuviere interesado en algún contrato oficial de cualquiera naturaleza, hecho con los empleados del ramo, ó que hubiere recibido comisión para hacerlo ó intervenir en su ejecución, será despedido del servicio y una vez probado el hecho, será condenado á pagar una multa hasta de mil pesos, será inhabilitado para obtener empleo del ramo y condenado á prisión hasta por un año.”

“Todos los contratos para suministrar libros, útiles, fuego, muebles, etc., se harán en licitación pública, otorgada al mejor postor y previo anuncio hecho en los periódicos.”

“Es prohibido el hacer y aceptar regalos de los alumnos á sus maestros ó empleados del ramo ó de los empleados entre sí; á menos que el regalo se hiciere en beneficio de los alumnos con anuencia del Consejo de Síndicos.”

“Es prohibido en las escuelas que soporta el erario público, el enseñar religión alguna de carácter exclusivista: sólo la sagrada biblia se leerá á los alumnos; pero es prohibido el unir la lectura con comentario alguno sobre ella.”

El sistema, que parece complicado á primera vista, es en realidad sencillo y entraña una combinación de vigilancia mutua que lo hace sumamente eficaz.

Lo gratuito de los servicios que prestan los principales empleados, eleva el ramo y lo pone

fuera del alcance de personas sin desinterés ni respetabilidad.

La publicidad que se da á las reuniones de los Consejos, á los trabajos de las escuelas y á los multiplicados informes de los empleados, hace que el público conozca lo que pasa en el ramo y pueda intervenir en el giro de todas sus partes. Los exámenes á que se somete á los maestros y los certificados que se les expiden, hacen que este difícil oficio no caiga en manos inhábiles.

V

En el año de 1647 la colonia de Massachusetts dictaba la siguiente ordenanza:

“Siendo uno de los principales proyectos del viejo impostor Satanás, el evitar que los hombres puedan leer la sagrada escritura, y que para llevarlo á cabo en otro tiempo ha intrigado para que la santa biblia estuviese siempre escrita en una lengua desconocida, y que en los últimos tiempos ha impedido que se estudien las lenguas, con el objeto de ocultar el verdadero y legítimo significado del original, tras de glosas de hipócritas que se llaman santos; y á fin de que la ciencia no quede sepultada, junto con los huesos de nuestros mayores, en los cementerios de nuestra República, con el auxilio del Señor, por tanto se ordena:

“Que toda villa ó aldea ó ciudad en esta jurisdicción, donde el Señor haya permitido de 50 dueños de casa para arriba, inmediatamente procederá á nombrar una persona, dentro de su recinto, para que enseñe á leer y escribir á todos los niños que quieran aprender. Los salarios de éstos serán pagados ó por los padres y amos de

los niños, ó por los habitantes en general, conforme lo decidan la mayor parte de los que gobiernan la población, con tal que los que tengan niños que enseñar, no paguen más de lo que pagarían en otra parte; y se ordena además, que cuando alguna población llegue á tener 100 familias ó dueños de casas, se ha de establecer una escuela de gramática, y el maestro de ella ha de saber lo bastante para enseñar á los niños hasta que puedan entrar á la Universidad; y si alguna población no cumpliera, durante un año, lo que aquí se dispone, pagará á la escuela que esté más cerca, cinco libras esterlinas de multa, hasta que cumpla lo que dispone esta ordenanza.”

La semilla que sembraron estos puritanos hace dos siglos, está produciendo hoy sus frutos en sazón. La colonia de Massachusetts es hoy el estado más floreciente de la Unión; su pueblo el más ilustrado; sus fábricas las más ricas; su influencia en la República casi preponderante. Con un millón y trescientos mil habitantes, encierra una riqueza de mil trescientos millones de pesos.

Cuando se medita en la claridad de vista que poseían los fundadores, no diré sólo de esta república, sino de esta sociedad, se admira uno menos de los resultados portentosos que hoy se desarrollan. En efecto, la instrucción pública era en el espíritu de los fundadores de la nación, una preocupación constante y un objeto de preferente atención.

Guillermo Penn decía en sus instrucciones al consejo: “Lo que forma una buena constitución, eso mismo la preserva y la defiende, es á saber; hombres sabios y virtuosos; y la sabiduría y la

virtud no son bienes que se trasmiten con las heredades y los dineros, sino que se adquieren y se propagan por una educación virtuosa de la juventud; y para esto no esquivéis gasto ninguno, porque toda economía en esto es pérdida y toda gasto es ganancia.”

Wáshington en su despedida decía: “Promoved antes que todo instituciones para extender los conocimientos útiles. A medida que la estructura del Gobierno da más influencia á la opinión pública, es preciso que esta opinión sea más ilustrada.”

Mr. Lyman Draper dice: “En la historia de casi todas las poblaciones de Nueva Inglaterra, se consagró desde los primeros tiempos una parte de las tierras que poseían para beneficio de las escuelas y para propagar el conocimiento del evangelio.”

El 17 de marzo de 1784, Mr. Jéfferson, presidente del comité respectivo, presentó un proyecto sobre distribución de las tierras baldáis; pero sin que hablase de la educación. El 4 de marzo de 1785 se presentó por el diputado de Nueva Inglaterra, nombrado en comisión especial, otro proyecto que se aprobó el 20 de mayo y que es la base de las leyes vigentes sobre tierras baldías.

Uno de sus artículos dispone que una parte de treinta y seis en que se dividen las tierras (ejidos) de toda población, se dedicará á la dotación de escuelas públicas. Esta excepción se mantuvo en la venta de tierras baldías que se hizo á la compañía de Ohío. La ley de 1787 para el Gobierno del territorio noroeste de Ohío, contiene esta declaración: “Siendo necesarias para el buen gobierno y para la felicidad de los hom-

bres la moral, la religión y la ciencia, las escuelas públicas serán para siempre protegidas, y auxiliada la educación de la juventud." Desde entonces esta política se ha continuado sin descanso y hoy la protección que se da llega hasta las riberas del Pacífico : CINCUENTA MILLONES DE ACRES de tierras pertenecientes á la nación, están consagrados á la instrucción pública, y además el cinco por ciento de todas las rentas que provegan de tierras baldías.

Para conocimiento del público he creído muy conveniente incluir aquí alguna noticia sobre las escuelas normales más notable del país. Al calificar de *más notables* aquellas de que trato, no lo hago guiado por mi propio criterio sino por una calificación hecha por Mr. Barnard, comisionado de educación, ó como diríamos nosotros, director federal de la educación pública.

Juzgo que esta noticia puede ser útil en caso de que alguno de los Estados quisiera enviar jóvenes á estudiar científicamente la ciencia de enseñar.

Por lo demás, los datos y juicios que siguen, son traducidos de obras oficiales, y merecen entera fe y crédito.

ESCUELA NORMAL EN BALTIMORE, MARYLAND.

La escuela normal del Estado recibe alumnos, previo un examen de las materias de un conocimiento más esencial, y bajo la promesa de que los alumnos se dedicarán á la enseñanza en el Estado de Maryland. Los alumnos naturales del Estado tienen derecho preferente.

Los objetos á que se contrae la enseñanza de

la escuela son los siguientes : historia de las escuelas públicas y de la educación popular ; filosofía intelectual, en lo que se refiere á la base de las teorías sobre la educación como ciencia positiva ; arte de enseñar ; métodos de instrucción, clasificación y dirección de escuelas ; leyes del Estado relativas á las escuelas ; deberes y requisitos de los maestros de escuela.

Hay dos especies de grados para maestros de escuelas primarias y otro para maestros de escuela de gramática.

Baltimore dista de Nueva York cerca de 200 millas, que se hacen en 6 horas de viaje ; la ciudad es hermosa, sus habitantes son hospitalarios y el clima notablemente sano ; se pueden obtener habitación y alimentos por \$ 8 semanales en muy buenas casas de asistencia.

ESCUELA NORMAL EN WESTFIELD, MASSACHUSETTS.

Los alumnos para esta escuela deben ser mayores de diez y siete años los varones, y de diez y seis las mujeres. Es necesaria una promesa de que los alumnos se dedicarán á la enseñanza en el Estado y deben presentar un examen sobre lectura, escritura, gramática inglesa, geografía y aritmética. Se necesita un certificado de buena capacidad intelectual, expedido por una persona respetable.

Las materias de enseñanza son las siguientes : geografía física y política y uso de los globos y mapas ; aritmética ; gramática ; fisiología ; historia de los Estados Unidos, historia general y geografía antigua ; historia natural, álgebra y geometría ; física teórica y experimental ; qui-

mica experimental; astronomía; historia y estructura de la lengua inglesa, con análisis de Milton y otros poetas; leyes de Massachusetts sobre escuelas, y ciencia administrativa en general; teoría y arte de la enseñanza; filosofía mental, y retórica. Durante todo el curso habrá ejercicios sobre lectura, escritura, sonidos elementales, etimología, ortografía, música vocal, composición, recitación de piezas selectas, improvisaciones, discusiones y filosofía moral. Se pueden obtener clases de botánica, dibujo, latín y francés.

Hay ejercicios diarios sobre enseñanza, y las clases superiores dedican una gran parte del tiempo á la teoría y práctica de enseñar. Todos los miércoles los alumnos hacen veces de maestros en las clases.

Westfield es un pequeño lugar al occidente de Boston, en el centro de Massachusetts, á 150 millas norte de Nueva York, desde donde se gastan cerca de 6 horas de viaje por ferrocarril.

Considero oportuno incluir en seguida un resumen filosófico sobre el método de enseñar en la escuela de Westfield, escrito por J.W. Dickenson, director de ella.

I

Filosofía de la enseñanza.

Si se hace de manera que el hombre proceda de acuerdo con las leyes de su naturaleza, llegará á adquirir deseo y capacidad de obedecer dichas leyes. Llámase educación aquel estado del hombre en que desea obedecer las leyes de su naturaleza, y en que tiene la capacidad de

hacerlo; cuando el hombre se halla en esta condición, se dice que está educado.

Según esto, la educación es una condición, estado ó situación de espíritu, y no un procedimiento ó manipulación.

Por medio de la actividad mental, se adquieren conocimientos, y éstos á su turno excitan la actividad; pero es ésta únicamente la que produce un cambio en la fuerza que motiva.

Así como los conocimientos son efectos y causa de la actividad mental, los dos se combinan para producir la condición llamada *educación*. Así pues, las causas de la educación son: los conocimientos, ó sea el saber, y la actividad mental. Llámase también *instrucción* á la educación. Instrucción quiere decir saber; pero también se llama instrucción el procedimiento por medio del cual el maestro conduce á sus discípulos á la adquisición del saber.

La palabra *instrucción* significa edificar, y debe limitarse en su aplicación al saber y á la actividad mental que, como se ha dicho, forman en el espíritu el edificio llamado *educación*.

El maestro tiene el deber de presentar al espíritu de sus discípulos, de una manera apropiada, objetos y materias que vengán á producir actividad mental y saber.

Esto se llama *enseñar*. La educación, la instrucción y la enseñanza se enlazan del modo siguiente: la instrucción es la causa de la educación, y la enseñanza produce la instrucción.

La enseñanza debe proponerse uno de dos objetos, el saber ó la educación.

El saber como fin es ilícito; por consiguiente á lo que debe dirigirse una enseñanza inteligente, es á la *educación*.

Si, pues, la educación es el fin á donde el maestro debe dirigir á sus discípulos, y si la actividad mental es la causa primaria de la educación, el maestro debe estimular una actividad mental perfecta y completa. Para esto es preciso conocer bien el modo como obra la parte mental del hombre.

Estos modos son tres, á saber: pensar, sentir y elegir. Cuando el espíritu obra pensando, lo llamamos *inteligencia*; cuando obra sintiendo, la llamamos *sensibilidad*; cuando obra eligiendo, lo llamamos *voluntad*.

La sensibilidad se estimula por la inteligencia; y la voluntad se estimula por la sensibilidad; por consiguiente, el maestro debe dirigirse en primer lugar á la inteligencia.

Todo acto de la inteligencia es un acto de comparación.

La inteligencia compara para percibir, para obtener nociones generales, para juzgar, y para raciocinar.

El maestro debe ofrecer á sus alumnos, en orden, asuntos y ocasiones para que su inteligencia ejerza los varios actos de comparación de que se ha hablado; esta tarea es lo que se llama *el curso de estudios* y se divide en dos ramas: la una, que se llama elemental, y la otra, profesional.

En el curso elemental se estimula la actividad del espíritu por la adquisición de conocimientos fáciles; y éstos á su turno se emplean en adquirir los científicos.

Un curso de estudios completo debe contener un número bastante de materias y asuntos apropiados, que sirvan para guiar al maestro en la presentación que debe hacer de ellos á sus

discípulos, con el objeto de ejercitar la facultad de la comparación en sus diferentes manifestaciones, á saber; comparando objetos, comparando relaciones, y ejercitando la comparación en el orden y de la manera apropiada, para que el espíritu desarrolle lentamente sus fuerzas.

Estos son los principios que constituyen la *filosofía* de la enseñanza.

II

Modo de enseñar.

Hay dos modos de enseñar; el uno consiste en presentar los objetos y las materias primero en su totalidad y luego en sus diferentes partes, de modo que se adquiriera primero el conocimiento general del todo, y después el particular de las partes. El otro consiste en ejercer primero las partes y sus relaciones entre sí, para conocer los detalles, y después la reunión de todas las partes y sus relaciones, para conocer el todo.

El primer método se llama analítico, y el segundo sintético.

El método sintético es imposible; para enseñar tiene dos defectos: el primero, que el maestro tendrá que presentar las partes, no como partes, sino como todos aislados, pues es imposible comprender sus relaciones, con el todo que componen, hasta que, agotado el estudio de ellas, el maestro explique dichas relaciones; y segundo, que por este método el maestro tendría que ejecutar la tarea que pertenece al discípulo.

La aplicación del método analítico exige que el maestro imponga tareas ó lecciones, y el asunto de estas lecciones debe elegirse conforme á las reglas siguientes:

1.^a Los objetos de las lecciones deben ser de tal naturaleza, que estimulen la actividad de la inteligencia, de acuerdo con el desarrollo que ella haya adquirido, y la fuerza que posea.

2.^a Las primeras lecciones deben referirse á conocimientos enteramente elementales.

3.^a Las primeras lecciones deben estimular la curiosidad del alumno, y excitar en él un vivo deseo de comprender toda la materia que empieza á estudiar.

4.^a Los detalles deben presentarse en un orden natural y lógico, y deben obligar al discípulo á un estudio minucioso.

5.^a Las lecciones deben ser de manera que el discípulo se vea obligado á agotar el asunto.

El lenguaje no debe considerarse como la fuente del saber, sino que, antes de expresar la idea por medio de palabras, debe hacerse que el espíritu la comprenda y la digiera. Esto se logra por la claridad y perfección con que el maestro ofrezca al discípulo el asunto que se deba estudiar.

El maestro debe explicar las lecciones oralmente, de modo que él no sea sino el vehículo para procurar ocasiones de obtener conocimientos. Pero el conocimiento mismo debe obtenerse por la actividad mental del discípulo puesta en ejercicio.

La lección debe ofrecer al alumno asuntos apropiados de estudio en orden conveniente; y debe desarrollar los principales rasgos, de manera que le sirvan de guía en su trabajo independiente.

Libros que sirvan de textos pueden darse á los alumnos únicamente para consultar.

El modo como se emplean los textos quita con

frecuencia al maestro y al discípulo la independencia de acción en su trabajo intelectual.

Cuando el discípulo ha preparado ya su lección expresará, delante de la clase, sus ideas respecto al asunto en cuestión. El maestro no le hará interrogatorio ninguno; sino que el alumno desarrollará el asunto á su manera, tratando de ilustrar con cuidado, por medio de palabras y de expresiones exactas, las ideas y los pensamientos que conciba; y tratará de seguir en su recitación el mismo método analítico que el maestro observó al imponer la lección, y que el discípulo siguió al estudiarla.

El maestro y los demás alumnos escucharán, observando atentamente el modo como recitare el alumno, el conocimiento que despliegue de los hechos y la aptitud de su recitación para enseñar á otros.

Concluída la recitación, tendrá lugar la *crítica* ó examen que harán el maestro y los demás alumnos, de la recitación que ha concluído, y allí se corregirán errores, se harán notar los vacíos, y se llamará la atención hacia nuevas verdades.

Debe hacerse que el discípulo sea activo para obtener nuevos conocimientos y pasivo para recibirlos.

El maestro debe tener presente la naturaleza de su tarea, el objeto á donde va, y la relación que tengan los medios que emplea con aquel objeto; y debe además empaparse completamente en la filosofía de la enseñanza."

ESCUELA NORMAL DE NEW JERSEY.

Las condiciones de admisión son iguales á las de la escuela de Westfield ; pero el compromiso de dedicarse á la enseñanza en el Estado es solamente por dos años. El examen previo comprende las mismas materias que en Westfield y además la geografía.

Curso de estudios. La escuela tiene cuatro clases, y en todas ellas se hacen ejercicios en composición, elocución, dibujo, escritura y música vocal. Los estudios de la clase D, son : geografía, aritmética, gramática é historia de los Estados Unidos. De la clase G, geografía, aritmética, gramática, constitución de los Estados Unidos, botánica é historia general. De la clase B, álgebra, fisiología, física, retórica, y literatura inglesa. De la clase A, geometría, trigonometría, física, química, geología, filosofía mental, literatura inglesa y americana, y teoría y práctica de la enseñanza.

Hay un cuidado especial en el cultivo de la elocución, y para esto no solamente se dan lecciones especiales en ella, sino que jamás se pierde de vista en el curso de los demás estudios. Se enseña al discípulo á usar las palabras más propias y escogidas para expresar sus ideas, y cuando es necesario y practicable, se enseña á ilustrar dichas ideas por medio del tablero y el lápiz.

Después de que el maestro en una clase ha tomado parte de la lección, hace con frecuencia que alguno de los discípulos, sin preparación alguna, examine á sus compañeros sobre una parte de la lección, y sin que él ni ellos tengan á la mano texto que consultar. Otra práctica que

ha producido muy buenos resultados, es la de las revistas. Un día de la semana, ó cada cinco lecciones, se consagra á una revista de las cuatro anteriores, y en ese día cada alumno se ve sujeto á una prueba que pone claramente en evidencia sus conocimientos, y la facilidad y exactitud con que los expresa. Al concluir la lección, el maestro marca favorable ó desfavorablemente los nombres de aquellos alumnos que han dejado en su espíritu una impresión notable en uno ú otro sentido. Por estos varios modos se hace que los alumnos formen hábitos de prontitud y de confianza en sí mismos, y obtengan facilidad de expresar sus pensamientos.

La práctica en la enseñanza se adquiere de dos maneras, ó bien los miembros de la escuela normal hacen las veces de maestros en clases inferiores del mismo establecimiento, bajo la inspección del director, ó bien uno de los discípulos hace las veces de maestro, cierto día de la semana, en la misma escuela normal, debiendo tratar de las materias que el director ha dispuesto.

Para esto el director de la escuela forma, una vez por semana, una lista de ejercicios con los nombres de los que han de enseñar en la semana siguiente y las clases y lecciones que á cada uno le correspondan. De esta manera los alumnos maestros se preparan ampliamente para el ejercicio. Es condición indispensable en estos casos que la lección se dé sin hacer uso de libros. Cuando el alumno entra á la pieza en que ha de dictar la lección, no trae consigo sino un lápiz y un apuntador; por lo demás, la clase está enteramente á su cargo, como si fuese el maestro permanente; debe mantener el orden, interrogar

á los alumnos é ilustrar el asunto, si es necesario, por medio de dibujos en el tablero.

Durante este ejercicio, el maestro permanece sentado, y al acabar el día asienta en un libro preparado al efecto una crítica completa y detallada de lo que ha hecho el alumno maestro, y al pie de ella le pone el número de marcas que ha merecido, cuyo máximo es 100. Estas críticas se leen en público al siguiente día, en presencia de la clase, y á ellas se añaden nuevas observaciones y comentarios de parte del catedrático.

Para dar una muestra de lo que son estas críticas, y el modo como se llevan, copiaré en seguida algunas notas tomadas del informe del director en 1868.

Notas sobre la práctica de enseñar.

“La señorita N dió á la clase C. una lección de elocución. Enérgica y animada en los ejercicios vocales; pero alza demasiado la voz. Varias críticas de los alumnos eran en voz tan baja, que no se pudieron oír en toda la clase. Una de las personas de la clase, hablando de Shakespeare, dijo: “Su obra más notable *fué* Hamlet, Mucho ruido por nada, El mercader de Venecia,” pero ni la maestra ni los alumnos advirtieron el error. La misma señorita N. dijo: “Hamlet no creo yo que *era* él.” Marca muy alto á los alumnos; los discípulos que leyeron con menos cuidado recibieron 8 y 9 marcas; número de marcas por enseñanza, 85.”

“La señorita X dió á la clase D una lección de historia. Conocía bien el objeto de la lección; pero daba mucho tiempo á los alumnos para titubear y adivinar lo que habían de responder.

Una lección de cronología es en sí demasiado árida, y á menos que el maestro haga que los alumnos respondan rápidamente, uno después de otro, manteniéndolos así excitados, perderá su interés el asunto, y hasta los buenos discípulos dejarán de prestarle atención. La señorita X aplicó las marcas de enseñanza, 90."

"La señorita N. dió á la clase D una lección de aritmética. Ayuda demasiado á los discípulos. No les exige respuestas exactas; por lo demás, enseña muy bien y la materia es difícil. Marcó á los alumnos muy bien. Marcas de enseñanza, 85."

"La señorita N dió á la clase D una lección en gramática. Ha mejorado desde la última vez que enseñó en mi clase, pero todavía le falta energía y decisión. Se dedicó exclusivamente al alumno que daba la lección, y así dió lugar á que algunos tomaran posiciones descorteses mientras les llegaba su turno. Muchos alumnos hicieron á la maestra preguntas que la embarazaron; y ella permitió que se interrumpiesen unos á otros para hacerle preguntas. Marcas por enseñanza, 87."

"La señorita X dió á la clase B una lección en fisiología. Demostró comprender el asunto perfectamente. No se concretó al texto, sino que hizo muchas preguntas apropiadas y sobre el asunto en general. Uno de los discípulos no entendió una parte de la lección, y fué preciso explicársela por medio de un dibujo en el tablero. La señorita X explicó lo mejor que pudo, pero dos discípulos no entendieron. Creo que si ella en vez de marcar con letras ciertos puntos del dibujo, los hubiera señalado con la varilla,

habría sido mejor comprendida. Hablaba un poco bajo. Marcas por enseñanza, 96.”

En esta escuela se hacen periódicamente lo que se llaman *exámenes escritos*, que por su novedad y buen resultado, explicaré con alguna detención.

Cada alumno recibe una lista de las preguntas que ha de responder, por escrito ; y cada pregunta lleva su número.

Recibe además el alumno un pliego con las siguientes advertencias :

“1.^a La víspera del día en que empiezan los exámenes, llevará usted á su casa todos sus libros, sin que quede en su escritorio en la escuela, sino este pliego y la pizarra, y papel ; cuidará usted de que el escritorio esté limpio y que no haya en él papeles inútiles ni cosas sucias ; que el tintero esté bien lleno de tinta, y que la pizarra esté bien limpia.

2.^a Este examen lo hará usted todos los días al salir del cuarto de exámenes.

3.^a Traiga usted todos los días plumas, portapluma, y lápiz.

4.^a A la cabeza de cada página del cuaderno en que usted ha de responder, escribirá su nombre y la materia del examen.

5.^a No se deben copiar las preguntas al escribir la respuesta ; pero es preciso poner el número correspondiente á la pregunta.

6.^a Si no pudiere usted responder á alguna pregunta, escriba el número respetivo, poniendo en seguida, “no puedo responder.”

7.^a En las respuestas sobre aritmética, álgebra, etc., debe usted citar las obras respectivas.

8.^a Debe usted evitar toda comunicación con los demás alumnos por palabras, signos, notas ó de cualquier otro modo ; y no debe usted tratar de leer las respuestas que tengan escritas sus vecinos, ni permitir que ellos lean las suyas. Si usted no cumple con esta advertencia, no se examinará su pliego de respuestas.

9.^a Si usted guarda en su escritorio ó su persona, libros, notas ó memorándumes que traten sobre la materia del examen, será rechazado."

Al revisar el pliego de respuestas, los maestros se valen de números escritos en el margen, los cuales representan variedad de defectos ; á saber, número 1 expresa defectos en el encabezamiento ó en el arreglo general del asiento en el pliego ; 2, indica desaseo ; 3, indica confusión en la escritura ó espacios insuficientes entre las palabras ; 4, mala ortografía ; 5, mala puntuación ; 6, mal uso de mayúsculas ó falta de ellas ; 7, errores de sintaxis ; 8, frases incompletas ; 9, respuesta incompleta ; y 10, respuesta incorrecta.

El objeto de este sistema es el de que el maestro pueda corregir con el menor gasto de tiempo y de trabajo. Los examinadores y los alumnos reciben un pliego en que se halla explicado el sistema de corregir, para que sirva de guía al uno de examinar y al otro de escribir. El resultado es que la falta de cuidado, tan común en los alumnos, se reemplaza lentamente por la costumbre de expresarse por escrito con limpieza, que agrada al entendimiento.

Una vez corregido el pliego, conforme al sistema que se acaba de explicar, se devuelve el papel á los alumnos, quienes, en vista de las concesiones, y consultando sus libros y las ex-

plicaciones que les den los maestros, deben escribir de nuevo una serie de respuestas. Este segundo trabajo no se considera ya como examen, y tiene por objeto fijar en el espíritu de los alumnos cuál es el modo verdadero de escribir la respuesta, cuando las correcciones que se les han hecho se hallan todavía frescas en su memoria. Esta revisión tiene un efecto admirable, y generalmente el segundo pliego se halla exento de imperfecciones.

La escuela de New-Jersey se halla situada en Trenton, capital del estado de New Jersey, á 58 millas de Nueva York (dos horas de viaje). Ella es sin duda una de las mejores del país. La vida es muy barata en el lugar. Unida á la escuela hay una casa de asistencia (*boarding house*), pero está reservada únicamente para los alumnos y maestros del sexo femenino. El precio es el de dos pesos y medio á tres pesos por semana.

ESCUELA NORMAL DE FRAMINGHAM.

La escuela de Framingham, en el Estado de Massachusetts, está dedicada exclusivamente para mujeres, y es una de las mejores del país. Unida á la escuela hay una casa de asistencia, cuyo precio es de 4 á 4 y medio pesos por semana.

De las escuelas de que he hablado, ésta y la de Salem son exclusivamente para mujeres; las demás son para hombres y mujeres.

Otra de las escuelas más famosas y que ha dado los mejores preceptores, es la de Millersville, en el Estado de Pensilvania. El edificio es magnífico, y basta enunciar que tiene por tér-

mino medio de 700 á 800 alumnos, para que se comprenda la reputación de que goza.

No todos los alumnos se educan para preceptores; una gran parte estudian en la escuela común, pero los que asisten á la normal, enseñan en ciertos días de la semana á los de las clases inferiores. Un rasgo especial á esta escuela, es que dos veces por semana se tienen conferencias por la noche, entre los maestros y los alumnos de la escuela normal, con el objeto de discutir sobre el arte de enseñar. Teniendo los alumnos alguna práctica en las lecciones que dictan, cualquier tropiezo que encuentren ó inconveniente que se les ocurra, se hace presente en estas conferencias, y viene á ser objeto de discusión.

Este método de las conferencias me parece excelente. Mr. Barnard, comisionado federal de educación pública, dice, hablando de los preceptores que se forman en la escuela de Millersville: “Dondequiera se distinguen por su habilidad y consagración. Se hallan imbuídos del verdadero espíritu del preceptor; fervorosos, activos, desinteresados, obreros de una causa y no de personas. Son puntuales á las reuniones sobre objetos de educación; listos siempre á trabajar en pro de asociaciones é institutos que tengan aquel objeto, y en suma, están convirtiéndose en un verdadero poder en la república.”

VI

Hemos examinado ya la nomenclatura de la educación pública y primaria en los Estados Unidos; hemos echado una ojeada sobre las escuelas normales, y bueno será dedicar algunas

líneas, como complemento de este estudio, á la educación secundaria.

Por regla general, los colegios de este país se dividen en tres clases :

1.^a Los que llamaré *clásicos*, que son imitaciones, generalmente inferiores, de las universidades inglesas, en que el griego, el latín y sus literaturas, las altas matemáticas y la filosofía escocesa son la base de estudios dilatados, en que el alumno necesita muchos años de estudio paciente y sostenido. A esta clase pertenecen las universidades de Virginia y Haward y el colegio de Columbia.

2.^a Colegios con base *clásica*, pero amenizados ; es decir, reformados para hacerlos adaptables á las necesidades de la sociedad actual americana. Aquí se obtiene una educación práctica general en tres ó cuatro años, y se forman ingenieros, mineros, arquitectos, fabricantes, etc. A esta clase pertenecen la Universidad de Cornell y el instituto Tecnológico de Massachusetts.

3.^a Colegios llamados industriales y de agricultura, en los cuales se obtiene una educación general bastante completa, y una educación especial sobre agricultura é industrias. De estos colegios hay en casi todos los Estados del Oeste y del Norte y generalmente subvencionados con liberalidad por los gobiernos locales. En ellos se hace un estudio práctico de la agricultura, y en algunos los estudiantes ganan un módico salario por el trabajo extraordinario que ejecutan en las operaciones del campo.

Nuestra juventud se educa en los colegios europeos de preferencia á los americanos. Mas, por desgracia, el sistema que adoptan los jóvenes

que se van á *educar* al extranjero es, en mi opinión, muy deficiente. Generalmente se marcha sin plan determinado, y resulta que un joven sin experiencia, lanzado en el torbellino de un mundo desconocido, y obligado casi á escoger por sí los estudios que ha de seguir, escoge sin discernimiento, ó pretende abarcar tal número de conocimientos, que los ignora todos; ó se vuelve á su país con nociones ligeras que no le son de utilidad alguna; todo esto después de haber gastado sumas que acaso sus padres han ahorrado á fuerza de sacrificios y privaciones. Opino, pues, que cuando se haya de enviar un joven á educarse al extranjero, debe ir *destinado* á cierto colegio de antemano: es posible que muchas veces no se escoja lo mejor; pero cualquiera elección que se haga es mejor que ninguna ó que la promiscuidad de estudios, tan común en los jóvenes que van al extranjero, y que en su impaciencia por adquirir conocimientos, abrazan muchos á un tiempo, para quedarse al fin sin ninguno.

Juzgo que la educación secundaria es en lo general superior en Europa á lo que es en los Estados Unidos; y al opinar esto me refiero á la educación científica. Es decir, en Europa se encuentran mejores profesores, mejores bibliotecas, mejores aparatos y más *práctica* de enseñar las ciencias. Sería pues en vano detenernos en el estudio de los colegios que he llamado *clásicos*. Ellos son preferibles en Europa, y el padre que quiera dar á su hijo una educación profesional completa, no tiene para qué pensar en enviarlo á los Estados Unidos.

¿Mas necesitamos nosotros profesos eruditos y profundos? Me atrevo á contestar que no.

¿Qué es lo que necesitamos? Necesitamos ciudadanos mediana y prácticamente ilustrados, que lleven á todas partes del país el espíritu de industria, de laboriosidad y de trabajo que sólo puede regenerar nuestra sociedad, agotada por la guerra y hebetada por la ignorancia y la pobreza. Necesitamos mineros que sepan lo bastante para trabajar con inteligencia nuestros ricos veneros; ingenieros que mejoren nuestros caminos y que construyan puentes, trapiches, cisternas, acueductos, etc.; necesitamos arquitectos que nos construyan casas elegantes, baratas y sanas, que construyan nuestras escuelas, nuestras casas municipales, nuestros edificios públicos, en fin, de manera que la comunidad no sufra por ignorancia y que después de pagar sumas crecidas, los edificios públicos se arruinen. Y necesitamos sobre todo agricultores y campesinos ilustrados. Nuestro país es eminentemente agricultor: todas nuestras industrias nos vienen de la tierra: nosotros no fabricamos casi nada. En el Norte, en el Sur, en el Occidente y en el Este, en los valles ardientes y en los climas fríos, toda nuestra población está inclinada hacia la tierra. Y sin embargo es un hecho evidente que todos los que cultivan la tierra en nuestro país son empíricos. Se ignoran la constitución del suelo y los principios químicos que gobiernan la fertilidad de la tierra; se ignora de consiguiente el análisis de los suelos; se ignora la adaptación de los diferentes suelos á diferentes especies de vegetación; se ignora la ciencia de la germinación y del desarrollo de las plantas, que evita al agotamiento de los terrenos; y en otra línea, se ignora todo lo relativo á la mejora de las razas de animales domésticos, á la ceba

de los que nos sirven de alimento y al tratamiento de sus enfermedades.

Los agricultores proceden según su observación personal, que ejercen sin guía científica alguna y en muchos casos apoyados, ó mejor, descarriados, por preocupaciones y creencias absurdas. La verdad de lo anterior me parece evidente: es posible que algunos agricultores y campesinos posean los conocimientos de que hablo; pero todo el mundo comprende que son muy raros.

Es, pues, tristísimo que el departamento que nos da con qué vivir, que encierra nuestra riqueza presente y nuestro porvenir, se halle sometido á procedimientos empíricos.

Los colegios que he clasificado en la segunda clase, son pues muy importantes para nosotros, y sería conveniente que algunos jóvenes de nuestro país hiciesen en ellos sus estudios. Lo que nosotros necesitamos por ahora es *algo* de ciencia; pero ciencia práctica, que se pueda aplicar en el momento á las labores del campo ó á los ensayos del distrito, del industrial ó el fabricante. Esto lo necesitamos pronto; de consiguiente, es preciso buscar colegios en que no se necesiten muchos años de estudio; y también en donde la educación no sea muy costosa, pues nuestro país es pobre.

Hay también un punto de vista que en mi opinión es muy importante y que milita en favor de la educación americana de preferencia á la europea, y es la semejanza entre las necesidades materiales y políticas de los Estados Unidos y las nuestras. Los Estados Unidos tienen, como nosotros, valles y montañas salvajes que desmontar, que poblar y cultivar; tienen ríos, to-

rrentes, inundaciones y lluvias con qué luchar; necesitan formar *muy aprisa* industriales que se dediquen al trabajo inmediato y productivo.

Aquí como allá, la subsistencia forma la base y objeto principal de atención de las tres cuartas partes de la población; aquí como allá se cultivan con profusión el trigo, el maíz, las papas, el algodón, la caña de azúcar, el tabaco y el arroz; aquí como allá la minería forma un objeto de especulación y ocupación considerable; y aquí como allá la educación de la juventud debe saturarse de las doctrinas democráticas y los hábitos republicanos que forman la base de las instituciones políticas.

Los negocios públicos, es decir, el gobierno político, así como también las necesidades locales de la comunidad, son asuntos que se entrelazan en todos los pasos de la vida y que tienen un interés proporcional en la educación pública. Con tales necesidades, la educación se ha hecho aquí *adaptada* á ellas. Con idénticas necesidades, es bien claro que nuestra juventud no puede menos que aprovechar grandemente por su educación en este país.

Es bien raro que de la multitud de jóvenes que se educan en el extranjero, ninguno (que yo sepa) se haya dedicado al estudio de la agricultura. Y sin embargo éste es uno de los pocos que merece aplicación inmediata entre nosotros. Ha habido jóvenes que estudian ingeniería, pero que no han podido aplicar sus conocimientos para obtener provechos que han debido buscar en otras ocupaciones.

A la agricultura se le ha dado muy poca atención, por lo mismo que es la ocupación de casi toda nuestra población. Es tan común que se la

desprecia, y sin embargo, es incalculable el provecho personal que obtendría un jóven inteligente que estudiase con esmero la ciencia de la agricultura y la ganadería. La ignorancia que hoy existe sería la mejor garantía de los provechos que le esperaran.

Se dice que la agricultura en estos países está demasiado avanzada para que se pueda aplicar en el nuestro ; y yo respondo que ésta es la razón por qué se debe estudiar la ciencia, *en sus principios*, con el objeto de adoptar aquello que sea posible y que otros se han tomado el trabajo de inventar por nosotros. Bien se ve que sería inútil pretender llevar el arado de vapor á nuestras montañas ; pero sí, por ejemplo, llevar el arado para sembrar papas, especial ; el arado para abrir la tierra virgen después de desmontar un bosque, que sería utilísimo. Y sobre todo se pueden llevar en la cabeza los *principios* en que se basa la ciencia, para que la adaptación de ellos á los diferentes climas y terrenos sea la obra del juicio individual. La tierra, como el hombre, la atmósfera como la naturaleza entera, es igual en dondequiera. Todo el mundo comprende que se pueden y se deben estudiar la fisiología, la medicina, la anatomía, la física, la mecánica, etc., en Europa ó los Estados Unidos, y que los conocimientos que allí se adquirieran podrán adaptarse con utilidad y provecho á nuestra raza de negros, de indios y de blancos ; á nuestro clima tropical, perfectamente igual, y á nuestra naturaleza, desemejante de la de los climas de la zona templada. Es precisamente la ignorancia general la que debe excitar á los dueños de terrenos y á los campesinos pudientes á apresurarse y mandar sus hijos á estudiar agricultura y ganadería en los colegios

de los Estados Unidos; para que á su vuelta produzcan mejores papas y mejor maíz que los vecinos, más abundantes y que se puedan dar más baratos; para que cultiven buen algodón, que se venda mejor en Europa; para que produzcan mejor tabaco sus terrenos; para que construyan trapiches científicos y produzcan mejor azúcar y con más economía; para que engorden mejor sus novillos; para que produzcan mejores potros y mulas; para que sequen los potreros, desagüen las lagunas, y siembren en cierto terreno aquello que se produzca en él mejor. Los que hoy estudien todo esto detenidamente, con inteligencia y atención, volverán á ganar dinero, merced á la ignorancia general.

Y no se crea que los colegios de agricultura se dedican sólo á ella. Lejos de eso, en ellos se dictan lecciones sobre los ramos de una educación general muy completa. En suma, es en mi opinión á cuanto se debe aspirar en nuestro país.

Para que estos informes puedan ser más útiles procedo á hacer conocer con más detenimiento los estudios, régimen y situación de algunos colegios pertenecientes á las clases segunda y tercera que he enunciado.

INSTITUTO TECNOLÓGICO DE MASSACHUSETTS.

El Instituto tiene por objeto:

1.º Cursos completos de estudios científicos y práctica para los que quieran seguir alguna de las siguientes carreras: ingeniero mecánico, ingeniero civil, ingeniero de minas, químico práctico, arquitecto y constructor.

2.º Cursos generales de educación mixta que

comprenden matemáticas, ciencias físicas y naturales, lengua inglesa y otras modernas y ciencias morales y políticas.

3.º Cursos nocturnos de lecturas sobre las anteriores materias para las personas que no quieran ó no puedan asistir á los cursos de día.

Para ser admitido en el Instituto, se necesita pasar un examen sobre matemáticas elementales, y otros conocimientos de igual carácter.

El curso regular de instrucción comprende cuatro años, de los cuales los dos primeros abrazan igual número de materias para todos los estudiantes; pero desde el tercer año se separan, según el estudio especial á que se dedique el alumno, conforme á la clasificación que se ha hecho arriba.

CURSOS DE CUATRO AÑOS.

PRIMER AÑO.

MATEMATICAS. — Algebra, Geometría sólida, Trigonometría plana, y aplicaciones de ésta á las alturas, distancias y navegación.

DIBUJO MECANICO Y GEOMETRÍA DESCRIPTIVA.

DIBUJO A MANO. — Comprende dibujo en el tablero con tiza, dibujo con carbón, crayons, lápiz y á pluma. Se copian modelos, estatua-ria, fotografías y paisajes de la naturaleza.

MECANICA Y QUÍMICA ELEMENTAL.

LENGUA Y LITERATURA INGLÉSAS.

LENGUAS MODERNAS. — Francés ó alemán.

SEGUNDO AÑO.

MATEMATICAS. — *Trigonometría esférica*. Geometría plana combinada, Geometría analítica, cálculo diferencial é integral.

ASTRONOMÍA DESCRIPTIVA.

AGRIMENSURA. — Mensura por líneas no más, por compás y trigonometría; nivelaciones, mensura topográfica, teoría y uso de los instrumentos, práctica sobre el terreno, práctica de escritorio para trazados, computación de áreas y dibujo de planos.

DIBUJO MECANICO Y GEOMETRÍA DESCRIPTIVA.

DIBUJO A MANO. — Uso de los colores.

FÍSICA EXPERIMENTAL. — Sonido, calórico, luz.

QUÍMICA, INGLÉS Y LENGUAS MODERNAS. — Continuación.

TERCER AÑO.*I. — Curso para el ingeniero mecánico.*

Cálculo diferencial é integral, mecánica analítica. — Mecánica práctica, que comprende: fuerza de los materiales que se usan para edificar; estimación de la resistencia de fricción y rigidez; cinemática práctica; teoría de las máquinas; hidrostática; estimación de la utilidad de las máquinas; principios de mecánica. — Geometría descriptiva aplicada á la albañilería, á la carpintería y á la maquinaria. — Dibujo de máquinas. — Física. — Lógica. — Retórica y literatura inglesa. — Francés y alemán, ó en vez de francés, español.

II. — Curso para el ingeniero civil.

Cálculo diferencial é integral; mecánica analítica y práctica. Astronomía esférica; geodesia; determinación de la longitud y latitud. Agrimensura, situación y construcción de caminos, ferrocarriles y canales. Mensura y computación de las obras de tierra y las de materiales. Men-

sura hidrográfica ; compuertas, sonda ; mejoras de ríos y puertos de mar. Práctica sobre el terreno. Dibujo de planos, perfiles, etc. Geometría descriptiva aplicada á la carpintería y á la albanilería. Lo demás como en el curso anterior.

III. — Curso para el químico práctico.

Análisis cuantitativo, comprendiendo análisis y examen de las muestras de minerales que se usan en el comercio, metales, tierras metálicas, etc. Carbonato de soda (impuro). Salitre, pinturas, drogas y abonos, aguas minerales y potables. Lecturas sobre química industrial ; sobre la fabricación de vidrio, loza, carbonato de soda, ácidos, jabón, gas, etc. ; sobre el arte del tintorero, sobre la stampa de tejidos de algodón, sobre tenerías, cerveceras, destilaciones, etc. Mineralogía descriptiva y determinada. Geología. Dibujo de aparatos, de maquinarias y de edificios para fábricas. Física, y lo demás como en el curso anterior.

IV. — Curso para el minero.

Hasta la mineralogía, lo mismo que en el curso para el ingeniero civil. Además: uso del soplete. Ensayos por ambos métodos. Metalurgia. Procedimientos, construcciones y utensilios usados en la metalurgia ; hornos, crisoles, fuelles, combustibles y fundiciones. Geología, fósiles. Dibujo. Secciones y mapas geológicos. Dibujos de hornos, fábricas de refinar, aparatos de minería y física.

V. — Curso para el arquitecto y constructor.

Muy semejante al del ingeniero mecánico:

VI. — *Cursos de ciencias y literatura.*

Cálculo diferencial é integral. Mecánica analítica. Geometría descriptiva y sus aplicaciones. Física, magnetismo, electricidad, meteorología. Análisis químico. Geología sistemática y estructural. Lógica, retórica é historia de la literatura inglesa. Alemán y francés ó español.

CUARTO AÑO.

I. — *Curso para el ingeniero mecánico.*

Construcción de máquinas y estudio de motores. Cálculo sobre la fuerza y proporciones de las partes de una máquina. Maquinaria manual, como poleas y demás aparatos para levantar pesos, bombas, giradores de caminos de hierro. Motores hidráulicos; ruedas movidas por agua. Máquinas de compresión hidráulica. Fuerza y resistencia de las calderas. Máquinas de vapor. Inerte, locomotora, marina. Máquinas de aire y de gas. Construcción y arreglo de máquinas en molinos, tejidos, etc. Lecturas sobre combustión y fuelles, y sobre la ventilación y alumbrado. Lecturas sobre la química y geología de los materiales usados en construcción. Geometría descriptiva aplicada á la albañilería, la carpintería y la maquinaria. Dibujo de máquinas, edificios, molinos, fábricas, etc. Lecturas sobre historia, economía política, y ciencia administrativa. Lecturas sobre filosofía moral é intelectual. Conocimientos generales sobre zoología, botánica y fisiología. Alemán y francés ó italiano.

II. — *Curso para el ingeniero civil.*

Estructura de las maderas; trazado; enmaderados; andamios; arcos; techos y puentes. Estructura

de las piedras, cimientos, arcos, puentes. Estructura del hierro, cimientos, vigas, anillos y columnas, techos y puentes. Cañerías y acueductos; distribución de agua y de gas en las poblaciones. Desagüe. Geología y química de los materiales usados en construcción. Geometría descriptiva aplicada á la albañilería y la carpintería. Práctica sobre el terreno. Dibujo de planos, perfiles, secciones, etc. Lecturas sobre historia, economía política y ciencia administrativa. Lecturas sobre zoología, fisiología y botánica. Alemán, y francés ó italiano.

III. — Curso para el químico práctico.

Continuación del análisis cuantitativo; análisis orgánico. Preparación de productos químicos é investigaciones especiales. Lecturas sobre combustión y combustibles. Lecturas sobre ventilación y alumbrado. Dibujo como en el tercer año. Lectura sobre historia, economía política y ciencia administrativa. Lecturas sobre filosofía moral é intelectual. Instrucción elemental en zoología, fisiología y botánica. Alemán y francés ó italiano.

IV. — Curso para el minero.

Construcción de máquinas. Estructura de las maderas, la piedra y el hierro; enmaderados, arcos, andamios, anillos, techos y puentes. Análisis químico. Lecturas sobre combustión y combustibles. Lecturas sobre ventilación y alumbrado. Geología del carbón, el hierro, el cobre, el plomo, el cinc, la sal, la plata, el oro. Lecturas sobre minería, las vetas, principio de los trabajos, pozos; explosiones por medio de la pólvora; túneles, ventilación y alumbrado. Diferentes

métodos de trabajar minas. Maquinarias y motores en las minas. Máquinas, caballos, bombas, carros, tambores, cuerdas, etc., para trasportar y llevar material á la superficie. Preparación y concentración de minerales. Amalgamadores, lavaderos. Minería al aire libre y canteras. Detalles sobre la minería en los Estados Unidos é historia de ella.

Dibujo de mapas geológicos y secciones de minas, canteras y otras obras al aire libre. Instrumentos y máquinas de minería. Planos de ventilación. Lecturas sobre historia, economía política y ciencia administrativa. Lectura sobre filosofía moral é intelectual. Elementos de zoología, botánica y fisiología. Alemán y francés ó italiano.

V. — Curso para el arquitecto y constructor.

Este curso será teórico y práctico y abrazará un estudio completo de la composición y dibujo y la historia del arte. Consistirá principalmente en una serie de proyectos de construcción y dibujo que deberá llevar á cabo el discípulo. Por lo demás, este curso es casi idéntico al del ingeniero mecánico.

VI. — Cursos de ciencias y literatura.

Aplicaciones de cálculo. Elementos de zoología, botánica y fisiología. Geología incluyendo la paleontología. Análisis químico cuantitativo y química orgánica. Lecturas sobre ventilación, alumbrado, combustión y combustibles. Lecturas sobre filosofía moral é intelectual; sobre economía política, historia y ciencia administrativa. Alemán y francés ó italiano. Dibujo.

Táctica militar.

Los alumnos regulares recibirán instrucción en el uso de armas manuales y en la parte elemental de la táctica; para esto, se organizarán en cuerpos y en ciertos días de la semana se harán ejercicios militares.

Método de instrucción.

1.º Recitaciones, ó sea repetición por los estudiantes de la lección del día precedente.

2.º Escritos conforme se han explicado en otra ocasión.

3.º Análisis práctico por los alumnos y manipulación en los laboratorios.

4.º Experimentos en física.

5.º Dibujo.

6.º Práctica sobre el terreno en agrimensura, nivelaciones, geodesia y astronomía náutica.

7.º Excursiones para presenciar el modo como trabajan las máquinas, los procedimientos en las manufacturas, la construcción de edificios y de obras de ingeniería, y los trabajos en las minas y canteras. Estas excursiones para presenciar los detalles prácticos de las industrias son excelentes. Se hacen con alguno de los profesores y en las vacaciones se asignan visitas de observación á los estudiantes.

El instituto es de lo mejor que hay en los Estados Unidos, los profesores son de lo más eminente, y el método, como se ve, no puede ser más práctico y útil.

Considero que un joven de quince años puede venir á los Estados Unidos, pasar un año preparándose para el examen preparatorio y adquiriendo fluidez en el idioma y hacer luego el

curso de cuatro años en algunas de las profesiones que aquí se enseñan. Al cabo de cinco años, si es inteligente y estudioso, llevará á su país un caudal de conocimientos prácticos invaluableles. A los veinte años de edad estará en aptitud de entrar en mil empresas útiles para el país y provechosas para sí mismo, merced á los conocimientos que habrá obtenido.

VII

COLEGIO DE AGRICULTURA DEL ESTADO DE MICHIGAN.

Este colegio se halla situado cerca de la ciudad de Lansing en Michigan, uno de los Estados más hacia el occidente de la nación.

El colegio se propone :

“1.º Enseñar las ciencias y su aplicación á las artes de la vida. Se dará la preferencia á las ciencias que se refieren á la agricultura y sus semejantes, como Química, Botánica, Zoología y Fisiología animal, y en éstas se cuidará de dar una instrucción mucho más completa y variada de lo que hasta hoy se ha acostumbrado.”

“2.º Suministrar á los estudiantes trabajo manual diariamente. Siendo remunerado este trabajo, parecería que su principal objeto sería el de disminuir los gastos de los alumnos; pero en realidad él entra en el plan de educación y sirve para ilustrar los principios de la ciencia. Ayuda además á mantener la salud y sostiene la inclinación y el afecto por los trabajos de la agricultura. Cuando el estudio se hace sólo de un modo teórico, precisamente en aquella edad de la vida en que se forman los hábitos de toda ella, es casi seguro que se pierde la inclinación por el trabajo manual indispensable en el que dirige

una finca rural, aun cuando fuera sólo para enseñar á sus subordinados el uso de las herramientas. El colegio dará, pues, una educación teórica científica y una educación práctica manual. El campesino debe ser educado *en el campo*, sobre el terreno que ha de recibir la atención de su vida. Poco más ó menos, tres horas diarias se dedican por los estudiantes al trabajo manual.”

“3.º Hacer experiencias en lo relativo á la agricultura. La agricultura es por su naturaleza experimental; pero la experiencia de campesinos desprovistos de conocimientos científicos, generalmente permanece estéril. Un buen laboratorio y otros accesorios permiten experiencias diarias y que pueden continuarse de año en año.”

“4.º Aplicar prácticamente la ciencia á las ocupaciones más indispensables para el campesino, como mensura, desagües, nivelaciones, mecánica aplicada á los instrumentos de agricultura, construcción de edificios, mejora de las crías, etc.”

“5.º El colegio se propone también ofrecer á los agricultores una educación general adaptada á sus necesidades. El trabajo corporal preserva su salud y los hábitos de consagración y trabajo; la parte científica les hace conocer la naturaleza de los objetos y fuerzas que tendrán que manejar, y los demás estudios de carácter general ayudan á cultivar y regenerar su espíritu, convirtiéndolos así en ciudadanos útiles é inteligentes.”

ESTUDIOS

QUÍMICA ELEMENTAL Y ANALÍTICA.

QUÍMICA APLICADA A LA AGRICULTURA.—Formación y composición de los terrenos; relación entre el poder vegetativo del suelo, el aire y la lluvia; relaciones de la luz, el calor y la electricidad con el crecimiento de las plantas; cambios químicos inherentes al desarrollo vegetal; química de varias operaciones campestres, como arar, desaguar, desmatar, etc. Conservación, preparación y composición de los abonos; abonos artificiales: métodos varios de mejorar el suelo por medios químicos, por abonos minerales, por abonos vegetales, por abonos animales, por métodos indirectos; rotación de las cosechas; química de la leche y sus preparaciones.

AGRICULTURA PRACTICA. — Formación de un establecimiento. Arreglo y plan de los edificios. Herramientas. Principios generales del cultivo. Principios sobre desagües; plan y construcción de cañerías; métodos de sembrar; recolección de cosechas; principios sobre las crías de ganados y otras; cría de animales domésticos, sus peculiaridades y adaptación á determinados objetos.

Principios generales de economía campestre; rotación de cosechas; preparación del terreno para ciertas cosechas; cultivo de las sementeras; potreros de pastos; animales que trabajan en la hacienda; alimentación de los animales y su manejo; cebas; manejo de rebaños de ovejas. Además, se dará sobre el terreno instrucción en varias operaciones manuales del campo.

BOTANICA. — Se dará primero un curso en fisiología botánica y luego se seguirá con la botánica sistemática, siguiendo los géneros, según sus distintivos botánicos, su magnitud y distribución geográfica, su importancia relativa, su papel en la agricultura, su valor comercial ó terapéutico; descripción de los géneros nocivos, como plantas venenosas y malas yerbas. El estudio se ilustra con láminas y muestras vivas y disecadas. Las muestras vivas se disecan y examinan por los estudiantes. La fisiología vegetal se ilustra también por medio de láminas: el colegio posee excelentes microscopios.

HORTICULTURA.

FISIOLOGÍA ANIMAL. — En este departamento se ha consagrado una atención especial á la anatomía y fisiología de los animales domésticos.

Hay preparaciones y láminas para estudiar la estructura comparada de los órganos de locomoción, digestión, circulación, respiración y reproducción de los diferentes reinos animales. Se hacen disecciones de los animales para estudiar su organización natural y los cambios producidos en ellos por las enfermedades.

ZOOLOGÍA, ENTOMOLOGÍA, MATEMÁTICAS É INGENIERÍA
CIVIL, GEOLOGÍA Y LITERATURA INGLESA.

He omitido explicar los detalles de las anteriores materias, por creerlo innecesario al objeto que me propongo.

En el colegio se dicta un curso preparatorio

que habilita á los estudiantes para emprender el curso general, el cual dura cinco años, y en que la educación literaria y general es tan completa como en el colegio de Boston, advirtiéndole que no se enseñan lenguas muertas.

El colegio contiene 676 acres de tierra, de los cuales 300 se hallan en cultivo actual; tiene jardines botánicos de árboles, arbustos y yerbas; jardines de legumbres, de frutos para la cocina, un huerto de manzanos y uno de perales; hay ganado vacuno, de cerda y lanar de las mejores crías de Inglaterra y los Estados Unidos. Posee un laboratorio químico y una colección completa de aparatos para química y física; museo de historia natural, herbario, librería, etc.

El colegio posee un edificio llamado *Casa de asistencia del colegio*, donde deberán vivir los alumnos.

Los estudiantes reciben allí una asistencia regular á un precio sumamente módico. El cuarto vale \$ 4 a laño, con cama y estufa, debiendo el alumno procurarse los demás muebles. La mesa vale \$ 2-60 por semana y el lavado 42 centavos por docena.

Los estudiantes ganan por su trabajo manual desde 2 hasta 7 1/2 centavos por hora, según su habilidad y consagración al estudio.

Aunque el Estado de Michigan se encuentra á gran distancia de Nueva York, he hablado de la Universidad, porque aquel Estado tiene necesidades muy semejantes á las nuestras. La civilización allí no ha calado aún lo bastante: Michigan es un país nuevo, recientemente poblado, situado en ese famoso Oeste, que amenaza ser antes de pocos años el centro agrícola de to-

da la Unión. La corriente de la emigración extranjera se dirige hacia allí, y es en el Oeste donde las ciudades brotan como por encanto del centro de los bosques.

En igual situación se encuentra Kentucky y por esto voy á mencionar el

COLEGIO MECÁNICO Y DE AGRICULTURA DE LEXINGTON EN KENTUCKY.

El colegio mecánico y de agricultura de Lexington hace parte de la Universidad de este nombre, uno de los más ricos establecimientos de su género en el país, y que debe su preponderancia actual á las donaciones voluntarias que ha recibio con profusión de los ciudadanos de Kentucky, unidas á la concesión primitiva de tierras baldías que hizo al Estado el Gobierno general. El capital de la Universidad llega hoy á 500,000 pesos, de los cuales 300,000 provienen de suscripciones voluntarias.

Observaré de paso que la liberalidad que aquí se ejerce con los establecimientos de educación pública, en vez de ser la excepción, es la regla general; así es que apenas se encontrará un colegio que no haya recibido considerables auxilios privados; y muchas veces acontece que la Legislatura aplique cierta cantidad para la educación pública, con tal de que se obtenga otro tanto por suscripciones voluntarias. La agricultura se enseña en este colegio práctica y teóricamente á todos los estudiantes, para lo cual ellos están obligados á trabajar manualmente en las labores del campo. Los alumnos que quieran ganar con su trabajo alguna suma para

ayudar á pagar sus gastos en el colegio, tienen que contraer el compromiso de trabajar cuatro horas consecutivas durante seis días de la semana, ganando un salario de 5 á 10 centavos por hora. Los demás estudiantes tienen obligación de trabajar dos horas por día, durante cinco días de la semana.

Hay además diez escuelas ó secciones en el colegio, en una ó más de las cuales puede á su elección matricularse el alumno. Cada escuela confiere un grado de profesor, y varios grados de profesores dan derecho á un grado de bachiller.

Las escuelas son las siguientes :

Escuela de filosofía, escuela de historia y literatura inglesa, escuela de matemáticas, escuela de química y física experimental, escuela de historia natural, escuela de historia, escuela de lenguas modernas, escuela de ingeniería civil y de minería, escuela de belles artes y escuela de táctica militar.

Las enseñanzas se dictan conforme á los mejores métodos modernos, y como ya he hecho observar en otras ocasiones, teniendo en cuenta el lado práctico de los conocimientos y su inmediata aplicación.

La escuela de táctica militar somete á los estudiantes al régimen y maniobras militares del ejército de los Estados Unidos, y para la instrucción en ella, los estudiantes deben proveerse de uniforme.

Haré observar que la enseñanza de táctica militar es obligatoria para los Estados que acepten la donación de tierras baldías que hizo el Congreso. La escuela de lenguas modernas comprende el francés, el italiano, el alemán y el español. Esta última clase regentada por nuestro

compatriota el señor Federico Lleras. El colegio posee una grande extensión de tierra para el cultivo y además un jardín de legumbres y un terreno consagrado á las experiencias, en el cual trabajan los estudiantes que no ganan salario.

La Universidad de Lexington es de reciente fundación y es fama que se halla dirigida con mucha inteligencia y por profesores muy notables.

Los estudiantes pueden vivir en el colegio.

COLEGIO DE AGRICULTURA

DEL ESTADO DE PENSILVANIA EN CENTRE COUNTY.

Hay cinco cursos generales que se hacen en un tiempo que varía desde dos hasta cuatro años. Cada uno de estos cursos ofrece una oportunidad inmejorable para obtener una educación parcial muy variada y muy útil para nuestro país.

- 1.º Curso de ciencia general ;
- 2.º Curso de agricultura ;
- 3.º Curso de ingeniería mecánica y civil ;
- 4.º Curso de minería ;
- 5.º Curso de literatura.

No puedo resistir al deseo de detallar las enseñanzas que se dan en estos cursos, pues los considero tan compactos y variados como es de desearse.

Curso de ciencia general.

Primera clase. — Algebra, inglés, francés ó alemán, botánica, anatomía y fisiología humanas, geometría.

Segunda clase.— Zoología, trigonometría, mensura, teoría y práctica de la construcción de caminos, inglés, francés ó alemán, dibujo.

Tercera clase. — Física, mecánica, geología, inglés, historia de la lengua y literatura inglesas, lógica.

Cuarta clase. — Economía política, retórica, teatro inglés, filosofía mental, astronomía, química; libertad civil y gobierno propio, constitución de los Estados Unidos, filosofía moral, geografía física, astronomía, poesía inglesa.

Cada clase tiene práctica en el laboratorio y sobre el terreno en las materias que lo requieren.

Curso de agricultura.

Primera clase. — Lo mismo que la primera del curso anterior.

Segunda clase. — Agricultura, caracteres físicos y químicos de los terrenos, cultivo, desagües, etc., Zoología, trigonometría, mensura, construcción de caminos, inglés, francés ó alemán, dibujo, nutrición de las plantas, abonos, declamación.

Tercera clase. — Caracteres y manejo de las varias sementeras. Granos, henos, raíces, tubérculos, fibras. Rotación de las cosechas. Animales, su manejo, su educación, su ceba y su cría. Física, geología, mecánica.

Edificios campestres, instrumentos de agricultura, medicina y cirugía veterinaria.

Todas las clases tienen práctica sobre el terreno, según lo necesitan.

Curso de ingeniería mecánica y civil.

Primera clase. — Igual á la del curso anterior.

Segunda clase. — Trigonometría, mensura, construcción de caminos. Zoología, inglés, declamación, francés ó alemán, dibujo, geometría analítica y descriptiva y perspectiva.

Tercera clase. — Física, cálculo, mecánica, geodesia, geología, dibujo, literatura inglesa.

Cuarta clase. — Mecánica, máquinas, construcciones, astronomía, economía política, dibujo, ciencia constitucional, constitución de los Estados Unidos.

Práctica sobre el terreno en todas las clases.

Curso de minería.

Primera clase. — Igual á la del curso anterior.

Segunda clase. — Igual á la segunda clase del curso anterior.

Tercera clase. — Física, cálculo, mecánica, geología, minería, dibujo, inglés y literatura inglesa.

Cuarta clase. — Metalurgia, minería, máquinas, astronomía, economía política, dibujo, química, ciencia constitucional, libertad civil y gobierno propio.

Práctica sobre el terreno en todas las clases.

Omito detallar las enseñanzas del curso de literatura, por tener como base considerable suma de griego y de latín.

Los que quieran cursar en la primera clase de los tres primeros cursos y en la segunda del de agricultura, deberán ser mayores de diez y seis años y pasar un examen sobre las siguientes materias: aritmética, álgebra hasta las ecuaciones simples, gramática inglesa, historia de

los Estados Unidos, geografía elemental, economía política, física y elementos de historia natural.

Todos los estudiantes reciben diariamente instrucción militar, la que es muy completa y comprende ejercicios, marchas, manejo del fusil y la bayoneta, artillería y lecturas sobre el arte y la ciencia militar.

Existe en el colegio, á voluntad de los alumnos, el trabajo manual remunerado.

Los gastos de enseñanza, alimentos y lavado, por cuarenta semanas, que forman dos sesiones, llegan á \$ 260 en papel, por cada alumno.

El colegio se halla situado en el campo, en la parte central de Pensilvania y á doce horas de viaje de Filadelfia.

Además de los colegios de que arriba he hablado, y que creo son los más notables, existen colegios de agricultura en los Estados de Conecticut, Maryland, New Hampshire, Vermont, Iowa, Wisconsin, Virginia, New Jersey, Kentucky, Maine, Rhode Island, Kansas é Illinois. En California se está organizando un colegio de minería que promete mucho.

CONCLUSIÓN.

He concluído, aunque no con la precisión y la habilidad que hubiera deseado, esta revista sobre la educación primaria y secundaria de los Estados Unidos. Ella está muy lejos de ser completa; pero sí la considero bastante para llamar la atención pública hacia el estudio de dos cues-

tiones de carácter práctico, que de ella se desprenden :

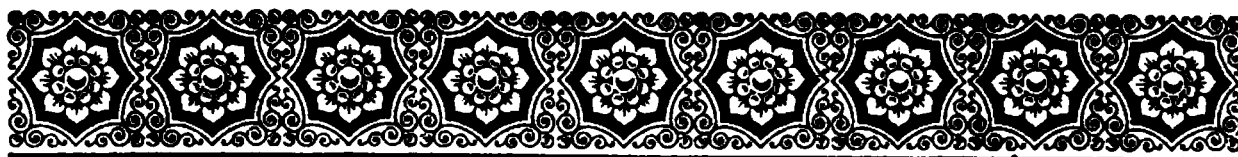
1.^a ¿ Es posible aplicar, en escala limitada, en las ciudades ó los Estados de Colombia, el sistema de escuelas públicas de los Estados Unidos ?

2.^a ¿ Sería conveniente para el país el que algunos jóvenes viniesen á los colegios americanos, ya sea para obtener una educación general, ó especial en la agricultura ó las artes mecánicas ?

Ambas cuestiones las he respondido afirmativamente.

Nueva York, octubre de 1869.

TEÓRICA



TEÓRICA

La razón es una flor del espíritu,
cuyo perfume se llama Libertad y
Ciencia.

A. J. DAVIS.

PENSAMIENTOS

SOBRE LA REFORMA DEL CARÁCTER HUMANO *

“Fué por este tiempo cuando concebí el arduo y atrevido proyecto de llegar á la perfección moral. Era mi deseo vivir sin cometer falta alguna, y vencer toda inclinación natural, costumbre ó compañía que pudiera hacerme caer en tentación.

* En este escrito se han recopilado aquellos párrafos menos insignificantes de un ensayo asaz largo, sobre este tema, que publiqué en *La Opinión* en 1864, y que en gran parte me inspiró la lectura de las obras del norteamericano Andrew Jackson Davis, tesoro inagotable de filosofía. Como mucho se ha alterado ó suprimido, el ensayo no puede asumir la forma que pretendió primitivamente, es decir, de un estudio razonado, sino más bien la de pensamientos para estimular la meditación.

Como yo sabía ó creía saber lo que era bueno y malo, no veía *por qué* no había de hacer siempre lo uno y evitar lo otro. Pronto, sin embargo, comprendí que había emprendido una obra más difícil de lo que me había imaginado... Concluí al fin, que la mera convicción especulativa de que nos conviene ser completamente virtuosos, no era bastante á impedir el que cometiésemos faltas muy graves; y que los malos hábitos deben destruirse y adquirirse otros buenos, antes de que podamos confiar en una uniforme rectitud de conducta."

Esto meditaba Benjamín Franklin, acaso el cerebro mejor balanceado de los tiempos modernos. Tras de estas reflexiones emprendió la obra de *perfección moral*, y todos sabemos hasta qué punto de belleza moral llegó el alma de este filósofo.



Pero es cierto también que las meditaciones de Franklin no brotan naturalmente en todos los cerebros; que su vigor de voluntad no sostiene á todos los hombres: al contrario, en la mayor parte de los pobladores de la tierra, el interés egoísta domina supremo, y la satisfacción presente ahoga los gritos del alma humana, que en todos los seres racionales clama con mayor ó menor fuerza por la perfección moral.

Todos los socialistas que se han retirado á vivir en común; las órdenes monásticas; los ensayos experimentales de Roberto Owen, de los mormones, de los cuáqueros; las sociedades san-simonianas; la sociedad de la paz universal fundada por John Bright y por Ricardo Cobden; la sociedad de la ciencia social fundada por lord

Brougham, todas estas tentativas han sido ensayos directos para apresurar el reinado de Dios sobre la tierra.

Y apuntemos aquí los esfuerzos generosos de Lancáster, de Bell, de M. Hill; los unos para educar á los niños, los otros para reformar á los criminales. Y luego los ensayos en Mulhouse y otras ciudades fabriles de Bélgica y Alemania, tan poderosamente patrocinados por Julio Simón, para convertir á los obreros en propietarios.

*
* *

La diferencia de sentimientos y de ideas proviene de la diferencia de caracteres; la diferencia de caracteres proviene de la diferencia en las organizaciones, y de las influencias que hayan podido modificar las ideas.

Respecto de la diferencia en las organizaciones, basta recordar cuántas veces en una misma familia se encuentran en dos personas tendencias distintas y aun opuestas: cómo Carlos es entusiasta y su hermano Roberto es frío; cómo el uno es negociante y el otro poeta; cómo el uno es arrojado y el otro cobarde; cómo el uno es altanero y el otro humilde. Y una vez sentada esta diferencia, entrados en el mundo los jóvenes, las influencias que sobre ellos vengan á ejercerse tenderán naturalmente á modificar las ideas y los sentimientos, es decir, el carácter.

¿Y de dónde proviene la diferencia en las organizaciones, punto primordial y base del carácter? Proviene de la *herencia*. La herencia en la raza humana, que no es sino el cumplimiento de la gran ley de causa y efecto, soberana y omnipotente en todas las categorías de la naturaleza.

La ley de la trasmisión hereditaria se manifies-

ta especialmente en la identidad de la especie entre el padre y el hijo. Jamás la unión de dos tigres producirá una hiena, ni la unión de dos cerdos un armiño; ni la unión de dos seres humanos otra cosa que un nuevo ser de la misma especie. Jamás el grano de tigre producirá una espiga de arroz; ni el tallo de la rosa una encina, ni la semilla de la azucena un abrojo, ni la raíz del helecho un tulipán. El padre engendra sus semejantes. He aquí la ley.

La causa produce sus efectos. El efecto viene todo de la causa; nada hay en aquél de que ésta no contenga el germen.

Y descendiendo las manifestaciones de esta ley y complicándose, y extendiéndose, como un río en una llanura, formando mil evoluciones, ellas vienen á hacerse aparentes en todas las ocasiones de la vida. Así, tenemos después las razas; de dos negros un negrillo; de dos malayos un malayo; de dos celtas un celta. Después tenemos las naciones, las tribus, los circuitos, las ciudades, las familias y los individuos.

*
* *

Aquí es verdad que hay misterio, hay vacíos, hay irregularidades aparentes, especialmente en casos individuales; pero el buen sentido y la lógica nos enseñan, al estudiar toda ley natural, que sus efectos y su modo de obrar deben estudiarse primero en el ancho campo de las generalizaciones, para deducir de los grandes fenómenos grandes y generales consecuencias; en tanto que de los pequeños hechos no debemos deducir consecuencias en contrario, sino estudiarlos, meditarlos y acomodarlos á la serie superior y más aparente de fenómenos. Así por

ejemplo, se dice : *la tierra es redonda*, ésta es una verdad física que nadie duda ; pero si venimos á comparar la tersa redondez de una bola de billar con los senos enormes de las cordilleras que cruzan la superficie del globo ; con sus abismos, sus rocas de millares de pies, sus picos que llegan al cielo, entonces diremos, la tierra no es redonda. Desde una eminencia, vemos una llanura tersa é igual ; pero si bajamos, encontraremos aquí un bosquecillo, allí un valle, allá el lecho de un arroyuelo, más lejos una colina diminuta : entonces podremos decir, la llanura no es igual. Esto para que no haya duda al sentar nosotros como base de este estudio que la herencia en la organización existe.

Pero como el hombre nace sin ideas, esta herencia de la organización no puede producirse sino en herencia de las *disposiciones* íntimas. En lo moral es esto aparente como en lo físico. El hijo de un tísico puede vivir sin sufrir la tisis ; pero es justo suponer que ha heredado la *debilidad* pulmonar, y que de consiguiente sobre él obrarán de un modo mil veces más vigoroso que sobre el hijo de un hombre sano, todas las influencias físicas que afecten el pulmón. El hijo de un ladrón consuetudinario no robará en tanto que no tenga ocasión ; pero la ocasión será en él más poderosa que sobre el hijo de un hombre íntegro. El hijo de un borracho consuetudinario, podrá no embriagarse ; pero al primer momento en que se le acerque una copa á los labios, la agotará con avidez, como si hubiera encontrado la satisfacción de alguna necesidad vehemente que experimentaba.

*
* *

Tres son pues las fuentes de formación del carácter.

HERENCIA, EDUCACIÓN Y SITUACIÓN. — A tres departamentos tendremos que llevar nuestra atención si queremos *reformular*, es decir, *formar* de nuevo, el carácter de los hombres. Tres órdenes inmensos de fenómenos tendremos que examinar y dirigir, si queremos llevar á cabo una reforma duradera, segura y eficaz en los caracteres individuales, es decir, en las sociedades todas. Para apresurar la realización de la UTOPIA, tenemos que disecar tres misterios profundos de contradicciones, de abismos y de oscuridad.

*
* *

El hombre, en su calidad de ser físico, está sometido á leyes idénticas á las de los demás animales, de consiguiente debemos estudiar lo que en ellos sucede para aplicarlo al hombre; 1.º porque en los animales, sometidos á la voluntad humana, han podido hacerse ensayos repetidos y variados; 2.º porque las pasiones han impedido que el hombre estudie con tranquilidad, se fije y ensaye las leyes que determinan la transmisión hereditaria de cualidades físicas.

Los criadores ingleses han probado con la más extensa práctica el poder extraordinario de la inteligencia humana, sobre las leyes hereditarias. El mármol no está sometido con más ceguera á la voluntad del estatuario, que lo está el seno de la madre á la voluntad del criador inteligente. El amo puede predecir casi con seguridad que el ternero que está en el seno de la madre saldrá hosco, amarillo ó colorado ; con media mancha en

la frente, con cuernos largos ó cortos, ó sin cuernos absolutamente; con el vientre enorme ó pequeño, las patas cortas ó largas. Allí se determina el fruto futuro, de manera que venga á adaptarse *especialmente* á la ocupación que ha de tener en su vida, haciendo preponderar en él el sistema que á semejante ocupación sea más adecuado. Así, el caballo normando ó de carro, que no está destinado á una obra fogosa, sino lenta pero larga y pesada, es una aglomeración de músculos y huesos: el caballo cazador es una mezcla de músculos y nervios con un vientre pequeño, que no lo haga pesado en la carrera, porque de él se requiere vigor y fuego; y el caballo de carrera es una *eterización*, si se puede decir así, de los nervios, lo que le da aquello que de él se exige; un fuego, una ligereza sin ejemplo, pero de corta duración. Este caballo no se desalienta jamás, pero una fatiga prolongada lo mata. Y en la especie vacuna igual cosa sucede: hay razas en que la carne ó el músculo predomina, en otras la grasa, y en las vacas de leche, el desarrollo del aparato respectivo y la abundancia de la leche predominan, de tal manera que una vaca la produce en grandes cantidades aunque esté separada de su ternero.

El poder del hombre á este respecto es pues considerable, y como resultado de las observaciones hechas en los animales, podremos establecer los siguientes axiomas:

1.º La unión entre parientes debilita y al fin destruye la raza;

2.º La unión debe efectuarse cuando ambos cónyuges estén en su completo desarrollo físico; la extremada juventud y la extremada vejez son igualmente funestas á la fortaleza del fruto;

3.º El fruto hereda la constitución general de sus padres, de modo que padres enfermos procrearán hijos débiles, y padres vigorosos, hijos fuertes.

Hasta aquí lo que la analogía entre los irracionales y el hombre nos enseña que le sea aplicable. De aquí para adelante, su naturaleza excelsa lo aísla, y es preciso observarlo á él solo para estudiar las leyes de trasmisión de carácter.

*
* *

Según esto, el matrimonio no debe contraerse en una edad juvenil. La naturaleza no indica la edad de la unión por la mera *posibilidad* de concebir, pues en ella toda causa produce sus efectos en escala, mejorándose lentamente; lo que se debe tratar de obtener es la *perfección* en los efectos. Un hombre fecunda á los diez y ocho años, pero fecunda imperfectamente; en tanto que á los veinte y ocho ó treinta, su acción es enérgica, completa y poderosa. La semilla de trigo produce cuando es muy nueva una espiga raquítica y pequeña, al paso que en su completo desarrollo produce un fruto vigoroso. La unión en edades muy tempranas establece, pues, una completa desigualdad entre los hijos de unos mismos padres, pues que viene á hacer á los unos, concebidos en la primera juventud, de organización inferior á sus hermanos. En la sociedad se grita al cielo por la desigualdad proveniente de las riquezas, y, ¿con cuánta más razón no se debería clamar contra una desigualdad que no se halla en la caja fuerte, sino en los huesos, en la sangre, en el cerebro y en el alma de los hombres?

*
* *

Débase pensar con madurez en que la *sífilis*, la *tisis pulmonar*, el *reumatismo*, la *escrófula*, la *elefancia* y la *tendencia á la locura* se hallan entre las enfermedades cuyo germen se trasmite totalmente de padres á hijos; y que de consiguiente el padre que de ellas sufra, comete al engendrar, una falta superior á la que cometería si robase á sus hijos la herencia monetaria que les perteneciera, porque les *roba* la felicidad entera de la vida; les roba su dignidad; los condena á pertenecer á los enfermos, á los desgraciados; los deshereda de aquellos preciosos bienes que Dios echó al mundo para *todos*; la *salud*, la facultad de pensar libremente, de extasiarse con el sol, con los perfumes y la belleza de la naturaleza; de embriagarse con la sangre pura que corra por sus venas, y de *gozar* de todo el aparato de la creación.

Tan reconocida es la operación de esta ley, que la cláusula 10 del interrogatorio que se hace á testigos idóneos para efectuar un seguro sobre la vida, en las oficinas de seguros de Inglaterra, es la siguiente: *¿De qué enfermedades padece la familia del señor N?*

*
* *

Y que ésta sea la ocasión para señalar y deplorar la terrífica operación de esta ley en nuestro país. Hablamos del *coto* y de la *elefancia*. Es reconocido que la tercera generación de cotudos, unidos entre sí, produce por regla general á la cuarta *cretinos* ó idiotas. Y bien, el *coto* se esparce en todo nuestro territorio de un modo alarmante. En casi todo el Estado de Santander, en todo el Tolima, en las riberas del Magdalena

y aun en Bogotá, el *coto* gana terreno diariamente como el más terrible y hasta ridículo azote. Sobre todo en algunos pueblos de Santander y el Tolima, es realmente desconsolador el número inmenso de seres, mitad humanos y mitad piedras; verdaderos *cretinos* lastimosos, que yacen extendidos á las puertas de las cabañas ó vagando estúpidamente, incapaces casi hasta para comer, y que en su idiotismo salvaje acusan tal vez á la sociedad por su descuido, que profetizan el triste porvenir de esos pueblos, y que laceran el corazón del filántropo. El número de estos seres se aumenta, y de extenderse tiene, inevitablemente — ¿hasta dónde? Sólo Dios lo sabe.

¿Y la *elefancia*? Hay un lugar, que en su lúgubre aspecto enseña bien lo que es hoy — la cuna de los más desdichados seres de la creación — de los elefanciacos: ese lugar es Tocaima. Estos desgraciados han acorrido allí, proscritos por las preocupaciones, en gran número: en su trisísima vida forman uniones temporales unos con otros.... y ¡oh Dios! ¡qué monstruos no habrán de salir de aquellas uniones deplorables de dos cuerpos vivientes y ya medio corrompidos!

Si alguna cosa pudiera compararse á la profunda, inmensa simpatía que nos inspira la suerte de los elefanciacos, sería el horror que nos causa el pensar en que ellos trasmitan á pobres seres inocentes su espantosa maldición.

Pero no es allí sólo donde estos hombres procrean: en Santander, en Cundinamarca, en Tolima, en Bolívar y en Bogotá mismo vagan por las calles y campos estos desgraciados: la mayor parte gentes ignorantes, é incapaces por consiguiente de poner freno á sus apetitos. Y en todas

partes las generaciones de estos parias se suceden, de modo que su número aumenta á la par que el de los cretinos. Aquí hay un abismo de emociones para el pensador filántropo, y de tristes misterios para el político.

Estos dos azotes nos hieren diariamente ; caen en los lomos de nuestra sociedad y amenazan destruirla: ¿qué hacer? He aquí el problema.

*
* *

¿ Existe esta operación hereditaria en la parte moral del hombre ?

Basta para probarlo atender á cuatro consideraciones generales.

1.^a La consideración de que la humanidad posee un cierto *tipo* moral, exclusivo á ella y el que no puede cambiar. Este *tipo* no se conserva, se trasmite y se perpetúa, *sino* únicamente por la ley de la propagación ; luego es ella la que encierra el secreto de transmitir los distintivos puramente morales.

2.^a La consideración de que las diferentes razas de hombres que pueblan la tierra, poseen ciertos rasgos distintivos de carácter, que se perpetúan de padres á hijos, y que ellos transmiten á sus descendientes en otros climas, de modo que una mezcla de sangre trae consigo una mezcla de caracteres. Así sucede en los mulatos, que son mitad blancos y mitad negros, no sólo en su sangre, sino en sus atributos intelectuales y morales. El mulato es vano, pueril, afectuoso y ardiente como el negro ; y es altanero, inteligente y activo como el caucásico.

3.^a La consideración de que hay *tipos* morales de familias que se transmiten de generación en generación, con una certidumbre igual á la de la

nariz borbónica, ó la boca de los Borgias; los Médicis, los Estuardos, los Borbones, son otros tantos tipos diferentes. “Los Apios, dice Voltaire, fueron siempre altaneros é inflexibles; los Catoes, siempre severos. Todos los Guisas fueron atrevidos, intrépidos y turbulentos.”

4.^a En fin, la consideración de que hay ciertos rasgos en el carácter de los individuos, que pasan á sus hijos con perfecta identidad. Rasgos no sólo de cualidades eminentes, sino de pequeños caprichos y nimiedades. La certeza del carácter es tal, que los hijos naturales lo revelan lejos de la sociedad de quien pudiera imprimirse por el ejemplo.

*
* *

Hay otra circunstancia esencial y de grandes consecuencias en la ley de la propagación, que merece ser especialmente atendida. El Creador de todo lo que existe ha establecido un sentimiento misterioso en el corazón de los hombres, que es el que inmediatamente excita y promueve la perpetuación de la raza humana. El amor tiene mil fases: es lascivo, tierno, poético, elevado, ardiente. En su más alta concepción aparece exclusivamente espiritual, lejano de toda idea sensual; es una necesidad casi metafísica, de que no podemos encontrar mejor ejemplo que el triste amor del Dante por Beatriz. Vemos en él grados, modulaciones y fases. Es natural suponer, pues, que estos grados y estas variaciones han entrado por algo en los cálculos del Omnipotente, y que los resultados del amor deban resentirse en algo de la especie de sentimiento que los ha causado. Es decir, que la concepción bajo sentimientos tan puros y eleva-

dos como los que animaban al Dante, no producirá hijos iguales á los que habría concebido Enrique VIII bajo el fuego de sus pasiones brutales. La observación no nos engaña á este respecto. Un matrimonio contraído por lazos de amor, tales como generalmente se encuentran en el mundo, produce al cabo de cierto tiempo en ambos cónyuges una relajación de la pasión; la desviste de su carácter arrebatado y más ó menos sensual que tiene en mayor ó menor grado, y la reemplaza por un amor más dulce, más tranquilo y más elevado. Pues bien: los hijos retratan estas variaciones. Los primeros son más ardientes, más violentos y sensuales: los segundos más elevados y capaces; y á medida que el amor se eteriza, se idealiza y purifica, los frutos vienen á ser más apetitosos y dulces.



Ultimamente, queda aún otra fuente de alteraciones morales en el carácter de los hombres. Esta es la influencia de impresiones temporales, y su trasmisión con carácter permanente.

Las más importantes son: embriaguez, que dota á los hijos de una tendencia por licores embriagantes; miedo ó pavor, que los hace irritables y nerviosos; la furia, que los hace crueles; la melancolía, que los hace taciturnos.

Esquirol, el célebre fisiólogo francés, nos refiere que en la revolución francesa, muchos de los niños concebidos durante el terror, nacieron singularmente tímidos, nerviosos é irritables. Hemos tenido ocasión de observar algo semejante en este país, ya sea por impresiones al tiempo de la concepción, ó durante el embarazo.

El *Diario Frenológico* de Edimburgo refiere,

de una señora que atribuía la idiotez de uno de sus hijos, á una horrible noticia que recibió durante su embarazo.

En *Cariolano*, Shakespeare escribe:

Come on ye, cowards; ye were got in fear,
Though ye were born in Rome.

El doctor Combe, el doctor Carpenter y otros fisiólogos ingleses, sostienen que el estado de embriaguez en que se conciba á un niño, lo dota de una tendencia especial á los licores espirituosos.

Plutarco en su *Moral* dice: “Y te digo, que ningún hombre se acerque á su mujer cuando esté borracho, ó cuando haya bebido mucho vino; porque los engendrados por padres en estado de embriaguez, resultan generalmente bebedores y borrachos. Por lo cual Diógenes dijo una vez á un mozalbete muy necio y casquivano: “Apostara, joven; * á que tu padre te engendró cuando estaba borracho.”

*
* *

Hemos visto ya que el hombre recibe por herencia cierta constitución física y ciertas dis-

* Al hacer la presente publicación tropiezo con un escrito del doctor Maurice de Fleury en que dice: “El doctor Féré, el distinguido médico de Bicêtre, en prosecución de sus estudios sobre la producción de pollos mal formados, introduciendo venenos en los huevos de las gallinas, ha demostrado perentoriamente que los alcoholes más tóxicos eran los que daban el máximum de generaciones monstruosas ó malogradas. Esto corrobora de manera irresistible la teoría que he desarrollado sobre la descendencia de los alcoholizados, que en la mitad de los casos no engendran sino seres raquíticos, epilépticos, deformes, idiotas ó criminales. No me cansaré de repetirlo mil veces: tanto en lo físico como en lo moral, el alcoholizado no engendra sino monstruos.” (1896.)

posiciones morales. Así situado, sin poder destruir ni arrancar de sus fibras y de su cerebro el modo de ser especial con que ha venido al mundo, el hombre se ofrece á la primera serie de influencias sociales, que constituyen lo que hemos llamado *educación*.

*
* *

La *educación* puede definirse á nuestro modo de ver las cosas, como la suma de influencias que obran sobre el individuo desde el nacimiento hasta la juventud, y que vienen á dotar permanentemente su carácter de rasgos distintos y profundos. Esta educación puede dividirse también en tres partes, educación física, intelectual y moral; sin que la concretemos á dos como lo hicimos al examinar la organización humana, por ser en este departamento más fácil de comprender y de estudiar esta división estrictamente natural.

El convencional Lepelletier, asesinado en una taberna del Palacio Real, trabajó para la Convención nacional un gigantesco proyecto de educación nacional, que si bien sería tal vez irrealizable, sí es verdad, que entrañaba una idea fundamental en esta cuestión. Lepelletier quiso que todos los niños de Francia adquiriesen, más ó menos, un grado igual de bondad de carácter, de benevolencia, de fraternidad mutua, y un enérgico sentimiento de igualdad, acompañado de costumbres sencillas y sobrias. Su proyecto, según esto, ordenaba la formación del número bastante de escuelas para que pudiesen asistir, internos, *todos* los niños de Francia desde la edad de cinco hasta la edad de nueve años. La asistencia sería obligatoria para

todos, desde el hijo del labriego hasta el hijo del millonario, y todos vivirían allí del modo más sencillo y duro; vestidos de igual modo, comiendo iguales viandas, durmiendo en lechos igualmente groseros. El objeto de la escuela sería dar las primeras nociones elementales en los principios del saber humano, lectura, escritura y aritmética. Por lo demás, los alumnos no tendrían sino juegos, ejercicios gimnásticos, y lecciones sencillas de moral. Se les sometería á un régimen dulce, sencillo, afectuoso y agradable. Se quería que en esta *escuela del carácter*, los ciudadanos bebiesen sin límites influencias virtuosas y hábitos de sencillez, para cimentar sobre ellos la grandeza y la felicidad futura de la Nación.

Aquí estaba bien separada la educación intelectual, de la moral y física, que con frecuencia se confunden, creyendo obtener salud, virtud y ciencia en las aulas de los colegios únicamente.



La alimentación, el ejercicio, el aseo y la respiración de aire puro son las bases de la educación física. Estas bases no pueden obtenerse por los niños sino por la formación de hábitos, pues ellos se acostumbran á todo. De consiguiente si los padres no atienden á la conservación inteligente y propia de la salud en sus hijos, imbuyéndoles hábitos y conocimientos que se la hagan mantener en el curso de la vida, ellos son los responsables de la deformidad, de la debilidad, de la muerte prematura y de la desdicha de sus hijos.

¿Y hasta dónde no es el carácter hijo de la salud? La dispepsia agria el carácter: la hipocon-

dria es una enfermedad del estómago : las enfermedades biliosas llenan de ira el espíritu del paciente : las enfermedades nerviosas desarrollan una timidez increíble. Las facultades morales ; el deseo del bien, la benevolencia, los afectos todos, la energía de carácter, el sentimiento de la justicia, la actividad del temperamento ; todo esto se altera, se afloja, se debilita, se enerva y se pierde con ciertas enfermedades que afectan el sistema nervioso, y por medio de él el cerebro, que es el asiento del alma humana.

*
* *

Se ha discutido mucho sobre la existencia de disposiciones innatas y sobre la parte que tenga la educación en la formación del carácter humano. Algunos han creído que á éste se le debe todo ; que el hombre es una tabla rasa en que la educación escribe libremente ciertos caracteres y traza ciertas líneas decisivas.

*
* *

A esta exagerada doctrina se ha debido el movimiento reformador que Inglaterra ha iniciado, y las benéficas tareas de Belle, Lancáster, Owen, Hill y otros muchos. Si bien ellos han obtenido frutos opimos, también se han encontrado con resistencias tenaces que han hecho balancear la verdad de su teoría. Posteriormente otros estudios y otras observaciones han venido á refundir el sistema de la formación del carácter en el *eclecticismo* que tratamos de exponer, dando su parte á la organización, su parte á la educación, y todavía su parte á la situación del individuo en la sociedad. La educación, pues, es poderosa

pero no exclusiva, y si se quiere que sea completamente fecunda, es preciso que no se tenga la idea de que del hombre se puede hacer lo que se *quiera*.

La educación no crea las facultades y los instintos. La educación los altera, los desarrolla, los corrige, los vigoriza ó los debilita ; pero ella no viene á trabajar sola. Su tarea se ejercita en un campo que tiene semillas sembradas, y no le es dado arrancar ni destruir nada. Su misión es la de cultivar, podar, abonar y regar.

*
* *

Sería muy conveniente que los padres se formasen ideas netas y precisas sobre el móvil que *debe* dirigirlos al educar á sus hijos desde la primera niñez, con el objeto de arreglarse por ese móvil á un plan de conducta.

¿Y cuál debe ser este móvil ? La respuesta es sencilla. El móvil debe ser el *objeto* de la vida humana.

¿Cuál es el objeto de la vida, para qué vivimos?

Sin entrar en las discusiones interminables que de aquí surgen, nosotros respondemos:

El objeto de la vida es, primero la virtud ; segundo, la felicidad. Para la virtud y para la felicidad debe vivir el hombre ; luego para la virtud y la felicidad debe el hombre educar á sus hijos.

*
* *

Sucede en las sociedades que la educación se resiente del objeto *aparente* de la vida, trayendo consigo las más funestas consecuencias. Los hombres hoy parece que viven *para ser ricos*, y con esta creencia los puntos en que más se de-

tiene la atención de los maestros son los que tienden á llenar aquel fin. Se escoge la profesión que más rápidamente lleve al hombre *á la riqueza*, y una vez obtenida, los esfuerzos no tienen otro horizonte que el conocido, y después de ser uno rico lo único que desea es ser más rico.

Si se tuviese por móviles la virtud y la felicidad, se sembrarían semillas que las produjeran. La virtud, á nuestro modo de ver, es la busca de la perfección moral, y como ésta es infinita, se deduce que jamás llega el alma á saciarse ni á decirse *es bastante*; de consiguiente, sembrar esta semilla, es dotar al alma de un elemento infinito de emociones cada vez más fecundo, y abrir continuamente á la vista nuevos y más brillantes horizontes, que la cercanía de la muerte no hará sino dotar de más encantadores paisajes.



La educación moral llega á modificar el alma del individuo por cuatro canales distintos que ejercitan los padres, los maestros, los amigos y los conocidos. Estos son :

- 1.º El trato.
- 2.º El ejemplo.
- 3.º Las enseñanzas.
- 4.º Los hábitos.

Bien que estos cuatro puntos se hallen íntimamente enlazados, trataremos de estudiarlos uno á uno evitando el detenernos difusa y acaso inútilmente, en los lazos que los unen.

1.º EL TRATO. Hay en las relaciones de cada uno de los hombres con sus semejantes, cierto colorido general que es al que hemos dado el

nombre de *trato*, y que expresa el modo de ser de cada uno en sus relaciones con los demás. Hay un trato severo, otro dulce, otro brutal, otro insípido, etc.

La base natural sobre que descansa la importancia de este elemento es el siguiente fenómeno psicológico. *La actividad de sentimientos ó emociones en un individuo, tiende á desarrollar en los demás sentimientos análogos.* Es decir, que existe en la parte mental de todos los hombres una especie de magnetismo ó de corriente simpática, que afecta en los demás la parte correspondiente á la que se pone en ejercicio. A esta tendencia se debe la velocidad con que algunas emociones se comunican de individuo á individuo en ciertas ocasiones, y sobre todo en las grandes reuniones, en que las emanaciones de muchos cerebros, como que dan nueva fuerza á la idea que flota, por decirlo así, en los aires. Igualmente se debe á él la influencia inexplicable y poderosa de ciertas constituciones gigantescas sobre las muchedumbres y los ejércitos. Acaso no es la dicción, ni las reglas de oratoria, ni el arte de la declamación lo que forma los grandes oradores; sino el poderoso sentir que encuentra vehículos igualmente poderosos de trasmisión; y si no, ¿por qué en esta edad tan ilustrada los Demóstenes, los Cicerones, y los Mirabeau ya no se ven?

No sólo esto: las mismas palabras, la misma arenga que años atrás oímos de una boca joven y que daba salida á sentimientos profundos y sinceros del corazón, no nos entusiasma cuando ese mismo corazón se siente enfriado por el desengaño ó el cálculo.

El pánico en los ejércitos, el arrojo en un

combate, las ceguedades de un motín, son pruebas de este magnetismo viajero que corre de cabeza en cabeza como un rayo.

Cada hombre tiene su atmósfera que arroja á su alrededor y á que trata de amoldarlo todo. Hay hombres-frio, hombres-fuego, hombres-duda, hombres-tristeza, hombres-contento que van arrojando á todas partes, y que con sola su presencia comunican, lo que forma el fondo de su ser moral, que á todos se nos revela, y que nadie puede explicar por qué ni cómo.

*
* *

No hay que despreciar á los niños, ni sus juicios, ni sus ideas, porque el desprecio nace en su alma. Al contrario, una fidelidad extrema á la razón, á la verdad y á la justicia en nuestras relaciones con ellos, despertará en su alma el culto de estas tres divinidades y serán así el más poderoso abono para una alma que se quiere formar libre, sencilla y justa; es decir, el tipo del buen ciudadano y la verdadera esperanza de la República.

Este primer elemento es muy importante. Lo que sembramos, eso recogeremos; no hay por qué admirarnos pues si, llenos de ceguedad, damos á los niños un trato descuidado y pernicioso, y luego vemos elevarse árboles enteros de debilidades ó defectos. La ciencia de sembrar en el alma es mil veces más difícil que la de sembrar en la tierra.

2.º EL EJEMPLO. La base natural en que se apoya la importancia de este elemento, es la existencia en la organización humana, de una tendencia especial á imitar lo que hacen los demás, ó á copiar. La imitación es primero que la razón y

el más fecundo modo de poner á los que nacen á la altura de las necesidades y deberes de este mundo.

El ejercicio de este instinto se revela diariamente en los niños por los esfuerzos que hacen para imitar las acciones de sus mayores, y de que todo el mundo es testigo.

*
* *

Es muy frecuente que los hijos oigan en el seno del hogar doméstico ciertas conversaciones íntimas que tienen por objeto alguna ó algunas de las personas que se tratan y conocen. Tales conversaciones, que son en verdad murmuración y hasta maledicencia, ruedan sobre defectos ó vicios, y á veces se hacen apreciaciones odiosas y se aplican epítetos acres é injuriosos. Es natural entonces que el que recibe este ejemplo lo siga, llegando á convencerse de esta creencia, que es injusta y además errónea : *Yo, ó nosotros tenemos una regla infalible para calificar á los demás y decidir lo que en ellos es bueno ó es malo.* Y que un simple y débil mortal se crea *infalible y con derecho* á calificar á sus *iguales*, es realmente una monstruosidad moral que Jesús condenó bien claramente cuando dijo : “ No juzguéis sino queréis ser juzgados.” Pero no es esto sólo ; la murmuración daña el corazón directamente, y sus consecuencias lo envilecen. El niño verá llegar á la casa, sentarse á la mesa y beber el vino de su padre al que oye llamar avaro, ladrón, falsario, perjuro, hipócrita, vicioso, etc... Oirá que, acaso únicamente por las exigencias sociales, á este hombre se le llama mi querido amigo, y se le estrecha la mano : ¿cuál será la consecuencia ? Que él hará lo

mismo, y que esta convicción penetrará en su alma :— *la falsía en las relaciones sociales, es justa porque papá, y mamá y nuestros amigos la practican.*

También en las intimidades del hogar, el niño oirá una palabra que á fuerza de repetirse llamará profundamente su atención. Esta palabra es **RICO**. La primer pregunta sobre un extraño es saber si *es rico* ; su riqueza se ofrece en primer lugar como aureola que cubre sus defectos : su pobreza se ofrece como mancha imborrable que oscurece acaso mil bellas cualidades. Y él ve que al *rico* que su padre califica de tramposo, se le da el primer asiento en la mesa, y que al *pobre* que su padre califica de buen hombre, se le arrincona con desprecio : ¿cuál es la consecuencia? Que él hará lo mismo, y que esta convicción penetrará irresistiblemente en su cerebro :— *ser rico oscurece todos los defectos ; ser pobre oscurece todas las cualidades.*

*
* *

3.º LAS ENSEÑANZAS. Preciso es desengañarnos del error, y convencernos de la verdad. El error está en creer que las enseñanzas neutralizan los malos efectos del ejemplo. El ejemplo se dirige á un sentimiento enérgico, activo y poderoso desde una edad muy temprana, y los resortes que mueve están siempre listos á obrar ciegamente, al paso que las enseñanzas obran de un modo más lento y complicado. En primer lugar, las enseñanzas ó preceptos sobre el modo de obrar, se dirigen á la parte exclusivamente intelectual del cerebro, que es la más lenta en desarrollarse, y necesitan para ser comprendidos un trabajo

mental laborioso y dilatado, de que por lo general son incapaces los niños: en segundo lugar, una vez comprendida la *idea*, se entra á luchar entre el convencimiento frío por una parte, y por otra el deseo, que acaso le es contrario, y el ejemplo, que es un argumento de autoridad. En esta lucha es bien seguro que el más débil es vencido.

*
* *

Ya lo hemos hecho notar. Las facultades intelectuales son las últimas en despertar: su energía no se pone en ejercicio sino de los doce á los catorce años en adelante, de modo que todo el pasto que se les arroje cuando aun duermen es perdido por entero. Los preceptos van dirigidos á ellas y por ellas obran; y la prueba es que todos nos vemos diariamente luchando entre lo que creemos el deber, ó la noción intelectual del modo de obrar, y la inclinación ó la pasión.

Es indispensable pues que el niño no reciba preceptos sino del modo más sencillo y efectivo; que pueda comprender sin esfuerzo, y que tengan inmediata aplicación práctica; porque la imaginación del niño se conmueve por las acciones, y queda con frecuencia fría á los más lógicos razonamientos.

*
* *

4.º LOS HABITOS. La formación de hábitos es tal vez el más importante elemento en la educación. Los hombres tienen una tendencia natural á metodizar su vida y sus pensamientos y sus acciones, y esta tendencia, manifestación del gran principio de *orden* aparente en toda la crea-

ción, llega á hacerse de tal modo dueño del alma, que se sobrepone á las advertencias de la razón y hasta á los impulsos del sentimiento y la pasión. Dícese que la costumbre es una segunda naturaleza. La costumbre, esa fuerza casi mecánica, ciega y sin otra base que ella misma, es, como toda fuerza mecánica, el mejor ejecutor, una vez puesta en vía, de los dictados de la inteligencia. A ella pues deberá el maestro lúcido confiar la moral de su discípulo ; seguro de que nada le dará iguales garantías de duración y eficacia.

La costumbre de obrar bien. He aquí el mejor y el más profundo decálogo, la mejor y más poética oración que pueda elevar á Dios el padre de familia piadoso.

Para cultivar este elemento se hace necesario el empleo de la severidad en ciertos casos. La razón es sencilla porque es natural. La costumbre y el hábito son una fuerza mecánica que crece y se vigoriza *únicamente* por la repetición ó el ejercicio ; la sucesión no interrumpida es quien le da el ser. Es pues indispensable que nada, absolutamente nada, pueda obrar en el ánimo del padre ó de la madre para interrumpir el ejercicio continuado de la fuerza mecánica.

Es en este lugar únicamente donde los padres y maestros deben cuidar de no mostrar debilidad. La consecuencia es pésima para los hijos, ellos son quienes han de pagar por la interrupción que mató la costumbre.

Al formar los hábitos es sobre todo, como antes hemos dicho, cuando las enseñanzas se vienen á sancionar. Cuando se ha explicado por el padre el mandamiento de *no matar* y toda la metafísica correspondiente ha pasado por la ca-

beza del niño, éste se queda un tanto impresionado, pero de seguro sin luz bastante. Mas si en la primera contienda que tuviere con su hermano menor, ya en el acto de maltratarlo cruelmente, la madre le obliga á practicar el precepto enseñándole su aplicación, esto vendrá como una luz á su espíritu ; vendrá como un ejemplo en la clase de gramática, como una fábula en el seno de la familia, como un cuento en los momentos de recreo. La personificación de todo en la niñez, la necesidad que se siente de explicarse por ejemplos, la facilidad con que se comprende lo que se explica por hechos, son una prueba bien clara de lo adormecida que está la inteligencia, y de que hay otras facultades que viven antes que ella, que son verdaderamente activas y que están en relación con ella.

*
* *

Los niños son cándidos y apasionados. Todo lo que sienten lo arrojan á la luz ; ¿por qué pues dejarlos que se acostumbren á lo malo ? Mañana el cálculo les hará ocultar sus sentimientos y la corrección será imposible.

*
* *

Pero antes de saber lo que debemos estudiar, es preciso convencernos de si ese estudio es una base fija, firme y segura : si podemos atenernos á los dictados de la inteligencia y obrar en consecuencia, ó si lo que observamos está sujeto á eventualidades superiores á nuestra penetración y que no podemos prever ni evitar.

Es decir, vamos á tratar de resolver estos dos problemas, cuyo examen atormenta en el día á

muchos caractères distinguidos y á muchas inteligencias de primer orden. 1.º *¿Está todo lo que existe sometido á leyes fijas é irrevocables, ó hay acaso algún ser poderoso que distribuye los acontecimientos según su capricho, su deseo ó las necesidades de la naturaleza?*; y 2.º *¿Si estas leyes existen, es dado al hombre el descubrirlas?*

La importancia que se dé á la inteligencia humana, depende exclusivamente de la solución que obtengan estas dos cuestiones. Si todo está sujeto á leyes, y estas leyes se pueden descubrir, entonces la inteligencia es un sol maravilloso, de rayos tanto más brillantes cuanto más lejos se extiendan: es el centinela avanzado del bienestar de los hombres, y el más poderoso guía de las pasiones. Y si no hay leyes fijas, si la voluntad incomprensible de un ser superior y misterioso, ó las necesidades impenetrables de la naturaleza, son las que arreglan el curso de los sucesos, entonces es vana y estéril la inteligencia humana; sus dictados repletos en apariencia de luz, su eterno impulso hacia adelante, su sed insaciable de saber, su inquieta curiosidad, todos son destellos vagos y fosforescentes; engañosas apariencias y tormentos misteriosos, que afligen el espíritu tan combatido del hombre. El fatalismo sería entonces la mejor moral, porque, ¿cómo comprender la *voluntad* de Dios antes de que ella se manifieste en acciones? La ignorancia sería la mejor ciencia y el sueño la mejor felicidad: la única filosofía sería la duda; la religión sería la idolatría y el progreso estaría muerto en la cuna.

Examinando los hechos que se cumplen en la órbita inmensa que puede abarcar la inteligencia,

llegamos fácilmente á una conclusión inductiva que resuelva estos dos problemas. La humanidad marcha lentamente, en medio de dolores y convulsiones, de lo más material á lo más etéreo: lo superior vive de lo inferior, como la flor del estiércol. Así como el hombre se alimenta antes de pensar, y bebe antes de raciocinar, así la humanidad ha tenido que avanzar de lo más material á lo más elevado, de modo que la física y el organismo humano han llegado ya á presentarse, desnudos á los ojos azorados de los hombres, enseñándoles leyes maravillosas donde antes sólo encontraban oscuridad, confusión y hasta mal. Es verdad que la parte moral de los hombres, la que se refiere á su modo de obrar, está hasta el día en pleno océano de disputas, y que la moral propiamente dicha, la política, la religión y todo lo que es metafísico, presentan un cuadro lamentable de errores, de contradicciones y de sofismas.

Razonemos por inducción.

En un tiempo los hombres se veían obligados á levantar y acarrear en hombros pesos enormes para procurarse ciertas comodidades: en el exceso de sus penas se quejaban de la injusticia divina que á tales sufrimientos los condenaba. Lentamente, sin embargo, algunos pensadores llegaron á descubrir una ley mecánica llamada de *la palanca*; otros descubrieron otra llamada de *la garrucha*; otros descubrieron una ley llamada de *la fricción*; otros descubrieron la *presión del vapor de agua*, y combinando estas leyes diversas, llegaron á centuplicar la fuerza de los hombres disminuyendo proporcionalmente sus esfuerzos, á elevar á grande altura pesos inconmensurables, y á trasportarlos en poco

tiempo del un extremo del mundo al otro. Y hoy, esas leyes se aplican y se aplicaran mientras los hombres vivan: los hombres conocen sus efectos y la inteligencia los garantiza, de modo que se sabe que es imposible que una palanca de ciertas dimensiones, y en cierta posición, levante hoy cierto peso, y que mañana, en idénticas circunstancias, no lo levante del mismo modo. El Ser Supremo mismo no alterará las leyes inmutables de la fricción que arrastran pesos inmensos: ni hará jamas que el vapor deje de ejercer su presión de cierto modo, en cierta dirección y con cierta fuerza. Y si no, que se presente un solo caso en que la alteración de una ley natural descubierta ya, no pueda atribuirse sino á la interposición caprichosa de la voluntad divina: preséntese una ley física aceptada, cuyo modo de obrar sea hoy diferente á lo que fuera en las primeras edades del globo.

Hubo un tiempo en que los hombres miraban sus sementeras arrebatadas por las inundaciones; sus valles cubiertos de pantanos cenagosos, y sus habitaciones destruídas por la violencia de las aguas. Llenos de terror, contemplaban ellos ese liquido, como algún genio, caprichoso y terrible que se divertía en repartir hoy la abundancia, para convertirla mañana en miseria. Pero bien pronto la ley del *nivel del agua* vino á postrar á los ojos atónitos del hombre esta fiera terrible: las inundaciones se hicieron á voluntad; inmensos pantanos se convirtieron en tierra sana y productora, y el agua vino á ser, á los ojos de la ciencia, un genio únicamente benéfico, que el hombre maneja á su placer. Y véngase hoy, descubierta esta ley, á enseñar cuándo el agua ha dejado, en estado líquido, y en cier-

tas circunstancias, de precipitarse en un plano inclinado; cuándo ha dejado de buscar su nivel, por la interposición, la voluntad ó la súplica de algún ser humano ó divino.

En los tiempos de la Biblia las estrellas de los cielos eran adornos para que el hombre recrease su mirada: más tarde, descubierta por el telescopio su estupenda magnitud, los hombres se estremecían de terror al figurarse el inminente peligro en que se hallaba nuestro globo, de que repentinamente le cayese encima alguna de esas moles enormes; sin embargo, la ansiosa inquietud del hombre le demostró al fin la más portentosa, la más sabia y más maravillosa de las leyes naturales, la de la atracción y la gravitación, y en lo que parecía confusión y desorden, se vino á descubrir un sistema de tan incalificable ciencia y poder, que el alma se estremece de placer al sentirse capaz de comprenderlo no más.

Y si seguimos así, encontraremos que el número de leyes fijas, inmutables y ciertas que hay ya descubiertas llega á millares; pero disminuyendo, eso sí, á medida que se acercan á la parte más complicada y sublime del hombre, lo moral. La mecánica, la química, la anatomía, la náutica, la astronomía no son sino recopilaciones y códigos de las leyes que el hombre ha podido leer en la naturaleza. La economía política, la ciencia de gobernar, la moral y la religión apenas si tienen principios generales inmutables que todos reconozcan. Nada más natural pues que razonar así: en casi todos los departamentos de la naturaleza se han descubierto leyes inmutables, fijas y buenas, que lo conducen todo al orden y á la justicia: el hom-

bre ha avanzado y avanza lentamente: hay departamentos en que aun no conoce algunas leyes, luego es de inferirse rectamente que esas leyes existen, y débese buscarlas con tesón y constancia.

Y ésa es la obra de los filósofos: busquemos las leyes que nos alivien el alma del peso de la malevolencia y la discordia, como buscamos y hallamos las leyes que aliviaron nuestros hombres y secaron nuestros campos.

Según esto, la voluntad divina se expresa y se formula en leyes inmutables y eternas que arreglan, estatuyen y hacen obrar todo lo que existe: el descubrimiento de estas leyes es posible para el hombre, luego su estudio es profundo, benéfico, útil, conforme á los dictados y á las aspiraciones del alma humana y debe formar una parte notable de la educación de los hombres.

*
* *

Hemos sentado que la tercera circunstancia esencial que viene á modificar sensiblemente el carácter humano, es la *situación* del individuo en la sociedad, y ha llegado ya el momento de examinarla.

¿Qué cosa es la situación? Ya lo hemos dicho: “es la suma de influencias modificadoras que traigan al carácter la ocupación, clima, sociedad, etc., las circunstancias, en fin que rodeen al individuo durante el curso de su vida.” Pásemos de una vez á lo moral.

Según esto, pueden ofrecerse en la sociedad dos tintes generales respecto á la situación de todos los individuos de ella: el uno que sea favorable al aumento de la virtud y de la felicidad

entre los hombres, y el otro que les sea adverso.

La continua, incesante queja de *todos* los humanos : el descontento general que reina en las sociedades ; el martirio en que se han puesto desde los primeros siglos las más vigorosas inteligencias para averiguar las causas del mal y del dolor entre los hombres y para destruirlas, prueban bien claramente que la *situación* general de los individuos, en la constitución presente de las sociedades, es desfavorable al desarrollo del bien y de la felicidad.

Si las sociedades estuvieran constituidas de un modo favorable al desarrollo del bien, entonces estas quejas continuas no se oirían : este eterno desengaño no existiría ; entonces nos sería desconocida la tristeza profunda que invade toda alma sensible.

Comprendiendo el progreso como un viaje en que se parte desde el animal para llegar al ángel ; ó sea como un árbol que empieza en la semilla para llegar al fruto ; estableciendo además, por la observación, que la naturaleza otorga sabiamente sus primeros cuidados á mantener la *existencia* del individuo, la aparición del mal nos parece perfectamente natural é inevitable. Dedicadas las fuerzas de las sociedades, en sus primeros pasos, á perpetuarse y á vivir ; las tendencias individuales que llevan estos objetos, deben hallarse dotadas de una vigorosa energía ; y estas tendencias ó facultades son las más inferiores del organismo humano. Las necesidades puramente sensuales, cuyo predominio sobre lo moral forma el terrífico aspecto de las sociedades modernas, son la base de la existencia de los hombres : antes de pensar, alimentarse :

antes de la sociedad, la reproducción de la especie. Sin la alimentación no habrían podido brotar esos pensamientos gigantes que nos ofuscan: sin el apetito sensual, ni Sócrates ni Platón habrían iluminado el mundo moral con la llama de su genio.

El espiritualismo nos parece imposible sin la materia: acaso la materia sea el cimiento del espíritu, como es el estiércol la cuna de la flor. Según esto, pues, el mal social no nace sino del excesivo vigor de los apetitos animales del hombre. Estos apetitos ó necesidades múltiples y variados, son los que vienen á constituir el amor del *yo*, es decir, el egoísmo. Formada la sociedad de seres con violentas necesidades animales; seres todos en quienes la vida está consagrada á procurarse emociones placenteras, sin cuidarse del cómo ni del para qué, es seguro que surgirán mil combates, mil conflictos, mil luchas, y mil *situaciones* deplorables, en que la dicha y la virtud se sacrifican para alzar en triunfo el mal y las desgracias.

Tal es en lo general el aspecto presente de las sociedades. De semejante modo de existir y de ser han surgido dos fenómenos que llamaremos monstruos: monstruos que guardan la portada del templo social de este siglo. Hijos ambos de un mismo padre, el uno está en la base, aplastado; el otro en la cumbre, erguido. Son los dos extremos fatales del desarrollo excesivo de los apetitos animales: tanta fuerza tienen éstos, que han arrebatado la vida misma de una parte de los individuos de la sociedad, y han creado una situación que llamaremos de *anemia*, que tiene este mote: *no se puede ganar con qué vivir*, y que se llama el PROLETARIADO; y por la misma

fuerza en que superabundan, han arrojado al otro extremo un exceso de vida, y creado una situación que llamaremos de *plétora*, con este mote : *vivir para ganar*, y que se llama el MERCANTILISMO.

A estas dos oscilaciones de la péndola social vienen á amoldarse dos situaciones generales, ambas eminentemente desgraciadas y deplorables : las dos producen discordia social y males sin cuento ; y soportar su influencia es colocarse en una posición hasta cierto punto antagónica con una práctica severa de la virtud.

La dificultad para satisfacer las primeras necesidades de la vida, que constituye la esencia del proletariado, tiene indispensablemente que cerrar el ánimo á toda especie de consideración distinta á la de *vivir* ; ésta absorbe toda la atención, y borra toda otra emoción : el aguijón poderoso de *vivir* que irrita el espíritu incesantemente, llena de ardor la cabeza y destruye cuanto pueda ofrecerse que se aparte de esa idea. El cultivo intelectual, moral y físico no merecen atención siquiera : la cuestión es *vivir*, prolongar la existencia, y ante esta suprema necesidad, la virtud es apenas una sombra, la filosofía es un gemido, la naturaleza carece de encantos, y todo, todo es aceptable con tal que nos salve de la muerte. El tiempo vuela arrebatando ilusiones y esperanzas ; la amargura de este instante es sólo precursora de la que llega, y el día de mañana no nos ofrece sino nuevos sinsabores. El vicio que aturde es casi natural : si un instante se roba al trabajo, ¿á qué se ha de consagrar sino al descanso físico y moral? De consiguiente, la negligencia de todo, excepto del trabajo que da el pan, es completa-

mente aceptable y natural; es imposible librarse de ella para quien vive colocado en esa espantosa situación llamada la miseria.

Los delitos, los crímenes y los vicios que nacen de la miseria, no pueden destruirse jamás sino destruyendo al padre que les da el ser. Castigar los crímenes que *nacen* de la miseria, es injustificable y absurdo, como es absurdo encararse contra el resultado y dejar subsistente la causa que lo produce.

Y es tan grande el terror que inspira la miseria, que se considera, y es efectivamente, el mayor de los males; de tal manera que por huir de ella se ha ido al extremo opuesto, y por evitar el no ganar con qué vivir, se ha venido á vivir para ganar: éste es el mercantilismo. Un medio de conseguir la dicha se ha convertido en la dicha misma, y todos pensamos únicamente en ganar. Y arrastrados los individuos por esta necesidad artificial de ganar hasta donde se pueda, la sociedad ha emprendido una carrera desaforada en que detenerse es morir.

Los sentidos, la inteligencia y el cuerpo excitan hasta el último punto sus fuerzas para ganar; y todas las organizaciones, en el último grado de vapor, han creado un torbellino social irresistible. El huracán de la competencia lo arrastra todo en pos de sí. Es en vano ahorrar fuerzas para la virtud, para la ciencia, para la dicha, para el bien. El mercantilismo adopta todas estas formas en el siglo presente: se viste con todos los trajes, habla todos los idiomas, se somete á todo, con tal de no quedarse atrás. Cerrar un momento los ojos es perder diez minutos: es dejar que el vecino haga el negocio antes que nosotros, que venda el producto, que pu-

blique el libro antes que nosotros, que obtenga el empleo, que cure al enfermo, que convierta al infiel ó que salve al desgraciado antes que nosotros.

He aquí el *porqué* de los hechos que todos deploran y á que todos se someten llegado el caso, y de qué es causa y fuente el mercantilismo. La situación es así inevitable. Hay una *atmósfera* toda de GANAR en que nacen, se educan y viven los hombres: á ella obedecen, son instrumentos de ella, y el mercantilismo es una semilla que se propaga y que se reproduce de una en otra generación. Mas para que se vea cuán deplorable es el efecto del mercantilismo, del espíritu de especulación que hoy domina en la sociedad, analizaremos algunas pocas situaciones especiales que pondrán en relieve estas verdades.

Tomaremos algunas en que sea patente y tangible el conflicto más terrible que puede ofrecer una situación social, á saber: la oposición entre el *interés* y el *deber*. Y naturalmente se vendrá en que con la presente organización y educación sociales, una lucha entre el interés, lleno de fuego y de ardor porque es el yo, y el deber, flojo y melancólico porque es la humanidad, el triunfo no será dudoso en la mayor parte de los casos.

EL ABOGADO. — El *deber* del abogado, conforme lo comprende una conciencia despreocupada y honrada, es sin duda el de concluir las diferencias entre los miembros de la sociedad y obtener que se otorgue la justicia únicamente á quien la merezca. ¿Pero es éste su *interés*? Lejos de eso: el interés abstracto del abogado es el de que haya muchos pleitos, porque ellos le dan con qué vivir. Mientras haya más armonía social,

más unión y más honradez, los pleitos disminuirán: á medida que las males pasiones se desarrollen, los pleitos serán más numerosos; luego el interés del abogado se halla en oposición con las circunstancias que aseguran el progreso y la felicidad de los hombres: es decir, que su situación, obligado por su interés á fomentar las querellas, es una situación inmoral, que lo induce á oponerse al bienestar de los hombres y á perpetuar un estado continuo de malevolencia y de agresión.

EL SACERDOTE. — Se deja conocer fácilmente cuál sería la misión elevadísima del sacerdote en la sociedad: á él le tocaría sostener los corazones que desfallecen, derramar sobre las heridas el bálsamo del consuelo, mantener la paz y la benevolencia entre los hombres, y abrir á todos las puertas del estudio que nos hace comprender el modo como el Ser Supremo rige y sostiene el universo. Pero semejante papel le quitaría totalmente para ante los pueblos su importancia inmensa, y las funciones misteriosas de que se hallaría encargado. Esta importancia y estas funciones serían las anexas á quien se halla en un contacto íntimo y especial con la Divinidad. Mientras más necesario aparezca él al pueblo, como intermediario cerca del poder supremo, más abundantes serán los emolumentos del oficio: de consiguiente, pues, el *interés* natural del sacerdote en estas sociedades, es el de oscurecer la verdadera idea de la Divinidad, y el de perpetuar entre los hombres la ignorancia. Porque á medida que los hombres ignoren más, se les podrán hacer aceptar ideas más extravagantes respecto á la Divinidad y á la importancia del papel

de sacerdote; y á medida que estas ideas sean más gigantescas, los hombres vacilarán menos en tratar de ganarse á los favoritos, es decir, en aumentarles sus provechos pecuniarios y satisfacerles sus caprichos y pasiones.

No hay vacilación pues en afirmar que, por regla general, el sacerdote es *hoy* un individuo situado inmoralmente; que se ve llevado por fuerzas poderosas (el interés) á detener, á contrariar y á descaminar el desarrollo moral de los hombres.

EL MILITAR. — Es difícil formarse una idea justa del verdadero papel que pueda representar en la sociedad el militar; pero aceptando ciertos hechos y ciertas crueles necesidades, el militar debiera ser un moderador de los desbordes de las pasiones; debiera ser el sostenedor de la paz y la fuerza que impidiera todo desorden social. Su *deber* es, pues, hacia el *orden*; pero su *interés* lo arrastra al desorden. Su deber es mantener la paz y su interés el de fomentar la guerra.

El militar no avanza sino trepando una escala de hazañas, de acciones heroicas, de portentos de valor, todos los cuales son imposibles en el seno de la paz: para obtener mayores emolumentos, más gloria y más renombre, tiene indispensablemente que lanzarse en la vía de las violencias, único campo en que puede obrar. El militar es un buque sobre las aguas: si el mar se congela, el buque se queda estacionario; si el mar se liquida, el buque puede avanzar y moverse. La situación pues del militar es de lo más inmoral que pueda imaginarse sobre la tierra. El vive de la sangre, medra con los horrores y perece con la paz: nada más natural que el que

los militares fomenten el desorden, la guerra y los disturbios. Son una fuerza destructora en el cuerpo social: son enemigos naturales de todo lo que hace crecer y vigorizar el progreso, son los aliados naturales de todo lo que fomenta la anarquía. Esta verdad es obvia, es bien conocida de los tiranos, y éstos, bastante inmorales para arrojar sobre los demás hombres el mal que no quieren tener sobre sí, con tal de no perder el apoyo de la fuerza, buscan la guerra en el exterior para hacer crecer y fructificar el militarismo en el interior, como el agricultor que hiciera comer y beber en el campo del vecino los bueyes que le arrastran sus arados y le tiran sus carros.

EL MÉDICO. — El médico es el militar del cuerpo humano. La más alta idea que se puede formar de su misión es la de que está llamado á impedir las enfermedades más bien que á curarlas. A prevenir el mal, no á extirparlo. Tal es su *deber*. Buscar la salud en las generaciones presentes y futuras es su deber: ilustrar la conciencia pública respecto de estos asuntos y asegurar la salud permanente. ¿Pero es éste su interés? No tal: hoy el *médico* vive de recetar, y no se receta sino á los enfermos, luego su interés está en que el número de los enfermos aumente. Las epidemias, los vicios, los desórdenes, la peste, he aquí los aliados de los médicos, he aquí los agentes de su bolsillo. El buen clima, la sobriedad, la buena alimentación, la recta higiene; todo esto que se considera como bendiciones para las sociedades, son otras tantas fuentes de provecho cegadas para el médico. Su situación es de consiguiente inmoral, porque lo

coloca en una vía que conduce rectamente al malestar individual; su *yo* está amarrado con cuerdas que lo impulsan á donde hay causas de enfermedad, porque de allí sale su bienestar, su buena casa, su buena mesa, y el porvenir material de sus hijos.

Por lo demás, estos ejemplos son muy numerosos.

El *político* es un ente cuyo *deber* lo lleva á descubrir y asegurar un gobierno estable, honrado y libre en las sociedades, pero cuyo *interés* lo arrastra hoy al anatema de lo que ayer ensalzó; á la inconsecuencia, á la mentira, á la adulación y al perjurio, según que el viento de la popularidad ó el favor del soberano se dirigen al norte ó al sur, á la derecha ó á la izquierda.

El *comerciante* debería fijar su deber en acercar ciertos artículos al lugar en que son necesitados, y extender por su intermedio un aumento de satisfacciones y de goces legítimos. Pero su *interés* lo lleva á ganar plata del modo que se pueda, y por eso hay contrabando, hay comercio de opio, de víveres adulterados, de comestibles venenosos, de dados, de objetos asquerosos; por eso hay estafas, engaños, quiebras fraudulentas y toda esa lista enorme de acontecimientos inmorales que está presenciando diariamente el que ejerce la profesión de comerciante. Pero póngase usted, en el actual estado de la sociedad, á ejercer un comercio escrupulosamente arreglado á las leyes de la moral universal; busque usted hoy una ganancia arreglada al costo de producción, y no al servicio del objeto que vende; mañana, la ley del alza y de la baja, que en el mundo del comercio es como el flujo y el reflujo del mar, le traerá á usted la ruina, y con ella la

de sus hijos. Esquive usted un comercio que crea inmoral, el de licores, por ejemplo, ó el de tabaco, si usted se ve impulsado por su situación á ejercerlos, y tendrá que morir de hambre.

Es posible, sin embargo, y debe suceder así, que el mayor adelanto de las masas llegue á hacer perfectamente compatible la más pura moral, es decir, el bienestar de todos, con la especulación. El célebre socialista Roberto Owen tuvo en Inglaterra un telar en que, adoptando la más benévola y liberal conducta hacia los obreros y compradores, obtuvo constantemente provechos de importancia. Así, por ejemplo, él tenía esta costumbre: cuando se esperaba un alza en los precios, lo avisaba á sus clientes para que apresurasen sus compras: cuando era probable una baja, lo avisaba igualmente para que las suspendiesen: esta conducta parecería absurda al más honrado fabricante. Una vez, el alza extraordinaria de los algodones obligó á los hilanderos á cerrar sus fábricas, arrojando así millares de obreros sin trabajo á morir de hambre: Owen cerró sus fábricas, pero mantuvo durante cuatro meses todos sus obreros asistiendo diariamente, ganando el mismo salario que antes, y con la sola ocupación de mantener en buen estado las máquinas. De la pérdida que esto le atrajo, se recuperó bien pronto con la excelencia de trabajo que desplegaron los obreros, y la ventaja de tener á su disposición, cuando empezaron los trabajos nuevamente, brazos vigorosos y entusiastas.

EL CASTIGO DE DIOS

Hace algunas semanas que escribimos en este periódico* tratando de atacar la idea común de que Dios interpone su mano para premiar ó castigar individualmente algunas personas ó naciones. Según esto, el *castigo de Dios*, aparente en los muchos males que nos aquejan, no es un mandato especial de su divina voluntad, sino el cumplimiento imparcial y justiciero de sus leyes. En suma, tal castigo no existe; y si acaso existe, no puede ni podrá evitarse jamás sino por un cambio de conducta.

Jamás la intemperancia produjo la salud en los individuos, y así también la intemperancia política ó social no podrá jamás producir la salud en las naciones. La sangre, la codicia y la ambición, son indigestas al cuerpo político, como la avaricia, la vanidad y el orgullo lo son al cuerpo social.

El convencimiento de la existencia de leyes inmutables y seguras, fijas y eternas, para arreglar las relaciones de las reuniones de hombres, ha llevado á muchos espíritus reflexivos y serios á quererlas penetrar y descubrir, así como han tenido sus adeptos y estudiantes la astronomía, la física, la química, la mecánica y todas las ciencias. Y del mismo modo que en ellas se ha llegado al descubrimiento de *leyes* fijas y

* *La Opinión.*

eternas, así también los que se han dedicado al estudio de la *ciencia social*, han descubierto igualmente algunas de las que presiden á la marcha y desarrollo de las sociedades.

Los adeptos de estos estudios pueden clasificarse bajo tres denominaciones principales: los políticos, los economistas y los socialistas. Los políticos fueron los primeros que aparecieron en la escena del mundo. Su campo es el de las relaciones gubernamentales: siendo el Gobierno una necesidad que se hace sentir al momento en que hay tres hombres reunidos, es natural que esta cuestión haya agitado desde tan atrás á los pensadores. No sólo esto sino que la ciencia social no tuvo por muchos años más estudiantes que los políticos: ellos llenaron, con los moralistas, el orbe con sus disputas.

Estos observadores, químicos heroicos, manipulan ingredientes repletos de peligros: su laboratorio es la plaza pública, el campo de batalla ó las asambleas.

Posteriormente y con el creciente desarrollo que el elemento especulador ó del comercio iba tomando en las sociedades, otros pensadores se inclinaron á estudiar de preferencia este ramo, y de aquí nacieron los economistas.

Su tarea es pacífica, profunda y luminosa. Son como un puente firme y sereno entre dos mares eternamente agitados, la política y el socialismo.

Hace poco tiempo, muy poco, que aparecieron los primeros que se fijaron en un departamento del cuerpo social desconocido ó descuidado por los antiguos; la desproporción entre las satisfacciones y las necesidades. El punto era tan delicado, que al tocarlo no más la sociedad lanzó el grito: ¿qué decimos? Ni aun se le tocó siquie-

ra. Los benévolo^s estudiantes que primero descubrieron esta llaga, no hicieron sino fijar en ella su mirada triste y ardiente, y las sociedades se han torcido en convulsiones de la más cruel agonía.

Volviendo al símil anterior, los economistas, colocados en medio de dos mares furiosos, ellos solos fríos y tranquilos, son los que con más mesura, con más certeza y provecho han adelantado en su obra. En efecto, la economía política es en la gran ciencia social, la única que puede ofrecer en su departamento el descubrimiento de leyes ciertas, fijas, positivas, demostrables, palpables é infalibles. Dejemos por esto mismo tal departamento y vengamos á los que en constante tormenta nos halagan más por sus emociones.

La política nada ha descubierto y demostrado ante la humanidad en general. Todas son luchas, no hay nada que sea fijo, que sea *unidad* en su campo movedizo. Y mucho menos el socialismo: nacido de ayer, hijo del dolor, alimentado de desesperación y de escaseces, no hemos oído de él sino sus gemidos.

Pero si carecemos de leyes descubiertas, aplicadas, practicadas y aceptadas en la política y el socialismo, hay en las luchas de éstos, rayos de luz, y en su marcha senderos trazados en maleza que nos hacen comprender á donde van y por dónde van allí.

Esta es la cuestión ; ¿adónde van y por dónde?

Para responder á esta pregunta se hace necesario averiguar cuál es la base de todo cambio en la sociedad. Tomemos por ejemplo una nación de salvajes : hoy desnudos, nómadas, viven del pillaje y la matanza : el honor, la caridad.

la justicia, la benevolencia son sentimientos desconocidos para ellos. Bajo tal situación sólo hay un gobierno posible, el despotismo: id á hablarles de libertad, de derechos, de garantías á ver si os entienden; á ver si los practican. Pero aparecen legisladores, sabios, reyes justicieros y talentosos, y al cabo de diez ó doce siglos esta misma nación ve florecer en su seno las artes y las ciencias, el pueblo se ve representado; todo se discute con libertad, los hombres se respetan unos á otros. ¿Por qué tal cambio? ¿En qué ha consistido, en qué se funda? Se funda en que los hombres de hoy son diferentes á los de ayer: la nación es la misma, los elementos que la componen son otros. La matanza y la bestialidad de apetitos horrorizan á los que ayer halagaban. Semejante cambio se debe en gran parte á la obra de los políticos, á los reyes y los legisladores, que por leyes prudentes y sabias han podido hacer brotar las flores perfumadas de la justicia. El político se extasía embriagado de gozo ante semejante espectáculo. Pero en realidad ¿qué habéis hecho después de tanto trabajo? Habéis hecho una cosa, *cambiar el carácter de los hombres*.

He aquí el *fin* de los políticos, como es también el *fin* de los socialistas, y el *fin* de todo espíritu filantrópico. La *unidad* aparece aquí en el centro de los caminos como aparece en toda la creación.

Más aun: no hay para los políticos reforma alcanzada con bases seguras de duración, que no se obtenga por medio de la reforma del carácter individual. Esto es bien comprensible cuando se reflexiona sobre las trasformaciones de las revoluciones, cuando se medita en que

las revoluciones son (en términos generales) obra del mayor número; que á pesar de todos los sofismas, el Gobierno es *de hecho* obra de todos, y que por consiguiente cuando las instituciones se encuentran en lucha con los sentimientos, las ideas, las tendencias, las simpatías; en suma, con el *carácter* del mayor número, tales instituciones están edificadas sobre arena, su día les llegará, y el desplome es seguro.

Las luchas políticas son pues la educación política de los pueblos: si sus deducciones se llegan á fijar en la mente de todos, á formar rasgos de su carácter, entonces el político puede descansar seguro; hasta entonces su obra no está concluída.

Lo que se llama socialismo obra también de un modo idéntico. Hay hombres que mueren de hambre y hombres que nadan en la riqueza; hay oprimidos y opresores; hay seres á quienes la rueda del carro social despedaza y seres que llevan las riendas de ese carro.

Que en Patagonia se funden talleres para los obreros; que se den leyes protectoras; que el que sirve tenga su tiempo medido, y su salario fijado: en fin, que se establezca el tren de instituciones que los socialistas, en su amor inmenso á la humanidad doliente han creído mejores ¿qué sucederá? Los patagones abrirán ojos de á cuarta y sacarán lenguas de á vara, y soltarán una carcajada, y la vida de los códigos estará concluída. Que tales leyes se establezcan en algún pueblo asiático, entrado á medias en la civilización: allí regirá con trabajo; los fraudes serán enormes, los castigos sin cuento, los gastos sin medida, el trabajo improbo; pronto la

fatiga y el desaliento se apoderarán de los gobernantes y de los ciudadanos, y al cabo de algunos años de una vida artificial y sembrada de obstáculos, los códigos acabarán por hacerse anticuados.

Que tales leyes se establezcan en una sociedad de las que hoy se encuentran al frente de la civilización, una sociedad que sea el tipo de los vicios y las virtudes de la época, ¿qué sucederá? Dos fuerzas igualmente poderosas se alzarán contra ellas: la una será la de la verdad económica, la otra la del vicio. La economía política gritará contra la protección y el privilegio legislativo, y demostrará que toda ley protectora es contraproducente, y el *gran vicio* del siglo, el mercantilismo, pondrá en juego sus millares de resortes poderosos hoy, y desacreditará, cansará, insultará y desmoronará el edificio del socialismo.

La misma ley ha sido recibida de modos diferentes, y ha obrado de modos diversos en tres naciones. ¿Por qué? Porque ha encontrado tres caracteres distintos: el salvaje, que no la comprendió; el semicivilizado, que no la pudo practicar, y el civilizado, que la despedazó.

Supongamos ahora que algún socialista, abrumado de tristeza y de desengaños, tome bajo el brazo su libro querido, el libro que representa sus sueños generosos, y que emprenda camino á la aventura. Que llegue á una nación en que todos los hombres sean justos y las mujeres dulces; los mandatarios sencillos, el pueblo ilustrado: que el lujo, los ejércitos, las guerras y el pillaje estén consignados sólo en la historia de sus antepasados. Este hombre se presenta á la Asamblea legislativa y propone su gran códi-

go : he aquí que un anciano se levanta y le dice :
“Estranjero, vuestro código es inútil: entre nosotros todos saben y pueden trabajar, y todos quieren y pueden proteger al desgraciado : aquí no hay oprimidos ni opresores, no hay sino mayores y menores en ciencia : aquí no hay miseria que aliviar, no hay desigualdades que corregir.”

Fourier gritará “ aquí vivo yo.”

¿ Para qué tales leyes ? Para establecer lo que hoy existe por los sentimientos, las ideas y las tendencias de todos, es decir por el *carácter* de los hombres.

La política y el socialismo van á reformar el carácter individual : éste es su objeto y su fin : el único fecundo y seguro que pueden esperar y obtener,

Pero la reforma de las leyes, la alteración de las instituciones, único medio como obran los políticos y los socialistas, lleva un camino muy dilatado y penoso.

Las leyes toman á los hombres ya formados. Cuando ellas están de acuerdo con sus ideas, el juego que tienen es muy fácil y sencillo; pero cuando por algún motivo están en oposición con ellas, la lucha se establece de un modo vigoroso y formal ; esta lucha es la fuente de las guerras y de todos sus inauditos desastres. La fuerza es el peor camino para convencer ; el hombre se rebela naturalmente contra todo yugo, de modo que una ley contraria á nuestras ideas puede ser obedecida y respetada ; pero es necesario un conjunto muy grande de circunstancias para que cale en nuestros hábitos y en nuestro modo de ser, para que desaloje de

nuestro cerebro los sentimientos que nos la han hecho repugnante y odiosa.

Así, es necesario, por ejemplo, que la ley no sea ni superior, ni inferior á las aspiraciones de nuestro espíritu: si lo primero, no la comprendemos, y obedecerla es someternos á la tiranía; si lo segundo, la despreciamos y nuestro conato se reduce á destruirla. Es necesario que las circunstancias sociales que nos rodean no nos induzcan á violarla, porque mal podemos aceptar y creer en el yo interno, lo que una práctica constante nos hace aborrecer. La armonía con los intereses, la bondad relevante, la necesidad aparente, la certidumbre de su cumplimiento, el modo como sea ejecutada; todas éstas y otras mil circunstancias son casi indispensables para que la ley venga á calar en las costumbres y á formar rasgos en el carácter de los ciudadanos,

El camino, pues, es lento, y se reduce á esto: reformar el carácter por medio de las leyes.

Nosotros estimamos más cierto, pronto y eficaz, el método contrario; reformar las leyes por el carácter de los ciudadanos. En vez de empezar por formar las leyes, empecemos por formar los ciudadanos: si los hacemos buenos, las leyes que se den serán buenas; si los hacemos malos, sus leyes serán malas:

La reforma del carácter individual es pues nuestro objeto; pero no yendo á él por medio de las leyes, preciso es emprenderlo de un modo privado, personal, individual, y es esto sobre lo que nos atrevemos á llamar la atención de los que lean lo que escribimos.

Esta es la cuestión: *¿cómo haré yo para ser*

mejor de lo que soy, y para que mis hijos sean mejores que yo ?

Reformémonos, hagámonos mejores, y la legislación sabia brotará como una fuente, tranquila y sin ruido. Que todos pensemos en ser mejores de lo que somos; y las guerras habrán perdido la mitad de su base; y la felicidad, la riqueza y la abundancia habrán adelantado la mitad de su camino.

UN PUNTO DE VISTA

EN LA VIDA DE LA MUJER

I

Ni la política, ni la religión, ofrecen un campo tan fecundo, como el estudio del carácter del hombre. La verdadera misión del reformador debe dirigirse, en nuestra opinión, al carácter de los hombres. Los vaivenes de la política, los estudios científicos, y muchas otras causas, alteran el carácter, obrando como medios subalternos para los males sociales; pero la gran panacea está en el cambio del carácter mismo, del modo de ser moral e intelectual. Si como somos sufrimos, si como somos hacemos el mal, busquemos la manera de variar nuestro modo de ser, para que el efecto, el dolor y el mal, cesen con el cambio.

Se ha hablado mucho sobre la misión de la mujer en el progreso social; su papel se ha exhibido rodeado de la más perfumada poesía, y su poder se ha parangonado en lo moral á las más irresistibles fuerzas físicas de la naturaleza. El camino que Fenelón, Saint-Pierre, Juan Jacobo Rousseau, Michelet y mil más han recorrido, es demasiado anchuroso para nuestras fuerzas. Tratamos sólo de un punto de vista en la

vida de la mujer, y al hacerlo, nos sentimos inspirados por el espectáculo de una llaga social que mana sangre: esta llaga se dora con un nombre poético, se apellida sacrificio.

Expliquémonos.

La mujer, en el estado actual de la sociedad, representa tres importantes papeles:

1.º Como musa inspiradora, ó su misión de soltera, en la que puede compararse al arbutillo en flor: bella, risueña y poética; es para la mujer casada como la flor para el fruto.

2.º Como esposa, que representa el fruto del árbol: en esa época, la mujer es lo que su vida anterior la ha hecho; paciente, dulce, risueña, inteligente, igual, ó sea la mujer de la civilización; humilde y sumisa, ó sea la mujer del Oriente; brutal y estúpida, ó la mujer de las selvas.

3.º Como madre, que es la semilla del árbol. Su misión aquí es inmensa en poder: encierra el secreto del porvenir, es decir, el secreto del progreso; porque las miradas del que de veras desea la reforma del hombre, deben estar fijas en el porvenir, en el reinado de Dios que ha de llegar. Su misión es doble como madre; comprende dos poderíos, el de formación y el de dirección, ó sean concebir y educar.

Hasta hoy, la educación ha llamado casi exclusivamente la atención de los que han pensado en la misión de la mujer como madre: la concepción se ha dejado envuelta en el misterio; se ha creído que á los recónditos secretos del seno materno sólo el ojo de Dios podría llegar. Sin embargo, no es así.

La mujer como musa, como esposa y madre educadora, no llama hoy nuestra atención. Nos

dirigimos á la madre que concibe, y diremos por qué.

Más de una vez hemos logrado penetrar las tristísimas realidades que encierra con frecuencia el aparato de las bodas. Más de una vez hemos visto rodar una lágrima de dolor, de ojos que debían sonreír á la corona de azahares y á las galas de la fiesta. La razón decía que aquella lágrima era de remordimiento, como de quien comete un crimen; pero en las íntimas confidencias se nos decía: "es un gran sacrificio," y ante esta palabra, talismán de la virtud, la razón se detiene en penoso dudar...

Sea dicho para consuelo de los escépticos: no es extraño en nuestra sociedad el sacrificio, el sacrificio de un corazón puro y sencillo por satisfacer pasiones, caprichos ó necesidades ilegítimas.

Sacrificio hecho á las necesidades pecuniarias: mi familia está pobre: *él* nos puede auxiliar.

Sacrificio hecho á la vanidad social: mis padres quieren que yo una mi suerte á *él*, que es buen cristiano, rico hacendado, de buena familia, militar distinguido.

Sacrificio hecho á la honra de un tercero: en sus manos está el honor de mi hermano, de mi padre, de mi madre, de alguno de mis parientes: yo me entrego á *él*.

Sacrificio hecho á la piedad: sin mí, *él* se daría la muerte.

Sacrificio hecho á los afectos de otro: *él* es el íntimo amigo de mi padre, el apoyo de mi hermano y de mi familia.

Hemos escogido ejemplos nobles. Ellos provienen de nociones erradas del deber. Quiquiera que medite algún tiempo sobre lo que

pasa á su alrededor, los encontrará repetidos en todas las capas de nuestra sociedad, desde los campos hasta los salones; y tal vez hallará más censurables motivos cubiertos con el velo del sacrificio....

Adulterar, cercenar la misión de musa inspiradora del bien, mentir el amor, es un crimen. Sostener como esposa el árbol que no tiene raíces en el corazón, es una obra superior á las fuerzas humanas porque es contraria á la ley de la naturaleza. “ Es verdad, responde la víctima; todo es cierto, pero mi sacrificio es hecho por ayudar, por salvar á otros que me son queridos. Quiero como Cristo morir por el bien, por la vida de ellos ”

Pero hay consideraciones que atañen á otros seres : hay causas de vida ó muerte para generaciones futuras; y ante la desdicha de otros, de millares, ese ser abnegado tendrá que meditar antes de violar las leyes naturales.

Sin detenernos á examinar el por qué, es evidente que el amor se considera la única real ó aparente causa y motivo del matrimonio.

Uno de los objetos del matrimonio es el perpetuar la especie. Dotado el hombre de una parte física y otra moral, y siendo susceptible de progreso, es claro que para la mujer de sana conciencia el deber de perpetuar su especie es sinónimo, ó mejor dicho, es corolario del de dotar á sus hijos de salud física y vigor moral.

Si viviéramos como los brutos, exclusivamente de la parte animal, la concepción habría llenado fácilmente su deber ante Dios como lo llenan los brutos. Pero ¿por qué el amor? ¿Por qué esa abstracción inexplicable? ¿Por qué esa necesidad del uno para el otro? ¿Por qué ese sentimiento sin

nombre, superior á la sensualidad, igual sólo á sí mismo, y que confunde en uno dos seres distintos?

El por qué se explica por la razón y por la ciencia.

Por la razón, porque el amor es el que está destinado por Dios para dotar al hijo de ese tesoro misterioso que se llama vigor moral, nobleza de natural, que nace con él y que se exhibe en toda la vida. Con la necesidad del progreso moral, era necesario también el poder de crear la fortaleza bastante en el cerebro humano para avanzar en la buena vía; era necesario que de la semilla sembrada en la tierra bien preparada, se alzase un hijo superior al padre: para tan estupendo fenómeno fué (entre otras causas) para lo que el amor con sus misterios infinitos y sus dichas celestiales, se estampó en el corazón de los hombres.

La ciencia lo explica por los hechos. A medida que el amor es más sensual, el hijo nace inferior en inclinaciones y deseos: muchas veces, en una misma familia, los varios hijos son muestras patentes del estado moral más ó menos elevado en que los padres les dieron vida. Y á medida que el amor mutuo se eteriza, se idealiza, se purifica, así el fruto es más dulce; se acerca más al *fin* á que va la humanidad, la perfección. Basta observar algún tiempo con atención y esmero para convencerse de tan sublimes verdades.

Y en efecto, si el vigor moral es un fuego tan divino, tan sublime, ¿cómo comprender que pudiera producirse de una caricia fría ó brutal, que el cielo se produjese del cieno? Y ¿no es consolador, no es *armónico* el pensar que de

las purísimas caricias de dos verdaderos amantes, de esos raptos sublimes, se produzca algo más cercano á Dios que una máquina de comer, de beber y de dormir? Que respondan las intuiciones de toda alma sencilla.

Es evidente, pues, que el SACRIFICIO de un corazón, si bien pudiera aparecer sublime en el presente, es culpable para el porvenir. Es tan culpable como el elefanciaco que engendra, ó el tísico ó el sífilítico; con la diferencia de que éstos producen lo que tienen, aflicciones físicas: mientras que el matrimonio sin amor engendra seres moralmente enfermos, faltos de vigor, fuentes de idénticas generaciones. La víctima, pues, se convierte en victimario; y arrastrada por la ignorancia, hiere á generaciones que no conoce, que no conocerá sino del otro lado del sepulcro.

Así, “las faltas de los padres caerán sobre los hijos hasta la tercera y cuarta generación.”

Tal espectáculo, acorde con la dicha individual, es poderoso para el alma tierna que no vacila en crucificar su corazón para salvar á los otros.

La misión de la mujer como agente en la concepción, según todo lo que antecede, es tan dilatada y sublime como los rayos de un sol que se pierden traspasando las tinieblas. Tal misión consiste en purificar, elevar, dulcificar, divinizar su amor, con el objeto de que su hijo sea producto de él; es decir, que al concebirlo le transmita la pureza con que su alma se embriaga.

Y más luego, durante el tiempo en que el hijo se desarrolla en esa misteriosa crisálida del seno materno, ¡cuántas y cuán variadas influencias! El vulgo las comprende y las aprecia en los ani-

males, y en el esmero y tolerancia con que rodea á la mujer en cinta. Evidencias de esto son numerosas ; y para someter tales influencias al progreso moral, es fácil comprender que la paz, la dulzura, la elevación y pureza de sentimientos, presentes en el espíritu de la madre, vendrán á retratarse en el hijo. Nada altera tanto la máquina física y moral como el descontento y la inquietud : con el amor puro y sincero, el alma, satisfecha en sus más íntimas aspiraciones, se mece tranquila en su propia dicha : sin él, nada dará al corazón vacío la calma ; nada llenará ese mundo de afectos con que sueña.

Los ojos y los labios de una víctima pueden sonreír : pero tal hipocresía no engaña, ni engañará jamás á dos seres ; á Dios, que lo comprende todo, y al fruto, que todo lo recibe de la madre.

¡ Madre infeliz ! ¿ Cómo ocultar al que se mueve en tus entrañas la profunda amargura que te corroe ? ¿ Cómo evitar que las amargas corrientes que bañan tu alma se comuniquen á aquel ser que hoy es parte de ti misma ?

Y el niño así alimentado en el seno, exhalará sus quejas más tarde en tonos llenos de violenta elocuencia. Publicará los dolores de la madre con acentos que ni la muerte ha de borrar y que se transmitirán como un eco de generación en generación. ¡ Sus acentos serán obras ! Debilidades, pesares, crímenes ; he aquí las quejas de la naturaleza ultrajada....

II

Jamás podrá el hombre cumplir lealmente sus destinos, en tanto que no se forme el individuo una idea clara y sencilla de lo que es y de lo que puede ser. El conocimiento de lo que valemos, el respeto á nuestro yo, es un deber sagrado : cuando la dignidad del alma se sacrifica, la misión se trunca en flor, y la vida palidece.

Los sueños de la madre, ¿qué mujer no los ha tenido? ¿Qué virgen no los tiene? Quiero que mi hijo sea bello; que tenga los ojos del hombre que adoro; que su frente retrate los pensamientos varoniles y grandes que tantas veces me han llenado de entusiasmo; en sus pláticas de amor, quiero que sea admirado, amado, bendecido; que los desheredados de la tierra le miren como un padre y los débiles como un sostén; quiero que su nombre ande de boca en boca; que la patria lo llame su primer ciudadano; que la poesía le deba acentos divinos; que de sus dedos broten melodías sin ejemplo.

¿Qué más?

La angélica misión de la mujer la lleva bien lejos; bien lejos por cierto en su avaricia de amor materno; nada la detiene; ni el trono mismo..... ¿Por qué no había de ser rey mi hijo querido?

Mujer sensible, ¿qué tormentos serían bastantes para castigar al hombre que robó tus caricias, y que, para realizar tus bellos sueños, te dió por hijo un necio, enfermo, deforme, ridículo?

Cuando semejantes pensamientos sean bien apreciados y sentidos, los amores de un día se

harán menos frecuentes, y el hombre y la mujer tendrán que reflexionar antes de dar vida á una alma inmortal.

Crear un alma, formar un ser que no ha de morir jamás.... ¡Divino y misterioso poder que Dios puso en nuestras manos !

Si la mujer se convenciera que hay ciencia y arte en la creación de su hijo ; que la naturaleza le ha dado á ella el poder de formar su ser moral, como al estatuario el poder de producir la cabeza de Apolo de un trozo informe de mármol, entonces estaría asegurada la salud en la tierra.

Envueltos el hombre y la mujer en la atmósfera fortificante y dulce del verdadero amor ; partiendo de allí, que es el taller celestial en que Dios ordenó al hombre que elaborase el porvenir, la vida moral de la mujer, sus íntimos sentimientos, sus más profundas emociones serán la vida de su hijo.

No basta soñar : es menester practicar. Dios dió al hombre como aguijón el deseo para buscar los medios de llenarlo.

El ejemplo más notable que de tal influencia se nos presenta es el de la madre del Dante. Dotada del más exquisito sentimiento de lo bello, se dejaba ir á las más poéticas concepciones, durante el tiempo que llevaba en su seno aquel hijo portentoso.

Una vez tuve un sueño en que lo vió cerniéndose por encima de un globo de fuego, y salir ileso de un abismo cavado á sus pies. La impresión que hizo en su alma tal visión fué tan profunda, que desde ese momento vivió sólo de una idea pujante y poderosa : la de la futura grandeza de su hijo.

La madre de Calígula soñó, mientras lo lle-

vaba en su seno, que un ángel le había presentado, un águila que ella había abrigado, y que se cambió en una serpiente venenosa que la multitud apedreaba.

Leticia la madre de Napoleón, dotada de un valer físico sin ejemplo, acostumbraba durante el tiempo de su embarazo, galopar en un fogoso caballo, en frente de los soldados que pasaban revista. La música y el aparato marcial la embriagaban de entusiasmo. El fruto que semejantes impresiones recibía vino á ser el genio guerrero más notable de la historia moderna.

Asegúrase por un distinguido filósofo francés, Esquirol, que los hijos engendrados durante el reinado del terror en 1792 nacieron por lo general tímidos, nerviosos é irritables; producto patente del estado penoso de excitación mental en que fueron concebidos y alimentados en el seno materno.

M. Michelet observa que el siglo XVIII tuvo dos épocas igualmente notables: la primera, en que Rousseau y los enciclopedistas magnetizaron, si puede decirse así, con la idea del progreso humano, del amor de la patria y del libre examen, el cuerpo entero de la Nación francesa; y la segunda, en que aparecieron los actores del gran drama que quiso poner por obra los sueños de sus antepasados.

Él hace notar el entusiasmo de las mujeres por las nuevas ideas, y asegura, con razón al parecer, que la generación de 89, esa generación de héroes y de mártires, fué toda concebida bajo la idea poderosa de la reforma del mundo y del advenimiento de la libertad.

Las madres soñaban en sus delirios con hacer mártires de sus hijos; con dar héroes al mundo;

con dotar la nación de apóstoles del progreso, y tales vinieron á ser ellos. La generación así concebida, en lo que llama aquel autor una maternidad sobrehumana, vino á ejecutar de veras hechos sobrehumanos, que aun nos llenan de veneración.

Y no de otra manera se puede explicar el maravilloso vigor de lucha que presentan generaciones tras de generaciones los pueblos que han vivido siempre oprimidos. Las cadenas y los cadalsos se suceden, y los héroes se suceden igualmente, ¿y por qué? Porque la semilla del patriotismo se ha guardado en la cabeza de la madre, y se trasmite á su hijo.

Bastán estos ejemplos para nuestro objeto.

El magnífico campo de reforma que aquí se presenta al espíritu es tan sublime, que el alma se anonada en contemplaciones divinas.

Para una madre inteligente y sensible, ¿qué situación más poética que la de alimentar á su hijo en el seno con pensamientos elevados y grandes; la de llevarle sólo emociones de bien y de amor; la de cincelar en su alma el sentimiento de lo bello, y arrojarlo al mundo inteligente y noble?

Si no nos equivocamos en la fe que el porvenir nos inspira, llegará día en que la mujer en cinta será recibida en todas partes como un sacerdote. A su paso callarán las pasiones, y será mirada como el vaso sagrado en que la mano de Dios recoge esencias misteriosas, para hacer brotar de ellas la vida, la sensibilidad y la inteligencia.

Y al mismo tiempo, nada más triste que el lado opuesto de este fenómeno, bien sea por las

preocupaciones sociales, ó por circunstancias accidentales.

Concebir sin amor... ¡pobre ser inocente! ¿Qué crimen has cometido para que al brotar tu vida se le negase ese riego fecundante?

Tus padres han consagrado la desigualdad social y te han condenado á pertenecer eternamente á los plebeyos.

Y luego, llevar al espíritu en embrión emociones amargas : las lágrimas ardientes que vierte la mujer en lo alto de la noche, cuando la oscuridad le permite entregarse á su dolor ; ó bien la rabia, los celos, el furor, el vacío, el cansancio del alma....

Tal espectáculo es desgarrador, y no se concibe cómo haya una mujer de sana conciencia que se entregue al matrimonio sin consultar su corazón, ni cómo haya un hombre que se atreva á ser cómplice en semejante atentado de lesa humanidad.

Con frecuencia el hombre se contenta con poseer el cuerpo. Pero ¿el alma? ¿Estás seguro de poseer el alma?

Esta pregunta debiera dirigirse el amante honrado que, más allá de su pasión, distingue y prefiere la dicha de la que ama, y la dicha de sus hijos.

Aquí estriba gran parte del porvenir social, de consiguiente es un deber de todo hombre de bien el examinar fríamente si es amado, antes de dar un paso adelante. Y en el estado actual de la sociedad, en que la mujer es mil veces esclava ; esclava de la voluntad de otros, esclava de la honra, esclava del pudor, esclava de las ideas que una sociedad descarriada ha

grabado en su alma, nada más sencillo y común que los matrimonios sin amor.

Toca, pues, al hombre, que se ha hecho rey y que es libre, el velar por ella. Tócale abrir los ojos y examinar el camino para no precipitarse en un abismo, únicamente por un sentimiento egoísta.

Que esa misma inteligencia que vislumbra en su hijo algo noble y grandioso, esa inteligencia tan exquisita y ardiente de la mujer de veinte años, se preocupe con la suerte del que lleva en su seno; que por el querer irresistible de la voluntad arroje de su espíritu todo pensamiento pequeño, toda emoción amarga y penosa, y es seguro que las generaciones así concebidas harán para el progreso del mundo y el bienestar de los hombres un camino mil veces más práctico y fecundo que el que hasta hoy han trazado todas las doctrinas filosóficas y religiosas.

LA PENITENCIARÍA

EN EL ESTADO DE BOYACÁ*

Merced á la ilustrada administración que hoy se halla á la cabeza de este Estado, tenemos el placer de anunciar á nuestros compatriotas, que los trabajos de la penitenciaría están ya principiados. El Secretario de Gobierno, señor Ricardo Becerra, que ha tomado en este asunto el empeño generoso con que abraza toda noble empresa, ha logrado concluir un contrato ventajoso para la adaptación de un edificio, y no vacilamos en asegurar que antes de diez meses, la antigua ciudad de Tunja ostentará con verdadero orgullo un establecimiento moderno, fecundo y glorioso.

* En el año de 1863, me encargó el Gobierno de Boyacá de escribir un informe y dictar un reglamento para establecer una penitenciaría reformadora en la ciudad de Tunja, la capital. Así lo hice, y se adoptó al efecto un antiguo convento que pertenecía al Gobierno.

Marchó la penitenciaría por varios años practicándose con singular esmero los principios humanitarios bajo los cuales se organizó, siendo muy notables los trabajos que ejecutaban los presos, especialmente en la fabricación de alfombras de fique.

Andando los tiempos sin embargo, sucedió lo que en estos dos artículos se teme.

Voló el *espíritu* y quedó el *cuerpo*, formidable colección de murallas y calabozos en que, si no estoy equivocado, se han purgado delitos políticos.

Al mismo tiempo que las ferocidades inauditas de Carranza, deshonran el suelo de Boyacá, es consolador el reflexionar que los Gobernantes allí no se entregan al placer estéril de la devastación y la venganza, sino que, con la mirada fija en el porvenir, preparan á los imitadores del inmortal Carranza, medios honorables, fáciles y ciertos de reforma.

Espectáculos como éste llenan de consuelo el alma y hacen esperar destinos felices para este suelo en que la sangre, vertida á torrentes, no ha podido desviar del sendero de la verdad y de la fe, á aquellos que desde años atrás lo han seguido.

La penitenciaría de Boyacá desechará toda idea de venganza, y fija sólo en la reforma, no usará el dolor, ni aumentará inútilmente las penas, bien profundas por cierto, de la reclusión.

Desechada la idea de la humillación y el dolor, teniendo por mira la reforma, parécenos que sería acertado examinar esta cuestión: “¿Cómo debe graduarse el tiempo de la pena?”

La idea humanitaria que hoy está en boga es la de disminuir el tiempo de la pena.

Las legislaciones liberales todas la aceptan, y todas abren la puerta para disminuir la mitad ó las dos terceras partes de la pena, según la conducta que observe el preso.

Atendida la maquinaria actual de nuestras prisiones, esta idea, fundada en la piedad, es altamente filantrópica. Considerando la vida de horror, de miseria y de abandono del presidiario ó del recluso, el ánimo se irrita, y la impunidad absoluta ó parcial se presenta acaso preferible á la injusticia.

Pero no es el camino de la impunidad el que el reformador deba seguir, el que demuestra su impotencia. Es necesario cambiar el sistema de castigo dándole por base, no la venganza, es decir el dolor ó sea la expiación, sino la reforma.

Todo criminal entra en su carrera por grados.

Los instintos feroces no se lanzan de un golpe al océano del mal; ellos entran tímidamente como el niño al arroyo; según esto, el crimen no es prueba completa del carácter. Tal criminal que hoy purga un golpe no más, puede encerrar dentro de sí el germen de un implacable asesino.

La filosofía, la razón, el buen sentido y la observación, enseñan este principio psicológico: los sentimientos se fortifican con la práctica: para destruirlos, es necesario atacarlos en la cuna. Si el asesino de hoy hubiera encontrado ayer, cuando se divertía en sacar los ojos á los pajarillos, una voz que le gritase ¡alto! tal vez no se hubiera manchado con la sangre de sus semejantes.

Una sociedad pensadora debe pues dedicarse con mayor ahinco, con más vigor y fe, á desterrar las semillas del mal en el corazón, que á destrozar los árboles ya crecidos.

Por eso la educación encierra una parte tan grande del porvenir social, por eso los reformadores fijan la vista de preferencia en los niños.

Creo pues que se justificará por lo menos esta idea, que brevemente anuncio y someto á la consideración de los legisladores de Boyacá.

“La graduación del tiempo de la pena, debe seguir una proporción decreciente á la magnitud del delito.”

“El *mínimum* del tiempo de reclusión debe ser considerable.”

Por ejemplo; el Código penal establecería estas disposiciones:

El *mínimum* de tiempo de reclusión en la penitenciaría será de tres años.

La proporción que se siga será de este modo: un grado más, tendrá diez y ocho meses de aumento; dos grados más, tendrán veinte y cuatro: tres grados, tendrán veintiocho; cuatro grados, treinta, etc.

Tal es el principio; el número de meses y de años sería objeto de otras consideraciones.

De esta manera, la máquina reformadora obraría con violencia y fuego sobre los criminales novicios ó jóvenes, en quienes toda la esperanza no está perdida; é iría mellándose á medida que tuviera que tropezar con el corazón encallecido de los veteranos del crimen.

Sólo en Boyacá puede ensayarse este sistema, porque sólo allí se ha empezado con verdad y convicción, á llevar á cabo una noble y grande reforma.

Señor Redactor de *La Situación*.

Permítame U., señor Redactor, que ocupe las columnas de su ilustrado periódico, para hacer algunas observaciones sobre la Penitenciaría que se construye actualmente con tanta actividad en esta ciudad. Al tomar yo la palabra, espero que no se me creerá demasiado presuntuoso: la obra de la Penitenciaría, emprendida por el Sr. Presidente Sergio Camargo y su hábil Secretario el Dr. Becerra, ha merecido desde su principio la

más seria atención de mi parte, debido al empeño que dichos señores tomaron en asociarme á sus benéficas tareas, cuando les vino la idea de dotar al Estado con tan santa institución.

La obra como se halla hoy, es verdaderamente digna de la idea que la concibió. El orden, elegancia y fortaleza con que están contruídos su suntuoso salón, con setenta y siete celdillas, que reciben la luz por tres enormes rejas de hierro; sus dos talleres, cerrados con muros de cal y canto, y con cuarenta ventanas con verjas de hierro; su espacioso comedor, y el fortísimo muro que circunvalará el edificio, todo esto es soberbio, señor Redactor, y trae al espíritu la idea de una institución europea.

La parte material está al concluirse, pronto será un hecho. Pero, ¿y la parte moral?

Se ha contruído la Penitenciaría de piedra, de adobe y de hierro, sobre la tierra; pero falta aún contruír la Penitenciaría de las ideas, de las tendencias y de los fines, en las cabezas de los que han de llevar á cabo ese plan: la Penitenciaría que no *castiga*, sino *reforma*: la *idea* que no hiere el cuerpo sino que dirige el alma. Esta última es correlativa de aquélla; más aún, es su única justificación.

La Penitenciaría de hierro y piedra, es una monstruosidad: encerrando en su seno la Penitenciaría que moraliza y que mejora, es una gran batalla ganada por la humanidad, y ante la cual los campos de batalla palidecen. Es un gran cerebro sobre un cuerpo de gigante. Nosotros no vemos sino el cuerpo, y nos causa miedo.

Y en efecto, ese edificio severo, inexpugnable; esas celdillas tristísimas; esos muros de seis

pies de espesor; todo esto aterra. Las gentes tienen miedo; los pobres la ven con horror; los pensadores se preguntan cuándo se convertirá en cárcel política; los partidarios de la fuerza sonríen.

Pero á estas apreciaciones ligeras y desfavôrables á la obra, es preciso oponer únicamente un poco de reflexión y conocimiento de los hechos. Se quiere construir una Penitenciaría que llene tres objetos: 1.º proteger la sociedad contra los ataques de los malvados; 2.º prevenir el crimen en la sociedad; 3.º reformar á los criminales. Para proteger la sociedad es necesario que el edificio sea tan sólido y esté tan bien distribuido, que la evasión sea imposible: por eso ese aspecto aterrador que su fortaleza engendra. Para prevenir el crimen en la sociedad, es necesario que los reos en embrión tengan delante de sí esa prisión terrible de que no podrán escaparse: por eso tanta solidez y tal arte en la distribución de las piezas, que hagan la vigilancia sencilla y eficaz.

Resta todavía la reforma de los criminales, ésa es la que aun no se ve: ésa es la coronación moral de la obra material, es el gran trabajo, el verdadero y santo objeto á que conduce la fortaleza que aterra.

De esto no se puede juzgar sino á priori, por los reglamentos adoptados ya por el Gobierno del Estado para el régimen interior, y á posteriori por el fruto que ese planteamiento produzca. No debemos, pues, condenar la obra moral, deplorar los gastos que ocasiona, profetizar desengaños, estigmatizar á los gobernantes que la construyen, sino leer el reglamento, creer en la buena fe de los que quieren establecer la

prisión, y con esa creencia *esperar* los resultados que produzca sobre la parte moral de cada preso, y sobre el común de las gentes del Estado. Pasada la Penitenciaría por estas pruebas, entonces se la podrá juzgar.

Si por desgracia no fuere posible encontrar empleados bastante inteligentes y virtuosos para plantear el sistema; si las celdillas se convirtieren en calabozos para cebar pasiones, si su recinto se convirtiere en cuarteles.... entonces ¿qué debemos deducir? Deduciremos que somos ignorantes, incapaces de llevar á cabo grandes obras; pero jamás que los santos principios de la *corrección* por un progresivo trabajo, de la *moralización* por la dulzura, el ejemplo, la meditación, el silencio y la templanza, son mentira. Y no deberíamos jamás culpar el ensayo que se hiciera, ni deplorar los gastos que ocasionara. Si tal desengaño sucediera, yo querría, señor Redactor, que sobre las ruinas grandiosas de la Penitenciaría, se grabase en letras de granito la inscripción que llevará sobre la puerta de entrada: *Aquí del crimen brota la virtud*. Esta sería la justificación para los venideros, de las intenciones que animaron á los promotores de tal ensayo: justificación que los llenaría de honra póstuma.

El *reglamento* se está publicando en *El Semanario*; yo suplicaré á los que leyeren estas líneas, que lo estudien y lo mediten. Verán allí que los presos serán tratados como *hombres*; que están prohibidos los golpes, los azotes, los grillos, la carlanca, los insultos, las amenazas y las injurias por parte de los superiores; que á los presos se les hará adquirir hábitos de aseo, de decoro, de templanza y de dignidad; que es-

tarán alimentados sana y abundantemente; que se atenderá escrupulosamente á su parte moral, y que al mismo tiempo el régimen será tan severo, las penas tan intolerables, sin ser atroces, que nuestro pueblo, tan miserable como es, encontrará siempre preferible su miseria libre, á un abrigo tal-vez mayor, condenado al silencio *absoluto*, á una *rigurosa templanza* y á una *soledad periódica*.

Nuestra patria, señor Redactor, no acostumbra dar al pobre de balde sino *la prisión*; al pobre, á cuyos hijos da gloriosos campos de batalla para que mueran, esta patria no lo educa, ni lo viste, ni lo cura en sus enfermedades: los ricos lo maltratan, los tinterillos le roban lo que tiene, los clérigos le esclavizan el alma, los militares lo sacrifican; pues bien, lo que se quiere es que á ese *pobre* que llena las prisiones, no le dé el Estado de Boyacá únicamente hambre, desaseo y perdición, sino que siquiera una vez se le hable como á *hombre que es*, que se le remueva esa chispa inmortal de la *inteligencia* que existe en todas las cabezas, y que se le diga, *¡piensa!* Se quiere aprovechar el preso para enseñarlo, y convertir la prisión en escuela, ya que con frecuencia las escuelas son la antesala de la prisión.

Esta es la intención. Creo que ella merece elogios, ayuda sincera, eficaz y constante de parte de los hombres buenos y capaces, y por eso la reclama de ellos, por medio de su periódico, su atento, humilde servidor.

Tunja, abril 1º de 1864.

ORGANIZACIÓN DE LA CARIDAD PÚBLICA

Si los habitantes de una gran ciudad, en que prevalezca la mendicidad, se suscribiesen anualmente con sola la mitad de lo que les arrancan los mendigos con sus lamentos, estoy seguro de que, mediante arreglos inteligentes y económicos, habría suficientemente con qué alimentar y vestir á los pobres de todas denominaciones, de un modo abundante y sano. (Conde Rummford, *Principios fundamentales de los establecimientos para los pobres*).

Se ha repartido en esta ciudad la siguiente circular :

Bogotá, abril 23 de 1864.

Señor...

La Municipalidad de esta ciudad ha tenido á bien nombrar á los infrascritos para solicitar de los habitantes de Bogotá una contribución voluntaria y periódica, que tenga por objeto proporcionar los medios de subsistencia y ocupación en la casa de Refugio, á los mendigos é inválidos que actualmente vagan por las calles.

No se oculta á U. la necesidad de remediar este mal social que actualmente se ha aumentado tanto, comprometiendo la salubridad pública, y presentando uno de los espectáculos más desagradables para un pueblo civilizado.

La guerra desastrosa que acaba de pasar ha extinguido muchos ramos de industria, ha mutilado é inhabilitado á muchos individuos que, no teniendo

fortuna alguna, han tenido que ocurrir á la caridad pública.

El alza extraordinaria de los artículos alimenticios y la escasez de trabajo, han lanzado sobre nuestra población un número considerable de mendigos que infestan por su desaseo, avergüenzan por su desnudez é importunan con sus constantes exigencias.

Las rentas de la Casa de Refugio no han sido nunca suficientes para atender á la subsistencia de los expósitos y á un corto número de desgraciados; y hoy, que se ha multiplicado tanto la mendicidad, sería imposible que este establecimiento llenase su objeto con los exiguos recursos que tiene.

Los infrascritos no dudan que U. aplicará su contingente en esta obra de beneficencia, de salud y de decoro para nuestra sociedad, contribuyendo con la cuota que en cada mes ó cada año le sea á U. posible dar para tan laudable objeto.

La inversión de los fondos, así como los ingresos provenientes de las rentas y de las contribuciones voluntarias, serán publicados en el periódico oficial como una garantía de la aplicación que se les dé. En el mismo periódico se dará cuenta del número de desgraciados á quienes se les dé subsistencia y trabajo en el establecimiento, y los nombres de las personas que contribuyan á esta grande obra de beneficencia.

Adjunta hallará U. una boleta, en la cual, se servirá U. expresar la suma con que contribuirá y la que U. tenga á bien entregar al portador. Esta boleta se servirá U. devolverla á los que suscriben, como contestación á la presente invitación que han tenido el honor de hacer á U. sus afectísimos servidores.

MIGUEL SAMPER, CAMILO CARRIZOSA, JACOBO SANCHEZ.

Nada puede ser más loable ni más oportuno que esta medida : la mendicidad está tomando, desde hace más de seis meses, proporciones ver-

daderamente alarmantes. Examinando la apariencia de los mendigos que diariamente, y sobre todo los sábados, se esparcen por la ciudad excitando la caridad pública, se nota que á cada nueva aparición estos desgraciados se acercan más y más á la absoluta desnudez y á la muerte, por el abandono y la ignorancia. Su traje es cada día más haraposo, su rostro más macilento, su salud más endeble. Algunos desaparecen de repente ¿Dónde han muerto? ¿En qué antro de desaseo, de desolación y de horror han perecido? Nadie lo sabe, y cuesta trabajo el figurárselo.

La guerra, la desmoralización, el carácter, los hábitos y el marasmo industrial, se cuentan entre las más poderosas causas de la mendicidad, y á ellas viene á añadirse hoy la escasez probable en los artículos de primera necesidad, ocasionada por el extraordinario verano. Los víveres han alzado ya un cincuenta por ciento de su valor ordinario, y en el Estado de Boyacá, en las riberas del Magdalena, y en la sabana misma, las sementeras tal vez no serán suficientes para atender á las necesidades de los pueblos.

La mendicidad, en lo general, no excita la verdadera caridad, ni mucho menos la merece. La pereza, el vicio, el abandono, el desaseo, el fraude son los generales rasgos distintivos de esas tropas harapientas que cruzan las calles. Su corazón está cerrado á toda noble emoción; piden sin verdadera necesidad, y reciben sin gratitud. Viven del engaño, se burlan de quien los protege, y se encenagan como los cerdos en esa atmósfera asquerosa en que viven: en ella encuentran su solaz y su dicha. Por otra parte, la caridad ejercida con ellos, ni cura sus males, ni

fomenta su elevación moral. Al contrario, enseñándolos á una vida fácil y de engaños, alimenta en ellos el ocio y los vicios, y multiplica una raza de seres perdidos para el bien, desde los senos corrompidos en que son engendrados, hasta el medio miasmático en que habrán de vivir y morir.

Pero es evidente que la dañada organización social produce seres viciosos, á quienes el ocio halaga, quedando excluidos del banquete de la vida. Si, pues, la mendicidad es un cáncer, y la caridad ejercida con los mendigos está lejos de ser una virtud, el cristianismo y la filosofía no nos predicán que la abandonemos, sino, ya que no podemos en un solo día cegar sus fuentes, que la organicemos y detengamos su contagio. Los mendigos son un mal social, son semidelinquentes ante la sociedad y ante Dios; pero ellos no tienen la culpa de su triste suerte. Ni ellos presidieron á su nacimiento, ni dotaron sus cabezas de tendencias al ocio, ni escogieron la horrorosa sociedad en que viven. Ellos merecen, pues, la más profunda piedad, y tienen pleno derecho á exigir de la sociedad, en cuya piel aparecen como excrecencias, algo que los atraiga al sendero del bien, de que se han apartado.

Este algo es el alimento, el vestido y el trabajo. Debemos alimentarlos y vestirlos, porque son hermanos nuestros, y porque ante el hambre y la desnudez no hay delito; y debemos enseñarlos á trabajar, porque el trabajo es una necesidad á que todos estamos sujetos, y de que no pueden con justicia libertarse.

La apelación de los señores Samper, Carrizosa y Sánchez, es perfectamente justa y oportuna, á nuestro modo de ver las cosas. Negarse á con-

tribuir para este objeto es dureza de corazón, ignorancia de las leyes sociales. Apenas habrá una excitación cuya justicia sea más palpable, más aparente y más esencial. El deber de todos los miembros de la sociedad es á este respecto tan conspicuo, que no creemos se pretenderá discutirlo siquiera.

Todo esto, suponiendo que los mendigos sean únicamente las bandadas de vagabundos de que hemos hablado. Pero ¿y si entre ellos hay madres que no han podido trabajar por atender á sus hijos; padres á quienes el trabajo inutilizó; mujeres á quienes la corrupción de los ricos plagó de enfermedades y de vicios? : ¿qué decir entonces? ¿Si entre ellos hay ancianos que un vaivén de fortuna arrojó repentinamente de las comodidades y los goces á la miseria y al abandono, lacerándoles el corazón más que el cuerpo?....

En Inglaterra, el Distrito tiene obligación de mantener á sus pobres, y, llevados los ingleses de la idea antes enunciada, han establecido las casas de trabajo (*work-houses*), en que los pobres son mantenidos y obligados á trabajar, estando sometida la población pudiente á una contribución especial, con el objeto de sostenerlos (*poor-rate*). Desgraciadamente las *work-houses*, que popularizó el célebre filántropo Conde Rummford, han caído en manos de los clérigos y mayordomos de fábrica, que allá también tienen apetito insaciable. A consecuencia de esto, los pobres se ven sometidos á trabajos tan duros, y sobre todo tan humillantes, al paso que se les escasean los más precisos alimentos, que prefieren, más bien que

acudir á ellas, el cometer un delito y hacerse llevar á la prisión.

Cuando la guerra de los Estados Unidos llevó á la sociedad inglesa la *crisis del algodón*, dejando sin trabajo millares de millares de obreros, esa sociedad inglesa, tildada de egoísta, se elevó á una altura tal de benevolencia y de buen juicio, que logró dominar el horroroso cataclismo que se le preparaba. Merced á la organización de sociedades benéficas, al influjo de la prensa y al interés que las clases acomodadas tomaron, se ha logrado por espacio de tres años dar alimento y vestido á todos los desamparados.

Concluiremos aconsejando á la Municipalidad de Bogotá la prosecución de esta obra en que debe ser incansable, sin desanimarse por los primeros tropiezos que encuentre, y que dé publicidad á todos sus actos: es preciso que la prensa se haga sentir en estas obras de carácter social, y que ejerza su merecida é irresistible influencia.

(*La Opinión*).



JOSÉ MAZZINI



JOSÉ MAZZINI

ENSAYO SOBRE LA VIDA Y LA FILOSOFÍA DEL ILUSTRE
ITALIANO.

PARTE PRIMERA.

El día 10 de Marzo de 1872 expiraba en Pisa, á la edad de 67 años, JOSÉ MAZZINI, el gran patriota italiano. Su fisonomía mental es poco conocida en la América española y en Europa mismo, su altísimo carácter ha sido sistemáticamente calumniado. La prensa monárquica y conservadora ha pintado siempre á Mazzini como un agitador vulgar, sediento de la sangre de los reyes, enemigo de la religión y la familia, mezclado continuamente en sombrías conspiraciones y cuya habilidad no se ha desplegado sino en criminales intrigas. Sin embargo, este hombre eminente era una de las más interesantes figuras de la democracia moderna. Sencillo como un niño, apasionado como una mujer, abnegado

como un apóstol, unía á estas cualidades sociales una de las más profundas inteligencias y de los espíritus filosóficos más lúcidos y firmes. Su rica naturaleza, afectuosa y tierna, soñadora y sensible, lo hacía singularmente cautivador y amable en el trato social, á que daba especial encanto la severa pureza de sus costumbres privadas. Lanzado en una guerra á muerte contra el papado, jamás perdió de vista la suprema importancia del sentimiento religioso en el progreso humano; enemigo irreconciliable de las clases privilegiadas y pertinaz defensor de las trabajadoras, jamás se dejó arrastrar á teorías socialistas, ni se valió, para atraerse el apoyo de los desheredados de la tierra, de promesas seductoras de comunismo ó agrarianismo: encabezando el movimiento democrático y libre pensador, mantuvo y propagó entre sus secuaces las más elevadas creencias espiritualistas.

Jamás hablaba á sus discípulos de goces terrenales ni desplegaba á su vista la expectativa de felicidad material. Para copiar sus propias palabras respecto de Cristo, “El no hablaba de utilidad ni de interés á un pueblo á quien el interés y la utilidad habían corrompido; les hablaba del deber, les hablaba del amor, del sacrificio y de la fe.” A los obreros les decía: “Predicad el deber á las clases superiores á vosotros, y llenad vosotros el vuestro. Predicad la virtud, el sacrificio y el amor, y sed vosotros mismos virtuosos, amantes y abnegados.”

Con estas armas de temple diamantino, con estas lecciones viriles, ayudadas por una infatigable actividad, por el irresistible prestigio de una alma pura y creyente y por los esfuerzos de una vigilancia incansable, llegó Mazzini á hacer

germinar, nacer y fructificar en la cabeza del pueblo una de las más fecundas ideas del presente siglo la unificación de Italia.

Mazzini era entusiasta admirador del Dante, cuyas obras leía sin cesar, y en el retrato mental que con su brillante pluma trazó de aquel profundo genio, se encuentra la más exacta descripción de su propio carácter.

Fué su vida por cierto, dice, trágica en extremo; trágica, no sólo por las desdichas que sin cesar le asaltaron, sino por aquel único y exclusivo pensamiento que dominaba su alma, en cuyo culto se encontraba solo, porque á ninguno lograba inspirársele igual. EL, que llevaba dentro de sí el alma de Italia, fué calumniado por la nación entera; pero nada le arredraba: luchó gallardamente con el mundo, y al fin acabó por vencer. Y si en algunas raras ocasiones pareció dejarse arrastrar por la tormenta, no fué sino para aparecer más luego, grande como siempre, refugiándose en el santuario de su propia conciencia, bajo la egida de una pureza que él solo comprendía: y así vivió, fiel á su Dios, á sus propósitos y á sí mismo. Nada bastaba á doblegar ni á corromper su alma. Era como el diamante, que sólo se mella con su propio polvo.

Dotado de una voluntad de hierro y una paciencia superior á todo contratiempo, inflexible por convicción, y tranquilamente resuelto, era de aquellos que no reconocen más ley que su conciencia y que no buscan ayuda sino en Dios. Era su alma por naturaleza amante y tierna; pero, sintiéndose superior á todos sus contemporáneos, se dió en amar á *la especie humana*, al HOMBRE, como será algun día; pero con los hombres que le rodeaban, y á quienes en lo general no estimaba, no pudo tener íntimo contacto. Flotaba perpetuamente á su vista el grandioso pensamiento de la responsabilidad mutua y colectiva de toda la raza humana; de un lazo misterioso que une

con esta vida la futura y un período de la vida eterna con el que le sigue después.

La vida no tuvo para él atractivos personales que la hiciesen amable; pero amaba la justicia y detestaba el mal..... Era de aquellos hombres que pasan erguidos é invulnerables por las más graves y peligrosas emergencias, y que no doblan jamás la rodilla sino delante de la fuerza interna.

Había pasado por todos los grados de crecimiento de una idea, desde el momento en que aparece al horizonte de la mente, hasta que se encarna en el hombre, se apodera de todas sus facultades y le grita implacable, ¡TU ERES MIO! Era *el polvo del diamante*: el oculto, misterioso dolor del genio, tan tangible, y sin embargo, por su misma naturaleza, tan poco comprendido: la tortura de haberse apoderado del *ideal*, de haberlo concebido, y sentirse en la imposibilidad de reducirlo á la práctica.

Mazzini nació en Génova, la patria de Cristóbal Colón, en 1805. Era su madre, como todas las madres de los genios, mujer de gran corazón y de nobilísimos instintos. El ilustre patriota le consagró siempre el más ferviente cariño, y cuando quiera que, proscrito, llegaba disfrazado á su ciudad nativa, era su primero y su último deber visitar la tumba de aquella noble mujer, á quien debía el generoso tono de su alma, y que en sus luchas y pesares se asoció fielmente á él en su obra de abnegación y de trabajo.

Cuéntase que siendo apenas un niño, Mazzini andaba prendido á la mano de su madre por las calles de Génova y que, habiendo encontrado un venerable mendigo sentado en la escalera de un edificio, el niño se desprendió con violencia y corriendo al anciano, le echó los brazos al cuello y gritó á su madre impetuosamente: “dale una limosna, madre, dale una limosna.” El mendigo,

con lágrimas en los ojos, en el más puro acento romano, dirigiéndose á la señora, le dijo : “amadle mucho, señora, porque este niño será benefactor del pueblo.”

Muchos son los ejemplos que quedan de su infantil instintivo amor al pueblo y á los desgraciados, no menos que de la extraordinaria precocidad de su inteligencia.

Refería su madre que cuando apenas contaba doce años, un pariente de la familia la amonestó para que facilitase á su hijo todos los medios de obtener una brillante educación, porque preveía en él un verdadero genio, y acabó por aconsejarle que no pusiese en sus manos libros con sistemas ó teorías de filosofía ó religión, porque, decía, “una cabeza como la suya escogerá por sí misma, ó de no, *inventará* los sistemas á su tiempo.” La primera idea de la regeneración de Italia apareció á la mente del joven, por haber presenciado en Génova la ejecución de dos revolucionarios, Garelli y Lanori, en 1821. “Mi espíritu, dice, se sintió abrumado por la imposibilidad que entonces sentía de pensar cómo se podría llevar á la práctica..... Yo estaba siempre sombrío y absorto en medio de la algazara y alegría de mis compañeros: parecía como si me hubiese envejecido repentinamente. Desde entonces resolví, en mi pueril tristeza, vestirme siempre de negro, imaginándome que llevaba luto por mi patria. Mi pobre madre se asustaba, y hasta llegó á temer que yo me suicidara.”

Desde muy temprano, Mazzini se asoció á los Carbonarios, y en una misión, que llevaba de ellos al centro de Italia, fué reducido á prisión por la primera vez en 1830, y encarcelado en la fortaleza de Savona. Como su padre

quisiese inquirir el motivo de su prisión, las autoridades le respondieron “ que su hijo era un joven de talento, que le gustaba pasearse solo de noche, que jamás hablaba del asunto de sus reflexiones y que al gobierno no le convenían los jóvenes inteligentes y que meditaban mucho sin que el gobierno supiera sobre qué.”

De la fortaleza de Savona databa Mazzini la formación y madurez de sus ideas filosóficas, y allí fué donde resolvió separarse de los Carbonarios y organizar la célebre sociedad secreta llamada *La Joven Italia*, que vino á ser el verdadero foco de propaganda de la idea unionista y republicana en toda la península. Más tarde, cuando, fatigado el patriota por tantas decepciones y traiciones, se sentía desfallecer, volvía la vista con pesar á la soledad de su prisión en Savona, como á uno de los mejores tiempos de su vida; á aquella altura en que “no veía más que el cielo y el mar, dos símbolos del infinito, y exceptuando los Alpes, los más sublimes espectáculos de la naturaleza.”

En las meditaciones de Savona, Mazzini estableció los detalles de la formación y el alcance ideal de la sociedad que allí concibió, la cual debía ser, no sólo unionista y republicana, sino humanitaria : “La iniciadora de una nueva vida y de una nueva y poderosa unidad para las naciones de Europa.” Allí tomaron forma sus ideas religiosas, y desde entonces concibió que la religión, “aquella sagrada aspiración de la criatura hacia su Hacedor,” debía ser inmortal y progresiva, como la humanidad, y con igual fuerza condenó, ya las supersticiones del pasado ó las negaciones del presente, que se figuran “haber abolido á Dios, cuando no han abolido

sino un ídolo, uno de tantos que se han adorado como la imagen de EL."

Mazzini consideraba á Roma como destinada á una misión especial en el mundo, y esperaba que de allí saldría la nueva religión del porvenir, exenta de supersticiones y de errores. Entreveía á la Roma del pueblo republicano como el centro religioso del nuevo credo, y aspiraba como á una santa cruzada, á libertarla del yugo tiránico del Papa y de la monarquía.

Entonces pensaba él que la resolución de la mayor parte de los problemas sociales se efectuaría por medio de la asociación, que "está destinada á realizar sobre la tierra la libertad y la igualdad; á santificar la vida terrenal, á hacerla lo que Dios ha querido que sea, un escalón en el sendero de la perfección; el medio dado al hombre para obtener una más alta y más noble existencia más allá."

Desterrado Mazzini á Francia, emprendió desde Marsella la tarea de conmover á su patria por medio de la asociación *La Joven Italia*, á que servía de órgano un periódico que con el mismo título redactaba y circulaba clandestinamente.

El lema de *La Joven Italia* era *ora e sempre*, señal de constancia, y su símbolo una rama de ciprés, en memoria de los muertos por la libertad. He aquí el juramento que debían prestar todos los miembros:

En nombre de Dios y de Italia, en nombre de los mártires de la santa causa italiana, sacrificados por la tiranía extranjera ó doméstica:

Por los deberes que me unen á la tierra en que Dios me ha colocado, y á los hermanos que Dios me ha dado:

Por el amor, innato en todos los hombres, que

abrigo por el país que dió nacimiento á mi madre y que será la cuna de mis hijos :

Por el odio, innato en todos los hombres, que me inspiran el mal, la injusticia, la usurpación y el despotismo :

Por la vergüenza que enrojece mi frente cuando, al lado de ciudadanos de otras tierras, pienso que yo no tengo derechos de ciudadanía, ni patria ni bandera nacional :

Por la aspiración que conmueve mi alma hacia la libertad para que fué creada, y que no puede ejercer ; hacia el bien, que debe perseguir y que no puede alcanzar en el silencio y la soledad de la esclavitud :

Por la memoria de nuestra pasada grandeza y el sentimiento de nuestra actual degradación :

Por las lágrimas de las madres italianas, vertidas por sus hijos muertos en el cadalso, el destierro ó la prisión :

Por los padecimientos de millares de hombres,

Yo, N. N., creyendo en la misión confiada por Dios á Italia y en el deber de trabajar por su cumplimiento ; convencido de que cuando Dios ha ordenado que una nación sea, El ha dado la fuerza necesaria para crearla ; *que el pueblo es el depositario de esa fuerza y que en su acertada dirección, por el pueblo y para el pueblo*, está el secreto del triunfo : convencido de que la virtud consiste en la acción y el sacrificio, y la fuerza en la unión y la constancia, me alisto en LA JOVEN ITALIA, sociedad compuesta de hombres que tienen las mismas creencias que yo, y juro :

Dedicarme enteramente y para siempre á constituir á Italia una, libre, independiente y republicana ; á promover por todos los medios que estén á mi alcance, ya por la palabra escrita ó hablada ó por hechos, la educación de mis hermanos italianos para alcanzar el fin de *La Joven Italia* ; á la asociación, solo medio de cumplirla, y á la virtud, única que puede hacer duradera la victoria ; y juro abstenerme

de entrar en otras asociaciones, obedecer las instrucciones que me den los que representan *La Joven Italia*, guardar el secreto de ellas aun á costa de mi vida, y ayudar á mis hermanos de la sociedad por el consejo y la acción :

AHORA Y PARA SIEMPRE.

Esto juro, invocando sobre mi cabeza la cólera divina, el odio de los hombres y la infamia del perjurio, si alguna vez traiciono el todo ó parte de este juramento.

Nobles y viriles expresiones, propias cual ningunas para conmover y despertar el sentimiento nacional.

El grupo de desterrados de Marsella, encabezados por Mazzini, ejercitaron su obra de propaganda con tan buen éxito, que en la insurrección del año de 1833 los soldados de *La Joven Italia* fueron los directores del movimiento en casi todos los Estados del centro ; pero no habiendo madurado bien la idea unionista, el movimiento careció de cohesión, al propio tiempo que la influencia del rey Luis Felipe, que toda se usó en contra de la revolución, la hizo fracasar.

Entonces los gobiernos vencedores, unidos al francés, se pusieron con el más exquisito cuidado á la obra de descubrir el paradero de Mazzini y con él el foco de la insurrección. A pesar de los esfuerzos y de las recompensas ofrecidas, no fué sino el año de 1834 cuando Luis Felipe se puso al rastro del temible agitador. Rodéase su casa y se aprehende á un individuo que dice ser José Mazzini, pero que no era sino un amigo que se le parecía, y que se valió de esta estratagemata para salvarlo. Tomó entonces asilo en Suiza, en donde organizó la expedición de Saboya

en 1835, á consecuencia de la cual todos los gobiernos monárquicos ejercieron tal presión sobre la República Helvética, que acabó por ser expulsado de su territorio.

Se dirigió entonces á Londres, que vino á ser su cuartel general y en donde conquistó amistades duraderas, y entusiastas admiradores entre muchos distinguidos miembros del partido liberal. Los años de 1836 á 1840 marcan la crisis del movimiento republicano en Europa, que pareció quedar completamente aniquilado por los extraordinarios esfuerzos que, ya por el rigor, ya por la seducción, ejercitaron todos los gobiernos monárquicos. Reducido Mazzini á la más absoluta pobreza en Londres, y rodeado de un grupo de exigentes e igualmente desamparados emigrados, el noble soldado sintió tambalear su fe. Habiéndole negado los recursos su padre, le enviaba su madre clandestinamente cuanto podía ahorrar, y esto servía para cubrir y alimentar escasamente á los pobres desterrados.

Muchas son las páginas en que el patriota describe aquella angustiosa época, cuando, perseguido y traicionado por todas partes, *la tempestad de la duda* se apoderó de su alma.

Cuando comprendí, dice, que yo estaba ciertamente solo en el mundo, que no tenía más compañero que mi pobre madre, lejos de mí y desgraciada también por mi causa, salté atrás aterrado delante del vacío que divisaba á mis pies: entonces, en aquel desierto moral, la duda se apoderó de mí. ¿Tal vez yo estaba errado y el mundo tenía razón? ¿Tal vez mi idea no era más que un sueño? ¿Tal vez yo iba impulsado, no por *una* idea, sino por *mi* idea, por el orgullo de

mis propias convicciones; el *deseo* de la victoria más bien que el *objeto* de la victoria?

Así, pasa luego en revista delante de su conciencia alarmada, las víctimas pasadas y futuras á quienes él ha lanzado y lanzará las lágrimas y dolores de las esposas las madres y las hijas.

Mi corazón siempre ha desbordado de afecto y siempre lo ha codiciado con ansia, lo mismo en las desgracias que cuando se hallaba calentado y sostenido por la sonrisa maternal; lleno siempre de fervida esperanza, si no por mi persona, por los demás al menos. Pero en aquellos fatales meses, tal tempestad se levantó á mi alrededor de pesares, de desilusiones y de decepciones. que apareció á mis ojos. en toda su sombría desnudez, una especie de visión de la vejez de mi alma, solitaria, en un mundo desierto, sin consuelo ni descanso en el combate.

Ocupóse Mazzini en esta especie de interregno de la propaganda activa, en organizar una asociación de emigrados alemanes, franceses y polacos, llamada *La Joven Europa*, que tendía á una confederación de las naciones europeas bajo el régimen republicano, en que “la ley del *deber*, reconocida y confesada por todos, reemplazaría aquella tendencia á usurpar los derechos de los demás, que ha caracterizado hasta aquí la política de las monarquías, y que no es otra cosa que la prudencia del temor.”

Ni aun bajo la egida del gobierno inglés tuvo descanso Mazzini, pues ya que no era posible expulsarlo del suelo de Inglaterra, su correspondencia fué sistemáticamente y por muchos años violada en el correo, y su contenido transmitido al gobierno austriaco.

Con sus escasos medios y ayudado por su in-

cansable benevolencia, organizó Mazzini una escuela en que se recogían los pobres niños italianos que recorren las calles de Londres tocando órganos de mano, y que son sometidos á la más cruel opresión por empresarios que especulan con su debilidad y sus precoces habilidades. A muchos de estos infelices esclavos sacó Mazzini de la opresión dirigiéndose á los tribunales ingleses.

Todos los años se celebraba el aniversario de la fundación de la escuela con una modesta cena, servida por él y los demás filántropos que le ayudaban.

.....Aquellas reuniones, dice, eran iguales, en influencia moral, á un año entero de mera *instrucción*. Allí aprendían aquellos desgraciados niños, tratados como esclavos por sus amos, que ellos también eran hombres, nuestros iguales, almas vivientes.

También formó la asociación de obreros italianos, á que servía de órgano *El Apostolado Popular*, que tenía por lema: *Trabajo y su recompensa proporcional*.

En esto llegó el año de 1846, en que ascendió al pontificado el cardenal Mastai Ferretti, bajo el nombre de Pío IX.

Los primeros actos del nuevo papa engañaron á muchos y les hicieron esperar una regeneración moral y política por medio del sucesor de Pedro. Pero no fué el lúcido agitador de ese número. Resistió abandonar la idea de *unidad* bajo la república, bien que á la *unidad* sola estuviese dispuesto á subordinar temporalmente sus ideas políticas. Creía que Pío IX no podía ser unionista, y agregaba, en una carta en que rehusaba alistarse entre los papistas profanos: “En el papa

yo no miro sino un hombre bien intencionado, fluctuando entre la influencia austriaca y sus propias intenciones; pero sin aspiraciones netamente italianas, como han creído ver algunos en sus primeros actos. Si estoy equivocado, su primer *hecho* lo dirá: me hallo pronto á ser convencido.”

Entonces apareció la tremenda revolución de 1848, que, al decir de la cancillería austriaca, fué exclusivamente debida á los diez y siete años de apostolado de Mazzini en favor de la unidad de Italia. Bien que aquella idea no estuviese muy arraigada en todos los cerebros, con el fin de hacerla madurar, los hermanos Bandiera en 1844, contra los mayores esfuerzos de Mazzini, se precipitaron en Nápoles, á sabiendas, en un movimiento prematuro, en que perecieron, porque decían en una carta á Mazzini.... “ *Italia vivirá cuando los italianos sepan morir*, y esto no se enseña sino con el ejemplo.”

La insurrección, contra lo que sucedió en 1829 y 1833, se propagó como el rayo. Los pueblos derrocaban á los príncipes y cuando éstos quisieron salvar sus coronas, tuvieron que ponerse á su cabeza y decretar la guerra á Austria. Tal fué el papel de Carlos Alberto, que salió á campaña, como lo dijeron sus ministros, *para salvar el principio monárquico*.

El partido moderado y los enemigos de la República rodearon al rey, arrastrando consigo una gran parte del pueblo. Querían Carlos Alberto y sus amigos, extender el reino del Piemonte anexándole la Lombardía, y para tal empresa ofrecieron á Mazzini el puesto de primer Ministro y la facultad de dictar la Constitución del nuevo reino.

El patriota desechó tales ofertas, porque veía en la organización de un reino en el norte, la muerte de la idea unionista y el despertar de todos los antiguos celos. Pero le ofreció la ayuda del elemento revolucionario, si quería arriesgarlo todo por la corona de Italia, un gran reino de los Alpes hasta el mar, y lanzarse sin miedo encabezando á los pueblos. Castagneto, Ministro del rey, rechazó tan audaz propuesta.

Las tropas del rey eran dondequiera derrotadas. Mazzini fué á Milán, organizó la defensa de la ciudad y pretendía pelear con los guardias nacionales y el pueblo, esperando que “se transformase en gigante el pueblo en las barricadas.” Pero Carlos Alberto anunció que iría á proteger la ciudad con 40,000 hombres del ejército de línea y que no era necesario apelar al pueblo. Cuando esto decía, tenía ya concertada con los austriacos la rendición de Milán. Huye Mazzini de aquella ciudad y se junta con el pequeño ejército que de Bérgamo conducía Garibaldi sobre Roma. En aquella campaña desplegó el tribuno sus cualidades especiales de soldado. “Su presencia, sus palabras, el ejemplo de su valor animaban á nuestros jóvenes soldados, que estaban orgullosos de dividir tan grandes peligros con él,” decía el general Médici, que acompañaba á Garibaldi en esta expedición.

El 9 de febrero de 1849 el parlamento romano proclamó la República, nombrando á Mazzini uno de los triunviros, quien vino á ser durante la corta y gloriosa vida de aquella República, el único árbitro de la situación.

En vano sería, y por demás dilatado, describir aquella corta epopeya en que el pueblo, guiado por Mazzini, hizo milagros de valor, de abnega-

ción y de orden. Se llamó al pueblo en masa á las armas ; todo el mundo era soldado ; no hubo necesidad de tribunales y de prisiones porque nadie delinquía ; en el común y absorbente afán de salvar la patria, las pasiones egoístas se acallaron. Al fin, tras de la batalla de Novara y consiguiente abdicación del imbécil rey Carlos Alberto, el desaliento cundió entre los romanos. ¿Quién podrá luchar contra el poder de Francia y el de Austria triunfante? se preguntaban todos aterrados.

Sólo Mazzini no cedía. Ordénale la Asamblea hacer tratados con los franceses, después de sesenta días de combate, y él responde enviando su renuncia con estas viriles palabras :

Habíais recibido un doble mandato de Dios y del pueblo que os obligaba á resistir, en tanto que la resistencia fuera posible, la opresión del extranjero ; así habríais mantenido intacto el sagrado principio de que la Asamblea era la visible encarnación, probando al mundo que no puede haber pacto entre la injusticia y la justicia, entre la fuerza bruta y el derecho eterno. Las monarquías fundadas en el egoísmo de los intereses, pueden ceder ó capitular : las repúblicas, fundadas en el deber y la fe, mueren protestando, pero no capitulan.

La fascinación de Roma, fascinación supersticiosa, encadenaba á Mazzini en sus sagrados umbrales, y después de rendida la ciudad, todavía, por espacio de ocho días, no se resolvía el patriota á abandonarla y vagaba por la ciudad, indiferente al peligro, “absorto en el exclusivo pensamiento de luchar á toda costa contra la fuerza bruta que sin provocación había caído así sobre Roma, destruyendo una República en nombre de otra.”

De 1849 á 1858 la vida de Mazzini fué una incesante sucesión de conspiraciones abortadas, luchando no sólo contra Austria sino contra los monarquistas y moderados. El mal éxito no lo desanimaba, porque decía “hasta las tentativas que abortan son un gran paso en la educación del pueblo y son otras tantas brechas en la ciudadela del despotismo.”

La prensa moderada no cesaba de exhibirlo como el genio del mal y de maldecir su influencia fatal. A esto respondió Mazzini, una vez por todas, en un manifiesto que desborda de ardiente patriotismo é irresistible fuego de expresión. Dice así:

Si os he de creer, yo he sido fatal para la causa italiana durante veintiséis años: yo no he cometido sino errores; muchas veces me habéis declarado anodado, nulo, indigno de que hablen de mí las gentes; y sin embargo, encanecido en años y en pesares, arruinado en fortuna, perseguido por todos los gobiernos, por todos los gendarmes y por todos los espías de Europa, de tal modo que, con excepción de Inglaterra, no hay en toda ella una sola pulgada de tierra que pueda pisar legalmente y sin peligro, de tiempo en tiempo reaparezco como agitador, seguido, no podréis decir por unos pocos, temido por las potencias que disponen de poderosas organizaciones, de ejércitos, de oro á millares; gozando, y la prensa dice verdad, hasta de prestigio en su seno. ¿Por qué es todo esto? Os lo diré. Es porque yo soy una voz que grita ¡acción! Y el estado de Italia pide acción; los mejores hombres de Italia piden acción; el pueblo de sus ciudades pide acción; el látigo y el *gorro del silencio* * de Nápoles piden acción; las gloriosas me-

* Tormento usado especialmente en Nápoles por el rey Bomba.

morias de 1848 y la vergüenza del pueblo á quien tales memorias pertenecen, pueblo que, como el Belisario de la libertad, guían sus gobernantes á mendigar de protocolos y memorándums diplomáticos, una engañosa esperanza de mejoras; todo eso clama por la acción como un deber sagrado.... En tanto que continuéis ofreciendo remediar los males de Italia con bebidas narcóticas, con la inmovilidad y *las oportunitddes*, todas las almas que tienen sed de acción se volverán á mí..... á nosotros que cuando el sur nos pidió que enviásemos un vapor á Ponza, encontramos medios de hacerlo, mientras que vosotros no disteis sino palabras. ¿Queréis destruir mi fatal influencia? Pues obrad; obrad mejor y con más eficacia que yo. Vosotros me dejáis solo, y decís que yo obro en pequeña escala. Uníos, y obrad en grande escala. Vosotros también sois italianos. Agitad el Piamonte hasta que se despierte á la conciencia de sus deberes. Dad armas y dinero á vuestros hermanos del sur y del norte.

La respuesta á este manifiesto fué una sentencia de muerte dictada par el gobierno piamontés.

Llegamos á la guerra de Italia. Providencial acontecimiento que, iniciado por la ambición de Napoleón III, puso en irresistible movimiento las poderosas fuerzas disciplinadas y listas al combate por Mazzini en treinda y seis años de esfuerzos. No pudo Napoleón contener el torrente que había desencadenado y cuando, aterrado de su obra, quiso detenerse, los pueblos, desbordados, impulsados por el instinto de la unidad, amontonaron á Venecia y todos los pequeños principados del centro y del norte al rededor del cetro del Piamonte.

Mazzini y Garibaldi prestaron su decidida cooperación al movimiento unionista, pero no

sin que el primero, con incansable tesón y singular perspicacia, echase á luz las secretas intenciones y pérfidos designios del *magnánimo aliado*. Así, desde diciembre de 1858 descubrió el tratado secreto entre Francia y el Piamonte y predijo la inesperada suspensión de la guerra. He aquí sus proféticas palabras:

Napoleón busca á Niza y Saboya (el precio estipulado por la Lombardía), el trono de Nápoles para Murat y el del centro para su primo. Cavour ha convenido en todo. Si Austria resiste hasta el último punto, el plan completo se llevará á cabo; pero si después de las primeras derrotas ella ofrece abandonar la Lombardía con tal de quedarse con Venecia, se aceptará esto y entonces no se cumplirán sino las condiciones relativas al engrandecimiento de la casa de Saboya; el resto de la Italia insurrecta será abandonado á la venganza de sus amos. Es posible que antes de que la guerra esté en la mitad, sobrevenga una paz ruinosa, fatal para los revolucionarios. Luis Napoleón, temeroso de la acción de los pueblos si se prolonga la guerra, obligará al rey de Cerdeña á desistir, concediéndole cierta porción de territorio y abandonando á Venecia, y una parte de la Lombardía á Austria.

Obsérvese que esto se escribía *seis meses* antes de la paz de Villafranca. Durante el intervalo de la guerra de Italia á la de Austria y Prusia, y al principio de esta última, Víctor Manuel y Mazzini estuvieron entendiéndose, á fin de concertar la acción simultánea del partido revolucionario y el partido monárquico. Singular situación la de un tratado de igual á igual entre el proscrito condenado á muerte y el monarca que lo perseguía. La expedición de Garibaldi á Sicilia fué urgida por Mazzini, quien se comprometió á que, si el éxito era adverso, toda la cul-

pa caería sobre él, y si era favorable, Garibaldi cosecharía la gloria.

Al fin, el tratado entre el rey y Mazzini se rompió, porque aquél se resistió á emprender una cruzada francamente unionista.

Vencedor Garibaldi en Nápoles, Mazzini no pudo prevalecer sobre él para que encabezase el partido republicano proclamando la unión bajo un gobierno republicano. Aquel candoroso caudillo carecía del golpe de vista de Mazzini, y entonces, como más luego en Aspromonte y Mentana, confió ciegamente en las promesas y la amistad del rey, que en la hora suprema le faltaron.

Roto todo lazo entre Mazzini y el partido monárquico, aquél rehusó asistir al parlamento italiano, para que fué elegido por la ciudad de Mesina, porque su conciencia le prohibía jurar fidelidad á la monarquía. “Convencido más que nunca, decía á sus comitentes, de que el rey es incapaz de hacer á Italia una, grande y próspera, en el sentido en que vosotros y yo comprendemos estas palabras, daría, al prestar semejante juramento, un ejemplo de inmoralidad á mis hermanos de Italia, que formaría mi eterno remordimiento.” Resolvióse en 1870 á lanzar el último reto á la monarquía, encabezando una revolución republicana en Sicilia. Pero traicionado por un amigo suyo conocedor de sus planes, y aprisionado en el mar por el general Médiçi, cerca ya de las costas de Sicilia, fué conducido á la fortaleza de Gaeta.

Después de dos meses de prisión el gobierno italiano lo hizo poner en libertad, con ocasión del nacimiento de un príncipe, ofreciéndole, como decía él, “perdón y olvido por haber amado á su patria demasiado bien.”

Arruinado de salud y lleno de decepciones, emprendió todavía una nueva labor por medio del periódico *Roma del popolo*, que fundó en Lugano, y que redactó por espacio de diez y ocho meses. Proponíase en él educar á sus compatriotas para la república. porque, decía, “la cuestión italiana, que yo antes creía que era un problema de acción y realización, es todavía un problema de *educación*.”

Sintiendo su fin cercano, quiso volver á ver á Inglaterra y pasar entre sus fieles amigos de aquella isla un aniversario que era querido para su alma. Pero su delicada salud no resistió al crudo viento de los Alpes, y atacado de una aguda pleuresía, expiró en pocos días.

Así terminó una larga vida que no tuvo otro móvil que lo que él llamaba “la sagrada, la inexorable, la dominante idea del deber;” una vida que fué el tipo de la “única pura, santa y eficaz virtud, el sacrificio; aureola que corona y santifica el alma humana.”

Es sensible que la estrechez de espacio no nos haya permitido dar á conocer con más extensión las peripecias de una de las vidas más fecundas que registra la historia.

Este corto ensayo apenas dibuja, á grandes pinceladas, más bien el carácter del hombre que sus hechos.

Pensiero e azione (pensamiento y acción) se llamaba el periódico más importante que redactaba Mazzini. Él siempre sostenía que estos dos elementos son los que completan al hombre. Hemos visto el hombre de acción, vamos á ver el hombre de pensamiento.

PARTE SEGUNDA.

La filosofía de Mazzini sólo nos es conocida por escasos escritos suyos. Ellos son, sin embargo, bastantes, pues su estilo se distingue por un extraordinario laconismo de frases y singular fuerza de expresión. Su argumentación es compacta, sólida, clara y sencilla; su lógica es completa, de tal modo que por un fragmento de su pluma casi se puede colegir el total de su filosofía.

Los *Pensamientos sobre la democracia en Europa*, son una brillante exposición de la situación interior de los espíritus democráticos en aquella parte del mundo, y las causas que han hecho su labor tan ardua y difícil. El *Tratado sobre los deberes del hombre*, escrito especialmente para los trabajadores, expone por completo su estética, en tanto que sus ideas sobre la ley del desarrollo de las nacionalidades, que él considera como una operación providencial para encaminar el progreso humano, nos hacen penetrar en uno de los más interesantes departamentos de su entendimiento.

El sentimiento que predomina en Mazzini, que cubre toda su inteligencia, que proyecta sus rayos hasta las más recónditas operaciones de su mente, es el sentimiento religioso. En otra época histórica, el conspirador del siglo XIX habría sido un reformador como Lutero, ó un tribuno místico como San Pablo. Es notable cómo con su vigorosa inteligencia se dejaba arrastrar á convicciones puramente supersticiosas. Una de ellas era la que le hacía ver en la ciudad de Roma un sitio escogido por la Divinidad para

ser el centro de un gran movimiento de reforma religiosa. Mazzini veía á Roma con la misma mirada asombrada y humilde con que contempla el musulmán la Meca. Acaso provendría esto de la tendencia artística de su naturaleza. El era poeta como Dante, aunque menos sombrío.

Es difícil hacer un extracto de todos los escritos de Mazzini. En ellos cada frase es una joya, cada pensamiento una fuente. Al recorrerlos, no se sabe cuál idea omitir, á cuál dar mayor interés; porque si algún pensamiento se borra, más luego se comprende la falta que hace al conjunto, y la tentación es de presentar al lector el trabajo completo. Al revés de lo que sucede con la mayor parte de los escritores, y sobre todo de los escritores franceses, en que fácilmente se puede reducir un grueso tomo á un delgado folleto, en Mazzini no se sabe qué recortar. Es como un prado sembrado de tantas plantas, cuáles notables por su utilidad, cuáles por su belleza, que la mente se siente incierta al elegir.

Los *Pensamientos sobre la democracia en Europa* son peculiarmente interesantes para los demócratas de Sudamérica porque á pesar de la diferencia de centros, la operación de los principios es una misma allá como aquí, y los obstáculos y resultados que allá se han hecho aparentes, se pueden reconocer también entre nosotros, acaso con distinto ropaje, pero en el fondo los mismos.*

* De los *Pensamientos* hacemos un extracto, poniendo en tipo mejor los trozos traducidos textualmente.

PENSAMIENTOS SOBRE LA DEMOCRACIA EN EUROPA.

I

La aspiración de los pueblos europeos á la constitución democrática es una aspiración irresistible del progreso, y su primer objetivo es la libertad; es decir, la destrucción de todo privilegio, á fin de que las varias fuerzas obtengan su campo natural de acción. Pero al paso que la fuerza impulsiva es vigorosa, se ha tropezado desde luego con numerosos escollos. Estos escollos se resuelven en la falta de una clara apreciación del fin supremo á que se marcha. La libertad, que no es sino un medio, se ha consentido como un fin. El espíritu de los apóstoles de la democracia se ha fraccionado en la persecución de distintos objetos. Los varios grupos se han internado por senderos diversos, que todos conducen á un solo camino real, es cierto; pero cada fracción se ha restringido á su especial vía, desentendiéndose de las demás y aun hostilizándolas. Cada cual ha mirado á “un solo lado del polígono” y ha descuidado los otros, desarrollándose por ello la anarquía en las ideas.

Desde luego, se ha perdido de vista que el movimiento democrático es esencialmente religioso, es decir, que es el ejercicio de una ley providencial inherente al desarrollo de las sociedades. “El progreso de todos por medio de todos, bajo la dirección de los mejores,” que debe ser la bandera de la democracia, se ha desgarrado en jirones, de los que cada cual ha levantado uno como el exclusivo pendón. Hay

demócratas que consideran el sufragio y los problemas que de él se desprenden como el objeto final; otros buscan el desarrollo industrial y de los intereses materiales, como el exclusivo y capital punto de mira; muchos pretenden cambiar por entero la marcha y organización de las sociedades, amoldándolas á sistemas preconcebidos en su mente; otros se aferran á cambiar el modo de ser actual de los individuos y buscan la mejora en la curación de la enfermedad moral, que aflige á cada miembro de la sociedad.

Cada uno de estos caminos tiene su razón de ser en el tren colectivo; pero el error se encuentra en la preferencia que cada fracción exige para su idea favorita. El sufragio es bueno; pero ¿cómo se lo damos á un pueblo que no lo puede ejercitar? El desarrollo industrial es excelente; pero ¿cómo pretendemos alimentar al pueblo exclusivamente con los intereses materiales? La organización social es defectuosa; pero ¿cómo pretender cambiarla recortando ó aniquilando facultades inherentes á la naturaleza humana? La reforma individual es un santo fin; pero ¿cómo reformamos un pueblo que vive abrumado por el trabajo material, que vegeta, se embriaga y duerme?

El problema cuya solución se busca es un *problema de educación*; es el eterno problema de la naturaleza humana. Sólo que á cada grande época, á cada escalón que ascendemos, el punto de partida cambia y un nuevo objeto, más allá del que acabamos de alcanzar, se ofrece á nuestra vista. Queremos que el hombre sea mejor de lo que es. Que tenga más amor, mayor sentimiento por lo bello, lo grande y lo verdadero; que el ideal que busca sea más puro, más

divino ; que sienta su propia dignidad, que tenga más respeto por su alma inmortal....

Dos principios han obrado como fuerzas vivas de la democracia militante. El uno se puede llamar de los *derechos*, el otro de los *deberes*. La perversión del primero lleva por uno ú otro camino á la anarquía ; la perversión del segundo lleva por uno ú otro camino al despotismo. La doctrina de los derechos se preocupa exclusivamente del individuo ; la doctrina de los deberes se preocupa de algo superior al individuo y á la sociedad misma. La primera ha librado la batalla contra el pasado y la ha ganado ; la segunda empieza á asomar y alista en su servicio gran número de espíritus inteligentes y lúcidos. El porvenir le pertenece, porque ella está llamada á organizar la democracia tomando por punto de partida un principio religioso, inaccesible á su rival.

La doctrina de los derechos ha sido eficaz en conquistar la libertad de conciencia, las garantías políticas, la libertad de la prensa y la libertad de comercio. “ ¿Pero es esto bastante ? ¿Son estas conquistas el fin ó el medio ? Y en tal caso, ¿puede el principio del *ego*, de los derechos individuales, aceptado como base de la educación moral y política, puede servir por sí solo de guía á los hombres, puede asociarlos y enlazarlos para proseguir la conquista de fines posteriores ? Esa es la cuestión. Todo el que examine seriamente las cosas, percibirá que la doctrina de los derechos individuales es esencialmente y en principio, *sólo* una magnífica y santa pro-texta en favor de la libertad humana contra todo género de despotismo. “ Su mérito, por tanto,

es puramente negativo. Sirve para destruir, es impotente para edificar. Poderosa para romper cadenas, es ineficaz para tejer lazos de cooperación y de amor.” “La doctrina de los derechos individuales ha dado á los hombres la posibilidad para obrar. ¿Cómo han de obrar? ¿No es éste el problema cuya solución estamos buscando?”

- Como resultado natural de la doctrina de los derechos, el gobierno se ha restringido á un servicio de policía, y el papel del pueblo al de un suspicaz vigilante en contra del Gobierno. Los individuos se han aislado en la prosecución de fines personales.

Este no es el ideal que buscamos. No es por cierto para entronizar aquel axioma innoble de *cada uno para sí*, para lo que tantos grandes hombres, santos mártires del pensamiento, han derramado, de época en época, de siglo en siglo, las lágrimas del alma, la sangre y el sudor del cuerpo.... Delante de generaciones que los insultaban ó los perseguían, ellos emitieron tranquilamente sus pensamientos proféticos. Fija la mirada en el horizonte de futuros tiempos, hablaban á aquel ser colectivo que vive para siempre, que perpetuamente aprende y en quien se realiza la divina idea del progreso ; esa *ciudad del género humano*, * que solamente por la asociación de todas las inteligencias, de todos los amores, de todas las fuerzas, puede realizar el designio providencial que presidió á nuestra creación aquí abajo.... Todos vamos trepando una pirámide cuya base cubre el globo y cuya cúspide se eleva hacia Dios : la ascensión es lenta y penosa y no la podremos cumplir sino juntando todas nuestras manos, ayudándonos con nues-

* *Civitas generis humani* : expresión de todos los grandes hombres, desde Tácito hasta Dante, desde Dante hasta Bacon.

tra fuerza común, cerrando nuestras filas, como la falange macedonia, cuando alguno cae agotado por la fatiga. Aquí, en esta necesidad es donde se apoya la legitimidad de la democracia, de sus aspiraciones por la elevación, la emancipación, la cooperación de todos.... y aquí también se encuentra el secreto de su irresistible potencia....

Es verdad que existe un considerable número de individuos que aspiran íntimamente á este progreso colectivo y que á él le hacen valiosos sacrificios, aunque teóricamente sigan la doctrina de los derechos individuales. Esta es una operación inconsciente de la ley. "Pero lo que nos debe preocupar no son las acciones de los individuos, sino el *principio* de acción que nos sirva de guía en la educación general; es la influencia de aquel principio sobre hombres más ó menos corrompidos por una educación recibida bajo la organización que la democracia tiende á aniquilar, ó bien por una ausencia total de educación."

¿Pero debemos entonces abandonar las garantías que exigimos del gobierno, y por temor de la anarquía lanzarnos en el despotismo? No, jamás; la lucha por la libertad es cimiento ineludible. La suspicacia popular debe dominar perpetuamente todo gobierno que por su constitución no tenga una misión exclusivamente educacionista. Pero esta arma de combate no debe elevarse á la categoría de elemento perpetuo en la paz. Una vez que la educación política tenga por base un alto principio religioso, la libertad vendrá á ser lo que debe ser: la facultad de elegir entre los varios caminos que conducen al bien.

La doctrina absoluta de los derechos indivi-

duales no puede llevarse á su lógico desarrollo sin el uso de la tiranía. Jamás puede dominar por el convencimiento. ¿Como *convencer* al rebelde, por más que esté en minoría, que debe ceder sus derechos, ó los que cree sus derechos, por los derechos de todos? ¿Como *convencer* al soldado que *debe* morir por derechos ajenos, cuando se le hace sacrificar su propio derecho á la vida, que es la suma de todos?

En esta operación del *germen* del principio de los derechos se encuentra la explicación del desaliento que tras de corta lucha abate á los obreros del progreso. Sólo el *deber* de la abnegación hace soportar la lucha hasta el martirio. ¿Por qué luchar, dicen, desanimados por el engaño, por seres tan corrompidos? Precisamente porque son corrompidos hay que luchar por emanciparlos.

Como prueba práctica de la ineficacia de este principio, es de notarse que las varias clases, una vez conquistados sus *derechos*, se desentenden de las demás, dejando viviente la perpetua protesta y los lamentos del pueblo que gime por conquistar los suyos. La historia de Francia es una elocuente ilustración de este fenómeno histórico.

II

Jeremías Bentham, quien se puede decir que condensa en su persona todos los trabajos de la escuela, ha dado á la doctrina de los derechos individuales el apoyo de cierto principio que considera inherente á la naturaleza humana, el *principio de la utilidad*.

Sus facultades analíticas, la extensión de sus trabajos, la universalidad de aplicación que dió

á su *principio*, y la extrema claridad de su método, hacen de Bentham, si no el fundador, á lo menos el verdadero jefe de la escuela.

Al través de sus numerosas transformaciones cuyo estudio sería una incontestable refutación del principio, los discípulos de San Simón, de Fourier, de Owen y los comunistas, vienen todos á convertirse en partidarios de Bentham. Difieren, es verdad, en cuanto al empleo de los medios y en cuanto á la organización que deba asegurar mejor el triunfo del principio; pero todos buscan un mismo fin, *la utilidad*, el derecho que tiene el hombre de procurarse aquí abajo el bienestar, la mayor felicidad posible, como objetivo de todos los esfuerzos individuales y sociales.

Es bien sabido que la idea francesa de los derechos del hombre, no encuentra teóricamente favor en el espíritu de Bentham; pero para quien entienda la esencia de sus enseñanzas y no la letra del maestro, aquello es simplemente una disputa de palabras, ó por mejor decir, una disputa en cuanto al modo como Bentham comprendía los derechos del hombre al principiar sus trabajos.

Eran aquellos los tiempos de Blackstone en que los *derechos* se entendían, cualquiera que fuese el nombre que se les diera, como *derechos naturales* ó algún otro; como algo indefinido y maleable, identificado con no se sabe qué pacto ó contrato subentendido entre la nación, la aristocracia y el monarca. Es verdad que Bentham, el jurisconsulto, espíritu codificador por excelencia, negaba con mucha razón la existencia de tal contrato y consideraba la organización y legislación de la sociedad, como radicalmente

defectuosos, y se irritaba hasta con el solo nombre de *derecho*, que en alguna parte apellidó el mayor enemigo de la razón humana. Pero ascendiendo á una más alta esfera que la de Blackstone ó á cualquiera temporal aplicación del derecho, es innegable que las dos escuelas, que llamo del *derecho* y del *deber*, se distinguen precisamente en que la primera toma como punto de partida *al individuo*, en tanto que la otra, cuyo génesis es una idea colectiva (la idea de la misión de la humanidad), llega á descubrir el sendero que debe seguir el individuo.

Los escritos de Bentham no reconocen idea alguna superior al individuo, ni punto de partida colectivo, ni educación providencial de la raza humana, ni progreso de todos hacia la realización de un ideal.

La inteligencia de Bentham, más propia para sondear las profundidades de una idea aislada, que para dar desarrollo á varias desde un elevado punto de vista; educada desde su juventud en las doctrinas de Helvecio; desprovista de todo sentimiento religioso y, por su desdén hacia el pasado, sin inspiración en favor de la humanidad como cuerpo, mal podría haber salido del campo estrecho de las sensaciones y de las instintivas antipatías y simpatías del individuo.

En su conjunto pues, este distinguido pensador figura entre los filósofos de la última mitad del siglo diez y ocho que se encararon altivamente, en nombre de los sentimientos y de los derechos del individuo, contra los artificios de una sociedad moribunda ya. Pero ellos, hábiles para la obra de demolición y repletos de pro-

mesas para el porvenir, fueron incapaces para edificar y para cumplir lo prometido.

El hombre es un ser susceptible de penas y placeres. Buscar los últimos y evitar las primeras es la ley de su naturaleza; saber calcular es el secreto de su sabiduría. La sociedad puede facilitarle y garantizarle muchos placeres: puede evitarle muchos penas: su objeto debe ser pues organizarlo todo consultando la mayor felicidad del mayor número. En esta tarea, el interés público se armoniza con el interés individual. Los hechos que producen un mayor número de placeres son virtuosos, los que producen un mayor número de penas son viciosos.

Tal es si no me engaño, una exposición desnuda y cruda, pero fiel, de la doctrina de Bentham y, en su esencia, la de las dos terceras partes de los demócratas del presente día.

Esta doctrina es incompleta por lo que hace al estudio de la naturaleza humana; se desentiende ó echa en olvido las más altas, las más nobles y las más puras facultades del alma; desconoce una ley suprema colectiva que rige el mundo social, ó sea el permanente progreso del humano pensamiento: en fin, hasta toma su nombre de una palabra esencialmente vaga, *la utilidad*, que cada individuo interpreta de una manera distinta, y que, según los tiempos y los lugares, cambia ó altera su significado. Pero no es de todo esto de lo que me propongo hablar: hacia lo que quiero llamar la atención de mis compañeros, es hacia la completa impotencia del principio de la utilidad para llevar á cabo la transformación social que todos invocamos. Pero dos ó tres páginas no bastan para estudiar un hombre del calibre mental de Bentham:

Muy bien se comprende que delante de una sociedad fundada en los privilegios, organizada con el objeto de monopolizar los goces en favor de unos pocos, se alce una voz y grite : “ No ; la sociedad debe ocuparse en el bienestar de todos sus miembros ”. La gloria de Bentham está en haber alzado aquel grito audazmente y sin reservas. Pero lo que ciertamente no alcanzo á comprender, es cómo se puede decir á un partido que aspira á fundar un porvenir estable, un partido emancipado resueltamente de toda veneración hacia los monopolios y los privilegios, un partido que lo que busca para fundar el porvenir es un principio *de educación*, cómo se le puede decir por única regla de conducta : “ Enseñad la utilidad, el amor al placer y el odio á las penas ”.

¿Qué es lo que pretendemos ser? Pretendemos ser un partido regenerador y reformador; es decir, que estamos obligados á ser más nobles, más generosos, más virtuosos que nuestros adversarios, pues que no de otra suerte podríamos justificar nuestros esfuerzos. Somos un partido que continuamente se queja de tropezar con el egoísmo, que continuamente deplora aquel estado de guerra permanente en que la desenfrenada competencia económica, desprovista de un principio regulador más elevado, ha lanzado á la sociedad ; tenemos siempre en nuestros labios las palabras de fraternidad, de asociación y de amor... y sin embargo, para remediar tan grandes males, para realizar un ideal superior á lo que existe, vamos á tomar nuestras armas en el arsenal del enemigo y decimos :

Aquella bandera bajo la cual el corazón de las clases privilegiadas se ha marchitado, empeque-

ñecido y corrompido, esa será nuestra bandera : la ensancharemos, y todos nos cubriremos con su sombra.

Para alcanzar nuestro objeto debemos ir á los principios ; debemos reenlazar las naciones, que hoy marchan aisladas buscando su camino en el vacío. Debemos ir á las leyes del progreso, á la humanidad, á Dios : debemos levantar el hoy postrado sentido moral ; debemos revivir el sentimiento del deber en el corazón de estos hombres convertidos en máquinas de calcular ; debemos exhibir algún noble objeto á la mente de nuestra juventud pensadora, que, nacida entre ruinas, tan fácilmente cae en el desaliento y la duda ; debemos reconstituír la existencia moral del hombre por el entusiasmo y el amor. La vieja vida, basada en el privilegio y la desigualdad, ya no es más que polvo y cenizas. ¿Y podremos hacer esto, podremos lograr que los hombres nos sigan, diciéndonos : pesad en la balanza los placeres y las penas, y escoged ?

Desde luego, es el presente tiempo el que debemos tomar como punto de partida. No es á una generación recién aparecida de debajo el manto de Bentham, saturada con sus buenas intenciones, iluminada por su utópica filosofía, á quien vamos á enseñar. No : es al mundo que pulula á nuestro alrededor tal cual es ; á ese mundo que sufre, que goza, que lucha, que envidia y ambiciona ; á esa sociedad con sus amos y sus siervos, sus ricos que lo tienen todo y sus pobres que no tienen nada. Tenemos en el un lado una minoría que posee ya, por herencia ó por aristocrática tradición, todos los elementos de riqueza, tierras, capitales, máquinas ; y por el otro tenemos una gran mayoría que no posee más que sus brazos, su capacidad de trabajar, pero que está reducida á alquilar á la primera,

en los términos que ella le fije, y bajo pena de muerte por hambre, esos brazos que forman todo su haber.

Y sin embargo ¿á estas dos clases antagonistas, vosotros, que pretendéis transformar la sociedad, ofrecéis la palabra *utilidad*, el *mayor posible bienestar*? ¿Pero cómo se pueden conciliar estos intereses encontrados? La utilidad del dueño de tierras es vender el grano al más alto precio; y la utilidad del fabricante es producir con el menor costo posible. Lo que al uno le conviene es el monopolio, el sistema prohibitivo; lo que le conviene al otro es prolongar lo más que pueda las horas de trabajo y disminuir la suma de salarios hasta donde sea posible. ¿Cómo será posible, sin sacrificios y privaciones, conciliar estas dos utilidades con la del obrero, la cual consiste no sólo en obtener la correspondiente remuneración por su trabajo, sino también en disponer de algunas horas para cultivar su inteligencia y sus facultades morales? ¿Cómo conciliarlas cuando el interés del obrero está en obtener una parte cada vez mayor del provecho que hoy apropia para sí solo su patrón? Aquí no hay cuestión de balanza ó compensación de intereses. La cuestión aquí es de concesiones y privaciones por el un lado y de ganancias por el otro. ¿Con qué argumentos será posible convencerá los primeros de que su utilidad consiste en sacrificar una parte de sus placeres? Pero se dirá: sí se puede, haciéndoles presente que por esas consideraciones su propiedad estará más segura, puesto que en caso contrario, huelgas, crisis comerciales, hambres, insurrecciones de las clases trabajadores pueden destruir sus haberes. Todo esto es verdad. Pero, hablando hon-

radamente, ¿puede contarse con que un porvenir incierto influya notablemente en los cálculos de los hombres? ¿Ha impedido la vaga perspectiva del cadalso la comisión de muchos asesinatos? ¿Se preocupa mucho el estadista que sostiene á un déspota con el vago peligro de una futura revolución? ¿Cuándo se ha visto que el temor de una plétora de mercancías retraiga al productor de despachar sus manufacturas á nuevos mercados? No: el hombre por lo general calcula su utilidad por la duración de su propia vida, y continuamente se repite á sí mismo lo que decía aquel viejo diplomático — *después de mí, el diluvio*. O si acaso su previsión lo lleva á preocuparse algún tanto con una negra nube que aparezca en el horizonte, entonces se dice: “Esperemos á ver si se acerca la tormenta, y trataremos de escaparla.”

Supongamos que se trata de dividir una herencia. Dividámosla, dice Bentham, de modo que se asegure la subsistencia de las generaciones futuras; de esta manera se evitará la pena de esperanza engañada y se promoverá la igualdad de las fortunas. Mas, ¿cómo será esto? ¿Cómo será posible evitar en Inglaterra que haya esperanza engañada, ya sea de parte del primogénito ó de los hijos menores? ¿Cómo será posible evitar en cualquier país del mundo que se sufra la pena de esperanza engañada, ya sea por la generación que desaparece ó por la generación que se levanta?

Sé que se alzarán contra estas palabras violentas denunciaciones. Se dirá: la utilidad de que se trata es la utilidad general; ella comprende las generaciones futuras. El propietario territorial, el director de una manufactura, deben sentir

que la cuestión no se refiere á sus propios y personales intereses, sino á los intereses de todos ; el recién nacido no sufrirá la pena de esperanza engañada porque ne se ha cometido una injusticia : los hombres *deben* desear, hasta donde sea posible, no su propio bienestar, sino una igualdad general de bienestar.

Deben : ¿y por qué ?

¿No veis que por esta palabra se apela ya á otro principio distinto, á un principio religioso? ¿No veis que habéis invocado algo superior á todas las individualidades que constituyen la sociedad ; algo superior á todas las leyes que puedan promulgarse en nombre de la utilidad : quiero decir la *justicia* ?

Pero se dirá : la justicia y la utilidad son idénticas : la justicia es la idea, la utilidad es el símbolo, el signo exterior. Al predicar el símbolo, predicamos por implicación la idea.

Sí — es verdad — la justicia y la utilidad son idénticas para el *mundo*, pero no para el *agente* : son idénticas en sus resultados finales, pero no en sus resultados inmediatos.

A los ojos de todo el que penetre en el alcance de los grandes hechos históricos, las cruzadas asestaron el primer golpe al poder feudal en Europa ; ellas fueron final y providencialmente encaminadas en servicio del progreso humano. ¿Pero prueba esto que los millares de guerreros que perecieron por el hambre ó el acero en Grecia y en Hungría, antes de haber podido besar el polvo del sepulcro de Jesús, prueba esto que hubiesen ellos derivado de su empresa la más pequeña ventaja terrenal?

La caída del imperio romano fué evidentemente un progreso providencial en el camino

de la raza humana, desde que puso en contacto, por el único modo posible — una colisión — el Norte y el Sur de Europa, generando por ella un mundo más grandioso que el mundo latino. Y sin embargo, ¿sería posible que nosotros negásemos á los millones de italianos pillados, esclavizados, aplastados por los entonces llamados Bárbaros, sería posible que les negásemos el derecho de protestar en nombre de la utilidad contra esa dura ley del progreso que les impuso el martirio?

La utilidad, un más alto grado de bienestar moral y material, viene á ser siempre *el último* resultado de una gran revolución, del cumplimiento de un grande acto de justicia; pero, cuántas lágrimas, cuánta sangre, cuántos sacrificios, para alcanzarlo. El instinto de la solidaridad humana, el instinto de la justicia, puede, es verdad, llevar á un pueblo á sacrificar una ó dos generaciones en el campo de batalla, ó en el más lento y menos brillante martirio de las luchas civiles, del sufrimiento moral; pero ¿quién se atreverá á decirle *en el nombre de vuestra propia utilidad sacrificaos, en el nombre de vuestro bienestar, morid?*

La obstinación con que los hombres se aferran á una idea, á veces á una palabra, cuando quiera que la han aceptado, tiene algo de incomprendible. Se diría que semejante al náufrago en medio del océano, que se agarra de un endeble trozo de madera como de una tabla segura en que salvarse, así el espíritu humano, aterrado de caer en el vacío abismo del escepticismo, trata de hacer de una palabra, de un fragmento de idea, su tabla de salvación. He conocido espíritus eminentemente religiosos, saturados de

poética fe, penetrados de intensa aspiración por lo infinito, que, á causa tal vez de un sentimiento de reacción contra el Dios que los fanáticos describen, se obstinan en negar á Dios, y conciben este grande y benéfico universo, como una máquina sin vida, como un enorme cuerpo sin alma, flotando sobre el abismo de la nada entre la fatalidad y la casualidad. He conocido muchos utilitaristas en teoría, hombres sinceros, ardientes, entusiastas, que aceptan nuestra creencia en el deber y el sacrificio, en el desarrollo colectivo por el camino del progreso, que me han dicho *eso es lo que deseamos*. Pero estas almas escogidas parecen ignorar que hablando lógicamente, no tienen derecho de usar ese lenguaje; que al desprender de la utilidad individual la utilidad colectiva, introducen en su teoría un tercer elemento superior á los dos anteriores, que no cabe en ella y que al incrustársele la desmorona irresistiblemente. El corazón es en ellos superior á la inteligencia; ó mejor dicho, su inteligencia abandona sin advertirlo una teoría con ligereza aceptada. Pero queda todavía la palabra grabada en su cerebro, y esta palabra los impacienta y los fascina á su turno y los persigue como el monstruo de Frankenstein exigiéndoles como prenda una alma. Y ellos han querido entregarle la nuestra, y si de ellos hubiera dependido, habrían fundido á Platón, el “necio hablador”, en el molde de Bentham. Semejan estos hombres en su conducta á los neocatólicos que pretenden introducir la libertad bajo la mitra infalible del romano Pontífice.

Mas, yo os conjuro, amigos míos, pensad bien lo que hacéis. No se trata sólo de vosotros, sino

de todos ; los que son y los que vienen. Los que viven hoy con sus vicios y su falta de vitalidad moral, y los que aparecerán mañana, vírgenes de impresiones, blancas hojas desprovistas de caracteres, que os piden un principio de educación.

Y este principio de educación no puede ser otro que una *definición correcta de la vida humana*.

¿Qué cosa es la vida? ¿Es una sensación, una sucesión de sensaciones? ¿O es una manifestación finita de la idea eterna que se desarrolla progresivamente bajo formas temporales? ¿Es un hecho, un mero *hecho* sin antecedentes ni consecuencias? ¿O es un *deber* que se debe cumplir? ¿Es la prosecución de la felicidad personal aquí abajo? ¿O es el cumplimiento de una misión, el escudriñamiento y la sucesiva realización del ideal, del pensamiento divino que presidió á nuestro nacimiento, al nacimiento de los millares de mundos que ruedan armónicamente á nuestro rededor y que están destinados á entonar un sublime concierto, de que aprendemos nuevas notas á medida que avanzamos?

¿Qué debéis decir á vuestros hijos: *calculad las placeres y las penas*; ó les diréis aquella divina frase de Jorge Sand: *No hay en el mundo otra virtud que el continuo sacrificio de sí mismo*? ¿Vais á enseñar á aquellos jóvenes espíritus la árida é impía fórmula del interés ó les explicaréis aquella fórmula de Jesús: *Que el que quiera ser el primero se haga el servidor de todos*?

Esto es lo que debéis decidir ; pero al hacerlo, olvidaos de vosotros mismos. Tomad á los hombres tales como son en la realidad. No penséis que, porque

- vosotros vivís con nuestra vida, porque sin saberlo respiráis ya la fresca brisa del día que está para asomar, no penséis que todo lo que se encuentra en el fondo de vuestro corazón, se desarrolla espontáneamente en el corazón de las masas. No digáis, porque veis vuestra utilidad en el sacrificio, que el obrero de Glasgow y su patrón, que el aldeano irlandés y su sobrestante, que el niño que trabaja en la mina y el empleado que con un látigo le impide que se duerma, no digáis que ellos la encuentran también allí mismo..... ¡El sacrificio! Vuestra fórmula no lo reconoce. El bienestar personal no lo puede imponer. Jesús es ininteligible; Sócrates, si hay lógica, debe ser, como el *charlatán* de Platón, un sublime necio. Sin embargo, algo había en el fondo de la cicuta superior á un cálculo de placeres, ó á la pena de esperanza engañada.

Lo que paso á decir no parece muy científico, pero es mi vehemente deseo que al resolver esta cuestión las gentes consulten lo que cualquiera buena madre enseña á su hijo. Allí, en aquella primitiva enseñanza dictada por el amor y en que Dios se revela por súbitas iluminaciones, que valen muchos volúmenes, allí se encuentra la más absoluta condenación del principio de la utilidad como base de educación. Las madres saben muy bien, y todos lo comprendemos al pensar en ellas, que si la felicidad aquí abajo fuera el objeto de la vida, este mundo sería tan sólo la más triste farsa.

La vida del hombre es un viaje cuyo fin se halla en otra parte. Tiene como la flor su raíz en la tierra y debe abrirse paso por entre ella para florecer en un elemento más sutil, el aire. La pena y el placer, la felicidad y la desdicha son incidentes del viaje. Sopla el viento, cae á torrentes la lluvia, el viajero se cala el sombrero,

se asegura la capa y afronta la tempestad; más tarde la atmósfera se serena, aparece un rayo de sol y calienta sus miembros ateridos; el viajero sonríe con placer y da gracias á Dios en su corazón. ¿Pero, es que la lluvia ó el sol han cambiado el fin del viaje?

Bentham y su escuela han tomado el incidente por el objeto. O mejor dicho, han tomado uno de los resultados de un principio y han dicho: “He aquí el principio entero!”*

Ellos han visto que á cada gran progreso moral del hombre, á cada gran conquista del espíritu de asociación y de amor en la historia, correspondía, tarde ó temprano, una mejora material, un aumento de bienestar; y de este hecho providencial, que es sólo uno de los medios de efectuar el progreso humano, y que, como ya se ha dicho, casi siempre se realiza cuando ha desaparecido el agente inmediato, han concluido que debemos hacer de este hecho la base y el objeto de la vida. Empezaron el problema por el fin, trataron de colocar la pirámide sobre su cúspide. Su conducta semeja á la del niño en quien las dos expresiones *comer para vivir* y *vivir para comer*, aparecen idénticas. ¿Como han podido desconocer que sustituyendo el hecho al principio se han privado de aquello que sólo puede producir el hecho? ¿Que para realizarlo se necesita una sociedad formada ya é inmutable, imbuída en el principio? ¿Que,

* Dice un escritor americano, hablando del principio de Bentham: “Si queréis vivir perpetuamente desdichados en la vida, tratad de dirigir vuestra conducta por lo que Bentham llamaba los dos maestros soberanos, la pena y el placer, que Carlyle calificó como la filosofía de pérdidas y ganancias que hace sinónimos el alma y el estómago. O si queréis sondear la profundidad del mal y la desgracia, acostumbrad vuestro cuerpo y vuestro espíritu á hacer de la *felicidad* el único fin y objeto de la vida.” (A. J. Davis). N. T.

tomando el interés privado como punto de partida, hay que terminar por formar egoístas, ó por el absurdo de pretender que el interés privado del individuo se realice en el interés de los que han de venir después de él? A la verdad se puede dar á un niño por la noche una manzana ó un dulce, como recompensa, si ha trabajado bien durante el día, pero si le decimos: tu *objeto* es la manzana ó el dulce, corremos el riesgo de que robe la tienda ó el jardín del vecino, siempre que pueda hacerlo sin ser descubierto. Se dirá, hay un remedio, la represión; y se puede creer que Bentham lo adivinaba instintivamente, puesto que principió sus trabajos por la organización del panóptico. Pero entonces, ¿qué sistema de educación es aquel que tiene por fundamento la fuerza?

No, no es hablando del interés y del placer como la democracia puede regenerar el mundo: no es por la teoría de la utilidad como haremos que las clases que están bien alimentadas, bien vestidas y bien abrigadas *sientan* la urgente necesidad de remediar los sufrimientos de las clases laboriosas. Pueden llegar á considerar la teoría muy ingeniosa; pero entre eso y *la acción*, entre eso y *la consagración*, hay un abismo que jamás podréis colmar. Alguien ha dicho que el hombre con facilidad admira la ciencia, con tal que la ciencia no le desarregle un cabello de la cabeza. Dulce es en verdad el indolente ocio, al lado del paterno hogar, en medio de rostros risueños, cuando la tempestad ruge por fuera y la lluvia azota furiosamente los bien seguros cristales de la ventana.

También había utilitaristas al tiempo de la caída del imperio romano. La fórmula era entonces *panem et circenses*, pan y diversiones: y bajo el reinado de aquella fórmula aceptada por el pueblo, Roma, devorada por la gangrena del egoísmo, se corrompió y pereció. Jesús apareció. El no trató de salvar al mundo en decadencia por el esfuerzo del análisis. El no habló de su interés á los hombres, á quienes el inte-

rés había degradado. Asentó, en nombre del Cielo, unos pocos axiomas desconocidos, y con estos pocos axiomas se ha cambiado la faz de la tierra. Una sola chispa de *fe* efectuó lo que no habían podido iniciar siquiera todas las escuelas de los filósofos: adelantar un paso en la educación de la especie humana.

III

Después de la teoría bentamista, el siguiente esfuerzo hecho para realizar la idea que entraña fué el sansimonismo. Aunque parezca una paradoja, tal es el hecho; porque el sansimonismo aceptaba también como lema la felicidad, obtenida por el esfuerzo individual.

Este ensayo ha perecido porque llevaba dentro de sí el germen de su decadencia; pero él deja enseñanzas fecundas.

Los sansimonistas creyeron, y creyendo con fe, resolvieron poner por obra sus creencias. “Percibieron que el hombre sólo se completa por la unión del pensamiento y la acción; que el pensamiento es el germen de la acción, el árbol de extensas ramas bajo las cuales las generaciones buscan sombra.” Ellos tuvieron valor para sufrir, no sólo las persecuciones, sino lo que es más terrible aún, el ridículo. Por esto vivieron. El pueblo no estaba acostumbrado á este heroísmo, y los admiró; vió en ellos, “convicciones y hechos, libros vivientes, si se puede decir así; el núcleo de una iglesia, no una mera *secta* de filósofos.” Ellos tuvieron el mérito de pretender llenar todas las necesidades del hombre, al revés de la parcialidad de miras que aflige á los demócratas. “Unos dicen: busco el cielo ¿qué me importa la tierra? Convengámonos, dice otro, en los asuntos terrenales; dejemos

los celestiales á lo que cada cual prefiera.” El hombre, dice el economista, es productor, y se propone como exclusivo fin el que se produzca lo más posible, aunque el agente caiga abrumado por el trabajo. El hombre, dice el socialista, es consumidor, y sólo se ocupa en la distribución de la riqueza. Pero al llevar á cabo su idea, aniquila cuanto tiende á aumentar la producción, corriendo así, en su deseo de igualdad, á la igualdad de la indigencia y no á la igualdad de la riqueza. Algunos, en nombre de la libertad, organizan la guerra del fuerte contra el débil; otros en nombre de un principio religioso, proclaman el progreso en algunos departamentos y la inmutabilidad en otros. De todo esto resulta una sociedad *indiferente* colectivamente, *creyente* individualmente; que mantiene su derecho á *castigar* y abdica su derecho á *educar*; que predica el *sacrificio* en religión, el *goce* en conducta; y que confía el desarrollo colectivo de la asociación á la mera libertad individual.

El sansimonismo comprendió que el hombre es *uno*: religioso, artista, productor, consumidor; ser al mismo tiempo libre y social, y que la unidad de su vida depende de la superioridad de un principio dominante que dirija todas estas facultades, todas estas aplicaciones de la actividad. El sansimonismo quiso alcanzar este objeto y bien que impotente para ello, tiene el mérito de haber pulsado el problema en todo su conjunto. Buscó la democracia por la asociación; pero colocó la primera en la base de la pirámide y pervirtió la segunda por el establecimiento de jerarquías sociales.

La fórmula *á cada uno según su capacidad, á cada capacidad según su trabajo*, es indisputable-

mente superior á ninguna hasta entonces conocida. Emplear el mérito según la naturaleza especial del mérito, recompensar según la importancia y dificultad del trabajo; éste es ciertamente el punto á que marchamos por un lento progreso. En el estado actual de la sociedad, la fórmula que domina es la siguiente: á cada uno según la clase á que pertenece, á cada clase según los medios ó el capital de que dispone. Esto no es ni justo ni eficaz para el bien común.

El sansimonismo pretendía todo *por* el pueblo y *para* el pueblo; pero arrastrado por su lógica, perdió de vista el primer punto, aniquiló la voluntad popular, creyendo que podía satisfacer al pueblo y hacerlo feliz á pesar suyo y sin su intervención. Sacrificó el sufragio á la autoridad. Este es el error de todos los socialistas: el progreso sólo es dado á la educación general. Que el pueblo *pueda* hacer y que *haga*.

El principio de la utilidad era en realidad la guía de los sansimonianos, bien que su nombre hubiese cambiado por el más definido de *producción*. En los principios el sentimiento religioso no era prominente, bien que más luego se hiciera conspicuo. Sin embargo su religión era la religión del goce, pretendían “más bien bajar el cielo á la tierra, que elevar la tierra al cielo.” Su moral era “la rehabilitación de la carne,” según lo ha dicho uno de ellos. Quisieron, es verdad, llevar las vagas aspiraciones del hombre al ideal, imposibles de satisfacer por la teoría de los economistas, á la altura de una religión. “Pero la imposibilidad de armonizar los intereses generales con los individuales desde el punto de vista de la *utilidad*, los arrastró en un sendero distinto del que se propusieron al principio.”

Después de mil tentativas, estos individuos, indisputablemente superiores por su inteligencia, comprendieron que al dar á los hombres tales como son y tales como eran, por principio motor el interés individual, tenían que crear el egoísmo y por él tarde ó temprano la guerra, la usurpación, la desigualdad, que culminaría en crisis, insurrecciones y anarquía. Comprendieron que al hacer la utilidad *colectiva* la base de su edificio, tendrían irresistiblemente que sacrificar con frecuencia los derechos del individuo; exigirle por decirlo así el suicidio en beneficio de la sociedad, y por consiguiente que establecer un despotismo, ya en nombre de la inteligencia, ó de cualquiera otra cosa. Entonces tomaron audazmente su resolución y adoptaron el segundo camino. Y sacrificaron la libertad. Basados en las diferencias intrínsecas de los hombres según la teoría platónica, á saber: hombres de inteligencia, hombres de corazón y hombres de apetitos, establecieron tres jerarquías: la de los sacerdotes, la de los artistas y la de los industriales. Pero se olvidaron de que por encima de esta Trinidad hay otra, *el hombre*, mezcla de corazón, de inteligencia y de apetitos. Habiendo sido ellos los iniciadores del sistema, naturalmente se colocaron á la cabeza de la jerarquía y se erigieron en los *sacerdotes*. “Se olvidaron de que si la iniciación de las grandes cosas viene frecuentemente de arriba, el impulso siempre se da de abajo; olvidaron que, si realmente existen por derecho divino capacidades superiores, y si es bueno que ellas gobiernen, es con la condición de que representen, resuman y elaboren el pensamiento que vive oscura y confusamente en las masas; sin eso, puede haber utopistas, pero

no creadores de hechos. Olvidaron que el signo visible de aquella comunión de pensamiento sólo se encuentra en el sufragio, en el derecho de elección concedido á las masas: y rompiendo el lazo de unión, organizaron su jerarquía de arriba para abajo."

La jerarquía superior era en el sansimonismo una verdadera aristocracia, renovándose por su propia elección llegado el caso; en tanto que la base de la pirámide, los artistas y los industriales, estaban destinados á trabajar siempre en el puesto que se les había designado. Llegados aquí, el establecimiento de un papazgo era sólo cuestión de dar un paso; y así sucedió en efecto. Los sacerdotes eligieron un Supremo Sacerdote, el *padre* Enfantin, rodeado de un verdadero colegio de cardenales. Pero la sociedad, que ya no cree en el Papa, tampoco creyó en ellos, y la famosa organización se disolvió, tomando cada uno diverso camino; viviendo, como decía Enfantin, con los fragmentos de su idea. Miguel Chevalier fué uno de sus más conspicuos miembros. Casi todos se alistaron bajo el partido de Luis Felipe, por quien muchos fueron empleados.

El hombre no quiere que nadie piense por él: quiere tener abierto para sí el sendero del pensamiento, de modo que pueda raciocinar por sí mismo. Pide instructores, pero rechaza y rechazará siempre los tutores, de cualquiera parte que le vengán. El sansimonismo pereció por haberse olvidado de tan sencilla verdad:

IV

Se ha visto cómo el sansimonismo, colocado entre el interés colectivo y el interés individual, tomó por base el primero, y cómo, conducido al despotismo de la autoridad y de la negación de la libertad, cayó por entero. Carlos Fourier, casi por el mismo tiempo, proclamaba una teoría en el mismo camino, pero diametralmente opuesta. “El también tomaba á la felicidad como el fin de la vida: el *dolor* es señal de error; el *placer*, la satisfacción, señal de verdad; el *interés*, la gran palanca de la reorganización.” Pero incapaz de elevar su teoría, desprovisto de religión, sin poesía, no vió sino al individuo y acabó por hacer de la libertad su ídolo, de las satisfacciones individuales su exclusivo bien.

El sistema carecía de toda idea de misión social; carecía de idea de *deber* y de progreso moral; en suma, carecía de autoridad. Allí no hay gobierno propiamente dicho; es verdad que deben figurar en él, omniarcas, reyes, emperadores, diosas, pero sólo en el nombre; títulos para gratificar el amor de la vanidad. No tiene religión: el bien social lo busca tan sólo en operaciones industriales, no tiene ideas de virtud: para él la misión de los políticos y moralistas, “discípulos de las *ciencias inciertas*”, ha concluido ya en el mundo. Le queda sólo la *felicidad*. La felicidad que consiste en “tener muchos deseos y muchos medios de satisfacerlos,” ó lo que es lo mismo, tener riquezas, que según él viene á ser el *sum-mum* de la dicha. En esta vía, Fourier llega á ciertos *descubrimientos* de reglas sociales, como él los llama. Entre ellos hay algunos de tal cali-

bre, que la pluma de un escritor honesto se resiste á transcribir.

La sociedad de Fourier semeja á la *sopa del mendigo* de Goethe que preparan las brujas, entre livianas y sucias criaturas. En el fourierismo cada hombre ha de consumir una masa de comestibles igual á la duodécima parte de su peso; debe trabajar un poco y luego flotar de placer en placer. Puede cambiar de mujeres en la *papillone*, puede conspirar en el *compuesto*. Si la sociedad quiere lujo, un falansterio de tres mil millones, la totalidad completa, lo proporcionará en abundancia: si quiere más lujo aún, la totalidad reducida, dos mil millones, se lo dará también. Para llegar de la totalidad completa á la totalidad reducida, basta hacer artificialmente estériles las dos terceras partes de las mujeres.

Fourier comprendió que tomando por base los intereses colectivos,* tendría que llegar á la autoridad, al despotismo, y él quería salvar á todo trance la libertad. Veamos de qué modo enlaza su sistema con la organización del hombre, ó en otras palabras, cuál viene á ser su criterio.

Hay en el hombre, dice, tres vidas. Vida colectiva, ó vida en relación con la comunidad; vida consciente, su eje, su modo de ser interno; y vida física, que lo enlaza con el mundo exterior, sus necesidades físicas. Rechaza, desde luego, la primera, porque conduce al predominio

* Debe tenerse en cuenta que al hablar de intereses colectivos, Mazzini da por sentado que es tomando á los individuos como son hoy, es decir, sustituyendo toda idea educacionista de las teorías de gobierno y organización y entendiendo por *interés* la parte utilitarista de la idea.

de la autoridad; rechaza la segunda, porque la conciencia del hombre hoy no es, según él, sino el resultado de creencias y modos de ser del pasado, que Fourier considera corrompido. Le queda pues el modo de ser del hombre anterior á la época histórica: su permanente lazo con el mundo físico, sus apetitos. Aquí se detiene, “mutila la cabeza y el corazón del hombre, y se pone luego á disecar lo que queda.” Lo que queda son los deseos, los apetitos, las sensaciones, que Fourier califica de verdadera y permanente naturaleza del hombre. La misión humana, pues, consiste en darles plena y completa satisfacción, en utilizar los deseos tales como la naturaleza nos los ha dado.

Sin embargo, Fourier es lógico. Es un temible lógico. Allí, *adonde* el va, tienen que ir, tarde ó temprano, los que toman la felicidad como exclusivo objeto de la vida. Esta teoría “que reaparece siempre en la historia cuando huyen las creencias vigorosas,” tiene que conducir al suicidio de los más nobles elementos de nuestra naturaleza, á la adoración de los intereses materiales, único camino en que la teoría presenta alguna especie de organización efectiva.

“Nosotros también buscamos que el hombre se desarrolle en la plenitud de todas sus facultades morales, intelectuales y físicas; pero sabemos que esto sólo se puede hacer, ofreciéndole por objeto, como dice Carlyle, no la *mayor felicidad*, sino la *mayor nobleza posible*.” De lo contrario bien se puede predicar el bienestar de *todos*; pero el resultado será “formar egoístas, que, cuando por la casualidad ó por mayores aptitudes, han logrado apoderarse de su *quantum* de felicidad, se encerrarán en ella como en una

fortaleza, prontos á hacer fuego sobre todos los que quieran pasar por el camino que ellos han recorrido." La sed de los apetitos es creciente; bien podéis ponerles una valla teórica, pero una vez desencadenados en principio, su desborde será evidente: cada cual quiere gozar *á su modo*, puesto que gozar es el fin. Habrá, es cierto, entre los discípulos almas escogidas; ellas, desencantadas y heridas, irán como Byron á esconderse en la soledad, á maldecir la ironía de la felicidad á todo trance, y á lanzar aquellas sentidas quejas que él lanzó y que tan pocos han comprendido.

El fourierismo tiene un punto de vista práctico é industrial que es interesante y que puede dar sugerencias valiosas para asociaciones mercantiles; pero no es de ellas de lo que aquí se debe tratar. El objeto ha sido demostrar cómo la doctrina del *interés*, cuando se apoya en el interés colectivo conduce al despotismo, y cuando se apoya en el interés individual, conduce á la anarquía. Demás de esto, los falansterios, caso de poder vivir, no podrían subsistir sino cuando toda la tierra fuese un solo falansterio*: ensayos aislados tienen menos vitalidad aún.

No existe sobre la tierra una sola gran conquista del espíritu humano, ó un solo paso importante hacia el perfeccionamiento social, que no haya tenido su raíz en una vigorosa creencia religiosa: y es de afirmarse que toda doctrina que no tenga en cuenta esta aspiración, y que no contenga dentro de sí una solución, tal como el progreso de los tiempos la exija, para esta suprema necesidad de una fe, para

* Dos ensayos se han hecho en Francia, en Coudre sobre los Vosges y en Citeaux. Ambos han salido fallidos.

este eterno problema del origen y el destino del hombre, es y será siempre estéril para realizar la concepción de un nuevo mundo. Puede llegar á organizar magníficas formas; pero la chispa de la vida, que Prometeo arrancó del cielo para su estatua, le faltará siempre.

V

El sansimonismo pereció, porque buscando la felicidad colectiva, destruyó la individualidad; el fourierismo pereció porque buscando la felicidad individual destruyó la autoridad. Quedaba sólo otro paso que dar: negarlos ambos, y organizar una especie de colmena ó sociedad de castores. Este fué el objeto del comunismo. El comunismo apareció en las filas de la democracia, y se debe al aislamiento en que los pensadores de la escuela han dejado al pueblo. A pesar de esto y de su carencia de una idea vital, el comunismo es interesante, aunque sea sólo como estudio de la fermentación interior que produce la viciosa organización social. También en la aurora del cristianismo apareció la idea comunista, entre los jóvenes neófitos de la nueva doctrina.

El comunismo toma del sansimonismo su tiranía y del fourierismo la satisfacción de las inclinaciones, que llama *necesidades*; erradamente, porque todo deseo vehemente puede calificarse de necesidad por el que lo experimenta.

El comunismo más que ninguna otra teoría, pretende amoldar la naturaleza humana á una fórmula preestablecida, que aniquila todas las manifestaciones naturales de la especie. El dice como el Koran: ó todo lo que decís está aquí y

entonces es inútil, ó no lo está y entonces es peligroso.

En él la propiedad, la familia, la patria, la humanidad, todas las manifestaciones externas del progreso y los medios de obtenerlo, se destruyen por entero. Es verdad que algunos comunistas se han detenido en el dintel de la familia; pero en esta timidez les ha faltado lógica.

¿Cómo logrará alcanzar el comunismo la felicidad personal? Veámoslo.

Un Gobierno propietario, poseedor y distribuidor de todo lo que existe: fondos, capital, instrumentos de trabajo, productos. Todo el mundo trabaja cierto número de horas y recibe, según una variante del sistema, una parte proporcionada á sus *necesidades* (sea esta palabra lo que fuere): según otra variante, la distribución se hace por iguales partes entre todos los asociados. Se observa á primera vista lo absurdo de ambas teorías. Las varias necesidades son en sí inapreciables, á menos que haya una autoridad que las estime. La distribución *igual* es por una parte injusta, porque no aprecia el mérito, la virtud ni la calidad del trabajo, y es por otra quimérica, porque la disminución de gasto en uno ó unos, tiene que producir continuas y sucesivas desigualdades mañana.

La mutilación del hombre aquí es palpable. Es la vida conventual sin la fe: el servilismo de la edad media sin la esperanza de la redención; la libertad, por la economía.

Pero los más avanzados de entre los comunistas gritan: hay que *consagrarse* al bien común, hay que sacrificarse. “Esta palabra, *consagración*, es una especie de fatalidad para todas las escuelas que pretenden que el objeto de nuestra vida

terrenal es la *felicidad*. Desde el principio han querido en vano apartarla, como hostil á las tendencias de la naturaleza humana: ella reaparece indispensable, inevitable, al fin de todas las utopías de felicidad, así como se levanta el sentimiento de lo infinito por encima de nuestros goces y pesares." Ellos irresistiblemente caen á nuestros pies porque, ó bien organizan su sociedad con hombres egoístas y corrompidos, y entonces el primer contratiempo desorganiza su utopía, ó bien exigen que cada hombre lleve una idea de consagración al bien común y entonces es preciso empezar por "regenerar" al hombre: por apelar á una educación y por consiguiente á un principio superior á cada uno de los individuos que componen la sociedad. ¿Y qué es un principio superior á cada uno de los individuos, si no es un principio religioso? ¿Cómo podremos excitar á los hombres á que reconozcan su fraternidad, sin elevarnos hasta un padre común? ¿Cómo apelar á una ley común sin llegar al Legislador?

El error de todos los socialistas se halla en que tratan del mundo pero no del hombre. Quieren mejorar y embellecer la habitación; pero se olvidan del habitante. Utopías y sueños de organización social se han lanzado en todas épocas; pero ellos no han aprovechado jamás á los hombres, que no los comprendían ni podían realizarlos. Así, los sueños de Campanella quedaron estériles para los italianos discípulos de Maquiavelo, como quedaron estériles los sueños de la *República* de Platón para los griegos victimarios de Sócrates.

Es el hombre quien edifica y adorna su habitación; así como sea el hombre interior, así será

la sociedad. El utopista prevé, es verdad, una sociedad que aparecerá *como resultado*; pero que él no puede crear.

No hay que destruir ni mutilar nada de lo que el hombre posee: ni la patria, ni la familia, ni la propiedad. Lo que se necesita es dirigir todas estas manifestaciones en el sentido del progreso, dotando al hombre de más elevados móviles.

Todas estas cosas pueden ser buenas ó malas según como se dirijan y encaminen. La familia basada sobre el excesivo egoísmo, elevada y robustecida por la desdicha, ó la indiferencia á la dicha, de los demás asociados, es espectáculo desgarrador; pero ¿qué cosa más bella que la familia que, enlazada con el bienestar de todos, funda en él su propio bienestar y que entre el beso de la madre y la caricia del padre, enseña á pronunciar al hijo la primera frase de amor á la patria? Detestable es la nación conquistadora que pretende robustecerse con la flaqueza de sus vecinos; pero ¿qué espectáculo más grandioso que la nación cosmopolita que ayuda, sostiene y protege el derecho en dondequiera que lo encuentra violado? De despreciarse es la propiedad del ocioso, que deja morir al productor, que vive de privilegios políticos ó monopolios industriales como si el dinero fuera sinónimo de inteligencia y virtud; pero nada más fecundo y ennoblecedor que la propiedad, que la acumulación, hija del trabajo honrado, representante de esfuerzos y sacrificios, gaje de independencia personal, elemento de cultivo espiritual y de ayuda al menesteroso.

Si todas estas cosas se hacen armonizar con ideas de igualdad, de consagración y de progreso, ellas son excelentes. Pero al destruirlas ó muti-

larlas, se quita todo impulso hacia el progreso y sólo se dejan en pie las satisfacciones materiales, incapaces de dar por sí solas la felicidad á que tanto se aspira, puesto que jamás se podrán extirpar sobre la tierra los dolores y la muerte.

Hubo en otra época, al despuntar el cristianismo, hombres buenos y piadosos que soñaban haber encontrado el ideal de la nueva vida en la vida común. Estos fueron los monjes. Ellos también abolieron la patria, la propiedad y la familia. ¿ Pero en dónde están hoy en día ? Apenas forman una porción insignificante de la familia humana. El mundo siguió adelante á pesar de ellos en su obra de progreso, y siguió reformándose, transformándose, pero no destruyendo nada. La patria se transformó, porque los extranjeros dejaron de considerarse como bárbaros; la familia se transformó, porque los hijos dejaron de ser bienes de fortuna; la propiedad se transformó, porque se acabaron los esclavos. Algo semejante se halla hoy en preparación. Pero no será el comunismo quien lo realice, porque él nace de una sugestión sensual y no de una aspiración religiosa.

VI

Tras de las teorías utilitarias de Bentham aparecieron las teorías socialistas francesas : unas y otras fundadas en el goce. Por encima de todas ellas apareció la poderosa, deforme ironía de Proudhon, que negaba todo, Dios, la inmortalidad, la sociedad, la autoridad, el Gobierno, la educación y un fin colectivo. En su lugar él proponía un Banco de crédito. Según él, el gran problema se resuelve por la vida económica, por el estómag.

De todo esto resultó el imperio de Luis Napoleón, que ofreciendo á la clase media orden y á los trabajadores bienestar material, los hizo caer de rodillas á todos á sus pies.

El pueblo que reniega de la libertad, no merece el bienestar y no lo podrá obtener. Un pueblo no adquiere, ó no puede mantener por largo tiempo, lo que no ha conquistado por sí mismo, lo que no es resultado de su propio trabajo, de sus esfuerzos y de sus sacrificios. Primero la justicia y el deber, lo demás vendrá después. Sin la religión del deber, toda gran transformación social es imposible. Toda transformación social implica un desarrollo más vasto y eficaz del principio de asociación. Ahora, la noción de los derechos individuales no se desprende sino de los intereses individuales; y los intereses individuales en vez de crear la asociación, la aniquilan. Cuando quiera que la teoría del bienestar se hace objeto de una transformación social, quedan sin freno aquellos instintos que impulsan al hombre al goce, inoculan el egoísmo en el alma y santifican los apetitos.

El problema que la democracia republicana está llamada á resolver, puede formularse en estas palabras :

EDUCACIÓN *moral, uniforme y universal*; completa transformación del actual sistema de impuestos; economía en los gastos; aumento de producción; abolición progresiva de todos los intermediarios (excepto los absolutamente indispensables) entre el vendedor y el comprador; unión del capital y el trabajo por medio de asociaciones de obreros.

Yo, lo mismo que todos los hombres, deseo que se facilite á los que hoy viven sometidos á la arbitraria ley del capital, la regular satisfacción de todas sus necesidades materiales; porque es preciso que el hombre coma y beba, y es preciso que no todo su tiempo esté absorbido por el trabajo manual, para que

pueda dar alimento á las facultades superiores que Dios ha plantado en su cabeza. Pero me estremezco de horror cuando oigo que se dice á los hombres: “*La cuestión es procurarse en abundancia que comer y que beber, el objeto en la vida es gozar*; porque sé bien que con este lenguaje no se hace sino formar egoístas. Sé que es por la adoración de los intereses materiales como el actual gobierno francés* ha logrado, corrompiendo, abogar los más nobles instintos del pueblo.

Entre los socialistas y nosotros ésa es toda la diferencia; pero esta diferencia es inmensa. Fourieristas, sansimonianos, comunistas, os conozco bien á todos. Bajo cualquier nombre que os disfracéis, cualquiera que sea la fórmula de amor y fraternidad universal que toméis de la democracia, y por más que esta fórmula tenga eco sonoro en vuestros corazones — porque yo no ataco vuestras intenciones sino vuestro razonamiento — os digo que todos vosotros sois votarios de la *utilidad*, que no tenéis más moral que la del *interés personal*, que vuestra religión es la materia. Habéis encontrado el cuerpo del hombre deformado y empobrecido por la miseria, y en vuestro celo imprudente os habéis dicho: *curemos este cuerpo, y cuando esté fuerte, sano y bien comido, entonces aparecerá en él el alma*.

Y yo os digo que sólo por el alma podréis alcanzar este cuerpo enfermo: es en el alma donde se halla el asiento del mal; las enfermedades del cuerpo no son sino la manifestación exterior del mal interno. Lo que hoy carcome á la humanidad, es la falta de fe común, la falta de un común pensamiento que enlace el cielo con la tierra y el universo con Dios.

Privado de esta religión del espíritu, de que ya no quedan sino formas vacías y símbolos petrificados, careciendo por consiguiente de todo sentimiento de deber, de toda voluntad de sacrificio, el hombre, como el salvaje, se ha postrado delante de la materia

* El imperio.

y colocado en el vacío altar el ídolo llamado *interés*. Los reyes, los príncipes y los malos gobiernos del día son sus grandes sacerdotes, y de ellos es de quienes nos viene como fórmula exclusiva esta máxima desconsoladora, *cada uno para lo suyo, cada uno para sí*. Ellos bien sabían que por ella se desarrollaría el egoísmo y que del egoísta al esclavo no hay más que un paso, que fácilmente se da con un poco de habilidad. Y luego vosotros, desprovistos de fuertes convicciones religiosas, con las cuales habríais fácilmente destruido su repugnante edificio, faltos de valor para emprender un combate mortal y cuerpo á cuerpo, habéis aceptado las mismas armas del enemigo, y habéis dicho: *Ellos predicán el interés de clase, nosotros predicaremos el interés de la comunidad*. ¡Absurda é irrealizable utopía! Porque, ó queréis salvar el culto de la libertad, es decir de la personalidad humana, y entonces jamás podréis conciliar el interés general con el interés individual, teniendo que llegar como último desarrollo del progreso material al aniquilamiento del débil por el fuerte: ó, si pretendéis salvar este peligro, tendréis que acabar con la libertad, que es la única garantía de progreso en el mundo.

VII

Como final á este estudio sobre Mazzini, quiero copiar la dedicatoria que hace de su tratado sobre los *Deberes del hombre*, á los obreros italianos, que es una obra maestra de estilo, de viril y clara exposición y de altísima aspiración á un grandioso ideal.

A LOS OBREROS ITALIANOS

A vosotros, hijos del pueblo, dedico este libro. He trazado en él para vosotros los principios en nombre y con ayuda de los cuales podéis, si queréis, llenar

vuestra misión en Italia, misión de progreso republicano para vuestros compatriotas y de emancipación para vosotros mismos.

Que aquellos de entre vosotros á quienes más favorables circunstancias ó mayor habilidad personal, hayan puesto en mejor situación para comprender el profundo significado de estos principios, los expliquen á los otros, en el mismo espíritu de amor que me animaba cuando los escribía pensando en vuestros sufrimientos, en vuestras aspiraciones y en aquella nueva vida que os tocará difundir en nuestra patria, cuando se hayan acabado las injustas desigualdades que hoy obstruyen el libre desarrollo de vuestras facultades.

Desde mis tiernos años os he amado. El instinto republicano de mi madre me enseñó á buscar entre mis semejantes, no al hombre rico ni al hombre grande, sino al verdadero *hombre*; en tanto que las sencillas y modestas virtudes de mi padre, me enseñaron á admirar, más que la externa y asumida superioridad de una semi educación, aquel callado espíritu de propia abnegación, que con tanta frecuencia se encuentra entre vosotros.

Posteriormente la historia me enseñó que la verdadera vida de Italia está en la vida de su pueblo, y entonces pude ver como, en el lento progreso de los siglos, el choque de varias razas y los efímeros cambios producidos por la usurpación y la conquista, han tenido por objeto elaborar y preparar nuestra grande y democrática unidad nacional.

Y hace treinta años me consagré á vosotros.

Ví que nuestro país, nuestro unido país de hombres libres é iguales, no podría fundarse jamás por una aristocracia como la nuestra, que no tiene ni poder de iniciativa ni vida colectiva; ni tampoco por una monarquía destituida de misión especial y de toda idea de emancipación; monarquía que se impuso á la nación en el siglo diez y seis y á la sombra del extranjero.

Comprendí que la unidad italiana sólo podía fun-

darse por el pueblo italiano, y así lo declararé ante el mundo entero.

Comprendí que teníais necesidad de emanciparos del yugo del alquiler y de elevar gradualmente el trabajo por medio de la asociación, para disponer del suelo y del capital, y mucho tiempo antes de que los socialistas franceses hubiesen tergiversado la cuestión entre nosotros, yo la proclamé.

Comprendí que una Italia, tal como la presienten las aspiraciones de nuestro corazón, no podría existir hasta que el papado se hubiese extinguido en nombre de una ley moral reconocida como superior á todo pretendido intermediario entre Dios y el pueblo, y así lo confesé.

Y jamás he traicionado vuestra causa ni abandonado la bandera del porvenir: ni cuando he sido objeto de violentas acusaciones, de burlas y calumnias, ni aun en aquel momento en que vosotros mismos, descaminados por las enseñanzas de hombres que no eran creyentes sino idólatras, me abandonasteis por seguir á los que traficaban con vuestra sangre, para olvidaros después.

Hubo en aquel entonces manos entre las vuestras, entre los mejores de vosotros, hijos é hijas del pueblo, que estrechaban cordial y cariñosamente la mía, y eso me consolaba de la infidelidad de otros y de los muchos amargos desengaños amontonados sobre mi cabeza, por hombres á quienes yo amaba y que pretendían también amarme.

Pocos años me quedan de vida, pero el contrato sellado con algunos de vosotros, se cumplirá hasta mi último día y vivirá después de mí.

Pensad pues en mí como yo pienso en vosotros. Comulgad conmigo en el común amor de la patria, esa patria cuyo futuro elemento de grandeza se encuentra en vosotros. Pero el porvenir de nuestra patria y vuestro propio porvenir no se podrán realizar, hasta tanto que hayan desaparecido de entre vosotros los azotes que todavía (pero confío que no será por mucho tiempo) contaminan nuestras clases superio-

res y ~~amenazan~~ descaminar el progreso de la Italia.

Estos dos azotes son, el *maquiavelismo* y el *materialismo*.

El primero, innoble disfraz de la doctrina de un hombre grande é infeliz, os separará del franco, valeroso y leal culto á la verdad; el segundo, haciéndoos adorar el *interés*, inevitablemente os arrastrará al egoísmo y la anarquía.

Si queréis emanciparos de la tiranía y de la arbitraria dominación del hombre, debéis empezar por saber adorar á Dios. Y en la gran batalla del mundo entre los dos principios del bien y del mal, debéis francamente alistaros bajo la bandera del primero y combatir el segundo sin cesar, rechazando todo término medio y cobarde capitulación de aquellos jefes hipócritas que buscan frecuentemente un camino incierto entre dos aguas.

Con los primeros me encontraréis siempre, en tanto que tenga vida en el cuerpo.

Habiéndome penetrado de que esas dos mentiras llamadas maquiavelismo y materialismo, tomaban con frecuencia el seductor ropaje de aquellas aspiraciones que sólo el culto á Dios y la verdad podrán jamás realizar, me decidí á escribir este libro. Os amo demasiado para halagar vuestras pasiones ó acariciar los sueños dorados con que otros quieren ganar vuestros favores.

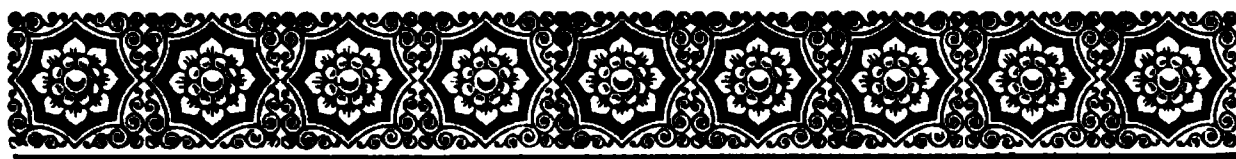
Acaso será áspera mi voz y acaso insista con sobra de severidad en proclamar la necesidad de la virtud y el sacrificio: pero yo sé bien, y pronto lo comprenderéis vosotros también, lejos del halago de falsas doctrinas y de las tentaciones de la riqueza, que el único origen de todo derecho se halla en un deber cumplido.

Adiós. Aceptadme ahora y siempre como uno de vuestros hermanos.

JOSÉ MAZZINI.



EL CESARISMO



DEL CESARISMO

POR JOSÉ MAZZINI *

Desde el punto de vista histórico, la obra que ha aparecido recientemente con el nombre de Luis Napoleón, no merece que nos detengamos en su examen, perdiendo el tiempo y las palabras. El sumario de la Historia de Roma antes de César, no contiene hecho ni observación alguna que no se encuentren en cualquier compendio mediano de historia romana; pero al mismo tiempo, se han perdido de vista los más importantes resultados de la crítica alemana; se ignoran los trabajos de los autores ingleses; se com-

* Este escrito apareció en el *Mac Millan's Magazine*, de Londres.

prenden mal los escritos de la antigüedad, y se han traducido incorrectamente los extractos sacados de sus obras. Mas el prefacio encierra una teoría, el verdadero objeto del libro, para cuyo sostenimiento y desarrollo se ha preparado y arreglado la *Historia de César*. Una teoría que tiende á falsificar sistemáticamente la historia, á oscurecer sus enseñanzas y á corromper los espíritus sin experiencia, arrebatándoles, para juzgar el pasado, toda dirección conocida y toda doctrina moral.

Esa teoría, la misma que han sostenido muchas obras históricas en el último cuarto de siglo, se deriva de la filosofía de Hegel, filosofía que se enseña hoy en Italia y que inculca á la juventud la adoración de la fuerza sancionada por el hecho cumplido. Es bueno que alguien, en nombre de la conciencia humana y de la moralidad ultrajada, se levante á protestar contra semejante doctrina.

He aquí la exposición de la teoría :

I

« Cuando la Providencia hace nacer hombres como César, Carlomagno, Napoleón, es para trazar á los pueblos el camino que deben seguir ; para marcar con el sello de su genio el advenimiento de una era nueva, y para ejecutar en muchos años el trabajo de muchos siglos. ¡ Dichosos los pueblos que los comprenden y los siguen ! ¡ Desdichados los que los desconocen y los combaten ! estos hacen como los judíos : crucifican á su Mesías. » *

* Historia de Julio César. — Prefacio.

La aplicación práctica de esta teoría á las vidas de los grandes potentados, consiste en juzgar sus acciones, no desde el punto de vista de una doctrina moral, sino conforme á reglas especiales aplicables á aquellos individuos ; y, en consecuencia, se atribuye á todos sus actos algún objeto sublime é ideal que el vulgo no adivina ; se proclama como una iluminación particular á ellos, lo que no es sino el reflejo de una suma de verdades que de antemano constituía, de hecho, una adquisición colectiva ; y se designan los progresos visibles de la época subsecuente, como consecuencia de sus obras. Este método es el que ha conducido á lo que se llama *rehabilitación* de hombres como Luis XIV en Francia, Enrique VIII en Inglaterra, y Nerón y Calígula en Alemania.

La teoría y su aplicación tienden á producir las más desastrosas consecuencias. Si las acciones de los hombres de genio han de sustraerse á todo criterio ó regla de moral, es evidente que al primer triunfo obtenido, los pueblos habrían de considerarse en el deber de seguirlos, y el genio se convertiría en tiranía. Por ininteligibles que sean sus actos, por muchos que sean sus atentados contra la libre conciencia de la sociedad, y aunque sustituyan á la inspiración colectiva su propia individual inspiración, toda protesta viene á ser insensata ó culpable. ¿ Y sabemos acaso nosotros la misión que confiara Dios al genio, ó podemos distinguir los signos característicos de la *era nueva* en que *él* debe iniciarnos según su portentoso destino ? No ; tócale al genio marchar á la cabeza, nuestro deber es seguirlo.

Un pueblo en que semejante doctrina se cultivara por diez años, llegaría á incapacitarse para la libertad ; se acostumbraría á esperar toda iniciativa de aquel que lo gobierna ; encargaría á sus Césares de todo progreso, y generalizando por grados, se acostumbraría á ver en el ministro, en el general, en el prefecto, el César de su respectiva esfera social.

Esta doctrina es falsa ; falsa moral y físicamente.

II

Para nosotros no existe sino un criterio cierto de verdad ; la ley moral ; una sola base para juzgar las acciones de los hombres, la distinción entre el bien y el mal moral, entre la consagración al bien y el egoísmo del mal.

Todos los otros criterios ó reglas de juicio que se han formulado, son únicamente como los sentidos, instrumentos para proveer de materiales al gran criterio ó regla suprema ; ó como la razón, para verificar la aplicación de él ; y todos conducen fatalmente al error, en tanto que no estén subordinados á la ley suprema.

La ciencia, separada de la moral, no es ni puede ser el criterio supremo. Ella verifica el criterio en las varias ramas de la actividad intelectual, y facilita su aplicación práctica ó establece la necesidad de un desarrollo más completo ; pero no puede jamás reemplazarlo. Ella es la propiedad de unos pocos, en tanto que el criterio supremo debe estar al alcance de todos los hombres, constituyendo así la igualdad.

Sólo la ley moral puede llenar esta condición ; ella encarna y comprende dentro de sí el objeto á donde todos marchamos, representando el grado en que una época ha poseído y conocido la ley de la vida. Ella es, pues, al mismo tiempo que el criterio más elevado, el más universal.

Ahora, en el grado de moralidad á que ha llegado nuestro siglo, la ley moral puede resumirse en una sola palabra, cuya significación religiosa es desconocida aún por millares : *el progreso* ; el progreso de todos por cada uno. Nadie puede trabajar en pro de su adelanto y de su salud individual, sino trabajando según su posición y sus capacidades, por el progreso y por la salud de los demás. Todo lo que conduce á este objeto es bien ; todo lo que se le opone, ó se separa de él, es mal. La elección entre los dos constituye la responsabilidad humana, cuya condición esencial es la libertad.

Todo progreso que no se adquiere libremente, es aparente, es la forma sin el alma, y está destinado á perecer.

Y nadie, grande ó pequeño, se halla exento de la autoridad de este criterio. El es, lo repito, la base religiosa de la igualdad humana. Todo individuo ó categoría de individuos que llegase á emanciparse de esta autoridad, fundaría un sistema de castas y nos arrojaría en el dogma de las religiones de la India.

Admito que en el camino de este mundo, que todos habremos de recorrer, hay unos que van á la vanguardia y otros que siguen tras ellos, pero con la condición de que el guía se encamine al progreso, y de que los que le siguen lo hagan libremente.

Acepto la doctrina que santifica el sacrificio en favor de un semejante; el sacrificio individual por el bien colectivo; el sacrificio de una generación por las generaciones venideras.

Pero este sacrificio, para que verdaderamente se le llame tal, para merecer la realización de su objeto, debe ser un sacrificio aceptado libremente, hecho, no á la voluntad ajena, sino á la conciencia de un deber que dejaría de existir sin el criterio moral; no al agente, sino al objeto, al fin. Es únicamente con estas condiciones como el sacrificio puede ser una fuente de vida para la humanidad, y el germen de más noble vida, en este mundo ó en el otro, para el que llega á consumarlo. El esclavo, el que se inclina al mandato de un hombre, simplemente porque reconoce en él el símbolo del poder, es incapaz de un acto religioso como el sacrificio. La muerte del alma ha precedido en él á la del cuerpo, y ya no hay allí materia aparente para el sacrificio.

Los que hayan leído algunos de mis escritos, no me acusarán ciertamente de irreverencia hacia el genio, ni de aquella anárquica disposición de espíritu que entraba hoy en día tantas grandes empresas, y que impulsa las individualidades insignificantes á sustraerse á toda organización, á toda jerarquía, á toda disciplina. Yo venero la autoridad y siento toda la santidad de la

obediencia. Pero la autoridad procede de Dios y reside en su ley, la Verdad. Cuando un hombre dice: "Seguidme; la autoridad reside en mí," tengo el derecho y el deber de examinar si su vida representa y realiza la moral, la virtud y el poder del sacrificio; luego, en qué dirección quiere llevarme; y por último, si posee más fuerza que otros para conducirme hacia aquel fin; y una vez resueltos afirmativamente los tres términos del problema, únicamente en este caso lo seguiré con fe, con placer y con respeto; sin tratar de penetrar todos los detalles de su conducta, sin pedirle la explicación de todos sus movimientos, sin atormentarlo con una oposición facciosa ó con sospechas indignas.

Pero la teoría de que vengo tratando suprime los dos primeros términos del problema, y pretende que el tercero es bastante para constituir la autoridad. Así como los salvajes adoran el rayo, ella querría prosternarnos delante de la fuerza; en todos los lugares en que se manifieste y en cualquiera dirección á que pretenda encaminarse, Atila destruye la conciencia del género humano.

El genio no es sino una fuerza, un instrumento que puede dirigirse al bien ó al mal: que puede servir al progreso general, ó absorberse en el egoísmo. El genio no es la autoridad, es un medio de autoridad. La autoridad completa reside en la virtud iluminada por el genio.

El genio acrecienta los deberes y la responsabilidad del hombre; porque el *deber* es siempre proporcional al *poder*. Pero el genio por si solo no puede constituir un carácter de soberanía: la soberanía se apoya en el objeto, en el fin á que se tiende.

Los que se aparten de estas reglas de juicio están condenados á desconocer la historia de los hombres y de las cosas.

III

No es cierto que el genio sea siempre, por su naturaleza propia, el iniciador de una era nueva. El genio sirve para abrir ó para cerrar una época.

Sucede de tiempo en tiempo, hacia el fin de una época (en la esfera intelectual á lo menos), cuando se halla agotada la idea que formaba su alma; cuando el espíritu humano, impulsado por la ley inexorable del progreso, empieza á divagar, esperando encontrar una nueva fuente de vida, y corre tras de ella; sucede, digo, que un genio poderoso traspase de un solo impulso los límites que trazara la tradición de la época, y penetre audazmente en la región desconocida del porvenir. Concéntrase su alma en una vasta aspiración; su frente se ilumina con los rayos de la aurora; santificado por el amor y por una poderosa fuerza interna, cuyo alcance desconoce, recoge intuitivamente la síntesis del porvenir y arroja á la contemplación del género humano su concepción fundamental, su *idea*, de que diez, doce ó catorce siglos consecutivos vendrán á ser el comentario.

Y sucede también de tiempo en tiempo, en un período semejante, entre la muerte de una época y el nacimiento de la que deba sucederle, que un hombre igualmente poderoso (pero especialmente en la acción y en el poderío), venga á levantarse para resumir y concentrar en sí mismo el trabajo intelectual del pasado y traducirlo en *hechos*; para propagar sus principios más allá del país en que han hallado su triunfo y su más visible expresión. Su misión es preparar el camino á la síntesis futura, sin saberla, sin revelarla ni reconocerla.

El primero, como lo he dicho, es el iniciador, es decir, el profeta.

El segundo, es el propagador, el concentrador del pensamiento de una época, pero no añade á ella nada. Su fuerza de iniciativa es tan pequeña, que generalmente arrastra consigo á la tumba la iniciativa

del pueblo que ha servido para darle renombre, y que lo ha sostenido con su poderío. Con Alejandro Magno pereció por tiempo indefinido la misión de la Grecia en el mundo; con Cesar comenzó la larga agonía del imperio romano; con Napoleón ha muerto en Europa la iniciativa de la Francia.

A la primera categoría pertenece el genio religioso; á la segunda, el genio de casi todos los grandes conquistadores.

El primero realiza, generalmente hablando, las tres condiciones de autoridad de que se ha hecho mención: un programa, una vida en armonía con el programa, y el signo del *poder* moral, es decir, la fascinación que ejerce sobre los demás hombres.

El segundo, que es la única forma del *genio* á que se refiere el sistema que combató bajo el nombre de *cesarismo*, sustituye á estas tres condiciones de autoridad una afirmación enérgica y tiránica de su propia individualidad. A los que le preguntan: “¿Porqué, pues, hé de tener yo fe en ti?” él responde: “porque yo mismo la tengo.” Los hombres de genio de esta clase pueden cumplir grandes cosas, pero no son jamás los iniciadores de una época. La iniciación es el apostolado pacífico, ó armado, de una idea nueva. Si ellos tuviesen alguna grande idea, no vacilarían en revelarla como garantía de la fe que nos exigen.

Ahora, se puede servir á una idea, pero no se puede, sin violar la misión y el deber individuales aquí abajo, servir á un individuo. Se le puede seguir en tanto que lleve inscrita en su bandera la idea que uno ha meditado y aceptado; pero cuando no hay bandera, cuando no hay idea que garantice sus intenciones, uno se halla en el imprescindible deber de escudriñar atentamente todas las acciones del que llama á los demás á que lo sigan. Todos tenemos el deber de guardar intacta nuestra libertad, único medio y única base para ejercer aquella inquisición saludable; y tenemos el deber de protestar, con la

palabra y con la espada, contra toda tentativa que pretenda arrebatarnos aquella libertad.

Yo creo en Dios y adoro su ley, pero detesto la idolatría.

IV

El alma del cesarisino es una confusión constante y completa entre dos cosas esencialmente distintas: confusión entre el agente y los resultados lejanos é imprevistos de su obra; entre el instrumento y la ley que gobierna su acción; entre la obra del hombre y la de Dios.

El mundo de la historia, desarrollándose lentamente, revela la acción de dos elementos: la obra de los individuos y el designio providencial. El primero se define por la palabra *libertad*, el segundo por la palabra *progreso*. El tiempo y el espacio nos pertenecen: podremos retardar ó acelerar el progreso, pero no podremos impedirlo.

El progreso es la ley de Dios, y tendrá que cumplirse á pesar de todo esfuerzo humano. Pero su cumplimiento no destruye ni anula nuestra responsabilidad. Los crímenes ó los errores de una generación sirven de lección á la generación que le sucede; pero la generación que ha errado ó pecado incurre en la censura ó la reprobación, y viene á expiar sus crímenes ó sus errores aquí abajo ó en otras esferas más excelsas.

La invasión de las razas del Norte en el mundo latino destruyó la civilización romana y trajo á Italia la matanza y la devastación, produciendo un estado de semi-barbarie—allí mismo donde habían florecido la libertad civil, la industria y las artes. Al cabo de algunos siglos, el mundo latino-germánico ocupaba el lugar del mundo latino. La civilización había ganado en extensión lo que había perdido en intensidad; los bárbaros habían vuelto á sus bosques afectados é influídos por la misma civilización á que hacían una guerra tan mortal; un vasto territo-

rio se había abierto á la acción de la nueva síntesis; la civilización cristiana reemplazaba á la civilización romana. ¿Debemos acaso por esto considerar á Alarico y á Atila como Apóstoles de la civilización? ¿Era pues deber de los hijos de Roma el afiliarse bajo la bandera de sus invasores?

Los hombres que colocaron, por entre ríos de sangre, los cimientos de sus monarquías durante la segunda mitad de la edad media, preparaban sin saberlo y fijaban los límites de las *nacionalidades* que, despertando hoy en los pueblos la conciencia colectiva, preparan á su turno la vía para la destrucción del principio monárquico y para el triunfo del principio republicano. ¿Debemos por esto venerar las crueldades y los perjuros de Luis XI y de los que en la historia se le han asemejado?

Las más insolentes tiranías conducen infaliblemente, después de diez, veinte, treinta años á lo más, á un mayor desarrollo de la libertad: la acción del espíritu humano se halla, por la naturaleza de las cosas, en proporción con la presión que sobre él se ejerce. ¿Hemos de levantar por esto altares á los tiranos?

Una antigua herejía veneraba á Judas, que traicionó á Cristo. Los miembros de esta secta alegaban que, sin Judas, probablemente no habría habido pasión y por consiguiente tampoco Redención.

El Cesarismo es la aplicación de esta teoría á la historia. No; no podemos confundir los actos de criaturas libres y responsables, con los resultados de leyes providenciales. Infamia á Judas; gloria á Dios, que no permite que los actos de un Judas cambien los destinos de la humanidad. Este doble grito de nuestros corazones es una de las condiciones vitales que impedirán un retardo demasiado prolongado en el cumplimiento de los destinos providenciales. La religión de la protesta neutralizará la religión de la victoria. Supongamos universalmente aceptadas las doctrinas del Cesarismo; supongamos que la sumisión al poder del hecho, del *hecho cumplido*, venga

á ser la doctrina de un pueblo entero durante toda una época, ¿cuántos siglos deberían pasar aún, cuántos mártires tendrían que sufrir, antes de que la tradición, despedazada del progreso por medio de la libertad, pudiera reanudarse? El grito de insurrección de Espártaco, por ineficaz que haya sido, hace parte de esta tradición sagrada, del mismo modo que lo es la reprobación enérgica que formulamos contra la invasión del genio, cuando, enorgullecido por su fuerza, oprime bajo su voluntad arbitraria la libre actividad del pueblo, de que debiera ser el guía y no el amo. Suprimida esta censura, suprimido Espártaco, suprimidos todos los que han protestado como él, en nombre del derecho violado, el genio aprenderá á despreciarnos. Cuando la humanidad se halla compuesta toda de esclavos, el genio se convierte infaliblemente en un tirano.

Los escritores que nos enseñan hoy que todo hecho tiene su razón de ser y debe, por consiguiente, ser aceptado por la historia como *legítimo*, olvidan la ley de la vida, la ley de la humanidad. El mal existe sobre la tierra: pero existe para ser combatido, á fin de que, por medio de la lucha y la resistencia, merezcamos destruirlo y adelantar hacia el bien. Sin la existencia del mal, nuestra vida no tendría ni progreso, ni objeto, ni santificación: estamos obligados á no aceptar el mal, á lanzar el anatema sobre él y á luchar sin tregua contra él.

La “razón de ser” del mal, reside en esa guerra santa que su existencia impone á la humanidad como un deber sagrado. La pretendida fórmula filosófica es, pues, inmoral y absurda.

Inédito, 1867.

INDICE

	P.
POLONIA.....	3
<hr/>	
PENSAMIENTO Y ACCIÓN.....	33
<hr/>	
EL FEMINISMO.....	61
<hr/>	
INSTRUCCIÓN PÚBLICA.....	79
<hr/>	
EDUCACIÓN Y RIQUEZA.....	187
<hr/>	
SENSUALISMO Y LIBERALISMO.....	225
<hr/>	
LA ESCUELA EN LOS ESTADOS UNIDOS.....	255
<hr/>	
TEÓRICA.....	335
PENSAMIENTOS SOBRE LA REFORMA DEL CARÁCTER HUMANO.....	337
EL CASTIGO DE DIOS.....	378
UN PUNTO DE VISTA EN LA VIDA DE LA MUJER....	387
LA PENITENCIARÍA EN EL ESTADO DE BOYACÁ.....	400
ORGANIZACIÓN DE LA CARIDAD PÚBLICA.....	408
<hr/>	
JOSÉ MAZZINI.....	415
<hr/>	
EL CESARISMO.....	479

Wattier Frères, Imprimeurs
PARIS

